LES PREMIERS HABITANTS DE L'EUROPE: D'APRÈS LES AUTEURS DE L'ANTIQUITÉ ET...

Henry Arbois de Jubainville





LES PREMIERS HABITANTS DE L'EUROPE

A la mémoire de mon ancien Maître,

V. JOGUET,

Professeur d'Histoire au Collége royal de Nancy,

Mort Proviseur du Lycée Saint-Louis.

BAR-SUR-SEINE. — TYPOG. ET LITHOG. SAILLARD.

LES

PREMIERS HABITANTS

DE

L'EUROPE

D'APRÈS LES AUTEURS DE L'ANTIQUITÉ ET LES RECHERCHES LES PLUS RÉCENTES
DE LA LINGUISTIQUE

PAR

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Correspondant de l'Institut



PARIS
J.-B. DUMOULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, Quai des Augustins, 13

1877

Anthropology

GIFT

PRÉFACE

Le but que s'est proposé l'auteur du présent ouvrage a été de mettre entre les mains des curieux qui étudient nos antiquités nationales une sorte d'introduction à l'histoire des Celtes. Il a voulu rendre moins obscurs les débuts de cette histoire qui n'est pas sans quelque intérêt, puisqu'on la considère généralement comme le premier chapitre de toute histoire de France un peu complète.

Quand nous avons commencé à nous occuper de ce travail, notre désir était de composer sur l'histoire la plus ancienne de l'Europe un livre analogue au *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient* qu'on doit à la plume si facile de M. F. Lenormant, et qui a obtenu un si légitime succès (1).

(1) Les notions de linguistique et d'ethnographie que nous supposons possédées par le lecteur ne sont pas bien profondes. Cependant les per-

*

Mais soit que le sujet présentât trop de difficultés, soit que nous n'eussions pas le talent nécessaire, peut-être par ces deux causes réunies, nous avons dû bientôt renoncer à cette ambition et nous borner à écrire un livre d'érudition. Ce livre, par sa forme technique, attirera moins de lecteurs qu'un ouvrage dont on aurait banni toute discussion, et dont on aurait exclu un certain appareil scientifique : car cet appareil, qui pourra plaire à quelques savants, sera propre à effaroucher beaucoup de gens lettrés. Nous avons fait ce que nous avons pu. Le modèle qui s'est pour ainsi dire imposé à notre travail a été l'ouvrage de Zeuss : *Die Deutschen und die Nachbarstæmme* « les Allemands et les races voisines. » Il y a toutefois deux différences entre ce livre et le nôtre : d'abord ce ne sont pas les Allemands que nous avons eus en vue en prenant la plume, ce sont les Celtes; ensuite nous n'avons pas suivi le même plan que Zeuss. Cet auteur commence par les races germaniques malgré la date récente de leur apparition dans les récits des historiens anciens. En effet, les Germains, c'est la partie fondamentale de son livre, c'est le cœur même de son sujet, Zeuss met au second rang l'accessoire, les renseignements relatifs aux nombreux voisins des races germaniques. Pour nous, bien que l'histoire des Celtes soit le but vers lequel nous tendons, nous nous occupons en premier lieu des peuples qui sont arrivés en Europe avant les Celtes, et de ceux qui, sans les avoir précédés dans cette partie du monde, y ont avant eux joué un rôle historique (1).

sonnes qui ne sont pas un peu au courant de ces matières feront bien de parcourir les premiers chapitres du livre de M. F. Lenormant avant de commencer à lire le nôtre.

(1) Outre ces différences fondamentales, il y en a une qui concerne seulement la forme. Zeuss, s'adressant à un public savant qui existe en Allemagne, mais que la France ne possède pas, a inséré dans son texte sans les traduire les passages d'auteurs grecs et latins sur lesquels il s'appuie. Nous avons toujours traduit ces textes que nous avons très-rarement cités dans la langue originale et auxquels d'ordinaire nous nous bornons à renvoyer en note.

C'est vers la fin du sixième siècle avant notre ère que le nom des Celtes apparaît pour la première fois, et la décadence de l'empire celtique commence un peu plus de deux siècles après. On sait comment la puissance, quelque temps si redoutable, des Celtes, succomba, assaillie au Nord-Est par la barbarie germanique, au Sud par les armées civilisées des Carthaginois et des Romains ; mais l'origine et le développement de l'empire celtique sont moins clairs que sa chute. Il nous a semblé que cette origine et ce développement se comprendraient mieux, si, avant de s'occuper des Celtes, on étudiait l'histoire de certains de leurs voisins que l'érudition grecque a connus bien avant l'époque où le nom des Celtes s'est fait entendre pour la première fois sur les côtes de la mer Egée. Telle a été la raison qui nous a fait écrire le volume que nous livrons à la publicité.

Il nous reste à dire un mot de la méthode critique que nous avons suivie :

Dans le dédale des opinions contradictoires émises souvent sur le même fait par les écrivains de l'antiquité, nous avons pensé que la chronologie littéraire nous offrirait un fil conducteur qui pourrait souvent diriger nos pas avec une entière sécurité.

Voici un exemple :

Après avoir parlé des doctrines des poëtes grecs sur l'origine de l'ambre, Pline nous apprend qu'Eschyle plaçait en Ibérie l'Eridan, et que suivant le même poëte, l'Eridan était identique au Rhône. L'Ibérie c'est l'Espagne, ajoute Pline ; Eschyle croit donc que le Rhône est en Espagne : « quand on voit une si grande ignorance en géo« graphie, on pardonne facilement l'ignorance au sujet « de l'ambre. » D'Eschyle qui met le Rhône en Ibérie, et de Pline qui considère cette thèse géographique comme une preuve d'ignorance, lequel a raison ? Comparons chro-

nologiquement ces deux auteurs : Eschyle date du cinquième siècle avant notre ère, Pline du premier siècle après. Suivant Eschyle, le Rhône est un fleuve d'Ibérie; Eschyle a raison, c'était la géographie de son temps, et d'autres témoignages l'établissent péremptoirement. Du temps de Pline, la géographie n'était plus la même, les limites de l'Ibérie avaient reculé jusqu'aux Pyrénées, et Pline croyait que cette géographie nouvelle était celle de l'époque d'Eschyle, en sorte que l'érudit latin qui traite d'ignorant le poète grec, n'établit par là que son ignorance à lui-même. Tite-Live, qui écrivait dans la seconde moitié du premier siècle avant J.-C., a commis une erreur analogue, quand, en contradiction avec la doctrine d'Hérodote et d'Ephore, antérieurs à lui, l'un de quatre siècles, l'autre de trois, il a dit que la Celtique d'Ambigat, vers l'an 400 avant notre ère, était identique à la Celtique conquise par César trois siècles et demi après le règne d'Ambigat. Que dirait-on d'un historien qui croirait que la géographie politique de l'Europe au temps de François Ier était identique à la géographie politique de l'Europe actuelle, telle que l'ont organisée les traités et les guerres depuis 1815 jusqu'en 1871? Des méprises de ce genre, moins rares de nos jours qu'on ne serait disposé à le penser, sont assez fréquentes chez les auteurs de l'antiquité. Il y a pour nous un moyen de les éviter : l'autorité des contemporains doit toujours être préférée à celle des compilateurs qui écrivent plusieurs siècles après l'événement.

Voilà pourquoi nous avons accepté la doctrine des auteurs du cinquième siècle avant J.-C., qui affirment l'identité des Pélasges de Grèce et des Tursânes, Tursènes, Tyrrhéniens ou Etrusques. L'opinion contraire de Denys d'Halicarnasse nous paraît dépourvue d'autorité. Denys écrivait quatre siècles plus tard que les vieux auteurs grecs, qu'il prétend réfuter; il écrivait à une date où il n'y avait depuis longtemps plus de Pélasges en Grèce, et où

par conséquent était devenue impossible à jamais l'étude de la question, étude facile au cinquième siècle quand la langue et l'autonomie pélasgiques subsistaient encore sur quelques points des côtes de la mer Egée. Mais on n'est jamais si tranchant que sur les questions qu'on n'a pas étudiées, et surtout qu'on ne peut pas étudier.

Il suffit de ces exemples pour montrer sur quels principes notre critique est réglée.

Nous passons à un détail certainement secondaire, mais qui déplaira probablement à nombre de lecteurs. Nous avons souvent substitué à la forme usitée de certains noms propres une forme aussi rapprochée qu'il nous a été possible de celle qui a été primitivement employée. Cela nous a semblé nécessaire pour rendre clairs divers rapprochements qui sont d'une importance fondamentale, et qui, dans l'état actuel des études de linguistique, sont, suivant nous, parfaitement justifiés. Ainsi, au lieu de *Tyrrhéniens*, nous écrivons *Tursénes* avec Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle, Euripide, avec Hérodote, Thucydide, Scylax, etc., ou mieux encore *Tursánes* avec Pindare, dont le dialecte n'a pas changé en *é* l'*á* primitif des Indo-Européens. Nous pensons, en reprenant cette vieille orthographe, rendre plus sensible le rapport qui existe entre ce nom ethnique et le *Tursha* des inscriptions égyptiennes, entre ce nom ethnique et le *Turs-co-s* = *Tursa-co-s* des Italiotes, qui est devenu plus tard *Tuscus*, d'où le nom moderne de Toscane. Le Τυρρηνός d'Aristote (1) et des écrivains postérieurs, prononcé *Tyrrhénien* en français, est une source de difficultés ethnographiques dont la linguistique donne la solution en nous apprenant l'histoire de l'*u* dans la langue grecque et en nous expliquant comment le second *r* de *Tyrrhénien* est venu par assimilation prendre la place

(1) Aristote, *Politique*, l. III, c. 5, § 8; l. VII, c. 9, édition Didot, t. I, p. 529, 611.

d'un *s* plus ancien. Mais il nous a semblé qu'en reprenant l'orthographe des auteurs les plus éloignés de nous chronologiquement et les plus rapprochés des événements dont il s'agit, nous faisions toucher du doigt pour ainsi dire un fait qui autrement resterait toujours entouré d'une certaine obscurité dans l'esprit d'un grand nombre de lecteurs. C'est donc pour plus de lucidité et non par l'affectation d'une érudition de mauvais goût, ou par la recherche d'une vaine couleur locale, que nous avons en nombre de cas abandonné l'orthographe usitée en France pour un certain nombre de noms propres conservés jusqu'à nous par divers auteurs de l'antiquité.

Nous terminerons par une observation, c'est que, des nombreuses distinctions de races humaines, contenues dans ce livre, on aurait tort de conclure que nous contestions l'unité originelle du genre humain.

LIVRE Ier

LES

PEUPLES ÉTRANGERS A LA RACE INDO-EUROPÉENNE

CHAPITRE I.

LES HABITANTS DES CAVERNES.

Les plus anciennes populations de l'Europe n'appartenaient pas à la race indo-européenne. Du côté moral de leur civilisation, nous savons peu de chose. Mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles ne connaissaient pas certains éléments matériels de civilisation qui appartiennent en commun à la famille européenne, c'est-à-dire à la fraction occidentale de la race indo-européenne, et qui forment un des caractères distinctifs de ce groupe ethnographique : elles n'avaient ni maisons, ni charrues, ni chevaux, ni marine, ni métaux, ni étoffes. L'absence des métaux et des étoffes à cette époque reculée, sera établie par les textes que nous citerons en dernier lieu. Nous allons commencer par les textes relatifs aux maisons, à la charrue, aux chevaux, à la marine. Les plus anciens habitants de l'Europe ne connaissaient pas l'art de bâtir. « Alors, » dit Eschyle, « pas de maisons de brique ouvertes au soleil, pas de « constructions en charpente. Se plongeant dans la terre « tels que de minces fourmis, les hommes se cachaient « dans des antres sans lumière (1). » La charrue à cette date ne labourait pas le sol européen. Promâtheus ou Pro-

(1) Eschyle. *Prométhée enchaîné*, vers 450-453 ; Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum....... fabulæ*, 5e édition, page 6.

mêtheus, que nous appelons Prométhée, aïeul d'Hellen, c'est-à-dire des Grecs, et personnification mythique des débuts de la civilisation indo-européenne, « accoupla le pre« mier des bêtes de somme sous le joug pour décharger les « mortels des travaux les plus durs (1). » Avant lui ni chevaux ni marine. « C'est moi, dit-il, qui attelai au char « les chevaux amis du frein, ornement et luxe des riches; « et, pour voyager sur mer, qui, avant moi, trouva les « chars, aux ailes de lin, des matelots? (2) » Telles sont les paroles que l'athénien Eschyle met dans la bouche du principal personnage de son *Prométhée enchaîné*, joué pour la première fois environ 470 ans avant J.-C. Pour le grand tragique grec, l'état sauvage qui précéda Promêtheus remonte à l'époque la plus reculée. Mais quelques siècles plus tôt, le mystérieux auteur de l'*Odyssée* donne à ses héros, dont la civilisation est déjà si avancée, des contemporains qui mènent le même genre de vie que les prédécesseurs de Promêtheus. Les Kuclopes ou Cyclopes d'Homère paraissent en effet appartenir à la race primitive que les archéologues désignent par le nom d'habitants des cavernes. La population sauvage, dont ils sont un débris, a précédé sur le sol de l'Europe, non-seulement les états fondés par les conquérants indo-européens environ 2000 ans avant notre ère, mais les deux civilisations que les Indo-Européens y ont trouvées à leur arrivée. Elle a précédé les deux empires qui antérieurement à l'invasion indo-européenne paraissent avoir été créés l'un dans l'Europe occidentale par les Ibères, l'autre dans l'Europe orientale par le peuple que les Grecs ont appelé pélasgique. Etrangers à ces deux peuples comme à la race hellénique, les Cyclopes « au sommet de hautes montagnes habitent des cavernes (3). » Non-seulement ils ne labourent pas, mais ils ne cultivent pas même la terre à la main (4). Ils possèdent des chèvres et des brebis (5), mais pas de chevaux. « Les Cyclopes n'ont point de vais« seaux aux proues rouges. Chez eux pas d'ouvrier qui

(1) Eschyle. *Prométhée*, vers 462-464.
(2) *Ibidem*, vers 465-468.
(3) *Odyssée*, IX, 113-114.
(4) *Ibidem*, 108, 122.
(5) *Ibidem*, vers 124, 160, 167, 244.

« construise des navires, ces navires ornés de bancs de « rameurs et qui vont transportant tout ce qu'il faut dans « les villes des hommes (1). » Les Grecs savaient bien que les Cyclopes n'étaient pas de la même race qu'eux. Les Cyclopes, dit Hésiode, étaient fils de la Terre et du Ciel (2), tandis qu'Hellen, personnification de la race grecque, était fils de Promêtheus et celui-ci de Japetos, né aussi de l'union de la Terre et du Ciel (3). Ainsi, aucun ancêtre humain n'aurait été commun aux Cyclopes et à Hellen. Avant Hésiode un phénomène moral, qui est un des indices caractéristiques de cette différence de race, était déjà mentionné par Homère. Les Cyclopes n'avaient pas la même religion que les Grecs. Quand Ulysse, effrayé, parle à Polyphème des Dieux qu'il faut respecter, quand il prononce devant ce terrible sauvage le nom de *Zeus*, vengeur des lois de l'hospitalité, Polyphème répond que les Cyclopes ne se soucient ni de Zeus, porteur de l'égide, ni des Dieux tout-puissants (4). Les Cyclopes ne connaissent pas les dieux spéciaux à la race hellénique, ils ignorent même le nom de Zeus, dieu suprême de la race indo-européenne révéré par les plus anciens représentants de cette race, sur les rives du Gange, sur celles du Tibre et sur les côtes de la mer Egée (5). Donc, les Cyclopes ne sont pas Grecs, ne sont pas même Indo-européens.

Suivant Thucydide, qui écrivait à la fin du cinquième siècle avant notre ère, les Cyclopes auraient en Sicile précédé les Sicanes, race ibérique (6) dont l'arrivée dans cette île pourrait, pensons-nous, être placée environ deux mille ans avant notre ère. Mais les Cyclopes n'habitaient pas seulement en Sicile. Quand Aristote, au IVe siècle avant notre ère, veut au commencement du premier livre de sa *Politique* indiquer le caractère fondamental à ses yeux de la so-

(1) *Odyssée*, IX, 125-128.
(2) Hésiode, *Théogonie*, vers 133, 139.
(3) Hésiode, *Théogonie*, vers 134, 507-510; fragm. 21, édition Didot-Lehrs, p. 49.
(4) *Odyssée*, IX, 271-275; cf. Curtius, *Griech. Etym.*, 4e édit., p. 161.
(5) Max Müller, *Lectures on the science of the language*, second series, 2e édition, p. 411 et suivantes.
(6) *De bello Peloponnesiaco*, VI, 2; édition Holtze, 1872, t. II, p. 73; Didot-Haase, p. 244; cf. Callimaque, Hymne à Diane, vers 46 et suivants; Virgile, *Géorgiques*, I, 471; IV, 170; *Enéide*, I, 205; III, 569, 644, etc.

ciété humaine naissante, il emprunte à Homère un trait de la description des mœurs des Cyclopes, le seul qui par son importance sociale rentrât dans le cadre que s'était tracé le grand philosophe :

. . . . θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων. . . . .
Odyssée, IX, 114-115.

« Chaque père de famille règne sur ses enfants et ses femmes (1). » Autant de familles autant de rois. Aristote n'est pas le seul philosophe qui ait considéré les Cyclopes comme le type de l'humanité primitive.

Cette idée d'Aristote avait été avant lui exposée avec plus de développement par Platon. Au troisième livre des *Lois*, ce célèbre disciple de Socrate veut dépeindre l'état général de la Société immédiatement après le déluge, et le tableau qu'il nous met sous les yeux n'est guère qu'une longue paraphrase de la description par Homère des mœurs des Cyclopes : vie pastorale, pas d'autres animaux domestiques que le bœuf et la chèvre, pas d'agriculture. Il cite même quatre vers du grand poète :

Τοῖσιν δ'οὔτ ἀγοραὶ βουληφόροι οὐδέ θέμιστες,
Αλλ' οἵ γ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
'Εν σπέσσι γλαφυροῖσι · θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων, οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν.

« Chez eux (les Cyclopes) pas d'assemblées qui délibè-
« rent sur des places publiques, pas de lois. Ils habitent sur
« le sommet des montagnes au fond des cavernes : chacun
« commande à sa femme et à ses enfants. Les chefs de fa-
« mille ne s'occupent pas les uns des autres. » A la description d'Homère, Platon ajoute que les métaux étaient alors inconnus, que l'art du potier était pratiqué. Il prétend aussi qu'à cette époque reculée l'homme aurait su l'art de tisser les vêtements, et sur ce dernier point il n'est pas d'accord avec d'autres textes grecs que nous citerons plus loin. Mais suivant lui la fondation des premières villes est postérieure à cette époque archaïque, qu'on pourrait appeler

(1) Aristote, *Politique*, l. I, c. I, édition Didot, t. I, p. 483.

la période cyclopéenne de l'histoire de l'humanité (1), et cette assertion est en harmonie avec les textes déjà cités et avec ceux dont on parlera plus bas.

Les traditions locales rapportées par les historiens sont d'accord avec les théories des philosophes. Nous avons déjà dit que Thucydide, au ve siècle avant J.-C., considère les Cyclopes comme les plus anciens habitants de la Sicile. Si nous en croyons la tradition grecque rapportée par Pausanias dans la première moitié du second siècle après J.-C., Pélasgos, personnification d'une race un peu civilisée, mais étrangère à la famille indo-européenne, aurait trouvé dans le Péloponnèse, au début des temps historiques, une population qui ne bâtissait pas et qui ne portait pas de vêtements; il lui apprit à construire des cabanes et à s'habiller de peaux de cochons. Cette population vivait de feuilles, d'herbes et de racines sans distinguer les saines des dangereuses : les Pélasges lui firent joindre le gland doux à cette nourriture rudimentaire (2). Diodore de Sicile, au premier siècle avant J.-C., nous parle d'une époque reculée où en Crète on ne savait pas encore bâtir de maisons : les hommes cherchaient un abri sous les arbres des montagnes et dans les cavernes des vallées. Telles auraient été, dans cette île, les rustiques demeures dont auraient dû se contenter, au

(1) Platon, édition Didot-Schneider, t. II, p. 298-301. On a imaginé plus tard d'attribuer aux Cyclopes les plus anciennes constructions, Apollodore, l. II, c. 2, § 1, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 128; Strabon, l. VIII, c. 6, § 11, édition Didot-Müller et Teubner, p. 320; Pausanias, l. II, c. 16, § 5; c. 20, § 7; c. 25, § 8; l. VIII, c. 25, § 6; édition Didot-Dindorf, p. 90, 96, 104, 105, 358. Suivant Pline, l. VII, 195, édition Teubner-Janus, t. II, p. 38, cette opinion aurait été admise par Aristote; mais M. Ch. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 181 (cf. p. 182) révoque en doute l'authenticité du livre *de inventis* d'où Pline aurait extrait ce renseignement. Quoi qu'en dise le même M. Ch. Müller à la table du tome Ier, il ne me paraît pas établi qu'Hécatée et Phérécyde aient inséré dans leurs écrits la légende qui attribue aux Cyclopes diverses constructions anciennes. Toutefois le germe de cette légende se trouve déjà dans le vers 146 de la *Théogonie* d'Hésiode qui, déjà au vers 141 du même poème, fait entrer dans le Panthéon grec ces étrangers, ces ennemis des dieux, transformés plus tard en valets du divin forgeron Vulcain (Virgile, *Enéide*, VIII, 417-425). Mon opinion est celle de Bernhardy, *Grundriss der griechischen Litteratur*, 4e édition, t. Ier, p. 233.

(2) Pausanias, *Description de la Grèce*, l. VIII, c. 1, § 2, 5, 6, édition Didot-Dindorf, p. 364-365.

début, les Courétes (Curétes), peuple de race pélasgique, auxquels les plus anciens habitants de la Crète durent les premiers éléments de la civilisation, la création des troupeaux, l'art de récolter le miel, l'invention du glaive et du casque, enfin la substitution d'une organisation sociale à la vie solitaire du sauvage (1).

La population des cavernes a aussi habité l'Italie. C'est en parlant d'elle qu'Evandre, dans l'Enéide de Virgile (VIII, 314-318), commence son poétique résumé de l'histoire du Latium : « Autrefois ces bois étaient habités par « des autochthones, les faunes et les nymphes, race d'hom« mes née des troncs durs du chêne. Vivant sans lois tra« ditionnelles ni civilisation, ils ne savaient ni réunir des « taureaux sous le joug, ni amasser des richesses, ni épar« gner le bien acquis; des pousses d'arbres et les sauvages « produits de la chasse étaient leur nourriture. » Pausanias mentionne aussi les habitants des cavernes parmi les plus anciennes populations de la Sardaigne (2). Avaient-ils complètement disparu des régions méridionales de l'Europe, quand arriva la grande époque classique de l'histoire romaine?

Diodore de Sicile, au premier siècle avant notre ère, raconte que de son temps les habitants des îles Baléares se logeaient encore dans les cavernes de leurs montagnes, et ne portaient pas de vêtements pendant l'été (3). Strabon, un peu postérieur à Diodore, nomme quatre peuples de Sardaigne qui n'avaient pas cessé d'habiter des cavernes (4).

Tous ces peuples semblent donc se rattacher à la race cyclopéenne, identique probablement aux Finnois, dans lesquels J. Grimm croyait reconnaître, par des raisons fondées sur la linguistique, un débris de la population primitive de l'Europe centrale (5). Au temps de Tacite, c'est-à-dire

(1) Diodore, l. V, c. 65, édition Didot-Müller, t. 1, p. 294-295.
(2) Pausanias, l. X, c. 17, § 2, édition Didot-Dindorf, p. 512. Le texte grec porte ἐν καλύβαις τε καὶ σπηλαίοις « dans des cabanes et des cavernes. »
(3) L. V, c. 17, § 1, 3, édition Didot-Müller, t. 1, p. 263-264.
(4) Strabon, l. II, c. 2, § 7, édition Didot-Müller et Dübner, p. 187.
(5) Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3e édition, p. 121. Voir aussi son mémoire sur l'épopée finnoise, dans ses *Kleinere Schriften*, t. II, p. 80. M. Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e édition, I, 683, au mot *baitâ*, n'admet pas la doctrine de Grimm. Cependant ce mot, qui

vers l'an 100 après J.-C., un siècle après Strabon, les Finnois, relégués en Scandinavie et dans le nord de la Russie moderne, ne vivaient que de leur chasse et des produits spontanés du sol; ils ne connaissaient pas encore les métaux, et c'était avec des os qu'ils fabriquaient les pointes de leurs flèches; ils ne possédaient pas de chevaux, ne bâtissaient pas de maisons, ne fabriquaient pas d'étoffes, mais ils s'habillaient de la peau des bêtes qu'ils tuaient. Ils avaient cessé d'habiter les cavernes : mais ils ne connaissaient pas encore l'art de bâtir; c'étaient des espèces de claies qui leur servaient d'abri contre la neige et la pluie (1). Rejetés dans le nord de l'Europe par l'invasion indo-européenne, ils faisaient, par leur misère, contraste avec l'aisance et le bien-être des nations relativement civilisées qui habitaient leur voisinage. Ces nations, les Vénèdes ou Slaves, les Aistes ou Lituaniens, populations européennes et agricoles, les Scythes, population pastorale venue d'Asie à une date relativement récente, étaient membres les unes et les autres de la famille indo-européenne, qui, aujourd'hui dominatrice du monde, était alors déjà en possession d'une partie notable de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Mais à un âge reculé, les Finnois, plus misérables encore qu'à l'époque où Tacite décrit leur triste genre de vie, semblent avoir été cependant les maîtres incontestés de l'Europe. Les mœurs des habitants de nos contrées à cette époque primitive sont décrites par Lucrèce, qui résume en un tableau d'ensemble la plupart des traits épars dans les auteurs que nous venons de citer : « Le robuste conducteur de la char-« rue courbée n'avait pas encore paru; personne ne savait « dompter les champs par le fer, ni planter les jeunes ar-« bres, ni au sommet des vieux couper les branches avec « la faulx..... Les hommes trouvaient la nourriture de leur « corps sous les chênes porteurs de glands, sous les arboi-« siers dont, pendant l'hiver, les fruits mûrs se teignent en « rouge..... Ils ne savaient pas se servir des peaux ni se

désigne un vêtement de peau de bêtes et qui n'a pas de racine indo-européenne, paraît étranger à la langue indo-européenne, puisqu'en grec il commence par un β.

(1) Tacite, *Germania*, c. 46; cf. Zeuss, *Die Deutschen*, p. 272-274. Zeuss croit qu'Hérodote a connu les Finnois : ses raisons ne sont pas sans valeur.

« vêtir de la dépouille des animaux sauvages. Ils habitaient « les forêts et les cavités des montagnes : ils abritaient « sous les broussailles leurs membres crasseux, quand ils « voulaient éviter les vents et la pluie..... Leurs mains et « leurs pieds étaient d'une admirable vigueur : ils pour- « suivaient dans les bois les animaux sauvages, leur lan- « çaient des pierres, les frappaient de massues, en abattaient « un grand nombre, ne fuyaient que devant quelques-uns..... « C'était en vain que la mer soulevait ses flots irrités : elle « proférait des menaces impuissantes; quand au contraire « la rusée étalait paisiblement ses eaux riantes, elle ne « pouvait séduire personne : l'art perfide de la naviga- « tion n'était pas encore inventé (1). » Ainsi ni maisons, ni charrues, ni chevaux, ni métaux, ni étoffes, ni vaisseaux.

Les découvertes récentes de l'archéologie démontrent que ce tableau du genre de vie des premiers habitants de l'Europe n'a rien d'exagéré. Et cependant il y manque un trait : l'anthropophagie dont l'horreur n'a pas arrêté Homère dans sa description des mœurs des Cyclopes (2).

(1) Lucrèce, V, 930-1004, éd. Teubner-Bernaysius, p. 150.
(2) *Odyssée*, IX, 287-297. On sait qu'un mythe solaire fait partie des éléments au moyen desquels a été formée dans l'*Odyssée* la légende de Polyphème. Ce n'est pas une raison pour nier que d'autres éléments de cette légende aient été fournis par des faits historiques.

CHAPITRE II.

L'ATLANTIDE OU LES ORIGINES LÉGENDAIRES

DE LA RACE IBÉRIQUE.

Plusieurs auteurs grecs nous ont transmis des traditions d'après lesquelles, à un âge fort reculé, il y aurait eu des relations, depuis interrompues, entre notre continent et une autre contrée séparée de nous par l'Océan Atlantique. Le premier de ces auteurs est Platon; il vivait au IVe siècle avant notre ère. Mais il s'appuie sur l'autorité d'un poème composé par Solon, deux siècles auparavant, et où ce législateur célèbre aurait consigné un récit historique conservé par les prêtres égyptiens. Il y aurait eu, en regard du détroit appelé par les Grecs colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, une île plus grande que l'Afrique et l'Asie réunies. Elle aurait été le siége d'une civilisation bien supérieure à celle des habitants des cavernes, alors seuls maîtres de l'Europe occidentale. Elle aurait eu des villes, des palais, des temples; et de cette île, désignée par Platon sous le nom d'Atlantide, serait partie, neuf mille ans avant ce philosophe, une armée puissante qui se serait emparée de l'Europe occidentale jusques et y compris l'Italie, appelée Tyrrhénie au temps de Platon, une armée qui aurait conquis l'Afrique du nord jusques et non compris

l'Egypte (1). Bien entendu que ce chiffre de neuf mille ans ne doit pas être pris à la lettre, et indique seulement une date très-reculée (2).

Une autre forme de cette tradition apparaît chez Théopompe, auteur du IVe siècle comme Platon, mais un peu postérieur à ce philosophe célèbre. Suivant Théopompe une version de l'histoire de l'Atlantide aurait fait partie des enseignements donnés par Silène à l'antique roi Midas. Silène, fait prisonnier par Midas, initie ce roi à la haute sagesse et aux secrets de la nature et de l'avenir (3). Or voici un des discours tenus par Silène à Midas : L'Europe, l'Asie et l'Afrique sont des îles que le cours de l'Océan enveloppe comme d'un cercle. Il n'y a qu'un seul continent et il se trouve ailleurs. Sa grandeur est immense. Il nourrit de grands animaux et des hommes deux fois aussi grands que nous. Leur vie n'est pas comme la nôtre ; elle dure deux fois autant. Il se trouve dans leur pays beaucoup de villes, de grandes villes, qui ont leurs mœurs particulières et dont les lois sont l'opposé des nôtres..... Les habitants de cette contrée possèdent une grande quantité d'or et d'argent, de sorte que chez eux l'or est moins estimé que chez nous le fer. Un jour ils entreprirent de passer dans nos îles, et après avoir traversé l'Océan au nombre de dix millions d'hommes, ils arrivèrent dans le pays des Hyperboréens (c'est-à-dire dans les régions où la race celtique dominait au quatrième

(1) Voir les dialogues de Platon intitulés *Timée* et *Critias*, éd. Stallbaum, 1838, t. VII, p. 99, 389 ; Didot Schneider, t. II, p. 202, 251. Quant à l'étendue des conquêtes, il y a dans le *Timée* une nuance que ne rend pas la traduction publiée par M. Saisset à la librairie Charpentier, t. VI, p. 175. « Ils étaient maîtres de la Libye jusqu'à l'Egypte et de l'Europe » jusqu'à la Tyrrhénie. » Cette traduction fait disparaître une nuance qui, dans le texte grec, distingue l'Egypte de la Tyrrhénie ou Italie : Λιβύης μὲν ἦρχον μέχρι πρὸς Αἴγυπτον, τῆς δὲ Εὐρώπης μέχρι Τυρρηνίας (édition Stallbaum, p. 101). Les traducteurs ont négligé la préposition πρός qui, du reste, manque dans le passage correspondant du *Critias* (édition Stallbaum, p. 408).

(2) Platon du reste donne pour contemporains aux conquérants venus de l'Atlantide les rois mythiques d'Athènes Cécrops, Erechthée, que les autres monuments chronologiques de la Grèce mettent à une date beaucoup moins ancienne. Cécrops, suivant le marbre de Paros, aurait régné 1582 avant J.-C., Erechthée 1409 ans.

(3) Aristote cité par Plutarque, *Consolatio ad Apollonium*, § 27, édition Didot-Dübner, p. 137, cf. Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. I, p. 453.

siècle, car un auteur grec contemporain de Théopompe appelle Hyperboréens les Gaulois qui s'emparèrent de Rome). Les conquérants venus d'au-delà de l'Océan prirent des renseignements sur la contrée où ils débarquaient. On leur dit que les Hyperboréens étaient les plus heureux de tous les peuples de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et méprisant l'existence pauvre et misérable des Hyperboréens, ils dédaignèrent d'aller plus loin (1).

La seule différence importante entre le récit de Théopompe et celui de Platon consiste dans l'étendue des conquêtes faites par les émigrants venus de l'Atlantide. D'après Théopompe ces émigrants ne seraient pas sortis des régions hyperboréennes, tandis que, suivant le texte de Platon cité plus haut, ils se seraient emparés de l'Italie et de la partie de l'Afrique qui avoisine l'Egypte. Le grand philosophe athénien, dont nous avons forcément abrégé les développements, nomme aussi parmi les possessions de ces conquérants étrangers le pays de Gadir aujourd'hui Cadix, c'est-à-dire l'Espagne (2). Enfin il parle d'une guerre entre les habitants de la Grèce et l'armée qui avait conquis les régions occidentales de notre continent (3). Les habitants de la Grèce repoussèrent l'invasion. Ce n'étaient pas encore les Hellènes. Les Pélasges, auxquels la tradition donnait une place si importante dans l'histoire primitive d'Athènes, étaient encore maîtres de la contrée que le nom de Grèce désigna plus tard. Ils avaient des maisons et des villes, probablement des métaux. Ce fut devant eux qu'en Europe, après avoir mis sous le joug les habitants des cavernes, le flot des conquérants venus de l'Atlantide s'arrêta : en Afrique il avait trouvé dans la civilisation égyptienne une barrière insurmontable. Voilà ce que nous raconte Platon (4).

(1) Elien, *Variæ historiæ*, l. III, c. 18, édition Didot-Hercher, p. 329; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 289, 290.
(2) *Critias*, édition Stallbaum, t. VII, p. 407, 408.
(3) *Timée*, édition Stallbaum, t. VII, p. 99, 102.
(4) Dans le *Timée* de Platon, le panégyrique des Athéniens qui triomphent des conquérants venus de l'Atlantide, se termine par une inondation : vainqueurs et vaincus sont engloutis à la fois. L'intervention d'un déluge à la fin de l'histoire pélasgique est la conséquence naturelle de la conquête de la Grèce par la race hellénique dont l'histoire commence par le déluge de Deucalion. A la suite des traditions pélasgiques les

Tandis que le récit de Platon nous est donné comme d'origine égyptienne, Théopompe ne nous dit pas la provenance du sien, mais les variantes qui le distinguent nous permettent de le considérer comme tiré d'une source indépendante de celle où a puisé Platon.

L'enseignement des Druides recueilli par Timagène, au premier siècle avant notre ère, s'accordait avec les récits de Platon et de Théopompe. La population de la Gaule avait trois origines. Il fallait distinguer : 1° les plus anciens habitants que l'on prétendait autochthones et qui probablement étaient de même race que les Cyclopes des anciens et que les Finnois de nos jours ; 2° les immigrants venus des îles les plus éloignées, c'est-à-dire, pensons-nous, de l'Atlantide ; 3° les immigrants venus d'au-delà du Rhin, c'est-à-dire les Indo-Européens, Ligures d'abord, Celtes ensuite (1).

Marcellus, dans l'ouvrage intitulé *Ethiopiques*, parlait de sept îles situées dans l'Océan Atlantique près de notre continent, et dans lesquelles nous devons probablement reconnaître les Canaries. Il ajoutait que les habitants de ces îles avaient conservé le souvenir d'une île beaucoup plus grande, l'Atlantide, qui avait longtemps exercé la domination sur les autres îles de l'Océan Atlantique (2).

premiers historiens ont naturellement placé les plus anciennes traditions des Hellènes, successeurs des Pélasges ; or ces traditions débutent par le récit du déluge dit de Deucalion, et on a cru que ce déluge, étant de tradition hellénique, appartenait à la période hellénique de l'histoire grecque, tandis qu'il remonte à une date où la race européenne habitait encore l'Asie. L'histoire de Lesbos dans Diodore, l. V, c. 81, édition Didot-Müller, t. I, p. 305-306, nous donne un curieux exemple de ce procédé enfantin de composition historique. Les Pélasges, premiers habitants de Lesbos, occupent seuls cette île pendant sept générations. Puis arrive le déluge de Deucalion, et après ce déluge Macareus à la tête d'une colonie composée d'Ioniens et d'autres hommes appartenant à des peuples anonymes. On sait que les Ioniens sont une subdivision de la race hellénique. Il est très-curieux de comparer ce récit avec le résumé de l'histoire primitive d'Athènes donné par Justin, l. II, c. 6, qui, en abrégeant Trogue Pompée, reproduit médiatement la doctrine d'un auteur grec plus ancien.

(1) Ammien Marcellin, l. XV, c. 9. *Fragm., hist. græc.*, III, 323. Suivant M. Müllenhof, les iles dont il s'agit dans ce texte seraient celles qui bordent les côtes méridionales de la mer du Nord ; et les immigrants venus des îles les plus éloignées, appartiendraient par conséquent au même groupe que les immigrants venus d'au-delà du Rhin.

(2) *Schol. Plat.* dans Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 443.

Ainsi quatre textes où sont recueillies des traditions de provenance différente, s'accordent pour raconter la conquête d'une partie de l'ancien monde par des étrangers venus d'un pays inconnu que deux de ces textes désignent par le nom d'Atlantide. Où l'Atlantide était-elle située? Si nous nous en rapportons à Platon, et à la tradition gauloise conservée par Timagène, il serait inutile de chercher ce pays sur nos cartes. L'Atlantide, suivant Platon, a été détruite par des tremblements de terre; et d'après le récit des Druides, la population venue en Gaule des îles les plus éloignées avait été chassée de sa patrie primitive par les envahissements d'une mer irritée. On voit quelquefois la terre s'élever, on la voit quelquefois s'abaisser, écrivait environ un siècle avant notre ère l'historien Posidonius : on peut donc, continuait-il, admettre que le récit de Platon sur l'Atlantide n'est pas une fiction, il y a même plus de raisons pour accueillir ce récit que pour le rejeter (1). Les Açores, les Canaries et Madère seraient donc les débris d'un continent ou d'une grande île dont les poétiques tableaux de Platon et Théopompe exagèrent beaucoup l'importance géographique, mais non le rôle dans l'histoire de notre civilisation. Ce serait de là que la race ibérique aurait été conquérir les régions occidentales de l'Europe, où, sous les yeux étonnés des sauvages habitants des cavernes, elle aurait bâti les premières villes, et où elle domina jusqu'à l'arrivée des Indo-Européens. Ce serait de là que la race ibérique aurait étendu son empire sur l'Afrique du nord, jusqu'au moment où la race berbère, proche parente des Egyptiens, venue d'Orient comme les Egyptiens, fit la conquête de cette région (2). Peut-être pourrait-on retrouver aujourd'hui dans l'Afrique centrale, suivant une hypothèse admise par M. Maury, quelques descendants des Ibères rejetés dans ces contrées brûlantes par les Berbères vainqueurs, quelques parents des Basques, de ces autres Ibères

(1) Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 281; cf. Strabon, l. II, c. 3, § 6, édition Didot-Müller et Dübner, t. I, p. 84.

(2) C'est probablement aux conquêtes de la race berbère sur les Ibères d'Afrique que se réfère un passage d'Ephore sur les migrations des Ethiopiens en Occident et sur la tradition conservée à ce sujet en Espagne par les Tartesses (Strabon, t. II, c. 2, § 26, édition Didot-Müller et Dübner, p. 27).

que l'invasion indo-européenne a relégués dans un coin des Pyrénées.

Mais il semble que dès l'antiquité une théorie plus aventureuse aurait été proposée. Quelques esprits téméraires paraissent avoir cru que l'Atlantide existait encore dans des régions alors inaccessibles à la navigation timide des marins grecs et romains. Sénèque le tragique se fait l'organe de cette thèse hardie :

« Un temps viendra, dans les siècles futurs, où la mer « laissera tomber les chaînes qui ferment ses passages : une « vaste terre se développera devant nous ; la mer laissera « voir des mondes nouveaux, et des pays connus le der- « nier ne sera plus Thulé (1). »

M. Whitney, un des linguistes les plus distingués de notre époque, dit, en parlant du basque, c'est-à-dire du représentant moderne de la langue des Ibères : « Il n'y a « pas de dialecte dans le vieux monde qui lui ressemble « autant sur le rapport de la structure, que les langues « américaines (2). »

Mais gardons-nous de rien conclure. Attendons que les études de linguistique aient pris plus de développement et de profondeur, que les langues de l'Amérique, que les langues de l'Afrique centrale, que les races de ces pays encore si peu et si mal explorés soient mieux connues : jusque-là ne prétendons pas dévoiler des secrets encore inabordables à la science de notre temps. Bornons-nous à constater que d'antiques récits placent à l'aube de l'histoire, dans les régions occidentales de l'Europe, un puissant empire créé par une population dont l'origine, suivant ces vieux récits, n'était pas asiatique, et qui venait d'une île située, paraît-il, à l'ouest des régions septentrionales de l'Afrique (3).

(1) Sénèque, *Médée*, vers 374-379.
(2) Whitney, *La vie du langage*, 1875, p. 213.
(3) Le nom d'Atlantide, dérivé de celui de l'Atlas, pourrait désigner simplement les pentes de l'Atlas près de l'Océan, la partie occidentale du Maroc moderne, qui aurait reçu d'Asie sa population primitive, à une date antérieure à toutes les migrations historiques.

CHAPITRE III.

LES IBÈRES.

Les Ibères paraissent identiques à la population qui, d'après la tradition celtique, aurait été forcée par la mer d'abandonner les îles les plus éloignées pour venir s'établir en Gaule. Ils semblent être les descendants de ces dix millions (?) d'hommes qui, suivant Théopompe, sortirent du continent séparé de nous par l'Océan, et vinrent s'établir dans le pays des Hyperboréens. Ce sont leurs aïeux qui, partis de l'Atlantide neuf mille ans (?) avant Platon, auraient imposé leur domination à l'Europe occidentale jusques et y compris l'Italie, à l'Afrique du nord jusqu'aux frontières de l'Egypte (1). Mais depuis ce temps, que de

(1) Sur les différents systèmes relatifs à l'origine des Ibères, voir Diefenbach, *Origines europeæ*, p. 110, et le mémoire de feu George Phillips intitulé : *Die Einwanderung der Iberer in die pyrenäische Halbinsel* dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. LXV (année 1870), p. 519. G. Phillips établit, p. 532-533, que la langue des Ibères d'Asie était iranienne. M. Bréal considère cette doctrine comme fondée. Il n'y a donc aucune raison pour supposer une parenté quelconque entre les Ibères d'Asie et ceux d'Espagne. Quand Strabon a admis que les Ibères d'Asie sont une colonie de ceux d'Espagne (t. I, c. 3, § 21, édition Didot-Müller et Dübner, p. 51), quand d'autres érudits de l'antiquité ont prétendu faire des Ibères d'Espagne une colonie de ceux d'Asie, ils ont donné une importance déraisonnable à la consonnance fortuite des noms de ces deux peuples, et dès l'antiquité de meilleurs critiques ont rejeté cette hypothèse en se fondant sur la diffé-

2

désastres ils ont subis! Ils ont possédé, en Europe: l'Espagne, la Gaule, l'Italie, les îles Britanniques; ils paraissent même avoir pénétré dans la péninsule grecque et avoir occupé une portion de l'Afrique; depuis, leur histoire n'est guère que celle des conquêtes faites à leur détriment par des peuples guerriers qui sont venus successivement les placer sous le joug. Un de leurs plus anciens ennemis connus est le peuple des Ligures. Les Ligures, nous devrions dire Liguses, dont une fraction importante a porté le nom de Sikéles ou Sicules, paraissent avoir appartenu à la race indo-européenne. De concert avec les Illyriens et les Thraces, autres membres de la famille européenne, ils auraient précédé les Gréco-Italo-Celtes dans la conquête des régions méridionales de l'Europe. Leur première guerre connue se fit contre la fraction des Ibères qui portait le nom de Sicanes. L'origine ibérienne des Sicanes est attestée par deux écrivains d'une haute autorité, par Thucydide qui termina son histoire à l'an 411 avant J.-C., par Philiste de Syracuse qui écrivait au commencement du siècle suivant (1). Ces deux auteurs sont d'accord pour nous apprendre que les Sicanes habitaient en Ibérie sur les bords

rence des langues parlées par ces deux peuples (Appien, *de Bello mithridatico*, 101, édition Didot, p. 259). Les textes plus récents qu'a reproduits M. Diefenbach (*Celtica*, t. II, seconde partie, p. 12), ne valent pas la peine d'une citation. G. Phillips pose, p. 550-555, la question de savoir si les Ibères sont venus d'Amérique, et il reste dans le doute. M. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 135, émet l'hypothèse que les Basques descendants des Ibères seraient des Touraniens, de même race par conséquent que les Finnois, seuls Touraniens dont on constate d'une manière certaine l'existence en Europe avant l'arrivée des Hongrois et des Mongols. Les Finnois, au temps de Tacite, étaient des sauvages qui ne connaissaient ni les métaux ni les étoffes. Les Ibères soutinrent une guerre maritime contre les Phéniciens de Cadix. La tribu ibérienne des Tartesses faisait, plus de 500 ans avant notre ère, le commerce par mer jusqu'aux îles Britanniques (Aviénus, vers 113 et suiv.). Elle colonisa la Sardaigne. Les Turdetans, descendants des Tartesses, se servaient de tonneaux d'argent et avaient pour leurs chevaux des mangeoires d'argent vers la fin du III[e] siècle avant J.-C. (Strabon, l. III, c. 3, § 14, édition Didot-Müller et Dübner, p. 125). On conviendra que si les Finnois et les Ibères étaient deux peuples de même race, comme M. Maspero le suppose, ils ne se ressemblaient guère par les mœurs et la civilisation.

(1) Thucydide, l. VI, c. 2, édit. Didot-Hase, p. 244. Philiste, fragment 3, *Fragmenta historicorum græcorum*, I, 185, cf. Diodore de Sicile, l. V, c. 6. La doctrine de Philiste et de Thucydide parait être celle d'Ephore qui considérait les Ibères comme les plus anciens habitants de la Sicile

d'un fleuve appelé Sicanos. Sur la situation de ce fleuve on ne peut émettre que des hypothèses. Le VIe siècle avant notre ère est l'époque à laquelle remontent les plus anciens renseignements précis que les Grecs nous aient transmis sur les régions occidentales de l'Europe. Alors le Rhône était la limite orientale de l'Ibérie. Bientôt, probablement vers la fin de ce siècle, les Ligures devenus maîtres des côtes de la Méditerranée entre le Rhône et les Pyrénées, poussèrent même leurs conquêtes au sud de cette chaîne de montagnes qui plus tard fut considérée comme la limite septentrionale de l'Ibérie. On chercha donc en Espagne le fleuve Sicanos, patrie des Sicanes de Sicile. En effet il y avait en Espagne un fleuve de ce nom. Festus Aviénus nous l'apprend, et ce fleuve parait être le Xucar qui se jette dans la Méditerranée au sud de Valence. Sur les bords de ce fleuve, il y avait, au sixième siècle avant notre ère, une ville appelée Sicana dont parlent Aviénus et Hécatée (1). Mais est-ce là le Sicanos, ce fleuve ibère des bords duquel les Sicanes chassés par les Ligures arrivèrent en Sicile? Nous ne le croyons pas. Le mot ibère a deux sens, le sens restreint, le sens étendu. Dans le sens restreint, qui est probablement le sens primitif, l'Ibérie est la région nord-est de l'Espagne, c'est le pays dont l'Ebre est la principale rivière. Le périple phénicien de la fin du VIe siècle avant notre ère, qui a fait la base de la compilation écrite par Aviénus environ neuf cents ans plus tard, entend le mot ibère dans le sens restreint : il oppose par exemple les Ibères aux Tartesses qui occupaient le sud-est de l'Espagne. C'est le système d'Ephore, auteur du quatrième siècle avant notre ère,

(Ephore, fragment 51, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 246, cf. Strabon, l. VI, c. 2, § 4, Didot-Müller et Dübner, p. 224); elle a pénétré dans le périple de Scymnus de Chio vers 266 et 268, Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 207. Voir aussi Solin, c. 11, les *Scholiastes* d'Homère, *Odyssée*, XXIV, 307, et Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édition Kiessling, t. I, p. 26, l. 18, 19. Timée, qui écrivait au troisième siècle avant notre ère, traite Philiste d'ignorant et prétend que les Sicanes étaient autochthones (Diodore de Sicile, l. V, c. 6, édition Didot-Müller, t. I, p. 257). Mais nous considérerons toujours comme plus vraisemblablement authentiques les traditions conservées par les auteurs les plus anciens, et ce seront elles qui, systématiquement, serviront de base à nos récits.

(1) Hécatée, fr. 14, Didot-Müller, *Fr. hist. gr.*, t. I, p. 2.

reproduit par Scymnus de Chio vers l'an 90 avant J.-C. C'est le système d'Hérodote qui écrivait dans le troisième quart du cinquième siècle avant notre ère. Mais à côté du sens restreint du mot ibère, il y a le sens étendu dans lequel ce mot désigne l'ensemble d'une race dont originairement il ne désignait qu'un des rameaux. Le sens étendu a été adopté par Hérodore d'Héraclée dans son ouvrage sur Hercule, écrit au ve siècle avant notre ère où cet auteur donne comme étant de race ibérique, les Cunètes, habitants des rives du Guadiana, les Tartesses dont le Guadalquivir était le fleuve principal et dont la limite septentrionale était en face des Baléares; enfin un peuple qui touchait à la rive droite du Rhône (1). Scylax, au siècle suivant, adopte le sens étendu quand il nous montre les Ibères établis des colonnes d'Hercule au Rhône; Aviénus et Scymnus de Chio ont adopté le sens étendu, quand, en contradiction avec eux-mêmes, ils ont mis soit au Rhône, soit près du Rhône, la limite orientale des Ibères. Quand Thucydide et Philiste de Syracuse ont dit que les Sicanes étaient d'origine ibérique, ils entendaient les mots Ibères et Ibérie dans le sens étendu et non dans le sens restreint. L'Ibérie était pour eux un grand pays comprenant l'Espagne entière et une partie de la Gaule. Nous n'adopterons donc pas le système qui met en Espagne le premier séjour des Sicanes d'Italie et de Sicile. Le plus ancien auteur qui offre ce système, Servius, commentateur de Virgile, écrivait au cinquième siècle de notre ère (2). C'est un système relativement moderne et qui date de l'époque où les mots Espagne et Ibérie ont été considérés comme synonymes, c'est-à-dire du temps de la domination romaine.

Nous ne voyons pas pourquoi il semblerait trop hardi de chercher en Gaule le Sicanos, ce fleuve ibérique sur les bords duquel Thucydide et Philiste mettent le plus vieil établissement des Sicanes. Cette hypothèse s'accorde avec ce que nous savons du séjour des Sicanes en Italie et des plus anciennes migrations des peuples en Europe. Les Sica-

(1) Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34, fr. 20.

(2) Servius, *ad. Æn.*, VIII, 328, y a joint une sottise en supposant que le Sicanus d'Espagne est la Sègre.

nes d'Italie ont dû venir de Gaule, le *Sicanos* serait la Seine (1) appelée *Sequana* par les Gaulois qui auraient donné une forme celtique, c'est-à-dire indo-européenne, à un nom primitivement ibérien. Les Sicanes seraient donc ceux des Ibères dont le plus ancien établissement en Europe aurait été situé sur les rives de la Seine. Ils auraient pris le nom de ce fleuve ou lui auraient donné le leur, trait commun avec d'autres rameaux de la race ibérique, avec les Tartesses, dont le nom est le nom primitif du Guadalquivir, avec les Ibères (dans le sens restreint du mot) dont le nom ethnique est le nom de l'Ebre, avec les Sordones, établis sur les bords du Sordus.

L'arrivée des Sicanes en Sicile est un des faits historiques les plus anciens dont l'Europe ait conservé le souvenir. Le plus vieux nom de la Sicile paraît avoir été Thrinakie. Il est quatre fois question de l'île de Thrinakie dans l'Odyssée (2). Plus tard les Grecs, voulant donner à ce nom un sens dans leur langue, le transformèrent en Trinakrie. Strabon a même la naïveté de donner la forme Trinakis, mauvaise leçon de l'homérique Thrinakie, pour une altération de Trinakrie, île aux trois caps, qui, suivant lui, est le nom primitif, comme si les Grecs, venus si tard en Sicile, l'avaient les premiers habitée et les premiers lui avaient donné un nom (3). Thrinakie paraît avoir été le nom que la Sicile portait au temps où elle avait pour seuls maîtres les habitants des cavernes. A la conquête des Sicanes elle dut le nom nouveau de Sicanie qu'elle perdit pour prendre celui de Sicile, quand les Sicules l'envahirent. Hérodote date le nom de Sicanie de l'époque où régnait Minos (4). Minos, roi de Crète, qui nous apparaît comme une des personnifications de la colonisation phénicienne dans les îles

(1) Diefenbach, *Origines europeæ*, p. 95.

(2) *Odyssée*, XI, 107; XII, 127, 135; XIX, 175. Grote, *Histoire de la Grèce*, traduction Sadous, t. I, p. 277, me paraît pousser bien loin le scepticisme quand il conteste l'identité de la Sicile et de la Thrinakie. Il y avait encore en Sicile, 439 ans avant notre ère, une ville du nom de Trinakie. Elle appartenait aux Sicules et les Syracusains la leur prirent (Diodore de Sicile, l. XII, c. 29, éd. Didot-Müller, t. I, p. 430, t. II, p. 598; cf. Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 162-163).

(3) Strabon, l. VI, c. 2; édition Didot-Müller et Dübner, p. 220.

(4) Hérodote, l. VII, c. 170; édition Teubner-Dietsch, t. I, p. 195.

de l'Archipel (1), chassa de Crète Daidalos (Dédale), athénien, c'est-à-dire pélasge; et celui-ci se réfugia près de Cocalos, roi des Sicanes dont la capitale était Camique. Minos, ayant poursuivi le fugitif, fonda une colonie phénicienne en Sicile, et périt par trahison (2). Ces faits doivent se placer à une époque où déjà en Grèce l'invasion hellénique avait commencé, vers le XIVe siècle : Minos en effet succéda en Crète à un roi dorien (3). Daidalos est une des personnifications de la race pélasgique ou tursane dont le nom local en Sicile est Elumos (Elyme). Les colonies pélasgiques en Sicile furent Erux (Eryx) et Ségeste. Daidalos travailla au temple d'Aphrodite (Vénus) à Erux. L'expédition de Minos contre Daidalos en Sicile paraît être un des épisodes de la guerre des Egypto-Phéniciens contre les Tursha ou Tursânes et les autres peuples du nord mentionnés dans les monuments égyptiens des règnes de Meneptah Ier et de Ramsès III, de l'an 1400 à l'an 1300 avant J.-C.

La Sicile est appelée Sicanie par Homère qui la fait désigner sous ce nom par Ulysse (4). L'auteur de l'*Odyssée* croyait donc qu'au temps de la guerre de Troie les Sicanes étaient encore maîtres de cette île. Ce système n'est pas celui d'Hellanique de Lesbos, ni de Philiste de Syracuse, écrivains, l'un du Ve siècle, l'autre du IVe avant J.-C., qui font arriver les Sicules en Sicile, l'un trois générations,

(1) Minos était fils de Jupiter et de la phénicienne Europe (*Iliade* XIV, 321; *Batrachomyomachia*, 79; Hésiode, fragment 149, édition Didot-Lehrs, p. 63). Il fut père de Deucalion, et Deucalion père d'Idoménée qui se trouva au siége de Troie (*Iliade*, XIII, 445, 450, 452). Hérodote prenant cette généalogie à la lettre en a conclu que la guerre de Troie avait eu lieu pendant la troisième génération après Minos (VII, 171). Cette chronologie est celle du marbre de Paros.

(2) Diodore de Sicile, l. IV, c. 76-79, édit. Didot-Müller, p. 245, 247. L'histoire de Dédale et de Cocalus avait été plus anciennement racontée par Philiste, Ephore et Héraclide de Pont; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 185, 261, t. II, p. 220-221. Hérodote, VII, 170, avait déjà mentionné cet événement. Voir aussi Pausanias, l. VII, c. 4, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 322, qui confond les Sicanes avec les Sicules, erreur peu étonnante chez un écrivain aussi récent. Consultez encore Aristote, *Politique*, l. II, c. 7, § 2, édition Didot, t. I, p. 515; Strabon, l. VI, c. 2, § 6; c. 3, § 2, édit. Didot-Müller et Dübner, p. 226, 232.

(3) Diodore de Sicile, l. IV, c. 60, éd. Didot-Müller, t. I, p. 233.

(4) *Odyssée*, XXIV, 307.

l'autre quatre-vingts ans avant la guerre de Troie (1). Mais la chronologie de ces deux historiens n'a pas été adoptée par le célèbre Thucydide, auteur du v[e] siècle, comme Hellanique et suivant lequel l'arrivée des Sicules en Sicile serait antérieure de trois cents ans à l'établissement des colonies grecques dans cette île, et par conséquent remonterait au milieu du xi[e] siècle avant notre ère, ou, pour donner une date approximative d'année à l'an 1034 avant J.-C. Thucydide tire lui-même la conséquence de cette date, en plaçant dans son récit le siége de Troie avant l'arrivée des Sicules en Sicile, d'accord en cela avec le système chronologique de Démocrite et Artémon qui datent la chute de Troie de 1144, avec Diodore de Sicile qui fait prendre Troie par les Grecs en 1183, avec le marbre de Paros qui termine le siége de Troie en 1208, avec les auteurs enfin qui font remonter ce siège à une date plus reculée (2). Denys

(1) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, éd. Kiessling, t. I, p. 26-27; Hellanique, fragment 53; Philiste, fragment 2; Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 52, 185.

(2) Diodore de Sicile, édit. Didot-Müller, t. II, p. 592. Marbre de Paros dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 546, 571, Didot-Müller, *Ctesiæ... Fragmenta*, p. 122-123. M. François Lenormant, dans son savant mémoire sur la légende de Cadmus (*Les premières civilisations*, t. II, p. 404 et suiv.) a inséré une dissertation pleine d'érudition sur la date de la prise de Troie. La date qu'il adopte est celle qu'indique Ménandre de Pergame, fragment 3 (Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 447). Troie aurait été prise à l'époque où Hiram, roi de Tyr, donna sa fille en mariage à Salomon. Hiram régna de 1028 à 994, Salomon de 1019 à 978 (*Manuel d'histoire ancienne*, t. III, p. 65-68, t. I, p. 234-242). La prise de Troie aurait donc eu lieu à la fin du xi[e] siècle avant notre ère. Mais les raisonnements sur lesquels M. Lenormant appuie cette thèse ne m'ont nullement convaincu. Ainsi il prétend se fonder sur Ctésias, fragment 18 (Didot-Müller, *Ctesiæ...*, *Fragmenta*, p. 31, cf. Diodore, II, 22, édition Didot-Müller, t. I, p. 98). Or, ce que Ctésias dit dans ce passage, c'est qu'à l'époque de la guerre de Troie les Assyriens étaient déjà depuis plus de mille ans maîtres de l'Asie. M. Lenormant, dans son premier système, prétend qu'en 1283 l'empire assyrien n'existait pas encore; la prise de Troie daterait donc de l'an 283 av. J.-C.! Si on met la prise de Troie mille ans après la date où l'on place maintenant la fondation de l'empire assyrien, c'est-à-dire mille ans après l'an 1450 avant notre ère (cette date de 1450 est aujourd'hui admise par M. F. Lenormant, *Revue archéologique*, t. XX, p. 356, et *Manuel*, t. II, p. 57), il faudra dater la prise de Troie non du xi[e] siècle, mais de l'an 450 avant J.-C.! Le savant auteur veut aussi s'appuyer sur la chronologie des rois d'Argos. Suivant lui Pélops n'a pu commencer à régner en Grèce qu'au xii[e] siècle, ce qui reporte au xi[e] siècle le règne du roi d'Argos qui a pris Troie, c'est-à-dire d'Agamemnon,

d'Halicarnasse a signalé déjà le dissentiment qui existait sur ce point de chronologie entre Hellanique et Philiste d'une part, Thucydide de l'autre (1).

La doctrine de Thucydide nous semble préférable à celle d'Hellanique et de Philiste. La forme même sous laquelle se présente la thèse chronologique de ces deux derniers écrivains suffirait pour rendre cette thèse suspecte. La date de l'arrivée des Sicules en Sicile ne peut être connue que par les traditions des Sicules ou par celles des Sicanes. Il n'y avait pas de colonies grecques dans l'île à la date de cette arrivée; or le siége de Troie auquel Hellanique et Philiste rapportent cette date était un événement grec, un événement étranger à l'histoire des Sicanes et des Sicules. La chronologie d'Hellanique et de Philiste est donc fondée sur un calcul qui doit être suspect à nos yeux parce que nous n'en connaissons pas les bases. Hellanique est le premier qui nous présente le résultat de ce calcul, et nous ne savons où il en a pris les éléments, car il est étranger à la Sicile avec laquelle nous ignorons s'il a jamais eu une relation quelconque. Philiste semble avoir copié Hellanique, à cette variante près qu'il remplace trois générations par quatre-vingts ans.

La forme employée par Thucydide nous semble au con-

troisième successeur de Pélops (*Iliade*, II, 105-107). Pour faire descendre Pélops au XIIe siècle M. Lenormant se fonde sur ce que, dit-il, la race de Danaus qui précède Pélops n'aurait commencé, d'après les documents égyptiens, qu'entre Méneptah et Ramsès III, entre la fin du XVe siècle et la fin du XIVe (1400-1300). Mais il y a là une erreur matérielle. Les Tena ou Danaens sont déjà mentionnés sous le règne de Thotmès III, 1600-1550; M. de Rougé l'a établi par un document dont la traduction a été publiée dans la *Revue archéologique* (t. IV, p. 199-201, cf. p. 220), et que M. Lenormant a lui-même reproduit en partie (*Manuel*, t. I, p. 385-386), repoussant par sa traduction, d'accord avec M. Maspero (*Histoire ancienne*, p. 207), la critique de M. Chabas (*Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édit., p. 180-182). Si donc on fait, avec les chronologistes grecs, commencer la dynastie de Danaus environ 200 ans avant la guerre de Troie (Didot-Müller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 170-171), cette dynastie existant déjà avant 1550, il faudrait placer le siége de Troie avant 1350 : et M. Lenormant parle de l'année 1023! Son système s'appuie sur la seule autorité de Ménandre de Pergame ou d'Ephèse, auteur d'une date inconnue, auquel on peut ajouter Laetus sur lequel nous ne sommes pas mieux renseigné (Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 437), et il a contre lui toute l'antiquité.

(1) Denys d'Halicarnasse, I, 22, éd. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.

traire celle de la tradition sicule : trois cents ans avant l'arrivée des Grecs. Thucydide, athénien, écrit ce passage dans l'introduction qui précède l'histoire de la guerre faite aux habitants de Syracuse par les Athéniens, en Sicile, avec l'alliance des Sicules, ennemis héréditaires de Syracuse et opprimés par elle. Il a eu sur les traditions des Sicules, relativement à l'origine de leur race, les mêmes moyens d'information que sur les autres points d'un récit où il a montré une supériorité si universellement reconnue. Le plus sage nous semble donc de s'en rapporter à lui, et de dater de 1034 environ l'invasion sicule qui refoula à l'orient de la Sicile les Sicanes jusque-là maîtres presque exclusifs de l'île. Les Sicanes habitaient non pas des cavernes comme les Cyclopes, mais des maisons groupées, soit en villages dans les vallées et les plaines, soit en villes sur le sommet des montagnes : ces villes étaient fortifiées et ils s'y défendaient en cas de guerre (1).

C'est d'Italie que les Sicanes passèrent en Sicile (2). Si les premiers historiens grecs sont muets sur le séjour de ce peuple dans la péninsule, la tradition romaine est unanime pour l'affirmer. Le premier écrivain qui l'atteste est Caton qui, dans ses *Origines*, écrites au second siècle avant notre ère, parle des Sicanes comme ayant été chassés de Tibur, aujourd'hui Tivoli, par les Sicules qui firent de cette petite ville un *oppidum* sicilien (3). Au siècle suivant, Virgile nomme les Sicanes parmi les adversaires qu'Enée trouva en Italie (4); Evandre dans l'*Enéide*, racontant l'histoire primitive de l'Italie, cite les Sicanes comme un des anciens peuples de cette contrée (5). Pline, au premier siècle de notre ère, répète qu'il y a eu autrefois des Sicanes dans le Latium (6). Aulu-Gelle, au siècle suivant, dit aussi connaître la tradition qui place les Sicanes parmi les anciens peuples de l'Italie (7). Enfin, au v[e] siècle, Servius,

(1) Diodore de Sicile, V, c. 16, édit. Didot-Müller, t. I, p. 257.
(2) Pausanias, l. V, c. 25, § 6, éd. Didot-Dindorf, p. 268.
(3) Caton, fragment 56, tiré de Solin, 2, 8, par Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 67.
(4) *Enéide*, VII, 795.
(5) *Enéide*, VIII, 328.
(6) Pline, l. III, c. 9, § 16, éd. Littré, t. I, p. 165; l. III, c. 69, édit. Teubner-Ianus, t. I, p. 137.
(7) Aulu-Gelle, I, 10, éd. Teubner-Hertz, t. I, p. 51.

qui dans son commentaire de Virgile, nous a conservé tant de débris des plus anciens auteurs romains, dit que l'emplacement même de Rome a été autrefois occupé par les Sicanes (1). Les Sicanes auraient donc possédé l'Italie avant d'aller s'établir en Sicile, et de donner à cette île un des deux noms sous lesquels Homère l'a désignée. Denys d'Halicarnasse admet implicitement cette doctrine quand il compte, parmi les plus anciens habitants de l'Italie, les Ibères dont les Sicanes, dit-il ailleurs, sont une race ou une variété (2).

Les Liburnes qui, suivant Pline, ont occupé jadis avec les Sicules la plus grande partie de la Gaule cisalpine, semblent identiques aux Libues, anciens maîtres, suivant Tite-Live, de l'emplacement où furent bâties plus tard les villes de Brescia et de Vérone (3). Le nom latin des Libues, *Libui*, est lui-même identique, sauf la désinence, au nom grec des Libyens d'Afrique, *Libues;* la désinence latine comme la désinence grecque sont des additions au nom primitif. Ce nom, écrit par les Egyptiens *Rebu* ou *Libu*, n'offre trace ni de l'une ni de l'autre désinence. Il n'y a donc aucune raison pour distinguer des *Liburnes* les *Libui*. Les uns comme les autres semblent être des *Libu* ou *Rebu*. Or, il est, suivant nous, à peu près évident que les *Rebu* du temps des premières dynasties égyptiennes (4) sont Ibères comme les Sicanes. Les Liburnes de la Gaule cisalpine, les Libues de Brescia et de Vérone paraissent donc être des Ibères, qui, des régions septentrionales de l'Italie, auraient plus tard gagné, dans la péninsule grecque, la région connue sous le nom d'Illyrie après l'invasion indo-européenne. Les Liburnes ou Libues sont des Sicanes ou une variété des Sicanes, malgré la différence des noms. Iria en Ligurie (5), qui

(1) Servius, *ad Æneidem*, VII, 795.

(2) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 89, édit. Teubner-Kiessling, t. I, p. 115; cf. l. I, c. 22, *ibidem*, p. 26.

(3) Pline, l. III, c. 19, § 1, éd. Littré, t. I, p. 173, ou l. III, c. 112, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 145; Tite-Live, l. V, c. 35, édit. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291.

(4) Brugsch, *Histoire d'Egypte*, 2e édit. p. 78, 45, 109, Maspero, *Histoire ancienne*, p. 61.

(5) Voir l'article consacré à cette ville par Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 679.

semble porter un nom ibère, pourrait être, comme Iria en Espagne, une ville de fondation ibérique (1).

Ce serait de Gaule que les Sicanes auraient gagné l'Italie. Ce serait en Gaule qu'ils auraient été voisins des Ibères proprement dits dont ils sont un rameau. Ils auraient, avant les Ligures, occupé l'est et le nord de la Gaule pendant que les Ibères proprement dits habitaient le sud-ouest de cette contrée. C'est la conséquence des indications que nous fournit Platon sur l'étendue de l'empire fondé par les habitants de l'Atlantide, cet empire, dont la puissance des Ibères et des Sicanes serait la continuation. Mais si, laissant de côté ces vieilles traditions, nous arrivons à l'époque où les développements de la marine grecque donnent une base certaine à la géographie des côtes de la Méditerranée, nous ne trouvons plus de Sicanes ni en Gaule ni en Italie. Le Rhône est présenté comme la limite orientale des Ibères; la rive gauche de ce fleuve et le golfe qui l'avoisine sont, depuis longtemps déjà, en possession d'une race indo-européenne, les Liguses, appelés par les Romains Ligures, que déjà même le fleuve n'arrête plus, et dont les bataillons vainqueurs ont pénétré jusqu'en Espagne.

C'est vers l'an 600 avant notre ère que Marseille a été fondée. La légende est d'accord avec l'histoire pour nous raconter qu'elle a été bâtie dans le pays des Ligures (2). Ainsi, dès cette date, les Ibères avaient été dépossédés par les Ligures des régions situées sur la rive gauche du Rhône. Le Rhône, cependant, était encore un fleuve d'Ibérie dans les *Héliades* d'Eschyle qui ont été réprésentées pour la première fois à Athènes dans la première moitié du ve siè-

(1) Sur le mot *ili* ou *iri* en basque et chez les Ibères, voir Georges Phillips, ***Prüfung der iberischen Ursprungs einzelnen Stædte und Stæmmenamen***, dans les ***Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien, phil.-hist. cl.***, t. LXVII (1871), p. 22-25.

(2) Scymnus de Chio, vers 209-214; Didot-Müller, ***Geographi græci minores***, t. I, p. 204. Scymnus s'appuie sur l'autorité de Timée, écrivain de la première moitié du III[e] siècle; cf. Hécatée, fragment 22, Didot-Müller, ***Fragmenta historicorum græcorum***, t. I, p. 2; Etienne de Byzance, édition Westermann, p. 193. Justin, l. XLIII. c. 3, § 4, édition Teubner-Ieep, p. 210, met sur le sol où fut fondée Marseille les Gaulois comme les Ligures; c'est un anachronisme qu'on ne trouve pas dans les textes les plus anciens. Les Gaulois arrivèrent plus tard. Rapprochez des textes cités le traité apocryphe d'Aristote ***de Mirabilibus auscultationibus***, c. 89, édition Didot, t. IV, 1[re] partie, p. 61.

cle avant notre ère (1). Festus Aviénus, écrivain du IVe siècle après notre ère, mais qui a écrit une partie au moins de son *Ora maritima* d'après des documents postérieurs de peu d'années à la fondation de Marseille, nous indique le Rhône comme formant limite entre les Ibères et les Ligures (2). C'est la théorie des historiens et des géographes les plus anciens de la Grèce. Ils appelaient Ibérie, nous dit Strabon, tout le pays situé au-delà du Rhône (3). Aussi voyons-nous, dans Scymnus de Chio, que les Phocéens, après avoir fondé Marseille en Ligurie, comme nous venons de le dire, bâtirent en Ibérie Agathe, aujourd'hui Agde, dans le département de l'Hérault, et Rhodanusie sur les bords du Rhône (4). La même doctrine apparaît sous une autre forme, chez le géographe grec Philéas, écrivain du Ve siècle avant notre ère, qui fait du Rhône la limite occidentale de la Libye (5) Les plus anciens Libyens parais-

(1) Pline l'Ancien, XXXVII, II, § 3, édition Littré, t. II, p. 542, édit. Teubner-Ianus, XXXVII, 32, t. V, p. 148. Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 105, fragment 65. Cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 219.

(2) Vers 608-611, M. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 190, lit *Oranus*. Il s'agirait suivant lui du Lez, près de Montpellier. La lecture *Rhodanus* paraît indiquée par les autres textes cités.

(3) Strabon, l. III, c. 4, § 19, éd. Didot-Müller et Dübner, p. 138.

(4) Scymnus de Chio, vers 206-209, éd. Didot-Müller, *Geographi Græci*, t. I, p. 204.

(5) Aviénus, *Ora maritima*, vers 686-689. M. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 178-198, admet une autre explication de l'observation de Philéas : le nom de Libyque donné aux deux bouches occidentales du Rhône par Pline, III, 33, éd. Teubner-Ianus, I, 130, tiendrait à l'existence dans cette région d'un peuple ligure qui serait ensuite passé en Italie avec les Gaulois. Les *Lebeci*, Gaulois installés en Italie près des sources du Pô, à l'ouest des Insubres, c'est-à-dire de Milan suivant Polybe, II, 17, 4 (2e édition, Didot, t. I, p. 80), peuple vraisemblablement identique aux *Libici* établis à Verceil au temps de Pline (édition Littré, t. III, c. 22, § 2, t. I, p. 175, édition Teubner-Ianus, l. III, c. 124, t. I, p. 148), à Verceil et dans la Laumeline au temps de Ptolemée, l. III, c. 1 (édition Wilberg, p. 187 ; édition Nobbe, t. I, p. 146), auraient d'abord habité sur la rive droite du Rhône, à son embouchure, et auraient donné leur nom aux deux bouches occidentales de ce fleuve. C'est une hypothèse gratuite, inconciliable avec ce que nous savons des anciens habitants des côtes françaises de la Méditerranée. L'identité des *Libici* avec les *Libui* de Tite-Live, V, 35, maîtres de Brixia et de Vérone avant les Cénomans paraît également inadmissible. La situation géographique des *Libici* est en effet toute autre que celle des *Libui*. Il nous semble beaucoup plus naturel de considérer les *Libui* de Tite-Live comme identiques aux Liburnes qui, suivant Pline, ont occupé, avant les Ombriens, une

sent, avons-nous dit, identiques aux Ibères. Mais, dès le temps d'Hécatée, vers l'an 500, les Ligures avaient passé le Rhône et s'étaient avancés au moins jusqu'à Narbonne. Un de leurs peuples, les Elisyces, possédait cette ville alors appelée Narba. Les Ligures dépassèrent même les Pyrénées; le périple de Scylax qui, pour la description des côtes de l'Espagne et de la Gaule, paraît contemporain d'Hécatée, nous montre les Ligures mêlés aux Ibères le long de la Méditerranée, du Rhône à Ampurias (1). Les Ligures ne s'arrêtèrent pas à Ampurias, ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'Espagne où Aviénus nous dit que le fleuve Tartesse, plus tard Bætis, aujourd'hui le Guadalquivir, prenait nais-

partie de la Gaule cisalpine (Pline, édition Littré, l. III, c. 19, § 1, t. I, p. 173; édition Teubner-Ianus, l. III, c. 112, t. I, p. 145), et que nous trouvons plus tard en Illyrie.

(1) Didot-Müller, *Geographi Græci minores*, t. I, p. 17; cf. Hécatée, fragment 20, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2; Aviénus, *Ora maritima* vers 585-588; Etienne de Bysance, édition Westermann, p. 118, 207. La forme la plus ancienne du nom de Narbonne est *Narba*, puisque, suivant Hécatée de Milet, l'adjectif dérivé de ce nom est Ναρβαῖος. Ce nom doit, ce semble, être rapproché de celui des Ναρβασοί, peuple de l'Espagne Tarragonaise, suivant Ptolémée, édition Wilberg, l. II, c. 5, p. 124; édition Nobbe, l. II, c. 6, § 49, t. I, p. 89; *Narba* paraît donc ibérique. Le nom des Elisyces, habitants ligures des environs de Narba, serait un dérivé ou un composé dont la première partie, *Eli*, appartiendrait à la langue des Ibères, et signifierait dans cette langue ville ou pays (G. Phillips, *Prüfung der iberischen Ursprunges einzelner Stæmme und Stædtenamen im südlichen Gallien* dans les *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. LXVII [1871], p. 365-367). Elisyce nous offrirait donc un terme géographique, d'origine ibérique, transformé en nom ethnique par les Ligures conquérants qui s'y mêlèrent à l'ancienne population ibérique. Il y a là, dans l'ordre de la linguistique, un phénomène identique à celui qui s'est produit dans le même pays lors de la conquête romaine, quand les colons romains établis à *Narba*, dont les Gaulois, successeurs des Ligures, prononçaient le nom *Narbu* au nominatif, *Narbônos* au génitif, se firent appeler *Narbônenses*, ou *Narbônêses* : c'est de *Narbonêses* que vient le *Narbôna* d'Ammien Marcellin, XV, 11, 14, prononcé aujourd'hui Narbonne. Le nom de *Narbu*, au temps de Polybe (l. III, c. 37 et 38, l. XXXIV, c. 6 et 10, 2e éd. Didot, t. I, p. 143; t. II, p. 3, 115), était porté à la fois par la ville et par la rivière qui l'arrose, c'est-à-dire par la Robine d'Aude, aussi appelée *Atax* ou *Attagus*, comme écrit Aviénus (*Ora maritima*, vers 587). Le nom des Elisyces, ou Hélisyces, si l'on adopte l'orthographe d'Hérodote (VII, 165), peut être rapproché de celui du marais Hélice (Aviénus, vers 588) situé entre Narbonne et Béziers, et qui est l'étang de Vendres, suivant d'Anville, *Notice*, p. 365. Peut-être aurait-il existé près de ce marais une ville rivale de Narbonne qui aurait donné son nom aux Elisyces ou Hélisyces.

sance dans le Marais Ligustique (1), c'est-à-dire Ligurien. Cependant, vers la même époque, les Sordes, Sordones ou Sardones, établis au nord des Pyrénées, sur le bord de la mer Méditerranée, dans une région qui paraît correspondre approximativement à notre département des Pyrénées-Orientales, semblent être des Ibères (2) : leur nom était identique à celui d'une rivière qui traversait leur territoire; il paraît aussi le même que celui des *Shardana*, anciens habitants de la Sardaigne, en guerre avec l'Egypte au XIVe siècle avant notre ère (3), comme nous le verrons plus loin, et qui, suivant nous, sont aussi des Ibères. Beaucoup plus tard, c'est-à-dire au temps de César, les Ibères possédaient encore en Gaule la plus grande partie du pays situé entre la Garonne, l'Océan et les Pyrénées; ils s'étaient maintenus dans ce vaste triangle, malgré les conquêtes des Ligures d'abord, et ensuite d'un ennemi beaucoup plus terrible, nous voulons parler de la race celtique (4).

Les Iles Britanniques ont été comme la Gaule du nombre des pays autrefois soumis à la domination ibérique. Les habitants des régions centrales de la Grande-Bretagne qui, au premier siècle avant notre ère, ne semaient pas de blé, comme César nous l'apprend, semblent, par conséquent, n'avoir pas été d'origine indo-européenne, car tous les Indo-européens d'Europe, sauf les Scythes (ou même plus exactement une partie des Scythes) cantonnés au nord-est, et arrivés en Europe à une date relativement récente, étaient agriculteurs. Les habitants de l'intérieur de la Grande-Bretagne au temps de César peuvent donc se rattacher à la race ibérique. Tacite, au premier siècle de notre

(1) Aviénus, *Ora maritima*, vers 184. La discussion de ce passage par M. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 81, nous paraît peu concluante.

(2) Aviénus, *Ora maritima*, vers 551-575, cf. Pline, l. III, c. 5, § 1, éd. Littré, t. I, p. 159; l. III, § 32, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 129, l. 28. Pomponius Méla, l. II; c. 5; cf. d'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 579. Aviénus emploie l'adjectif *Sordicenus*. Pline et Pomponius Méla appellent le peuple *Sordones*. Cf. Müllenhof, p. 177, 183.

(3) Vte de Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 86-91.

(4) Voir le mémoire de Georges Phillips intitulé *Prüfung der iberischen Ursprung einzelnen Stæmme und Stædtenamen im südlichen Gallien*, dans les *Sitzungsberichte der ph.-hist. klasse der kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. LXVII (1871).

ère, reconnaissait des Ibères dans les Silures de la Grande-Bretagne. Ils ont, nous dit-il, le teint coloré et les cheveux crépus des Ibères. Il les croyait venus d'Espagne (1) où précisément le périple phénicien du sixième siècle en partie reproduit par Aviénus nous montre le mont Silure (2). Les îles Scilly, à l'extrémité sud-ouest de la Grande-Bretagne, ont été jusqu'à présent généralement considérées comme identiques à ces îles occidentales, « patrie de l'étain, » qu'une tradition recueillie à la fin du Ier siècle après notre ère par Denys le Périégète nous présente comme habitées par la « riche nation des nobles Ibères (3). » Mais, les îles de l'étain, les Cassitérides, comme les appelaient les Grecs en leur langue, ne sont autre chose que les Iles Britanniques. Cassitérides, du grec κασσίτερος « étain, » est le plus ancien nom de ces îles dans la langue grecque. Au cinquième siècle avant notre ère, il est déjà connu d'Hérodote qui en parle et qui ne sait où sont situées les îles que ce mot désigne. Ce fut de Pythéas qu'au quatrième siècle la Grèce apprit le nom gaulois de ces îles, les îles *Brettaniques;* et, suivant un usage trop fréquent, les érudits grecs des siècles postérieurs, trouvant dans les écrits de leurs prédécesseurs les deux noms de Cassitérides et de *Brettaniques,* distinguèrent deux groupes d'îles, là où, avec plus d'instruction et des procédés de critique meilleurs, ils auraient dû reconnaître deux manières différentes de désigner le même pays (4). Ainsi le vieux texte reproduit par Denys le Périégète attribue formellement aux Iles Britanniques une population d'origine ibérienne. Ce vieux texte est un périple phénicien, probablement celui qui a servi de base à l'*Ora maritima* d'Aviénus. Les récits phéniciens sur les îles Britanniques pénétrèrent en Grèce à une date reculée sans que les Grecs se rendissent un compte exact de la position

(1) César, *de Bello gallico,* l. V, c. 14; Tacite, *Agricola,* c. 11.

(2) Aviénus vers 433; cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde,* t. I, p. 147.

(3) Denis le Périégète, vers 561-564. Didot-Müller, *Geographi Græci minores,* t. II, p. 139-140.

(4) Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde,* p. 92. Hérodote, III, 115, édition Didot, p 169; Strabon, l. II, c. 1, § 18, c. 5, § 30, édit. Didot, p. 62, 106. Sur l'étain de la Grande-Bretagne, voir Diodore de Sicile, V, 22, édition Didot, t. I, p. 267.

habitaient les rives d'un fleuve, de même nom qu'eux, qui s'est appelé plus tard Bætis, aujourd'hui Guadalquivir (1). Ils possédaient les côtes européennes du détroit de Gibraltar, Calpé, la colonne européenne d'Hercule, et s'étendirent primitivement jusqu'à la rivière appelée par Aviénus *Théodoros*, par Pline *Tadir*, par Ptolémée *Terebos*, aujourd'hui la Segura au nord de Carthagène (2). Mais les colonies phéniciennes s'installèrent sur une partie de leur territoire, et, dès le VIe siècle, les *Mastiânoï* ou *Mastiênoï*, qui étaient les Tartesses de l'Est, séparés de ceux de l'Ouest par les colons phéniciens, formèrent un peuple distinct. Du temps de Polybe, dans la première moitié du second siècle avant notre ère, le nom de Tartesses était tombé en désuétude : il n'apparaît plus dès lors que comme un souvenir littéraire. Le peuple qui avait porté ce nom célèbre était divisé en deux groupes, les Turdétans et les Turdules, deux noms qui paraissent avoir la même racine que celui des Tartesses et ne s'en distinguer que par un suffixe. Un siècle et demi plus tard Strabon dit que les noms de Turdétans et de Turdules sont synonymes et servent à désigner le même peuple (3). A la même époque ce peuple avait une littérature versifiée qui aurait, dit-on, remonté à six mille ans (4).

Les *Mastiânoï* ou *Mastiênoï* paraissent avoir été, nous venons de le dire, un démembrement des Tartesses. Ils occupaient la portion orientale du territoire assigné aux Tartesses par Aviénus. Ils habitaient entre les colonnes d'Hercule et la Segura : Hécatée les place près des colonnes d'Hercule (5), et Aviénus qui les appelle, par corruption, *Massieni*, met la description de leur pays entre la mention de la ville de Ménaké, aujourd'hui Almunecar, à l'est de

(1) C'était l'opinion d'Erathosthène cité par Strabon, l. III, c. 2, § 10, édition Didot-Müller et Dübner, p. 123.

(2) Aviénus, *Ora maritima*, vers 456-463; Pline, édition Littré, l. III, c. 3. § 4, t. I, p. 155; édition Teubner-Ianus, l. III, c. 19, t. I, p. 127; Ptolémée, l. II, c. 6, § 14, éd. Nobbe, t. I, p. 85, Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203, Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 157.

(3) Strabon, l. III, c. 1, § 6, édition Didot-Müller et Dübner, p. 115; cf. c. 2, § 11, *ibid.*, p. 123.

(4) Strabon, l. III, c. 1, § 6, édit. Didot-Müller et Dübner, p. 115, 951.

(5) Fragment 6, Didot-Muller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 1, cf. Théopompe, fr. 224, *ibid.*, p. 316.

Malaga, et l'indication de la rivière qu'il appelle Théodorus et qui paraît, comme nous l'avons dit, être la Ségura, au nord de Carthagène (1). Or, cette rivière était, plus anciennement, la limite septentrionale des Tartesses. Hécatée, vers l'an 500, mentionne quatre villes des *Mastiênoï* (2). Hérodore, un demi-siècle après, les nomme dans sa liste des Ibères (3). *Mastia*, leur pays, figure deux fois dans le traité conclu entre Rome et Carthage, l'an 348 avant J.-C. (4). Polybe nous apprend qu'Annibal, au moment de passer en Italie, 219 ans avant J.-C., envoya en Afrique des soldats levés en Ibérie parmi les *Mastiânoï* (5). Puis le nom de ce peuple disparaît par suite des bouleversements que subit l'Espagne, et Strabon qui écrivait vers la fin du premier siècle avant notre ère, semble ne l'avoir pas connu (6).

Les Cunètes, voisins occidentaux des Tartesses, demeuraient sur les bords de l'Anas, aujourd'hui Guadiana, et occupaient à l'ouest des Tartesses les côtes de la mer jusqu'au Cap Sacré, aujourd'hui Saint-Vincent, point extrême de l'Espagne au sud-ouest (7). Une tradition que nous a conservée Justin attribue à Gargoris, le plus ancien roi des Cunètes, la première récolte de miel. Son petit-fils Habis

(1) *Ora maritima*, vers 427, 462; cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 147, 151.

(2) Hécatée, fragments 7, 8, 9, 10, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 1.

(3) Hérodore, fragment 20, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34.

(4) Polybe, l. III, c. 24, §§ 2 et 4, 2e édition Didot, t. I, p. 135.

(5) Polybe, l. III, c. 33, §§ 8 et 9, 2e édition Didot, t. I, p. 140. Sur ce peuple voir Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 601-603.

(6) Voir les notes de M. Müller sur le vers 199 de Scymnus de Chio, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203, et sur le vers 338 de Denys le Périégète, t. II, p. 123. Dans cette seconde note le savant auteur admet une correction erronée, suivant moi, de M. Meineke au vers 424 de l'*Ora maritima*, où il est dit que les Tartesses s'étendent vers le golfe Calactique. M. Meineke propose de lire Galactique, nom donné par les anciens au golfe de Lion, ce qui est inadmissible. Toute la description de l'Espagne et de la Gaule méridionale par Aviénus remonte à une date où les conquêtes gauloises n'avaient encore atteint ni l'Espagne ni les côtes de la Méditerranée. Le golfe Calactique d'Aviénus est celui sur les bords duquel était bâtie la ville de Calathée, ville située, suivant Hécatée, près des colonnes d'Hercule (Hécatée, fragment 4, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 1).

(7) Voir la note 2 de la page 33.

aurait enseigné à son peuple comment on attelle des bœufs à une charrue, et comment on fait porter des moissons aux champs labourés (1). C'étaient probablement les Ligures qui le lui avaient appris.

Au nord des Cunètes habitaient les Kempses qui s'étendaient jusqu'aux Pyrénées dont ils touchaient la portion occidentale dans les environs de la province actuelle de Guipuscoa. Les Kempses, qui avaient anciennement atteint la côte de l'Océan entre les Cunètes et les Tartesses (2), avaient par conséquent occupé un territoire très-étendu et plus tard ils paraissent avoir été le peuple ou du moins un des peuples vaincus chez lequel les Gaulois, conquérants de l'Espagne, firent leur principal établissement (3). Le nom des Kempses disparut, et les débris des Kempses qui subsistèrent apparaissent plus tard dans l'histoire sous d'autres noms : Lusitans, Astures, Cantabres, etc.

A l'est des Kempses venaient les Glètes, établis entre les Pyrénées et l'Ebre, suivant Asclépiade de Myrlée, écrivain de la première moitié du second siècle avant notre

(1) Justin, l. XLIV, c. 4, édition Teubner-Ieep, p. 216.

(2) Aviénus, *Ora maritima*, vers 195, 200-201, 255, 257. Denys le Périégète, vers 338 ; Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 106.

(3) Les Gaulois installés au lieu et place des Kempses étaient voisins des Cunètes au temps d'Hérodote, II, 43 ; IV, 49. Suivant M. Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 589, les Gaulois auraient fait la conquête de l'Espagne 700 ans avant notre ère. Cette doctrine ne peut se concilier avec la vieille description de l'Ibérie mise en vers par Aviénus, car cette description est postérieure à la fondation de Marseille (vers 560, 697), c'est-à-dire à l'an 600 avant J.-C., et en même temps elle est antérieure à l'entrée en Espagne des Celtes que, dans un passage trop rarement cité, elle nous montre en guerre avec les Ligures hors d'Espagne (vers 130-135 cf. 195-198). M. Movers, p. 657, prétend qu'au temps d'Ezéchiel (vers l'an 600 avant notre ère) la puissance tyrienne avait décliné en Espagne et que cela résulte du verset 12 du ch. 27 de ce prophète comparé au verset 10 du ch. 23 d'Isaïe. Vers l'an 600 avant notre ère, Ezéchiel, s'adressant à Tyr et lui parlant de son commerce maritime, s'est servi des mots hébreux *Tharschisch sikarthêk*, c'est-à-dire « tes marchands de Tharsis. » Un siècle plus tôt, vers l'an 700, Isaïe avait appelé Tyr *bath-Tharschisch*, c'est-à-dire « fille de Tharsis. » Donc, conclut M. Movers, vers l'an 700 Tartesse était soumis à la domination politique de Tyr et en 600 Tartesse n'était plus pour Tyr qu'un comptoir de commerce. Mais de ce qu'en l'an 600 Tartesse était pour les Tyriens le centre d'un commerce important, d'où l'expression « tes marchands de Tharsis, » il ne se suit pas que Tartesse cessât d'être soumis politiquement à la suprématie des Tyriens.

ère (1), qui les appelle Iglètes; Hérodore, qui écrivait deux siècles plus tôt, donne les Glètes comme voisins des Cunètes, au nord desquels ils étaient situés (2). Quant à la contiguité de leur territoire avec celui des Kempses, il semble établi par deux passages corrompus de l'*Ora maritima* de Festus Aviénus : dans l'un Glètes est devenu Sœfes; dans l'autre Iglètes a été défiguré en Ileates (3).

Près des Glètes, dans l'intérieur des terres, on trouvait les Vascons sur l'Ebre (4), les Cérètes au pied des Pyrénées (5).

Sur les bords de la Méditerranée, au sud des Pyrénées, habitaient les Indikètes (6).

Dans l'intérieur des terres, entre les Tartesses au midi, les Glètes au nord et les Kempses à l'ouest, habitait le peuple dont le nom est écrit Etmanei dans l'*Ora maritima*, et qui est vraisemblablement identique aux Edetani de Strabon (7). Plus tard, par suite des révolutions que subit l'Espagne, les Edetani vinrent s'établir sur les bords de la Méditerranée.

Les anciens nous présentent quelques traces d'un système dans lequel les Ibères, ou habitants des bords de l'Ebre, auraient été un peuple distinct des Tartesses, des Cunètes et des Kempses. Les Ibères se seraient étendus sur les bords de la Méditerranée depuis la Ségura jusqu'aux Pyrénées. Parmi les peuples que nous venons d'énumérer, les Glètes, les Cères, les Vascons et les Indikètes auraient seuls été compris

(1) Strabon, l. III, c. 4, § 19, édition Didot-Müller et Dübner, p. 138, cf. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 298, 301.

(2) Fragment 20, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34.

(3) Note de M. Charles Müller sur le vers 338 de Denys le Périégète, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123. Cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 120, 129.

(4) Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 251; Strabon, l. III, c. 4, § 10, édition Didot-Müller et Dübner, p. 134.

(5) Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 550; Strabon les appelle *Cerretani*, l. III, c. 4, § 11, édition Didot-Müller et Dübner, p. 134. Ils ont donné leur nom à la Cerdagne.

(6) Aviénus, *Ora maritima*, vers 523-533; cf. Strabon, l. III, c. 4, § 1, 8, édition Didot-Müller et Dübner, p. 129, 132. Un mémoire sur les Indikètes a été publié par George Phillips, *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. LXVII (1871), p. 761.

(7) Aviénus, *Ora maritima*, vers 296-303, cf. Strabon, l. III, c. 4, édition Didot-Müller et Dübner, p. 129.

sous le nom d'Ibères (1). Mais l'unité de la race ibérique depuis et y compris le territoire des Cunètes sur les bords de l'Océan jusqu'au Rhône, est, dès le ve siècle avant notre ère, attestée formellement par Hérodore d'Héraclée (2). Le nom d'Ibères aura été porté à l'origine par les populations de cette race qui habitaient les bords de l'Ibère ou Ebre : comme le nom de Tartesses par les riverains du Tartesse ou Guadalquivir; le nom de Sordes, Sordones ou Sardones, par les riverains du Sorde; le nom de Sicanes par les riverains du Sicane qui paraît être la Seine; et quand le besoin s'est fait sentir d'un terme ethnographique pour désigner l'ensemble de la race, c'est celui d'Ibère qui a été adopté. Ainsi le nom d'Allemand, originairement spécial à une subdivision de la race germanique, sert aujourd'hui dans notre langue à désigner l'intégralité de cette race.

Le tableau que nous venons de faire des divisions politiques de l'Espagne nous reporte au vie siècle avant notre ère ou aux premières années du ve. Les Gaulois n'ont pas encore mis le pied sur le sol de la péninsule. Il n'est pas question d'eux dans la description de l'Espagne compilée par Festus Aviénus et qui a servi de base à notre exposé (3). Deux peuples étrangers à la race ibérique ont seuls pénétré dans la péninsule : les Phéniciens et les Ligures. Il nous reste à parler de leurs conquêtes.

Les Ibères d'Espagne eurent à lutter contre deux sortes d'ennemis. Les uns arrivèrent dans leur pays par mer et par le sud : ce furent d'abord les Phéniciens de Tyr, puis les Carthaginois, colonie tyrienne d'Afrique qui, environ cinq siècles avant notre ère, supplanta la métropole dans la

(1) Hérodote, I, 163, § 1, édition Didot, p. 54, distingue de l'Ibérie Tartesse, royaume d'Arganthonios. Cf. Scymnus de Chio, vers 199, Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203-204; Aviénus, *Ora maritima*, 251-255, 472, 551, 608-610.

(2) Hérodore, fragment 20, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34. Hérodore appelle *Calpianoi*, et non Ibères, les Ibères propres d'Aviénus, c'est-à-dire les peuples qui habitaient entre la Ségura et le Rhône.

(3) Suivant M. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 108, l'invasion celtique en Espagne date du dernier tiers ou du dernier quart du sixième siècle avant notre ère. La rédaction du périple phénicien qui est la base de celui d'Aviénus remonterait au milieu ou au troisième quart de ce siècle.

portion occidentale de la Méditerranée. D'autres conquérants arrivèrent en Espagne par le nord et par terre : d'abord les Ligures, ensuite les Gaulois.

La plus ancienne colonie phénicienne d'Espagne paraît avoir été Gadéïra, appelée plus tard Gadès par les Romains, aujourd'hui Cadix (1). Si nous adoptons la chronologie de Velléius Paterculus elle daterait de l'an 1100 ou environ avant J.-C. Si nous suivons les calculs de l'Espagnol Pomponius Méla, elle remonte à la guerre de Troie (2). Les Phéniciens trouvèrent de la résistance; et Macrobe nous a conservé une légende qui s'y réfère. Théron, roi de l'Espagne septentrionale, serait venu avec une flotte pour s'emparer du temple d'Hercule. Le nom latin d'Hercule désigne ici le Dieu phénicien Melkarth, auquel les fondateurs de Cadix avaient construit un temple dans la partie orientale de la petite île où cette ville a été bâtie (3). Les Phéniciens

(1) Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 85, 267, 270, Apollodore, *Bibliothèque*, l. II, c. 5, § 10, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 140. Strabon, l. III, c. 5, § 5, édition Didot-Müller, et Dübner, p. 141. Sur le nom de Gadeïra voir Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 346, 549, 622.

(2) Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 147 et suivantes, p. 588. Le même sujet a été traité par Fréret, *Défense de la Chronologie*, 1re édition, p. 279; cf. Velleius Paterculus, l. I, c. 2, § 4, édition Teubner-Haase, p. 2; Pomponius Méla, I, 6. M. Movers prétend prouver qu'avant l'établissement des Tyriens à Cadix il y aurait eu déjà au même lieu une colonie phénicienne (*Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 625 et suivantes). Cette colonie serait antérieure à l'hégémonie tyrienne en Phénicie qui date du XIIe siècle avant J.-C. (*Ibid.*, p. 146, cf. 1re partie, p. 318). Elle remonterait soit à la période sidonienne de l'histoire des Phéniciens, du XVIe au XIIIe siècle (1re partie, p. 257, cf. 2e partie, p. 132-146), soit à la période antérieure à l'hégémonie sidonienne (1re partie, p. 244, 2e partie, p. 127). La démonstration de M. Movers ne me paraît pas convaincante. Ce savant ne peut prouver que le Tharsis de la Genèse, fils de Javan, c'est-à-dire grec, frère d'Elisa (Elide), de Dodanim (Dodone), de Chittim (Chypre) et de Rhodanim (Rhodes) soit identique à Tartesse : tandis que le Tharschisch de Jérémie, X, 9, étant producteur d'argent, offre par là un point de ressemblance curieux avec le Tartesse des auteurs profanes. D'ailleurs Jérémie écrivait vers l'an 600 avant notre ère; on peut donc, sans anachronisme, rapprocher son Tharsis du Ταρσήιον qui désigne Tartesse dans le traité conclu entre les Carthaginois et les Romains en 348 (Tite-Live, l. VII, c. 27; comparez Polybe, III, 24, 2e édition Didot, t. I, p. 135), c'est-à-dire 250 ans plus tard. Mais prétendre que le Tharsis de la Genèse est celui de Jérémie, c'est émettre une hypothèse que rien ne justifie. Le Tharsis de la Genèse est le pays des Turshas conquis par les Grecs.

(3) Strabon, l. III, c. 5, § 5, édition Didot-Müller et Dübner, p. 141.

de Cadix vinrent au-devant de l'ennemi montés sur des vaisseaux longs. Le combat dura quelque temps sans avantage signalé d'une part ni de l'autre; puis tout d'un coup une terreur panique s'empara des Ibères qui prirent la fuite, et un incendie que rien ne faisait prévoir réduisit leurs navires en cendres. Il leur avait semblé voir des lions sur les proues des vaisseaux phéniciens, et ces lions avaient lancé des rayons de feu qui avaient brûlé la flotte ibérienne (1).

Cadix était sauvé. Les Tyriens, qui avaient pour auxiliaires dans cette guerre les Carthaginois (2), prirent l'offensive contre les Ibères. Ils ne se contentèrent pas de posséder en Ibérie Cadix : ils multiplièrent leurs établissements dans ce pays, principalement sur la portion méridionale des côtes espagnoles de la Méditerranée où ils fondèrent notamment Abdère aujourd'hui Almeria, et Malaca aujourd'hui Malaga. Suivant Strabon ils auraient, antérieurement à Homère, c'est-à-dire antérieurement à l'an 1000 environ avant notre ère, possédé la meilleure partie de l'Espagne (3). Varron a placé leur nom dans la liste qu'il nous donne des peuples qui ont été maîtres de toute l'Espagne (4) : on sait quelle réputation de science avait ce romain qui vivait au milieu du premier siècle de notre ère. Ce sont les colonies phéniciennes qui ont formé la base de cette suprématie : ce sont les Liby-Phéniciens, mélange d'Africains et de Chananéens, qu'Aviénus nous montre installés dans le pays des Tartesses, près du détroit de Gibraltar, sur les côtes de la Méditerranée (5). Ces Liby-Phéniciens pa-

(1) Macrobe, *Saturnales*, l. I, c. 20. Je ne puis admettre avec M. Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 658, que Théron fût un gaulois. Le texte ne le dit point.

(2) Justin, l. XXIV, c. 5, édition Teubner-Ieep, p. 217. Carthage existait comme colonie sidonienne à cette date, avant d'avoir été fondée pour la seconde fois par les Tyriens en 813, Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 137.

(3) Strabon, l. III, c. 2, § 14, édition Didot-Müller et Dübner, p. 125; Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 615 et suivantes. Cf. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. III, p. 60.

(4) Pline l'Ancien, l. III, c. 3, § 3, édition Littré, t. I, p. 154; édition Teubner-Ianus, l. III, c. 8, t. I, p. 24.

(5) *Ora maritima*, vers 421; cf. Scymnus de Chio, vers 197. Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203. Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 427-432, 559-562, 580-584, 630-653.

raissent identiques aux *Elbestioï* qui, d'après Philiste de Syracuse, auteur de la fin du ve siècle avant notre ère, auraient été un peuple de Libye. *El*, première syllabe de ce nom, serait l'article sémitique. En le retranchant il reste *Bestioï* pour le nom du peuple (1). Les *Bestioï* paraissent devoir être reconnus dans les Bastules surnommés Phéniciens qui, sous l'empire romain, habitaient, suivant Ptolémée, sur les bords de la Méditerranée, entre les Turdules et la limite septentrionale de la Bétique (2).

Appuyés sur ce peuple et sur de nombreuses colonies maritimes, les Phéniciens exerçaient sur toute l'Espagne une sorte de suzeraineté qui paraît avoir duré plusieurs siècles. Mais ces hardis navigateurs, si puissants dans une contrée lointaine et qui semblait alors l'extrémité du monde, ne surent pas se défendre eux-mêmes dans leur propre pays : Nabuchodorossor, roi de Babylone, prit Tyr d'assaut, l'an 574 avant notre ère, et les colonies phéniciennes d'Espagne passèrent, comme la Phénicie, sous la domination du grand monarque d'Orient. Mégasthène qui, trois siècles plus tard, écrivit l'histoire de l'Inde, y reproduisait une légende d'après laquelle Nabuchodorossor, maître de la Phénicie, se serait rendu en personne aux colonnes d'Hercule (3). Mais Nabuchodorossor n'avait pas besoin de se déplacer pour conquérir l'Espagne qui, après la conquête de Tyr, tombait comme accessoire sous sa haute suzeraineté.

(1) Philiste de Syracuse, fragment 30, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 188. Cf. Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 203; Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 145. Ce dernier soutient, p. 153, que les Bastules sont identiques aux Mastiènes.

(2) Ptolémée, l. II, c. 3, édition Wilberg, p. 111; édition Nobbe, l. II, c. 4, § 6, t. I, p. 75; cf. Strabon, l. III, c. I, § 7, c. 2, § 1, édit. Didot-Müller et Dübner, p. 115. Si les *Elbestioï* de Philiste étaient identiques aux *Elbusinoï* d'Hérodore, fragment 20 (Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34), Hérodore se serait trompé en donnant ces derniers pour Ibères. Mais cette identité est une hypothèse gratuite. Les *Celbiceni* d'Aviénus (*Ora maritima*, 255, 303, 422), paraissent être une corruption des *Elbusinoï* d'Hérodore. Sur d'autres mauvaises leçons du nom de ce peuple, dans Marcien d'Héraclée et Appien, voir Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 630. M. Müllenhof, p. 120, 129, 144, distingue dans Aviénus les *Cilbicini* et les *Selbyssini*.

(3) Mégasthène, *Indica*, l. II, fragment 20, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 416, cf. Josèphe, *Antiquités Judaïques*, l. X, c. 11, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 391-392.

Moins de quarante ans après, la Phénicie passait entre les mains de nouveaux dominateurs. Cyrus, en s'emparant de la Phénicie, 537 ans avant notre ère, mit, par voie de conséquence, les colonies phéniciennes sous sa suprématie. Aussi les Perses sont-ils placés par Varron à côté des Phéniciens dans la liste des peuples qui ont tenu l'Espagne sous leur joug (1). De là aussi l'origine de la légende d'après laquelle Hercule, en d'autres termes, le dieu phénicien Melkarth, dans son voyage mythique d'Espagne, aurait eu des Mèdes et des Perses parmi ses compagnons de route (2), c'est-à-dire qu'au VIe siècle avant notre ère, il y eut des Mèdes et des Perses dans les navires qui conduisaient au temple de Melkarth à Gadeïra (Cadix) les Phéniciens ses adorateurs.

Les Carthaginois profitèrent de l'abaissement des Phéniciens pour se proclamer indépendants, et, sous le règne de Cambyse, vers l'an 525 avant notre ère, ils refusèrent de reconnaître la suprématie des Perses (3). Hannon, auteur de cette révolution (4), ne paraît pas avoir été assez puissant pour réunir à l'empire naissant de Carthage le vieil empire phénicien d'Espagne qui tomba presque entièrement entre les mains des Gaulois, c'est-à-dire qui passa des Chananéens aux Indo-européens.

Déjà, nous l'avons vu, un peuple indo-européen avait pénétré dans la Péninsule. Les Ligures, à la date des documents mis en œuvre par Aviénus, c'est-à-dire au VIe siècle, possédaient les deux extrémités de la chaîne des Pyrénées, à l'est, auprès d'Ampurias, à l'ouest aux environs de

(1) Pline l'Ancien, l. III, c. 3, § 3, édition Littré, t. I, p. 154; édition Teubner-Ianus, l. III, c. 8, t. I, p. 124.

(2) Salluste, *Jugurtha*, 18. Antérieurement Tyr avait des Perses à sa solde (Ezéchiel, 27, 10). Nous ne croyons pas que les populations blanches du nord de l'Afrique descendent de ces Perses, de ces Mèdes, des Arméniens qui les auraient accompagnés. Si ces populations blanches sont venues d'Espagne, comme il semble résulter du récit emprunté par Salluste aux traditions carthaginoises, elles sont d'origine ibérienne. L'opinion contraire est soutenue par M. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 427, t. III, p. 155. Nous ne croyons pas être là-dessus en désaccord avec M. Brugsch, *Histoire d'Egypte*, 2e édition, p. 7-8, cf. p. 45, 109.

(3) Hérodote, l. III, c. 17, 19, édition Didot, p. 138.

(4) Voir les passages de Justin, l. XIX, c. 1, — d'Hérodote, l. VII, c. 165, — et de saint Jean-Chrysostôme cités par M. Müller, *Geographi græci minores*, t. I, Prolégomènes, p. XX et XXI.

Bayonne; ils avaient même pénétré jusqu'aux sources du Bétis. Mais la domination gauloise en Espagne eut bien plus d'importance que celle des Ligures. Les Gaulois, au temps d'Hérodote, c'est-à-dire au milieu du ve siècle avant notre ère, étaient établis dans la région nord-ouest de l'Espagne jusqu'au pays des Cunètes (1); leurs colonies leur fournirent un point d'appui pour dominer le reste de l'Espagne jusqu'à la conquête de ce pays par les Carthaginois, deux siècles plus tard, de l'an 238 à l'an 219 avant J.-C. (2); et bientôt après ce succès Carthage écrasée laissa tomber l'Espagne comme une proie dans le gouffre du monde romain.

Les Ibères n'ont pas seulement possédé les Iles Britanniques, la Gaule, l'Italie, l'Espagne, la Sicile: les deux grandes îles de la Méditerranée occidentale, la Corse et la Sardaigne, leur ont aussi appartenu. Suivant Pausanias, des Ibères, montés sur une flotte que commandait un amiral du nom de Norax, auraient trouvé en Sardaigne des habitants logés épars dans des cavernes et des cabanes. Ils auraient fondé la première ville de Sardaigne et l'auraient appelée Nora, du nom de leur chef, longtemps avant la guerre de Troie (3). On trouve plus tard cette tradition dans Solin, qui fait venir de Tartesse cette colonie ibérienne. Le nom même des Sardes, originaire de Libye suivant Solin, Silius Italicus, Pausanias et Isidore de Séville (4), se trouve sur les côtes de la Méditerranée, au nord des Pyrénées, dans la description de ces côtes au VIe siècle avant notre ère, par Festus Aviénus. Cet auteur met les Sordes dans le pays qui fut plus tard le Roussillon, aujourd'hui le département des Pyrénées-Orientales. Le nom de Sordones que Pline et Pomponius Méla nous montrent encore dans la même région, au premier siècle après J.-C. (5), n'est autre chose que le nom des Sordes déve-

(1) Hérodote, l. II, c. 33; l. IV, c. 49; édition Didot, p. 83, 198.
(2) Diodore de Sicile, édition Didot-Müller, l. XXV, c. 8-15, t. II, p. 458-460, 629. Polybe, l. II, c. 1, 13, 36; l. III, c. 13-17, 2e édition Didot, p. 68, 76, 93, 127-130.
(3) Pausanias, l. X, c. 17, § 5, édition Didot-Dindorf, p. 512.
(4) Solin, c. X, cf. Silius Italicus, XII, 359-361; Isidore, *Origines*, l. XIV, c. 6, § 39.
(5) Pline, l. III, c. 5, § 1, édition Littré, t. I, p. 159; édition Teubner-

loppé à l'aide d'un suffixe. Le nom latin de la Sardaigne, *Sardinia* est, à son tour, dérivé de celui des Sordones.

L'explication la plus naturelle de ces faits est que les Sordes ou Sordones venant des côtes de la Gaule et les Tartesses venant des côtes méridionales de l'Espagne, ont, conjointement, colonisé la Sardaigne. Les premiers ont donné leur nom à l'île, les seconds y ont fondé une ville : les uns et les autres étaient Ibères. La colonisation phénicienne est postérieure (1). La tradition qui parle des Libyens ne nous contredit pas, si les Ibères et les Libyens sont le même peuple. Ce sont les Sordes ou Sordones tant du continent que de l'île qui apparaissent sous le nom de *Shardana*, dans les documents égyptiens du xive siècle : on les distingue des Libyens proprement dits : quelques-uns d'entre eux, prisonniers du roi Ramsès II, sont réduits à servir comme auxiliaires dans l'armée égyptienne où l'on trouve encore leurs descendants sous Ramsès III ; d'autres font partie de l'armée envoyée en Egypte par les puissances maritimes de la Méditerranée coalisées en vain contre la marine égypto-phénicienne sous le règne de Méneptah, successeur de Ramsès II (2). La colonisation phénicienne

Ianus, l. III, c. 32, t. I, p. 129 ; Pomponius Méla, l. II, c. 3 ; cf. d'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 579.

(1) Un système différent a été soutenu par Movers, *Phœnizisches Alterthum*, II, 570. Mais le livre de M. Movers date de 1850. Il n'est plus guère possible aujourd'hui de soutenir, comme l'a fait le savant professeur de Breslau, que le nom de la Sardaigne est d'origine phénicienne. Ce que les monuments égyptiens récemment découverts nous apprennent de l'histoire des *Shardana* au xive siècle ne nous permet guère de les considérer comme des Phéniciens (Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 186, 187, 189-201, 208, 296-307). Le rapprochement que M. Movers propose d'accepter entre le légendaire Iolaos qui aurait le premier colonisé la Sardaigne et le dieu Carthaginois Iarbal (p. 568) ne peut se concilier avec l'orthographe primitive de Iolaos, qui est *Violavos* (Fabretti, *Glossarium italicum*, c. 1963, cf. Corssen, *Die Etrusker*, I, 838). L'association de Iolaos avec le pélasge Daidalos, d'abord sujet du Phénicien Minos, ensuite révolté contre ce tyran, semble beaucoup plus conciliable avec l'hypothèse qui nous ferait considérer Iolaos ou Violavos comme un pélasge (Diodore de Sicile, l. IV, c. 30, édition Didot-Müller, t. I, p. 209). Et en effet, *Iolaos* venait de l'Attique (Pausanias, l. X, c. 17, § 5, édition Didot-Dindorf, p. 512). Or, l'Attique est souvent considérée comme la terre pélasgique par excellence.

(2) De Rougé, dans la *Revue archéologique*, l. XVI, p. 37, suppose que la première lutte des Egyptiens contre les Shardana remonte à Séti Ier (xve siècle). Il pense que les Shardana venaient de Libye, mais

en Sardaigne fut la conséquence de ces événements militaires : Les Phéniciens arrivèrent en Sardaigne comme alliés des Egyptiens vainqueurs.

En Corse, Sénèque, au premier siècle de notre ère, mentionne des Ibères qui portent encore le costume, qui parlent la langue des Cantabres d'Espagne, langue bien différente de celle des Grecs et des Ligures. Intervertissant les dates, il fait arriver les Ibères dans cette île les troisièmes, après les Grecs qu'il place les premiers, après les Ligures qu'il met les seconds (1). L'ordre inverse, moins flatteur pour la vanité des historiens grecs, est certainement celui qu'il faut adopter.

Si l'on admet avec nous l'identité des Ibères avec les habitants de l'Atlantide tant vantés par Platon, il faut admettre que les Ibères ont fait la conquête du nord de l'Afrique jusqu'aux frontières de l'Egypte. On doit donc probablement considérer comme ibères les Amazones de Libye dont Diodore de Sicile nous a conservé l'histoire. Il n'a évidemment jamais existé de nations exclusivement féminines, comme les légendes grecques le supposent; mais quand des populations nomades faisaient une entreprise guerrière, la famille entière, installée sur un charriot que le père conduisait, a. pu souvent se trouver sur les lieux mêmes où la bataille se livrait; et, dans des moments critiques, la femme a dû quelquefois, à côté de son époux, prendre avec ardeur part au combat qui devait, s'il se terminait par la victoire, l'enrichir des dépouilles du vaincu, et qui, en cas d'issue fatale, devait faire d'elle la concubine, de ses enfants les esclaves du meurtrier de son mari.

Diodore parle donc d'Amazones établies dans une île dite Hespérie, parce qu'elle était située au couchant, non loin du marais Triton. Suivant Diodore, le marais Triton situé

le rapprochement fait par lui avec les *Sordes* du Roussillon est beaucoup plus favorable à mon opinion qu'à la sienne; cf. *Revue archéologique*, t. XVI, p. 86-91. D'ailleurs, les Libyens sont, suivant nous, d'origine ibérique. M. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 249, prétend que *Shardana* désigne les habitants de Sardes, en Asie-Mineure. Mais le thème du nom de Sardes est *Sardi* et non *Sarda* et ses habitants s'appelaient Σαρδιανοι, tandis que le nom de la Sardaigne est Σαρδώ, Σαρδόνος, thème *Sardan*, d'où Sardana, Shardana, dérive naturellement.

(1) Sénèque, *Consolatio ad Helviam*, VII, 9, édition Teubner-Haase, t. I, p. 244.

en Afrique au sud de Carthage, d'après le périple de Scylax, se serait étendu, au temps des Amazones, jusqu'auprès de l'Océan (1). L'île d'Hespérie, très-grande, pleine d'arbres dont les habitants mangeaient les fruits, nourrissait aussi des troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons qui fournissaient une partie de l'alimentation des habitants; mais le blé y était inconnu; les Indo-européens et les Phéniciens n'y avaient donc pas encore pénétré. Cette île semble être l'Espagne. Les Amazones parties de cette île auraient soumis les Numides, c'est-à-dire le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Algérie, les habitants de l'île de Cerné sur la côte occidentale de l'Afrique dans l'Océan Atlantique, et, en général, les populations de l'Atlas voisines du même Océan, ce qui suppose la conquête du Maroc. Enfin les Amazones auraient fondé une ville dans une île au milieu du lac Triton, et de là elles auraient poussé jusqu'en Asie leur marche victorieuse (2). Serons-nous trop téméraires en supposant que la guerre entreprise par les Libyens contre le roi d'Egypte Néchérofès de la 3e dynastie, près de quarante siècles avant notre ère (3), peut être un des incidents de la grande expédition des Amazones ibériennes dans l'Afrique du nord ? Cette guerre aurait aussi marqué le terme des conquêtes faites dans l'Afrique du nord jusqu'aux frontières de l'Egypte, par les guerriers de l'Atlantide, suivant le récit du même événement chez Platon.

Un souvenir des conquêtes africaines de la race ibérienne s'était conservé sur les bords du Rhône au temps

(1) C'est une assertion dont les études modernes n'ont pas démontré l'exactitude.

(2) Diodore de Sicile, l. III, c. 53-55, édition Didot-Müller, t. I, p. 165-168. Sur la situation de l'île de Cerné, voir Erathostène cité par Strabon, l. I, c. 3, § 2, édition Didot-Müller, p. 40, et le périple de Scylax. *Geographi græci minores*, édition Didot-Müller, t. I, p. 93. Sur le lac Triton, voyez le même périple, p. 88.

(3) Brugsch, *Histoire d'Egypte*, 2e édition, p. 45. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 61. Les populations blanches du nord de l'Afrique étaient déjà en contact avec les Egyptiens plus de 3800 ans avant notre ère, suivant M. Brugsch. Or, c'est seulement 800 ans plus tard, c'est vers l'an 3000, que suivant M. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 274, 301 ; la race indo-européenne, jusque-là concentrée dans la Bactriane, se divisa en deux groupes, dont l'un, les Européens, se dirigea vers l'Ouest, tandis que l'autre, les Ariens proprement dits, restait aux environs de l'Oxus, en Asie.

du géographe Philéas, c'est-à-dire au cinquième siècle avant J.-C. Philéas rapporte que, suivant les riverains du Rhône, ce fleuve, limite occidentale des anciens Ibères, avait marqué autrefois les bornes de la Libye, *Libuê* (1). Un temps aurait donc été où les Ibères, maîtres de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône, où les Libyens, *Libues*, dominateurs de l'Afrique du nord, ne formaient qu'une seule nation. L'établissement des *Libui* dans l'Italie du nord, celui des Liburnes dans les régions de l'Italie centrale que la géographie classique désigne sous les noms de Picenum et d'Ombrie (2), la domination des Sicanes dans la campagne romaine et dans l'Italie du sud, remontent à une date plus ancienne, où l'empire ibéro-libyen avait une bien autre étendue, et de cet empire, les Liburnes d'Illyrie nous montrent un tronçon détaché mais encore plein de vie aux temps historiques. Diodore de Sicile fait remonter les exploits des Amazones de Libye à beaucoup de générations avant la guerre de Troie, à une époque bien antérieure aux combats qui rendirent célèbres les Amazones scythes établies en Asie-Mineure sur les bords du Thermodont. Nous devons les placer avant le règne de Thoutmès III, roi d'Egypte, 1600-1550, qui aurait étendu sa domination jusqu'en Algérie. Les Amazones libyennes de Diodore, c'est-à-dire les Libyens de race ibérique seraient identiques aux Libyens à la peau brune ou grisâtre dont M. Brugsch signale déjà la représentation figurée dans des monuments égyptiens de la quatrième dynastie (3). Quant aux Libyens qui, vers la fin du règne de Séti Ier, au quinzième siècle avant notre ère, commencèrent à menacer l'Egypte, et qui apparaissent dans les inscriptions hiéroglyphiques sous le nom de *Rebu* en compagnie avec les Maschouasch

(1) Aviénus, *Ora maritima*, vers 687-688. Il faut rapprocher de ce passage d'Aviénus, celui où Pline nous apprend que les deux embouchures du Rhône s'appelaient Libyques et l'une d'elles Hispanique, c'est-à-dire Ibère (l. III, c. 5, § 3 ou § 33). M. Littré, p. 159 et 181, propose de dire libique et de rattacher ce nom à celui d'un peuple gaulois d'Italie. Cette correction ne me paraît pas suffisamment motivée.

(2) Tite-Live, V, 35, édition Teubner-Weissenborn, I, 291 ; Pline, III, 110, 112, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 145.

(3) Brugsch, *Histoire d'Egypte*, 2e édition, p. 8. Ces représentations des Libyens remonteraient à 3500 ans avant notre ère suivant la chronologie

appelés Maxues ou Maxyes par Hérodote (1), ils semblent être, comme les Maxyes, une colonie des *Teucriens* (2), peuple pélasgique qui posséda autrefois le nord-ouest de l'Asie-Mineure et s'étendit en Europe du Danube à l'Archipel et à la mer Adriatique (3). Les Teucriens seraient les Takkaro des inscriptions égyptiennes (4) ; ils auraient envoyé des colonies sur les côtes jadis ibériennes de l'Afrique environ 1500 ans avant notre ère, à une époque où l'invasion indo-européenne avait déjà renversé une partie des états fondés dans les régions orientales de l'Europe par la race pélasgique, dans les régions occidentales de l'Europe par les Ibères (5). Déjà à cette date, la race indo-européenne des Ligures ou Sicules avait conquis sur les Ibères une grande partie de l'Italie, et ses armées victorieuses devaient bientôt menacer jusque sur les bords du Nil les grands rois d'Egypte. Après l'Afrique et l'Italie, les Ibères, peu à peu submergés par le flot toujours montant de l'invasion indo-européenne, allaient perdre successivement leurs diverses possessions d'Europe où, après leur autonomie, leur langue a partout disparu, sauf dans le petit pays basque, seul débris linguistique d'une race vaincue, mais autrefois puissante, qui a dominé jadis dans une grande partie de l'Europe et de l'Afrique.

de M. Brugsch, à l'an 3000 environ si la découverte récente de M. Chabas sur la date de Menchérès est reconnue comme certaine.

(1) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. I, p. 427, t. III, p. 155. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 184, dit qu'on ne les rencontre pas avant le règne de Ramsès II.

(2) Hérodote, l. IV, c. 191, édition Didot-Dindorf, p. 236.

(3) Hérodote, l. V, c. 13, l. VII, c. 20, éd. Didot-Dindorf, p. 243, 327.

(4) Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 437, 438, 440; Chabas, *Etudes d'antiquité historique*, 2e édition, p. 250, 254, 259, 262, 284, 286, 288, écrit Tsekkariou, cf. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 263.

(5) Voir plus bas, p. 64.

CHAPITRE IV.

LES TURSES ou PÉLASGES-TURSANES.

Avant l'invasion indo-européenne l'Europe méridionale était partagée en deux empires : à l'occident, les Ibères venus de la légendaire Atlantide ; à l'orient, un peuple arrivé d'Asie-Mineure et qu'on trouve désigné chez les Grecs par le nom de Pélasges, par celui de Tursânes (1), en dialecte ionien Tursènes (plus tard Tyrrhènes), et par les deux noms réunis Pélasges-Tursânes. Les habitants de l'Italie les appelèrent Turskes (plus tard Tuskes). Les Egyptiens prononçaient Tursha, et l'on trouve ce nom sous la forme germanisée *Thurs* dans les traditions les plus anciennes de la race teutonique. Dans certains documents de date relativement récente, le nom de Tursha, Tursâne ou Tursêne désigne seulement un rameau de la race pélasgique établi sur une partie des côtes de la mer Egée et dans une partie des îles de cette mer par opposition à d'autres rameaux qui sont notamment les Pélesta, c'est-à-dire les Pélasges de Crète, les Masa ou *Musoï*, c'est-à-dire les Pélasges de Mysie en Asie-Mineure, les Takkaro ou *Teucroï*,

(1) L'orthographe ancienne Τυρσᾶνοι n'a été conservée qu'en dialecte dorien : Pindare, *Pythiques*, I, 72, éd. Schneidewin, t. I, p. 88. Pindare chante, dans cette pièce, la victoire navale remportée par Hiéron Ier, roi de Syracuse, sur les flottes combinées des Carthaginois et des Tursânes (Etrusques) sur les côtes d'Italie, près de Cumes, 474 ans avant J.-C.

c'est-à-dire les Pélasges de Macédoine et de Thrace. Tant que les Ibères d'un côté, les Pélasges de l'autre ne trouvèrent devant eux que les habitants des cavernes, ils purent se développer sans rencontrer vraisemblablement aucune résistance sérieuse. Mais un jour le Pélasge et l'Ibère se virent en face l'un de l'autre, et un choc se produisit entre les deux maîtres de l'Europe. Dans le Timée de Platon, Socrate nous fait, d'après Solon, un récit pompeux de cette grande lutte où la victoire resta aux Pélasges et qui fixa les limites de l'invasion ibérique. Socrate, en bon Athénien qu'il était, attribue à ses compatriotes l'honneur de ce triomphe : « Nos livres, » fait-il dire à Solon par les prêtres égyptiens, « nos livres racontent combien était grande « la puissance qui portait alors l'insulte dans l'Europe en- « tière et dans l'Asie. C'est votre ville qui l'a arrêtée..... « Alors la puissance de votre ville, ô Solon, brilla aux « yeux de tous les hommes par le courage et par la force. « La première de toutes les villes par la magnanimité et « par les arts de la guerre, elle marcha d'abord à la tête « des Grecs, puis elle combattit seule quand les autres « l'eurent abandonnée. Réduite au danger le plus extrême, « elle triompha des envahisseurs, empêcha les peuples « encore libres de tomber dans l'esclavage et rendit à la « liberté tous ceux qui avaient été asservis de ce côté-ci « des colonnes d'Hercule (1). » L'importance de ce succès est beaucoup exagérée, car s'il donna des limites à l'empire ibère, il n'en amena pas la chute dont la gloire était réservée aux Indo-européens. Quant au rôle attribué par Platon à Athènes, il est la conséquence d'une interprétation trop étroite des traditions relatives aux origines pélasgiques de cette ville. Athènes se considérant comme la ville pélasgique par excellence, s'attribue tout l'honneur d'un fait militaire dont la gloire revient à la totalité de cette race. Pour bien comprendre le texte de Platon que nous venons de citer, il faut le rapprocher des passages d'Hérodote qui nous parlent de l'époque où les Athéniens étaient Pélasges (2) et du mur pélasgique d'Athènes (3). Il faut se re-

(1) Platon, édition Stallbaum, t. VII, p. 99, 102.
(2) Hérodote, l. VIII, c. 44, édition Didot-Dindorf, p. 396.
(3) Hérodote, l. V, c. 64, édition Didot-Dindorf, p. 258. Sur ce mur

porter à Scymnus de Chio qui nous dit que les plus anciens habitants d'Athènes étaient des Pélasges (1); enfin et surtout à ce curieux passage où Thucydide, parlant de la presqu'île du mont Athos, dit que la plus grande partie des habitants est pélasgique, de même race que les Tursènes qui ont jadis habité Lemnos et Athènes (2). Mais Athènes n'était qu'une petite partie du vaste empire possédé par la race pélasgique. Cet empire, à l'époque de sa puissance, sans parler de ses colonies en Italie et en Afrique, comprenait une partie de l'Asie-Mineure, la Grèce et s'étendait au nord de la Grèce sur une portion de la vallée du Danube, où les Indo-européens paraissent l'avoir trouvé et s'être installés par conquête à son détriment, quand vers l'an 2500 avant notre ère, arrivant d'Asie, et ne formant encore qu'un seul peuple, ils s'établirent au centre de l'Europe. Eschyle, dans ses *Suppliantes* représentées pour la première fois à Athènes entre l'an 500 et l'an 493 avant notre ère, nous donne un tableau assez confus du territoire soumis à la domination pélasgique, lorsque Danaos et ses filles, poursuivis par les Egyptiens, vinrent demander l'hospitalité aux Pélasges d'Argos dans le Péloponnèse, c'est-à-dire à l'époque où quelques-uns des pasteurs qui avaient dominé l'Egypte allèrent, vaincus et fugitifs, chercher asile sur les côtes du Péloponnèse. C'était vers l'an 1700 avant notre ère. Déjà le premier groupe des Indo-européens d'Europe, les Thraco-Illyro-Ligures, s'était avancé vers le sud, et cependant l'empire pélasgique comprenait encore, outre la Grèce proprement dite, la Thessalie et confinait à la Thrace (3).

Un des noms sous lesquels les Pélasges nous apparaissent dans l'histoire, *Turses*, d'où les dérivés Tursânes ou Tursènes et Turskes, semble identique au nom vieux-scandinave *Thurs* qui désigne, dans les vieilles légendes de la race germanique, un peuple de géants prédécesseur des

voir aussi Hécatée, fragment 362. Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 29.

(1) Scymnus de Chio, vers 559, 561, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 218.

(2) Thucydide, l. IV, c. 109, édition Didot-Haase, p. 192.

(3) Eschyle, *Suppliantes*, vers 250-259, édition Didot-Ahrens, p. 158-159. Dindorf, *Poet. scen.* 5e éd., p. 42.

Germains sur le même sol. La fable paraît ici avoir un certain fondement historique. Nous ne songeons pas à soutenir que les Pélasges aient occupé avant les Germains la totalité du territoire sur lequel la race germanique s'étendait au commencement de notre ère. La race germanique a vraisemblablement conservé dans les légendes relatives aux Thurses, un souvenir de l'impression redoutable qu'éprouvèrent les Indo-européens quand, arrivant d'Asie dans leurs charriots sur les rives du bas Danube ils se trouvèrent pour la première fois en contact avec l'empire et la civilisation pélasgiques. Mais à cette époque ils ne formaient qu'un peuple et les Slavo-Germains n'étaient encore séparés ni des Gréco-Italo-Celtes ni des Thraco-Illyro-Ligures (1). Il y a là une tradition qui paraît remonter à plus de deux mille ans avant notre ère.

Pour bien comprendre les textes des historiens grecs et romains relatifs à l'histoire des Pélasges ou Turses, Tursènes, Turskes, il y a d'abord un point à établir, c'est la synonymie des deux termes Pélasges et Turses du dernier desquels Tursènes et Turskes sont de simples dérivés. Nous avons déjà cité le passage où Thucydide racontant avec l'autorité d'un contemporain les événements de l'an 424 avant J.-C., dit que le plus grand nombre des habitants de la presqu'île du mont Athos est pélasgique, que ce sont ces Tursènes qui ont habité autrefois Lemnos et Athènes (2). Thucydide, Athénien, parlant de l'histoire de sa ville natale, mérite de la critique un respect tout spécial, et il devait aussi connaître fort bien Lemnos soumise aux Athéniens de son temps comme il le raconte lui-même dans son ouvrage si justement célèbre. Ajoutons que Pythagore, suivant une opinion assez répandue, était fils d'un

(1) Sur ce sujet, voyez Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3e éd., p. 487-489. M. Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3e éd., t. III, p. 132, n'adopte pas la doctrine de Grimm. Suivant lui le germanique *thorsa* « géant, » est un mot d'origine germanique dérivé de la racine indo-européenne *tars* « avoir soif, être sec, se crevasser. » Les dérivés germaniques certains de cette racine veulent dire « être sec, faner, soif, etc., » et ne semblent n'avoir aucun rapport avec l'idée de géant. La doctrine de Grimm reste donc la plus vraisemblable.

(2) Thucydide, l. IV, c. 109, édition Didot-Haase, p. 192, cf. Hérodote IV, 145, édition Didot-Dindorf, p. 223.

Tursène de Lemnos établi pour ses affaires dans l'île ionienne de Samos. C'est l'opinion de Théopompe (1) et d'Aristoxène (2) tous deux de la fin du quatrième siècle avant notre ère. Néanthe de Cyzique qui écrivait aux environs de l'an 200 avant J.-C. dit aussi que certains auteurs attribuaient cette origine au grand philosophe grec (3). Or Lemnos, île tursène d'après cette tradition, est, suivant Hérodote, une île pélasgique (4). Donc les Pélasges et les Tursènes sont le même peuple, comme le dit Thucydide. Myrsile, écrivain du troisième siècle avant J.-C., s'accorde avec Thucydide pour considérer les Tursènes comme d'anciens habitants d'Athènes. C'est à eux qu'il attribue la construction de l'enceinte de l'Acropole attribuée par Hérodote aux Pélasges; et suivant cet auteur, qui appartient à une époque où l'on expliquait, par les voyages imaginaires d'un petit peuple, les débris épars de l'empire pélasgique détruit, les Tursènes auraient pris le nom de Pélasges parce qu'ils ressemblaient à des oiseaux de passage, à des cigognes, en grec *pelargoï* (5). Cette étymologie est évidemment absurde (6); mais elle prouve que Myrsile considérait comme synonymes les deux termes de Pélasges et de Tursènes, et nous ne devons pas négliger une circonstance qui donne à son témoignage une autorité toute particulière: c'est qu'il était né à Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il écrivit une histoire de cette île: or, Lesbos est une des îles que les Pélasges ont occupée. Strabon nous dit même que Lesbos a été appelée Pélasgie (7).

Sophocle qui vécut de l'an 495 à l'an 405 avant J.-C.

(1) Théopompe, fragment 67, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 288. Pour comprendre ce passage, il faut le rapprocher d'Hérodote, VI, 140, édition Didot-Dindorf, p. 317.

(2) Aristoxène, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 272.

(3) Néanthe, fragment 30, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 10.

(4) Hérodote, VI, 140, édition Didot-Dindorf, p. 317; cf. IV, 145 et V, 26, *ibid.* p. 223 et 247.

(5) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 457. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 28, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 34.

(6) Elle a été naturellement reproduite par Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184.

(7) Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184.

parle des Pélasges du Péloponnèse en des termes analogues à ceux dont se servent Thucydide et Myrsile à propos des Pélasges d'Athènes. Dans son *Inachos* se trouvait une invocation à ce fleuve qui était en même temps, d'après la légende, le premier roi d'Argos : « Inachos aux eaux abon« dantes, ô toi à qui le père des sources, l'Océan, a donné « naissance, c'est à ta puissance majestueuse que sont « soumis les champs d'Argos, les collines d'Héra (Junon), « et les Pélasges-Tursènes (1). » Sophocle n'était pas originaire d'Argos dont il parle dans ces vers : mais né dans l'Attique, habitant de la pélasgique Athènes, il était aussi bien placé que Thucydide et Myrsile pour connaître à fond et de première main les traditions ethnographiques relatives aux origines pélasgiques.

L'identité des Tursènes et des Pélasges est encore affirmée par Hellanique de Lesbos, contemporain de Sophocle et de Thucydide, compatriote de Myrsile, et plus ancien que lui d'un siècle environ. Mais Hellanique est en contradiction avec Myrsile sur un point. Suivant Myrsile, des deux noms de Pélasge et de Tursène, Tursène est le plus ancien, Pélasge le plus nouveau. Hellanique prétend qu'on a dit d'abord Pélasges, et que le nom de Tursènes date seulement de l'époque où les Pélasges s'établirent en Italie (2). Il est de toute évidence qu'il se trompe, car dès le quatorzième siècle avant notre ère, le nom de Tursha, d'où le grec Tursènes est dérivé, apparaît dans les monuments de l'Egypte (3). Mais cette erreur n'a aucune importance pour la solution de la question qui nous occupe ici. Hellanique avait, aussi bien que nous, lu le nom des Tursènes dans un hymne d'Homère; il savait donc que ce nom remontait fort haut. Il émettait sur l'origine de ce nom et sur le rapport chronologique de ce nom avec le nom de

(1) Sophocle, fragment 256, dans Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum, græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 134. Une leçon différente et, je crois, moins bonne, a été donnée dans le Sophocle de Didot-Ahrens, fragment 677, p. 367. On trouve le texte rectifié dans le Denys d'Halicarnasse de Teubner-Kiessling, l. I, c. 25, t. I, p. 30.

(2) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 45; cf. Denys d'Halicarnasse, l. I, p. 28, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 33.

(3) Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 39, 43, 92-94; cf. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. I, p. 401, 427, 438.

Pélasge une hypothèse hasardée ; mais son témoignage sur la synonymie de ces deux termes ethnographiques, usités pour désigner une race dont d'importants tronçons avaient encore de son temps conservé leur langue et leur autonomie, ne perdait, par cette erreur, aucune autorité (1).

Nous allons passer aux textes dans lesquels les Pélasges et les Tursènes sont donnés comme deux peuples distincts. Le plus ancien de ces textes appartient à Hérodote.

Sur la question de savoir quels rapports ethnographiques il pouvait y avoir entre les Pélasges et les Tursènes,

(1) Sur deux étymologies modernes tout aussi hasardées du mot Pélasge, voir Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 4e édition, p. 35, 446. M. Hehn, *Kulturpflanzen*, 2e édition, p. 54, 472, prétend faire venir πελασγός de la même racine que πέλος « gris. » Les Pélasges seraient les « gris, » c'est-à-dire les vieux. On ne trouve pas ce rapprochement dans Curtius, p. 271. Il n'est pas prouvé que πελασγός soit un mot d'origine grecque et dérive d'une racine indo-européenne PAL : πελασγός paraît être la prononciation grecque d'un nom que les Egyptiens prononçaient *Pelesta* et qui serait identique à celui des Philistins de la Bible. Voir sur ce point Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 235, 250, 254, 258-263, 284-292, 447, Maspero, *Histoire ancienne*, p. 263-266 ; Lenormant, *Manuel*, 3e édition, t. I, p. 438-441 ; *Les Premières civilisations*, t. II, p. 419. Les Philistins de Palestine appelés aussi Kerethim dans la Bible, venaient de Caphtor qui est l'île de Crète. Homère, dans l'*Odyssée*, XIX, 177, parle des Pélasges de Crète qui, par conséquent, nous paraissent appartenir au même peuple que les Philistins. L'objection de M. Chabas, à savoir que les Philistins étaient d'origine chamitique (*Genèse*, X, 6-14), ne prouve rien, puisque rien ne démontre que les Pélasges ne fussent pas d'origine chamitique. Je n'entends pas comme M. Lenormant le verset 4 du ch. X de la *Genèse*. Suivant moi, on ne doit pas conclure de ce verset que les Etrusques fussent de la race de Japhet (*Manuel*, I, 104-105). Ce verset veut dire qu'au temps de Moïse, 1300 ans avant notre ère, la race de Javan occupait déjà la plus grande partie de la Grèce et des îles voisines, c'est-à-dire les quatre localités dont la population est désignée par les noms d'*Elisah*, *Tharsis*, *Ketim* et *Dodanim*. *Elisah* serait l'Elide, partie du Péloponnèse ; *Dodanim* paraît dériver du nom de Dodone en Epire, une des plus anciennes résidences connues de la race grecque ; *Ketim* serait la Macédoine, suivant le premier livre des Machabées, c. 8, v. 5, qui donne le titre de roi des Ketéens à Alexandre-le-Grand. *Tharsis* est donc évidemment dans ce texte une région voisine de la Grèce, vraisemblablement les îles de la mer Egée conquises par les Grecs sur les *Tursa* ou *Tursènes* vers l'an 1400 ou 1300. Je ne crois donc pas que *Tharsis* dans la *Genèse* ait la valeur ethnographique de l'égyptien *Tursa* pas plus que du *Tursène* des Grecs. Je ne crois pas davantage qu'il faille avec Movers reconnaître dans ce Tharsis une colonie phénicienne d'Espagne. Les textes que cite Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 597, sont tous de beaucoup postérieurs aux généalogies contenues dans le ch. X de la *Genèse* et prouvent simplement qu'à la date de ces textes relativement modernes, le mot *Tharsis* avait pris un sens nouveau.

nous ne pouvons nous attendre à trouver chez Hérodote la même précision que chez les auteurs originaires des pays pélasgiques comme Sophocle et Thucydide d'Athènes, Hellanique de Lesbos, Myrsile de Méthymne. Hérodote était né à Halicarnasse, colonie dorienne établie en Carie, et quelque vraisemblable que soit la parenté des Cariens et des Pélasges, la Carie tout entière était en dehors de la partie des côtes de l'Asie-Mineure occupée par les Pélasges avant l'invasion indo-européenne : Mycale, limite des Pélasges au sud (1), était, au nord, limite des Cariens. Quand donc Hérodote parle des Pélasges, ce n'est pas une tradition nationale et pour ainsi dire de famille qu'il reproduit : nous qui l'écoutons, nous entendons un compilateur répéter plus ou moins exactement ce qu'il a appris dans ses voyages ou dans les livres.

L'historien d'Halicarnasse ne se sert ordinairement pas de l'expression de Tursènes. Il appelle Pélasges et non Tursènes les anciens habitants d'Athènes (2). Lemnos, où Thucydide met les Tursènes, était, suivant Hérodote, habitée par des Pélasges (3). Les Tursènes, pour Hérodote, c'est la fraction de cette race transplantée en Italie, sauf dans un seul passage où il parle des Tursènes établis en Thrace auprès des Pélasges. Il distingue donc les Pélasges de Thrace des Tursènes du même pays; cependant il ne nous dit pas que les uns et les autres n'appartinssent pas à la même race. Rien n'est fréquent comme l'usage de noms différents pour désigner le même groupe ethnographique. Dans le français littéraire, *germain*, *teutonique* et *allemand* sont souvent synonymes. L'anglais *german* désigne le même peuple que l'allemand *deutsche*. Ces deux noms en anglais ne sont pas synonymes et servent à distinguer deux peuples de la même race que la politique seule a séparés l'un de l'autre, les Allemands et les Hollandais. Les savants de l'antiquité ont trop souvent cédé à la tendance

(1) Ménécrate d'Elée, cité par Strabon, l. XIII, c. 3, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 531 ; cf. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 342. Ménécrate écrivait vers l'an 300 avant J.-C.

(2) Hérodote, l. VIII, c. 44, édition Didot-Dindorf, p. 396.

(3) Hérodote, l. IV, c. 145, l. VI, c. 138, 140, édition Didot-Dindorf, p. 223, 316, 317.

de distinguer autant de races qu'ils trouvaient de noms. C'est plus commode que scientifique. C'est pourtant ce qu'ont fait plusieurs compilateurs du premier siècle avant J.-C. et du siècle suivant : Scymnus de Chio (1), Strabon, Denys d'Halicarnasse, Pline l'Ancien qui, écrivant trois et quatre siècles après les auteurs cités plus haut, ont prétendu faire des Pélasges et des Tyrrhéniens, suivant l'orthographe nouvelle, deux races différentes. De l'existence de deux noms ils concluaient à l'existence de deux races à une époque où la race pélasgique s'étant, en Grèce, fondue avec la race hellénique et où, en Italie, le nom de Pélasge étant inusité partout ailleurs que dans les livres, toute vérification *sur pièce*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, était devenue impossible. Et des savants modernes ont préféré l'affirmation arbitraire et relativement récente de Scymnus, de Strabon, de Denys d'Halicarnasse et de Pline au témoignage si ancien et si autorisé de Thucydide, de Sophocle, d'Hellanique de Lesbos et de Myrsile de Méthymne. Il nous paraît évident que ces savants ont fait fausse route.

Les Pélasges étaient étrangers à la race indo-européenne. Un des caractères distinctifs de la race indo-européenne est, comme nous le verrons plus loin, l'industrie de la fabrication des étoffes. Or, la tradition grecque nous présente la fabrication des étoffes comme un art appris par les Pélasges postérieurement à leur établissement dans le Péloponnèse. L'agriculture a été dans le domaine commun du groupe européen de la race indo-européenne avant l'époque où le peuple unique formé par ce groupe s'est divisé en ses différents rameaux. Or, il fut un temps où les Pélasges établis dans le Péloponnèse ne connaissaient point l'agriculture. Ils l'apprirent en même temps que la fabrication des étoffes; et le nom de Triptolème associé aux récits de l'introduction de l'agriculture dans le Péloponnèse comme dans l'Attique où cette introduction fut le résultat de l'invasion indo-européenne, c'est-à-dire d'une conquête par les Thraces, nous montre que dans le Péloponnèse comme dans l'Attique nous nous trouvons en face

(1) Scymnus de Chio, vers 217-219 (*Geographi græci minores*, I, 204). Scylax, plus ancien, n'a pas commis la même erreur, *ibid.*, p. 18.

du même fait : les Pélasges ont appris l'agriculture des Indo-européens (1).

Nous parlerons de l'invasion des Thraces avec détails quand nous aurons à nous occuper de ce peuple. Mais il est nécessaire ici de donner, dès à présent, une indication chronologique. La tradition athénienne relative aux mystères de Dêmêtêr (Cérès) à Eleusis, associe formellement le nom des Thraces à l'invention de l'agriculture. Ce n'est donc pas des Egyptiens que la Grèce l'a reçue. Les Egyptiens avaient la charrue et le blé dès la douzième dynastie, entre les années 2850 et 2400 avant notre ère (2). Mais à cette époque la marine égyptienne n'était pas assez hardie pour s'aventurer sur des côtes aussi éloignées que celles de la Grèce. Ce fut seulement vers la fin de la domination des Pasteurs, vers l'an 1700 avant notre ère, que des vaisseaux venus d'Egypte abordèrent en Grèce et y déposèrent des colons. Danaos qui personnifie cette colonie s'établit à Argos. Il n'était pas égyptien, nous dit Diodore; il était du nombre des étrangers que les Egyptiens chassèrent parce que ces étrangers avaient une religion différente de la leur (3). Danaos et ses filles sont des Pasteurs fugitifs; ce sont quelques-uns des anciens maîtres de l'Egypte qui, poursuivis par les maîtres nouveaux du pays, vont s'établir en Grèce. La date que nous donnons à cet événement est confirmée par les documents égyptiens dans lesquels on voit peu après, sous le règne de Thoutmès III, la Grèce désignée par le nom de l'île des Tanas (4). Le nom égyptien de Tana est identique au nom grec de Danaos qui, dans Homère, a le même sens que dans les inscriptions égyptiennes. Thoutmès III se vante d'avoir soumis à sa domination les îles des Tanas. Or, il régna de 1600 à 1550 environ (5).

(1) Pausanias, l. VIII, c. 4, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 367. Ce passage traite spécialement de l'Arcadie. Sur l'introduction de l'agriculture à Argos pendant la domination pélasgique, voyez l. 1, c. 14, § 2, Didot-Dindorf, p. 19. Quant aux textes relatifs à la légende de Triptolème d'Athènes, il en sera question plus loin.

(2) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. I, p. 354.

(3) Diodore, l. XL, c. 3, édition Didot-Dindorf, t. II, p. 579.

(4) Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. IV, p. 201, 220.

(5) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 377.

Si vers l'an 1700, époque approximative de l'arrivée de Danaos en Grèce, les habitants de la Grèce n'avaient pas connu l'agriculture, ils l'auraient apprise des colons ou des conquérants que l'Egypte leur envoyait. Mais les traditions helléniques n'attribuent pas cette origine à l'agriculture des Grecs. Elles reconnaissent aux Thraces l'honneur d'avoir apporté en Grèce la culture des céréales, cet art dont l'influence est si grande sur la civilisation. Elles n'attribuent à l'agriculture égyptienne qu'une action toute locale, limitée à l'Argolide (1). Si l'on date de l'an 1700, époque où les Pasteurs furent chassés d'Egypte, l'arrivée de Danaos dans la cité pélasgique d'Argos, il faut faire remonter plus haut la conquête par les Thraces de la ville d'Eleusis en Attique. On peut supposer que les Thraces se seront avancés dans les régions situées au sud du bas Danube et auront envahi la Grèce vers l'an 2000 avant notre ère. C'est la date à laquelle serait né, suivant Hérodote, le dieu thrace Dionusos (2). L'établissement des Pélasges dans les mêmes régions était plus ancien. Nous aurions donc :

Arrivée	des Pélasges en Grèce,		2500 (?)	avant J.-C.	
Id.	des Thraces	id.	2000 (?)	id.	
Id.	de Danaos	id.	1700 (?)	id.	(3).

Le fragment si curieux de Diodore de Sicile sur les dominateurs de la mer que nous a conservé la chronique d'Eusèbe est d'accord avec cette théorie (4). Dans ce do-

(1) Polémon, fragment 12, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 119. Polémon écrivait au commencement du second siècle avant notre ère.

(2) Hérodote a dit (II, 145) que de Dionusos, fils de Semélé, à l'époque où il écrivait, il s'était écoulé seize cents ans (Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 173, note). Dans le texte donné par M. Diudorf, édition Didot, p. 120, on lit mille soixante ans. Nous préférons le texte original d'accord avec M. Dietsch, édition Teubner, t. I, p. 192.

(3) Castor, auteur du premier siècle avant notre ère, gendre du roi de Galatie Dejotaros et fondateur d'une école de chronologie, qui a fort embrouillé l'histoire des origines grecques, donne à l'avénement de Danaos une date qui correspond à l'an 1396 avant J.-C. (Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 170-171). Nous croyons Danaos plus vieux d'environ trois siècles.

(4) Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 180. Voir aussi Migne, *Patrologie latine*, t. XXVII (Œuvres de Saint-Jérôme, t. VIII), col. 274,

cument, il faut distinguer : 1° la liste des peuples qui ont régné sur la mer (elle s'arrête au commencement du cinquième siècle avant notre ère, par conséquent elle paraît dater de cette époque) ; 2° des chiffres indiquant la date présumée de la domination de chacun de ces peuples. Cette seconde partie est évidemment dépourvue de toute valeur. La première partie nous semble au contraire d'une grande autorité. On y voit que la mer appartint d'abord aux Lydiens et aux Pélasges, deux synonymes pour désigner la même race, car c'est de Lydie que, suivant Hérodote, les Pélasges arrivèrent en Europe. Ensuite viennent les Thraces et les Phrygiens, encore deux synonymes pour indiquer le même peuple, car les Phrygiens sont des Thraces établis en Asie. Après eux apparaissent les Rhodiens, les Cypriens, les Phéniciens, les Egyptiens, quatre synonymes : les Rhodiens et les Cypriens sont des colonies phéniciennes, et, comme les Phéniciens proprement dits, ils vécurent sous la domination égyptienne du dix-septième au treizième siècle avant notre ère (1).

Le plus ancien établissement connu des Pélasges est sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure. Nous avons déjà vu que Ménécrate d'Elée leur donnait pour limite méridionale le mont Mycale vis-à-vis l'île de Samos. Ménécrate d'Elée (2) est d'accord avec Hérodote (3) pour leur attribuer au nord les mêmes limites qu'à l'Ionie, et ces limites ont une grande ressemblance avec celles de la Lydie qui s'arrêtait au nord, sur les bords du fleuve Caïcos. Mais avant l'établissement des Thraces dans l'Asie-Mineure, c'est-à-dire dans les provinces connues sous les noms de Mysie, Bithynie et Phrygie, les Pélasges se sont certainement avancés beaucoup plus au nord. Le nom pélasgique de *Larissa* porté non-seulement par une ville située près

295, 297, 303, 313, 319, 323, 329, 335, 347 ; Mai, *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo*, p. 168-169, 299, 303, 311, 315.

(1) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. III, p. 29-33. Des deux leçons qui placent l'une les Rhodiens au quatrième rang avant les Phrygiens, l'autre les Rhodiens au cinquième rang après les Phrygiens, nous préférons la seconde.

(2) Fragment conservé par Strabon, l. XIII, c. 3, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, t. I, p. 531. Cf. plus haut, p. 56.

(3) L. I, c. 142, édition Didot-Dindorf, p. 48.

d'Ephèse en Ionie (1), mais par deux autres plus au nord, l'une auprès de Cumes en Eolie (2), l'autre en Troade (3), établit que la domination pélasgique sur les côtes de l'Asie-Mineure a dû s'étendre de la Carie à la mer de Marmara et vraisemblablement jusqu'au Pont-Euxin. Cette opinion est confirmée par Hérodote : car cet historien nous montre, sur les bords de la mer de Marmara, deux villes, Plakiê et Skulakê, encore habitées de son temps par des Pélasges qui, à cette époque, c'est-à-dire au cinquième siècle avant notre ère, avaient conservé leur langue nationale, une langue différente de celle de tous leurs voisins (4). Les Pélasges seraient donc passés d'Asie-Mineure en Grèce par le détroit des Dardanelles, ou par celui de Constantinople. Leurs conquêtes en Europe auraient eu d'abord, à une époque fort ancienne, le Strymon pour limite occidentale. Un souvenir légendaire de cette époque paraît être parvenu jusqu'à Eschyle. Eschyle en effet, par une contradiction singulière, fait dire à Pélasgos, roi d'Argos, que son royaume est borné au couchant par le Strymon (5). Ainsi ce royaume n'aurait pu comprendre en Europe que la partie orientale de la Roumélie moderne, entre Constantinople et la rivière dont il s'agit, qui se jette dans la mer Egée, à l'est du mont Athos ; par conséquent Argos ne s'y serait pas trouvé compris. Mais Eschyle, dans sa description du royaume de Pélasgos, mêle des traditions de date différente que la critique doit distinguer : la tradition des commencements de la domination pélasgique dans l'Europe orientale où le Strymon lui servait de limite à l'ouest, la tradition des temps postérieurs où la domination pélasgique s'étendait jusqu'au Péloponnèse alors compris dans les pays connus sous le nom de Pélasgie.

Les anciens avaient aussi conservé d'autres traditions relatives à l'invasion des Pélasges en Europe. On connaît

(1) Strabon, l. IX, c. 5, § 19, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 378.
(2) Strabon, l. IX, c. 5, § 19 ; l. XIII, c. 3, §§ 2 et 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 378, 530.
(3) Strabon, l. XIII, c. 1, § 47, p. 517.
(4) Hérodote, I, 57, édition Didot-Dindorf, p. 17. Sur la situation de ces deux villes entre Cyzique et Dascylos, voir Pomponius Méla, I, 19.
(5) *Suppliantes*, vers 255, dans Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 42.

la légende rapportée par Hérodote. Les Tursènes, car c'est de ce nom que se sert, dans ce passage, le grand historien, auraient été chassés de Lydie par une famine aussi terrible que prolongée. Pendant dix-huit ans ils ne mangèrent que de deux jours l'un : le jour de jeûne, pour tromper leur faim, ils jouaient. Enfin, fatigués de ce régime frugal, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une resta dans le pays, et dont l'autre s'embarqua. Le port d'embarquement fut Smyrne, et les émigrants s'appelèrent Tursènes, du nom de leur chef, fils de leur roi (1).

Nous ne considérons comme certain dans ce récit que ce qui concorde avec d'autres documents : l'indication approximative du premier séjour des Pélasges, comme nous allons le montrer, et le fait que les Pélasges possédaient une marine, comme nous l'avons déjà vu. Je dis l'indication approximative du premier séjour des Pélasges, car Hérodote, dans ce passage, suppose que les Pélasges ne s'étendaient pas, en Asie-Mineure, au nord de la Lydie. Or, cette doctrine ne fut vraie qu'à partir de l'invasion thrace en Asie-Mineure. Les Pélasges qui possédaient Larisse de Troade, au sud et tout près de l'Hellespont, ou détroit des Dardanelles, Plakiê et Skulakê au nord de ce détroit, ont vraisemblablement passé la mer à ce détroit ou près de l'emplacement où devait être plus tard bâtie Constantinople, peut-être sur ces deux points. C'est de deux membres de la famille pélasgique que parle Hérodote quand il nous raconte qu'avant la guerre de Troie les Mysiens et les Teucriens traversèrent le Bosphore ou détroit de Constantinople, firent la conquête de toute la Thrace, et s'étendirent jusqu'à la mer Adriatique et jusqu'au fleuve Pénée en Thessalie (2). Ce texte nous indique quelle a été

(1) Hérodote, l. I, c. 94, édition Didot-Dindorf, p. 32.

(2) Hérodote, VII, 20, édition Didot-Dindorf, p. 327. L'identité des Pélasges et des Teucriens est établie non-seulement par les textes relatifs aux Péoniens et que nous citerons plus loin, mais par ceux qui constatent la tradition de la communauté d'origine des Teucriens et des habitants primitifs de l'Attique et de la Crète. Strabon, l. XIII, c. 1, § 48, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 517; Hellanique, fragment 130; Phanodème, fragment 8, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 62, 367. L'origine orientale des Teucriens d'Asie est confirmée par l'observation d'Hérodote que les Gergithes de Troade descen-

l'étendue de l'empire pélasgique en Europe, à une époque qu'il est difficile de déterminer chronologiquement, mais où le Strymon n'était plus, comme dans la vieille tradition répétée par Eschyle, la limite occidentale des Pélasges. Les Pélasges, Mysiens et Teucriens, atteignaient, à l'ouest, la mer Adriatique, au sud, le Pénée en Thessalie (1); ils n'étaient donc arrivés ni à Athènes, ni dans le Péloponnèse. Mais en revanche ils possédaient toute la Thrace, non pas la Thrace de nos jours qui est resserrée entre l'Archipel et le mont Balkan, mais la Thrace du temps d'Hérodote, le plus grand pays du monde après l'Inde, la Thrace qui comprend le pays des Gètes et qui s'étend jusqu'au Danube (2), la Thrace où, à la date des conquêtes dont il s'agit, les Thraces n'étaient point encore parvenus, pas plus qu'ils n'étaient alors arrivés en Asie-Mineure : car les Teucriens, ou Pélasges de Troade, ont précédé en Asie-Mineure les Dardaniens ou Thraces de Troade (3). Après la conquête des contrées septentrionales de la Grèce par les Thraces et les Illyriens, un groupe de Pélasges garda son autonomie dans les régions septentrionales de la péninsule hellénique. Il était désigné par le nom de Paiones ou Péoniens. Les Péoniens, comme nous l'apprend Hérodote, n'avaient pas oublié leur origine asiatique et se disaient descendants des Teucriens (4). On se rappelait, au temps de Polybe, qu'à une époque reculée ils avaient possédé la Macédoine, alors connue sous le nom d'Emathie (5) et au nord de laquelle l'invasion hellénique les avait repoussés dans un petit canton resserré entre les Macédoniens au sud, les Illyriens à l'ouest, les Thraces à l'est et au nord (6). Justin est d'ac-

daient des Teucriens, l. V, c. 122; l. VII, c. 43, édition Didot-Dindorf, p. 277, 333.

(1) Hérodote, l. VII, c. 20, Didot-Dindorf, p. 327.

(2) Hérodote, l. V, c. 3, édition Didot-Dindorf, p. 240; cf. l. IV, c. 93, p. 210; cf. Strabon, l. VII, c. 3, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 245. Les Daces aussi étaient Thraces, Strabon, l. VII, c. 3, § 13, p. 253.

(3) Apollodore, l. III, c. 12, § 1, Didot-Mueller, *Frag. hist. græc.*, t. I, p. 169; Diodore de Sicile, l. IV, c. 75, Didot-Mueller, t. I, p. 244.

(4) Hérodote, l. V, c. 13, édition Didot-Dindorf, p. 243. Sur leurs habitations lacustres au v[e] siècle voir *ibid.* V, 16.

(5) Polybe, l. XXIV, c. 8, § 4, 2[e] édition Didot, p. 689; cf. Strabon, l. VII, fragment 11, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 275.

(6) Diodore de Sicile, l. XVI, c. 22, § 3, éd. Didot-Mueller, t. II, p. 81; Strabon, l. VII, fragment 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 274.

cord avec Polybe ; suivant lui, le plus ancien nom de la Macédoine est Emathie : on l'appelait aussi alors Péonie, dit-il, et ses habitants étaient Pélasges (1). Les Péoniens furent un des peuples ennemis que les Hellènes trouvèrent en Grèce, à leur arrivée ; aussi Homère nous montre-t-il les Péoniens à côté des Pélasges proprement dits dans l'armée de Priam (2), à ce siége de Troie qui est une sorte de poétique résumé des guerres par lesquelles la race hellénique consomma son installation sur le sol de la Grèce. Les Péoniens ou Teucriens, *Teucroï*, ces Pélasges établis sur les côtes de la Macédoine, paraissent identiques aux Takkaro, peuple maritime de la Grèce, qui, sous le règne de Ramsès III, à la fin du quatorzième siècle, attaqua inutilement l'Egypte à deux reprises, l'une du côté de l'occident, l'autre du côté de l'orient (3). Un souvenir des relations entretenues entre les Teucriens et les ennemis occidentaux de l'Egypte nous a été conservé par Pindare et par Hérodote. Pindare nous parle d'une colonie troyenne à Cyrène en Libye. Suivant Hérodote, les Maxues (Maxyes), ou Libyens nomades, établis à l'est du fleuve Triton dans la régence actuelle de Tripoli, se seraient dits originaires de Troie (4). Batta, roi des Libyens, qui attaqua l'Egypte sous Ramsès II (5), porte presque le même nom que Bateia, fille de Teucros et femme de Dardanos (6). Les Pélasges connus sous le nom de Teucriens, auraient donc fondé, au quinzième siècle avant notre ère, une colonie sur les côtes africaines de la Méditerranée (7). Ils y étaient arrivés par l'île de Crète qu'ils possédaient aussi. Teucros, roi de Troade, est surnommé Crétois dans les histoires troyennes

(1) Justin, l. VII, c. 1, édition Teubner-Iéep, p. 51.
(2) *Iliade*, II, 848.
(3) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 437-440.
(4) Pindare, *Pythica*, V, 82-86, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 134. Hérodote, l. IV, c. 191, édition Didot-Dindorf, p. 236. On suppose les Maxues identiques aux Maschouasch des inscriptions hiéroglyphiques. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 427.
(5) Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 429.
(6) Diodore de Sicile, l. IV, c. 75, édition Didot-Mueller, t. I, p. 244. Apollodore, l. III, c. 12, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 169. Comparez *Bottia*, nom pélasgique de la Macédoine, suivant Justin, VII, 1.
(7) Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 427, et t. III, p. 155, prend ces Pélasges pour des Indo-européens.

et dans les *Troïques* d'Hégésianax (1), et les Teucriens de Crète sont identiques aux Pélasges de Crète mentionnés par Homère, comme aux Pelesta des monuments égyptiens.

Les *Musoï* ou Mysiens associés, dans le récit d'Hérodote, aux Teucriens qui, longtemps avant la guerre de Troie, passèrent d'Asie-Mineure en Thrace, sont, comme les Teucriens et les Péoniens, des Pélasges. Tandis que, suivant Justin, la Macédoine s'est anciennement appelée Péonie et a été alors possédée par les Pélasges, Hellanique nous la montre occupée par les Mysiens qui l'habitent avec les Macédoniens quand cette peuplade grecque vient s'y établir (2). Ces Mysiens d'Hellanique sont identiques aux Péoniens de Justin. Les Mysiens de Macédoine disparurent de bonne heure, mais ceux du nord, cantonnés sur les deux rives du Danube (3), au milieu des tribus thraces, s'y maintinrent assez longtemps pour donner leur nom à une province romaine, à la Mésie. Les Mysiens étaient, suivant Strabon, le même peuple que les *Maiones* (4), et les Maiones sont les anciens habitants de la Lydie (5), relégués dans la Maionie en Mysie (6), après la conquête de leur pays par les *Ludoï* ou Lydiens proprement dits, c'est-à-dire par le peuple sémitique, appelé *Rutennu* dans les monuments égyptiens, et que nous connaissons sous le nom d'Assyriens. C'est sur les Mysiens d'Asie que les Thraces, qui étaient des Indo-européens de la branche européenne, ont conquis la Bithynie (7), comme ils avaient précédemment conquis, sur les Mysiens d'Europe ou *Paiones*, le pays connu depuis sous le nom de Thrace. Les Mysiens ha-

(1) Hégésianax, fragment 5, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 70; cf. t. I, p. 63, Hellanique, fragment 130; p. 238, Ephore, fragment 21. Hégésianax d'Alexandrie en Troade, écrivait aux environs de l'an 200 avant J.-C.

(2) Hellanique, fragment 46, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 51.

(3) Strabon, l. VII, c. 3, § 2; l. XIII, c. 8, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 245, 489.

(4) Strabon, l. XII, c. 3, § 20, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 471.

(5) Hérodote, l. I, c. 7; l. VII, c. 74, édition Didot-Dindorf, p. 3, 340. Aristote, fragment 274, met en Lydie un roi du nom de Maiôn : Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 186.

(6) Strabon, l. XII, c. 8, § 12, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 493.

(7) Strabon, l. XII, c. 3, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 464.

bitaient près de l'Olympe, en Troade, comme les Teucriens qui sont de la même famille; et à l'arrivée des Phrygiens, c'est-à-dire des Thraces, ils se retirèrent vers la source du Caïque près de la Lydie, nous dit Xanthos, le plus ancien historien de ce pays (1).

La forme égyptienne du nom des *Musoï* ou Mysiens est Masa. Après l'établissement des Dardaniens, autrement dits Thraces ou Phrygiens, en Troade, les Masa furent, avec les Dardaniens, alliés des Syriens contre Ramsès II, roi d'Egypte (2) vers 1400. Les Maxues d'Hérodote, qui apparaissent dans les monuments égyptiens sous le nom de Maschuasch, qui habitaient en Afrique à l'ouest de l'Egypte et qui furent battus par Meneptah, roi d'Egypte, au quatorzième siècle avant notre ère, paraissent tirer leur nom de celui des Masa ou Mysiens : ils se disaient originaires de Troie (3). Nous les avons déjà rapprochés des Takkaro ou *Teucroï* dont le nom tantôt est un synonyme de celui des Mysiens, tantôt désigne une variété de ce peuple, toujours une des branches de la famille pélasgique.

Mais revenons à la Grèce. Avant de nous occuper des Teucriens, des Péoniens et des Mysiens, nous avons déjà parlé d'un autre débris de l'empire pélasgique au nord du Pénée. Ce sont ces Pélasges-Tursènes qui habitaient, au temps de Thucydide, la presqu'île du mont Athos (4). Les Perrhaïbes étaient un autre reste des Pélasges dans la même région. Ils occupaient un pays montueux près de l'Olympe et du Tempé, au nord du Pénée, et paraissent aussi s'être étendus un peu au sud de ce fleuve. Le poète Simonide, qui vivait en l'an 500 avant notre ère, les appelle Pélasgiotes (5).

La conquête pélasgique ne s'arrêta pas au Pénée. Héro-

(1) Strabon, l. XII, c. 8, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 490. Il resta cependant encore des Mysiens plus au nord, par exemple à Kios, sur la mer de Marmara : Hérodote, V, 122, édition Didot-Dindorf, p. 277.

(2) De Rougé, dans la *Revue archéologique,* t. XVI, p. 96 ; cf. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 410, 421, Brugsch, *Hist. d'Egypte*, 2e édit., p. 130.

(3) Hérodote, l. IV, c. 191, édition Didot-Dindorf, p. 236.

(4) Thucydide, l. IV, c. 109, édition Didot-Haase, p. 192. Ce passage est cité par Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 25, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 30; cf. Strabon, l. VII, fragment 35, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 280.

(5) Strabon, l. IX, c. 5, § 20, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 379. Il n'y a pas à tenir compte de l'assertion d'Appien qui place les Perrhai-

dote nous apprend que les Pélasges ont occupé autrefois toute la Grèce (1); qu'elle s'est même appelée Pélasgie avant de s'appeler Hellade (2). Euripide, plus précis qu'Hérodote, dit que les habitants de la Grèce se sont nommés Pélasgiotes avant de s'appeler *Danaoï* (3); car Danaos désigne proprement la période égypto-phénicienne de l'histoire grecque qui est bien postérieure à la période pélasgique. A une date plus rapprochée de nous, le nom de Danaos est encore employé par Homère comme terme générique pour désigner la race grecque, soit que le nom d'Hellen n'eût pas encore, au temps d'Homère, acquis la valeur ethnographique qu'on lui attribua plus tard (4), soit que les traditions phéniciennes tinssent dans la légende chantée par Homère, une place plus grande que les traditions helléniques. Les Pélasges ont donc précédé en Grèce la race de Danaos. Ainsi les Pélasges occupèrent la Thessalie d'où les fils de Deucalion, c'est-à-dire les Hellènes, devaient plus tard les chasser (5), et dont cependant un quart portait encore le nom de Pélasgiotide, au cinquième siècle avant notre ère, suivant le témoignage contemporain d'Hellanique de Lesbos, et le conserva même après la conquête romaine, comme nous l'apprend Ptolémée (6). C'est là que se trouvait le Pélasgicon-Argos d'Homère (7). En Epire, les Pélasges fondèrent, suivant Ephore, l'oracle de Dodone mentionné comme pélasgique par Homère et par Hésiode (8), environ cinq siècles avant cet écrivain.

bes parmi les peuples Illyriens, *De rebus illyricis*, c. 2, édition Didot, p. 271. Il confond les Pannoniens et les Péoniens, et voilà pourquoi il considère ces derniers comme Illyriens.

(1) Hérodote, l. VIII, c. 44, édition Didot-Dindorf, p. 396.

(2) Hérodote, l. II, c. 56, p. 90.

(3) Euripide dans son Archélaos, cité par Strabon, l. V, c. 2, § 4, et l. VIII, c. 6, § 9, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184, 319.

(4) Voir cependant sur cette question Strabon, l. VIII, c. 6, § 6, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 318.

(5) Diodore, l. V, c. 61, édition Didot-Mueller, t. I, p. 292.

(6) Hellanique, fragment 28, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 49; cf. Hécatée, fragment 112, dans le même volume, p. 8. Ptolémée, édition Wilberg, l. III, c. 12, p. 221, édit. Nobbe, l. III, c. 13, § 16, t. I, p. 195.

(7) *Iliade*, II, 681, cité par Strabon, l. VIII, c. 6, § 5, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 317.

(8) Homère, *Iliade*, XVI, 233; Hésiode, fragment 134 (Périple), édition

En effet, suivant Strabon, beaucoup d'auteurs avaient appelé pélasgiques les peuples de l'Epire, parce que les Pélasges avaient étendu leur domination jusqu'à cette province de la Grèce (1). Le nom des Pélasges n'est pas étranger à l'histoire de la Béotie où, avec l'aide des Thraces, ils luttèrent contre les colons Phéniciens amenés par Cadmos (2). Nous avons déjà signalé le rôle important que jouent les Pélasges dans les plus anciennes traditions de l'Attique. Suivant Hérodote, les Pélasges d'Athènes venaient de Samothrace (3). L'île de Samothrace, comme les îles voisines d'Imbros et de Lemnos, est située au nord de l'Archipel, dans le voisinage de la Troade, et ces trois îles sont vraisemblablement du nombre des premiers pays qu'ont dû occuper les marins pélasges quand, partant d'Asie, ils ont commencé à s'aventurer sur les côtes de l'Europe. Lemnos et Imbros appartenaient encore aux Pélasges du temps du roi Darius, fils d'Hystaspe; c'est Hérodote qui nous l'apprend, et Anticlide, qui écrivait un peu plus d'un siècle après lui, nous le confirme (4). Nous ne devons pas séparer ces textes du passage où Pausanias nous parle d'un temple fondé à Athènes par le fils de Tursène, en ajoutant que Tursène était né de l'union d'Hercule avec la femme lydienne (5). Cette femme lydienne, c'est Omphale, fille de Jardanos, reine de Lydie, à qui Tmolos son époux

Didot, p. 62; Strabon, l. VII, c. 7, § 10, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 272; Ephore, fragment 54, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 247-248.

(1) Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184.

(2) Strabon, l. IX, c. 2, § 3, 25, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 344, 352.

(3) Hérodote, l. II, c. 51, édition Didot-Dindorf, p. 89.

(4) Hérodote, l. V, c. 26, et l. VI, c. 138, 140 : édition Didot-Dindorf, p. 247, 316, 317; cf. Anticlide cité par Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184.

(5) Pausanias, l. II, c. 21, § 3, édition Didot-Dindorf, p. 97. Cette tradition donnerait aux Tursènes et à la seconde race des rois de Lydie, c'est-à-dire à celle des Héraclides, la même origine divine : voir Hérodote, l. I, c. 7, 94; l. VII, c. 74 : édition Didot-Dindorf, p. 3, 32, 33, 340. Strabon, l. V, c. 2, § 2, prétend concilier les deux systèmes en faisant d'Atys, chef de la première race des rois de Lydie père de Tursène suivant Hérodote, un fils d'Hercule et d'Omphale (édition Didot-Mueller et Duebner, p. 182). Le dieu oriental du soleil pouvait tout aussi bien avoir donné naissance à la première race qu'à la seconde.

avait laissé le trône (1). Hercule a eu de la même femme, qu'Hérodote appelle une esclave de Jardanos, un fils de qui est descendue la seconde race, la race assyrienne, des rois de Lydie (2). Le récit de Pausanias, écrit six siècles après Hérodote, est d'accord avec le récit du grand historien sur le fait de la migration des Tursènes à l'occident. Il en diffère en faisant passer les Tursènes par Athènes. Mais cette indication géographique que Pausanias nous donne est d'accord avec les autres textes que nous avons réunis. Enfin les auteurs qui attestent l'origine commune des Teucriens ou anciens habitants de la Troade, et des anciens habitants de l'Attique, ont été inspirés par les mêmes traditions, bien que l'orgueil grec ait défiguré ces traditions en intervertissant l'ordre des temps et des lieux, en donnant à l'émigration l'Attique pour point de départ et la Troade pour point d'arrivée, en faisant un Athénien de Teucros (3), fils du Scamandre (4).

A l'ouest des Pélasges de l'Attique et de la Béotie, nous trouvons les Courètes (Curètes) établis en Eolie et en Acarnanie (5). Leur origine est la même que celle des Pélasges. En effet, suivant Hésiode, les Courètes descendent des cinq filles que Hécataios eut de la fille de Phoroneus (6). Or c'est aussi de Phoroneus que descendent les Pélasges. Phoroneus est père de Niobé, mère de Pélasgos (7), ou d'Argos, autre personnification de la race pélasgique, parce que cette race avait fondé la ville d'Argos (8).

(1) Apollodore, l. II, c. 6, § 3, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 143; Ephore, fragment 9, *ibidem*, p. 235; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 28, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 33.

(2) Hérodote, l. I, c. 7, édition Didot-Dindorf, p. 3; Apollodore, l. II, c. 7, § 8, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 148.

(3) Phanodème, fragment 8, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 367. Cet auteur vivait au quatrième siècle et paraît avoir été athénien. En tout cas, c'est un admirateur systématique d'Athènes, *ibidem*, p. LXXXIII. Strabon, l. XIII, c. 1, § 48, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 517.

(4) Apollodore, l. III, c. 12, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 169.

(5) Homère, *Iliade*, IX, vers 529 et suivant; Strabon, l. X, c. 3, §§ 1 et 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 397, 398.

(6) Hésiode, édition Didot, fragment 91, p. 57.

(7) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 11, édition Teubner-Kiessling, p. 13.

(8) Pausanias, édition Didot-Dindorf, l. II, c. 22, § 5, p. 99; c. 34, § 4, p. 118, cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 29.

D'ailleurs, les Courètes sont identiques aux Dactyles idéens (1), lesquels étaient d'autre race que les Corybantes (2), c'est-à-dire n'étaient point Thraces, et venaient du mont Ida, en Phrygie, d'où ils gagnèrent la Samothrace (3), puis le continent européen.

Si, passant l'isthme, nous arrivons à la presqu'île qu'on appelle aujourd'hui Morée, autrefois Péloponnèse, ce sont encore des Pélasges que nous trouvons. Le Péloponnèse tout entier, suivant Acusilas et Ephore, s'est appelé Pélasgie (4). Dans les *Suppliantes* d'Eschyle, Danaos arrivant à Argos avec ses 50 filles, y est reçu par Pélasgos. Le même poète, dans son *Prométhée enchaîné*, appelle Pélasgie la terre d'Argos (5). Hérodote associe l'épithète de Pélasges au nom des Arcades, habitants de la partie centrale du Péloponnèse (6), et Lycaon, premier roi d'Arcadie, suivant une tradition que nous a conservée Hésiode, était fils de Pélasgos (7). C'est ce que nous répète Pausanias dans l'ouvrage où il a recueilli les traditions encore subsistantes de son temps sur l'histoire locale de la Grèce (8). Et suivant Hérodote, les Arcades-Pélasges ont aussi habité l'Ionie en Asie-Mineure (9).

Nous croyons devoir reconnaître pour Pélasges les Caucons établis dans la partie occidentale du Péloponnèse (10).

(1) Strabon, l. VII, fragment 50, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 283; Pausanias, l. V, c. 7, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 237; Diodore de Sicile, l. V, c. 65, édition Didot-Mueller, t, I, p. 294-295.

(2) Pausanias, l. VIII, c. 37, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 413.

(3) Ephore, fragment 65, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 253; cf. Diodore de Sicile, l. V, c. 64, édition Didot-Mueller, t. I, p. 294.

(4) Acusilas, fragment 11; Ephore, fragment 54, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, p. 101, 248; cf. Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184.

(5) Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 860, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 9.

(6) Hérodote, l. I, c. 146, édition Didot-Dindorf, p. 49.

(7) Hésiode, fragments 98, 99, 198, édition Didot, p. 57, 67; cf. Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184. Ephore, fragment 54, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 247; cf. Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 183-184.

(8) Pausanias, l. VIII, c. 1-4, édition Didot-Dindorf, p. 364-367.

(9) Hérodote, I, 146, édition Didot-Dindorf, p. 49.

(10) Strabon, l. VII, c. 7, § 1, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 266;

Les Caucons passaient pour être de même race que les Arcadiens, c'est-à-dire que les Pélasges installés au centre du Péloponnèse (1). C'est ce qu'on a exprimé en d'autres termes en disant que Caucon était fils de Lycaon, fils lui-même de Pélasgos (2). Homère qui, dans l'Odyssée, donne les Caucons pour un peuple du Péloponnèse (3), les mentionne, dans l'Iliade, parmi les auxiliaires des Troyens (4), et semble par là les placer en Asie. En effet, Caucon passait pour fils de Kélaïnos (5), et Kélaïnos, fils de Poséïdôn (Neptune), avait fondé, près des sources du Méandre, en Phrygie, la ville de Kélaïnaï (6), plus tard supplantée par Apamée (7). Encore une tradition qui se rapporte à l'origine asiatique des populations pélasgiques.

Une preuve de l'unité de l'empire pélasgique ou au moins des relations d'intimité qui existaient entre les Pélasges des côtes de l'Asie-Mineure et ceux du Péloponnèse, est la partie historique de la légende de Pélops. Tantale, son père, régnait sur les Pélasges d'Asie-Mineure quand l'invasion des Assyriens le renversa du trône. En effet, suivant Diodore de Sicile, la Paphlagonie fut enlevée à Tantale par Ilos, petit-fils de Dardanos (8); et Ilos ou Ilu, dieu suprême des Assyriens, est la personnification de la domination assyrienne succédant en Troade et dans les contrées voisines à la domination des Thraces ou Phrygiens que personnifie Dardanos. Les états de Tantale étaient voisins des états de Dardanos : Tantale avait, nous dit Eschyle, élevé sur le mont Ida, un temple à Jupiter (9). D'autre

l. VIII, c. 3, § 3, p. 289, § 11, p. 294, § 16, p. 296; cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 30.

(1) Strabon, l. VIII, c. 3, § 17, éd. Didot-Mueller et Duebner, p. 296.

(2) Hécatée, fragment 375; Apollodore, l. III, c. 8, § 1, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 31, 163.

(3) *Odyssée*, III, 366.

(4) Homère, *Iliade*, X, 429.

(5) Pausanias, l. IV, c. 1, § 5, édition Didot-Dindorf, p. 172.

(6) Strabon, l. XII, c. 8, § 18, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 496.

(7) Strabon, l. XII, c. 8, § 15, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 494; cf. Pausanias, l. II, c. 5, § 3; l. X, c. 30, § 9, édition Didot-Dindorf, p. 74, 535.

(8) Diodore de Sicile, l. IV, c. 74, édition Didot-Mueller, t. I, p. 244. Sur la descendance de Dardanos, voir Homère, *Iliade*, XX, 215-232.

(9) Eschyle, fragment 155, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 111.

part, le mont Sipyle, qui tient dans sa légende une si grande place, était situé en Lydie près de Magnésie (1). Pélops aurait tiré des mines du Sipyle les richesses qu'il apporta d'Asie dans le Péloponnèse, ainsi nommé à cause de lui (2). De là, l'épithète géographique de lydien juxtaposée au nom de Pélops par certains auteurs (3), tandis qu'ailleurs il est qualifié de Paphlagonien (4). Ce furent, dit Pausanias, les armées victorieuses du phrygien Ilos qui forcèrent Pélops à s'enfuir d'Asie (5). Le phrygien Ilos est le même qu'Ilos, petit-fils de Dardanos et conquérant de la Paphlagonie, le même qu'Ilos vainqueur de Tantale dont nous avons parlé, d'après Diodore, quelques lignes plus haut, et qui n'était ni Phrygien ni descendant de Dardanos, mais le dieu national des Assyriens conquérants de la Phrygie, et maîtres du trône de Dardanos. Pélops arriva en Grèce par mer, d'où la légende qui fait de lui un favori de Poseïdôn (Neptune), dieu des mers, ce qui s'accorde avec les indications données plus haut sur l'importance de la marine pélasgique (6).

Après l'établissement des Hellènes en Grèce, il se fit une sorte de fusion fantastique entre les traditions des Pélasges vaincus et celles des conquérants. Hermès (Mercure), un des dieux helléniques, personnification du Crépuscule, précurseur du Jour, vainqueur de la Nuit étoilée, c'est-à-dire en grec d'Argos, devint le premier roi de la ville d'Argos dont il aurait fait présent à Pélops, et que Pélops, à son tour, aurait donnée à Atreus, père d'Agamemnon et de Ménélas (7). Telle est la version d'Homère. Il appelle

(1) Strabon, l. XIII, c. 8, § 2, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 489; cf. Pindare, *Olympiacæ*, I, 38, édition Teubner-Schneidewin, p. 7.
(2) Thucydide, l. I, c. 9, éd. Didot-Haase, p. 4; cf. Strabon, l. XIV, c. 5, § 28, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 580.
(3) Pausanias, l. V, c. 1, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 228; Pindare, *Olympiacæ*, I, 24; IX, 9, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 6, 54.
(4) Istros, fragment 59, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 426.
(5) Pausanias, l. II, c. 22, § 3, édition Didot-Dindorf, p. 99. L'épithète de Phrygien jointe au nom de Pélops par Hérodote, l. VII, c. 8 et 11, a une valeur géographique et non ethnographique, veut dire originaire du pays appelé aujourd'hui Phrygie, et ne signifie pas de race phrygienne.
(6) Pindare, *Olympiacæ*, I, vers 25-26, 70-87, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 6, 9-10.
(7) Homère, *Iliade*, II, 103-107.

souvent Atrides, c'est-à-dire descendants d'Atreus, les deux princes hellènes; nulle part il ne les qualifie de Pélopides. C'est plus tard qu'on a imaginé de compter parmi leurs ancêtres le pélasge Pélops, Pélops vaincu et détrôné par leurs ancêtres quand la race victorieuse des Hellènes parvint à dominer seule sur le sol de la Grèce (1).

En effet, les Pélasges et les Hellènes sont d'origine complètement différente : les uns paraissent Chamites, les autres sont Indo-européens.

On pourrait cependant réunir un certain nombre de textes grecs dans lesquels ces deux races semblent se confondre en une. Ainsi dans les *Suppliantes* d'Eschyle, Danaos trouve, auprès d'Argos, sous le règne de Pélasgos, l'Hermès des Hellènes (2). Pélasgos dit aux Danaïdes qu'elles sont étrangères à l'Hellade (3) et il donne à ses sujets la qualification d'Hellènes (4). Hérodote traite à la fois les Athéniens de Pélasges et d'Ioniens (5) et les Ioniens sont un des rameaux de la race hellénique. Mais quand des conquérants s'établissent dans un pays déjà habité par un peuple dont la civilisation atteint un niveau rapproché du niveau de la leur, il est rare qu'ils exterminent ce peuple. Il se produit alors entre les vainqueurs et les vaincus une fusion plus ou moins complète; et il peut arriver que les vaincus, tout en perdant, avec leur langue, le signe principal de leur persistance, continuent à former l'élément le plus nombreux de beaucoup sinon le principal dans la population du pays. Une partie des Pélasges périrent dans les guerres d'où résulta l'établissement de la domination hellénique en Grèce, sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure et dans l'Archipel. Certains d'entre eux émigrèrent, et allèrent fonder en Italie un empire qui, après avoir tenu sous le joug Rome naissante, fut renversé par les efforts réunis des Samnites, des Romains et des Gaulois. D'au-

(1) Apollodore, l. II, c. 4, § 6, section 5, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 133. L'expression de Pélopide apparait pour la première fois dans Eschyle.
(2) Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, p. 42, vers 220.
(3) *Ibidem*, vers 237.
(4) *Ibidem*, p. 50, vers 914.
(5) Hérodote, l. I, c. 56, cf. VII, c. 161, édit. Didot-Dindorf, p. 17, 363.

tres, probablement les plus nombreux, restèrent en Grèce, en Asie-Mineure, dans les îles de l'Archipel, soit comme esclaves, soit comme hommes libres de caste inférieure, soit enfin par petits groupes indépendants et autonomes comme les Pélasges de l'Arcadie dans les montagnes du Péloponnèse (1).

Aussi à l'époque d'Hérodote, c'est-à-dire au cinquième siècle avant notre ère, la langue des Pélasges n'avait-elle pas disparu du monde grec. Non loin des Athéniens qui, en se soumettant à la domination hellénique, avaient abandonné leur langue pour accepter celle des conquérants, il y avait, près des côtes de l'Archipel, en Thrace, une ville habitée par des Pélasges qui avaient conservé leur langue primitive : c'étaient les habitants de Crestone, près du golfe de Thessalonique. Leur langue, la langue pélasgique, était complètement différente de la langue grecque; elle était barbare, c'est-à-dire étrangère, car tel est le sens du terme consacré par les usages grecs (2).

Les noms des dieux grecs étant d'origine indo-européenne, ou d'origine plus spécialement hellénique, étaient étrangers à la langue des Pélasges. Hérodote a donc raison de dire que les Pélasges primitifs ne connaissaient pas les noms des dieux ; mais il se trompe quand il prétend que ces noms sont venus d'Egypte aux Pélasges à une époque relativement récente, puis des Pélasges modernes aux Hellènes (3). Ce sont les Hellènes qui, avec leur langue, ont imposé aux Pélasges leur mythologie.

Les vieilles généalogies qui sont les monuments les plus anciens de l'histoire grecque, s'accordent avec les observations précédentes : tandis que les quatre personnages qui représentent les différents rameaux de la race grecque ont un auteur commun, nous ne trouvons entre eux et Pélas-

(1) Hérodote, l. VIII, c. 73, édition Didot-Dindorf, p. 403; cf. Hésiode, fragments 98, 99, 198, édition Didot, p. 57, 58, 67; Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller, p. 183-184; Pausanias, l. VIII, c. 1 et 2, édition Didot-Dindorf, p. 364-365.

(2) Hérodote, l. I, c. 57, édition Didot-Dindorf, p. 17; cf. Strabon, l. VII, c. 41, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 281. Suivant Strabon, la Crestonie aurait appartenu aux Péoniens, assertion qui s'accorde avec ce que nous avons dit de l'identité des Péoniens avec les Pélasges.

(3) Hérodote, l. II, c. 52, édition Didot-Dindorf, p. 89-90.

gos aucun rapport de parenté. Hellen est, suivant Hésiode, père de Doros, de Xouthos et d'Aïolos (1) ; Xouthos à son tour, est père d'Ion (2) et d'Achaïos (3). Doros, Aiolos, Ion et Achaïos sont les chefs des quatre familles entre lesquelles la race grecque se divise. Si l'on veut remonter plus haut qu'Hellen, père des deux premiers, aïeul des deux autres, on trouve Promêtheus qui eut de Purrha Hellen, et de Pandore Deucalion, père de Graïcos. Graïcos est, on sait, un synonyme d'Hellen (4) : aussi Deucalion, père de Graïcos, est-il ailleurs père d'Hellen (5). Promêtheus, aïeul ou père d'Hellen, est fils d'Iapetos (6), né de l'union du Ciel et de la Terre, d'Ouranos et de Gaïa (7).

Pélasgos est étranger à cette généalogie. Il est né de la Terre même, ou, pour nous servir du mot grec, il est autochthone, nous dit Hésiode (8). Il est fils de la vieille Terre, en grec de Palaichthon, suivant Eschyle (9). « Le « Pélasge semblable aux dieux a été, sur les montagnes à « la haute chevelure, mis au monde par la terre noire, « afin qu'il y eût une race de mortels. » Telles sont les paroles d'Asios de Samos qui écrivait environ 700 ans avant notre ère (10). Plus tard, on a fait à Pélasgos une généalogie plus compliquée : de l'Océan et de Téthus (Tethys), personnification féminine de la mer, naquit Inachos, rivière d'Argolide ; d'Inachos et de Mélia, fille de l'Océan, naquit Phoroneus, c'est-à-dire la fertilité. Phoroneus devint père de Niobé, et, fécondée par Jupiter, Niobé fut

(1) Hésiode, fragment 23, édition Didot, p. 49. Un des fils d'Aïolos fut Macédon, d'où les Macédoniens; Hellanique, fragment 46, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 51.

(2) Hérodote, l. VII, c. 94; l. VIII, c. 44, éd. Didot-Dindorf, p. 343, 396.

(3) Apollodore, l. I, c. 7, § 3, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 111; Strabon, l. VIII, c. 7, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 329; Pausanias, l. VII, c. 1, édit. Didot-Dindorf, p. 317.

(4) Hésiode, fragments 20 et 21, édition Didot, p. 49. Sur la synonymie de Graïcos et d'Hellen, voir Aristote, *Meteor.*, I, 14, et les autres textes cités par M. Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 559, col. 1; cf. p. 542.

(5) Apollodore, l. I, c. 7, § 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 111.

(6) Hésiode, *Théogonie*, vers 507-510.

(7) *Ibidem*, vers 126-136.

(8) Hésiode, fragment 97, édition Didot, p. 57.

(9) Eschyle, *Suppliantes*, vers 250, 5e éd., Teubner-Dindorf, p. 42.

(10) Didot-Duebner, *Asii... fragmenta*, 2, p. 1.

mère de Pélasgos (1). Tel est le récit d'Apollodore suivi par Denys d'Halicarnasse (2). Phoroneus est déjà connu d'Hésiode qui fait de lui l'aïeul maternel des Courètes (3), et les Courètes sont un rameau de la race pélasgique; ailleurs Phoroneus est père de Car, auteur de la race carienne (4) qui, comme les Pélasges, venait d'Asie-Mineure quand elle est arrivée en Grèce. Une autre généalogie fait Pélasgos fils de Triopas (5) ou Triopes, né lui-même de l'union du Soleil avec Rhodos, c'est-à-dire avec l'île de Rhodes (6), située comme on sait à l'orient de la Grèce, sur les côtes de l'Asie-Mineure, qui lui a vraisemblablement fourni ses premiers habitants.

Ces légendes sont d'accord pour exclure tout lien de parenté entre Hellen et Pélasgos.

Une des plus curieuses est celle qui fait descendre Pélasgos de Phoroneus, père de Car, suivant la tradition mégarienne. On sait que Mégare était une colonie carienne. Hérodote a recueilli en Carie même la tradition des Cariens; or, suivant cette tradition, *Ludos*, ancêtre des Lydiens, et *Musos*, ancêtre des Mysiens, sont frères de Car (7). Mais comme en outre Ludos est frère de *Tursênos* (8), et que tous deux sont fils d'*Atus* ou *Atys* (9), il semble résulter de là que Car et Musos comme Ludos et Tursénos sont tous quatre issus d'Atus ou Atys (10). Ce dernier a pour père

(1) Apollodore, l. II, c. 1, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p, 125.

(2) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 11, 17, édition Teubner-Kiessling, p. 13, 21. Sur Niobé, fille de Phoroneus, voir aussi Diodore de Sicile, l. IV, c. 14, édition Didot-Mueller, t. I, p. 198.

(3) Hésiode, fragment 19, édition Didot, p. 57.

(4) Pausanias, l. I, c. 39, § 5, édition Didot-Dindorf, p. 58, dit que c'est la tradition mégarienne.

(5) Hellanique, fragment 37, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græc.*, t. I, p. 49-50; Pausanias, l. II, c. 22, éd. Didot-Dindorf, p. 99.

(6) Hellanique, fragment 107, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 59; Zénon de Rhodes, fragment 2, *ibidem*, t. III, p. 176, cité d'après Diodore, l. V, c. 56, éd. Didot-Mueller, t. I, p. 289.

(7) Hérodote, l. I, c. 171, édition Didot-Dindorf, p. 56; cf. Strabon, l. XIV, c. 2, § 23, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 562.

(8) Hérodote, l. I, c. 94, édition Didot-Dindorf, p. 32.

(9) Hérodote, l. I, c. 7; l. VII, c. 74, édition Didot-Dindorf, p. 3, 340. Xanthos, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 36.

(10) Suivant Xanthos, fragm. 2, Atys est père de Torrhèbe, et Car

Manès qui a un autre fils nommé *Cotus* ou *Cotys* et père d'*Asias* (1). Il y a une grande ressemblance entre le nom d'*Atus* et celui de *Cotus*, et les deux paraissent fort proches parents du nom des Kheta si fréquent dans les hiéroglyphes d'Egypte, de celui des Khatti vaincus par Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, de celui des Héthéens bibliques, ou, si l'on aime mieux, du nom de Heth, fils de Chanaan et petit-fils de Cham (2). Les Héthéens-Kheta ont été les chefs des conquérants connus sous le nom de Pasteurs qui ont conquis l'Egypte environ 2400 ans avant notre ère. Ils ont occupé, au temps d'Abraham, une partie de la Palestine; ils ont possédé un empire belliqueux entre la Méditerranée, l'Euphrate et le Taurus du quinzième au douzième siècle avant notre ère. Le groupe de peuplades chamitiques dont ils étaient les chefs paraît avoir envahi l'Asie-Mineure d'abord, l'Europe orientale ensuite vers l'époque où il fit la conquête de l'Egypte. Ces deux migrations simultanées, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-ouest, auraient été la conséquence de l'établissement des Iraniens dans la région de l'Asie centrale située au sud de la mer Caspienne. Les Iraniens auraient à la fois chassé les Phéniciens des bords du golfe Persique (3), et pris Babylone (4); ceux des vaincus qui auraient voulu rester libres auraient fui vers l'ouest, seraient devenus les Pasteurs en Egypte, les Pélasges-Tursènes en Asie-Mineure. Le nom de Manès, premier ancêtre des Pélasges-Tursènes, ne devrait donc pas être rapproché de l'allemand *Mann* « hom-

fils de Torrhébie vraisemblablement fille de Torrhèbe. Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 36.

(1) Hérodote, l. IV, c. 45, édition Didot-Dindorf, p. 196.

(2) *Genèse*, c. X, v. 15; c. XXIII, v. 3. Lenormant, *Manuel*, t. III, p. 12. Cf. t. I, p. 361, 374, 396, 397, 400, 410, 422, 438, 439, 441; t. II, p. 39, 62. Cet Atys ne doit pas être confondu avec le dieu phrygien du même nom, qui porte un nom indo-européen, Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 90. Nous avons dit plus haut que les Pélasges et les Philistins sont le même peuple. Les Philistins, d'après la Genèse, descendent de Mesraïm, frère de Chanaan (X, 6, 13, 14) et, par conséquent ils sont dans la généalogie biblique les cousins germains des Héthéens.

(3) Hérodote, l. I, c. 1; l. VII, c. 89, édition Didot-Dindorf, p. 1, 343; Lenormant, *Manuel*, t. III, p. 314. Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 820-821.

(4) Bérose, fragment 11, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 503-504. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 22, 307, 327-330.

me, » ni du sanscrit *Manu* (1). Manes serait le premier ancêtre des Chamites dans les généalogies fabuleuses de l'Asie-Mineure. Il faudrait le rapprocher de Ména, premier roi des Egyptiens (2), de Minos, personnification de la colonisation phénicienne en Grèce. Les Egyptiens, les Phéniciens sont des Chamites comme les Héthéens et les Philistins. Le nom de Manes, père d'Atys, serait donc un mot chamite. Il n'est pas indo-européen. Il n'est pas non plus sémitique. Ce ne sont pas les Sémites qui ont les premiers envoyé des colonies dans l'Asie-Mineure; et les plus anciennes populations civilisées de cette presqu'île seraient de la race de Chanaan, fils de Cham. Les Sémites arrivèrent plus tard. Lud, fils de Sem, personnifie, dans la Bible, l'invasion sémite en Lydie (3). Cette invasion se fit quand Ninus, roi d'Assyrie, suivant Ctésias, personnification de la royauté sémite de Ninive, suivant les modernes, conquit l'Asie-Mineure (4). La substitution de la dynastie des Héraclides à celle des Atyades correspond en Lydie à cette conquête (5); en Troade cette conquête est indiquée par les noms d'Ilos et d'Assarakos placés par Homère dans la généalogie royale de Troie (6). Elle est confirmée par la tradition suivant laquelle Teutame, roi d'Assyrie, aurait envoyé une armée au secours de Priam, roi de Troie, en guerre avec les Grecs (7). La conquête de l'Asie-Mineure par les Sémites d'Assyrie eut lieu après la chute de l'empire chaldéen ou chamite de Babylone, renversé par Thoutmès III, roi d'Egypte, au seizième siècle avant J.-C.; elle se fit après l'établissement du royaume indépendant d'Assyrie qui fut la conséquence de la ruine de l'empire chaldéen, et qui date du quinzième siècle. Environ mille

(1) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 2e édition, p. 147.

(2) Brugsh, *Histoire d'Egypte*, 2e édition, p. 30, cf. Hérodote, l. II, c. 4, 99, édition Didot-Dindorf, p. 73, 102.

(3) *Genèse*, c. X, v. 22; cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 75.

(4) Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, 2, p. 14.

(5) Hérodote, l. I, c. 7, édition Didot-Dindorf, p. 3.

(6) *Iliade*, XX, 239-240.

(7) Cephalion, fragment 1, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 627; cf. Grote, *Histoire de la Grèce*, traduction Sadous, t. II, p. 17.

ans avant cette date, mille ans avant la conquête de l'Asie-Mineure par les Sémites d'Assyrie, les Chamites désignés par le nom de Pélasges dans la tradition grecque, ont envahi l'Asie-Mineure et l'Europe occidentale, et, bien qu'ils ne sussent pas encore l'art de cultiver les céréales, ils ont apporté aux habitants des cavernes de la Grèce une civilisation inconnue jusque-là dans ce pays (1). Ils y ont aussi apporté diverses traditions que l'on peut encore aujourd'hui distinguer des traditions implantées sur le sol grec à une date postérieure par les Thraces ou les Hellènes. Nous pouvons citer comme exemple le déluge dit d'Ogygès qui aurait eu lieu en Attique quand Phoroneus, père de Pélasgos, régnait à Argos (2). Voilà un souvenir conservé par la race pélasgique et qui remonte à l'époque où Cham, père des Chamites, et Japhet, père des Indo-européens, vivaient encore ensemble au centre de l'Asie. Ce fut en Grèce ce que nous appellerons, si on nous le permet, la première édition du déluge biblique de Noë. Elle est placée au début de l'histoire des Pélasges d'Athènes. La seconde édition, celle-ci due aux Hellènes, est le déluge dit de Deucalion : c'est le même événement, mais le souvenir en a été apporté d'Asie par une autre route et par d'autres mémoires humaines. Ce souvenir a pris racine sur le sol grec avec le rameau hellénique des enfants

(1) L'origine chamite des Cariens est reconnue par Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 830, et par M. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 28. De là à admettre l'origine chamite des Pélasges, il n'y a qu'un pas. M. Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. II, p. 36, fait observer que le roi des Pélasges à Argos, lors de l'arrivée de Danaos, s'appelait Gélanor, suivant Apollodore, l. II, c. 1, § 4, et Pausanias, l. II, c. 19, § 3; que Gélanor paraît dérivé de *Gelan*, et que *Gelan* est, d'après Étienne de Byzance, un mot carien signifiant roi. Cette observation grammaticale est d'un grand poids quand on la rapproche des textes qui donnent à Car et à Pélasgos le même auteur : Phoroneus, père de Car (Pausanias, l. I, c. 39, § 5 et 6, édition Didot-Dindorf, p. 58), était père ou grand-père de Pélasgos. (Hellanique, fragment 37, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 50; Acusilas, fragments 11, 12, *ibidem*, p. 101; Apollodore, l. II, c. 1, § 1, *ibidem*, p. 125). Enfin il faut tenir compte de ce que le terme géographique Ludos, frère de Tursénos, est en même temps frère de Car suivant Hérodote.

(2) Acusilas, fragment 14, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 102. Castor, fragment 15, Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 176.

de Japhet; et comme l'histoire hellénique commence en Grèce après l'histoire pélasgique, le déluge dit de Deucalion est placé dans les récits des écrivains, à une date postérieure à celle du déluge dit d'Ogygès (1). On a été jusqu'à prétendre déterminer d'une manière précise l'intervalle qui séparait le déluge de Deucalion de celui d'Ogygès. Eusèbe, qui, dans sa chronique, résume les travaux des chronographes grecs, met juste 236 ans entre ces deux événements (2). On ne peut mieux montrer l'inanité des calculs compliqués que l'on a prétendu fonder sur les chiffres fournis par les chronographes grecs quand ils parlent de ces époques reculées.

Il est difficile de déterminer en quoi consistait la religion des Pélasges, puisque les noms de leurs dieux ont été remplacés par des noms grecs lors de la conquête hellénique. Ainsi, l'oracle pélasgique de Dodone fut consacré à Jupiter sous la domination des Hellènes, et voilà comment Homère donne à Jupiter les surnoms de Pélasgique et de Dodonéen (3). Les Hellènes prétendirent reconnaître leur Hermès dans un autre dieu pélasgique (4). Ils appelèrent Zeus (Jupiter), le dieu en l'honneur duquel les fils du pélasge Lycaon immolèrent un jeune garçon (5); Kronos (Saturne), le dieu auquel les Courètes sacrifiaient des enfants (6) : il est possible que ce soit le *Kronos* de la mythologie grecque qui nous présente surtout les traits du dieu principal des Pélasges.

Jupiter ou Zeus, dieu suprême des Indo-européens, accorde à Deucalion, père d'Hellen, l'empire sur les Lélèges : voilà comment Hérodote raconte le triomphe de la race hellénique sur les Phéniciens dominateurs de la Grèce, de l'Archipel, et des côtes de l'Asie-Mineure (7).

Homère expose d'une façon analogue les conquêtes des

(1) Apollodore, l. III, c. 8, § 2, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 164.
(2) Mai, *Eusebii chron.*, p. 49-50; Migne, *Patr. lat.*, t. 27, col. 142, 176.
(3) *Iliade*, XVI, 233.
(4) Hérodote, II, 51, édition Didot-Dindorf, p. 89.
(5) Apollodore, l. III, c. 8, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 163.
(6) Istros, fragment 47, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 424.
(7) Hésiode, fragment 25, édition Didot, p. 49.

Grecs sur les Pélasges : Zeus, c'est-à-dire le dieu suprême des Hellènes, détrône Kronos, c'est-à-dire le dieu principal des Pélasges, et, du haut du ciel, précipite sous terre (1) cette divinité qui, pendant l'âge d'or, régnait sur les autres dieux (2). On pourrait supposer que le vaincu serait ici le Baal ou Bel phénicien que les Grecs ont appelé *Kronos* (3), et que, par conséquent, l'âge d'or serait celui de la domination phénicienne. Mais les Phéniciens possédaient l'agriculture, et, des quatre âges mentionnés par Hésiode, le troisième, l'âge d'airain, ne la connaissait pas encore (4). Aussi l'époque phénicienne de l'histoire grecque ne paraît avoir exercé sur ce mythe aucune influence. Dans la succession des quatre âges, l'âge d'or ou le règne de Kronos, rappellerait donc la période de l'indépendance des Pélasges, sauf une sorte de mélange avec des traditions helléniques sur une époque de félicité identique au paradis terrestre de l'Ecriture Sainte (5).

L'importance de la marine des Pélasges est, de tous les caractères de leur civilisation, celui qui paraît s'être gravé le plus profondément dans la mémoire des peuples. Dans la liste des dominateurs de la mer conservée par Diodore, ils paraissent en tête avec les Lydiens ou *Maïones*, noms employés comme synonymes de Pélasge ou de Tursène (6). Les conquêtes des Thraces et la destruction définitive de l'empire des Pélasges dans la Grèce continentale par les Hellènes, ne ruinèrent pas la marine pélasgique; elles en diminuèrent seulement l'importance. Un hymne d'Homère nous a conservé une vieille légende grecque probablement d'origine thrace où se trouve peinte, sous une forme mythologique, la lutte de la religion et de la marine triomphantes des Thraces contre la marine et la religion des Pélasges, ou, en d'autres termes, des Tursènes. Il s'agit de *Dionusos*

(1) *Iliade*, XIV, 203-204.
(2) Hésiode, *Opera et dies*, v. 111.
(3) Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 225.
(4) Hésiode, *Opera et dies*, vers 151.
(5) M. Max Muller, *Lectures on the science of the language*, second series, 2e édition, p. 431, admet au contraire que *Kronos* serait d'invention grecque.
(6) Diodore de Sicile, l. VII, fragment 13, édition Didot-Mueller, t. I, p. 316; Didot-Mueller, *Ctesiæ... Fragmenta*, p. 180.

qu'on a prétendu plus tard identifier avec le *Liber* des Romains, et dont le mythe en Grèce, était le résultat de la fusion de deux mythes, l'un thrace, l'autre phénicien. Dionusos est enlevé par des pirates tursènes, et pendant la traversée il prend la forme d'un lion et change les forbans en dauphins (1). Chez Apollodore le caractère thrace de cette légende est très-nettement dessiné. C'est de Thrace que part Dionusos; de là il gagne Thèbes, puis Argos; et c'est en se rendant d'Icarie dans l'île thrace de Naxos, que des pirates tursènes, dont il avait loué le navire, veulent s'emparer de lui et le vendre comme esclave (2). Quand, vers l'année 1600, les marines combinées de la Phénicie et de l'Egypte succédèrent à celle de la Thrace dans la domination des mers, la marine des Pélasges ne fut pas détruite pour cela. Nous en trouvons la preuve dans le nom des Turshas que nous montre, au quatorzième siècle, l'inscription de Karnak; les Turshas ou Pélasges sont du nombre des puissances maritimes coalisées contre l'Egypte et vaincues par Ramsès III (3).

Les Pélasges conservèrent des établisssements dans un grand nombre des îles de l'Archipel à une époque bien postérieure à l'invasion hellénique. Ainsi Homère nous les montre en Crète juxtaposés aux Hellènes et aux successeurs de Minos, postérieurement à la guerre de Troie (4). Héro-

(1) Homère, hymne 6, édition Didot, p. 566.

(2) Apollodore, l. III, c. 5, § 2, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 155. Sur l'établissement des Thraces à Naxos, voyez Diodore de Sicile, l. V, c. 50, édition Didot-Mueller, t. I, p. 286.

(3) Vicomte de Rougé, extraits d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Egypte, par les peuples de la Méditerranée, vers le quatorzième siècle avant notre ère, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 35, 81, et spécialement p. 39, 43, 92, 93, 94, 96.

(4) Homère, *Odyssée*, XIX, 172-183; cf. Diodore de Sicile, l. V, c. 80, édition Didot-Mueller, t. I, p. 305. Ces Pélasges de Crète paraissent identiques aux Pelestas qui, sous Ramsès III, roi d'Egypte, vers la fin du XIVe siècle, prirent part à une coalition des peuples du nord contre ce prince (Chabas, *Etudes d'antiquité historique*, 2e édition, p. 235, 250, 254, 258, 259, 261-263, 284, 286-289). M. Chabas reconnaît l'identité des Pélasges avec les Pelestas mentionnés dans le document égyptien qu'il traduit; mais il ne veut pas admettre que les Pelestas soient en même temps identiques aux Philistins que la Bible fait originaires de Crète. Sa raison principale est que les Philistins étaient Chamites. La valeur de cette objection disparait si l'on admet avec nous que les Pélasges sont d'origine chamite.

dote nous parle d'eux comme ayant autrefois habité la Samothrace (1) et toutes les îles de l'Archipel occupées de son temps par les Ioniens, c'est-à-dire par un des rameaux de la race hellénique (2). La conquête de Lemnos par les Athéniens sur les Pélasges n'eut lieu qu'en l'an 509 avant notre ère (3); et quand, vers la même époque, les Perses s'emparèrent d'Imbros, cette île était encore pélasgique comme Lemnos (4). En 470, les Pélasges étaient encore maîtres de Scuros, aujourd'hui Skiro, qu'à cette date les Athéniens leur enlevèrent (5). Les Pélasges ont aussi possédé Lesbos (6), Chios (7), Samos (8) et Délos (9). Mais il ne paraît pas qu'ils aient gardé ces quatre îles aussi tard que Lemnos, Imbros et Skiro. Au cinquième siècle avant notre ère la marine pélasgique semble avoir disparu de l'Archipel; pour la retrouver alors, il fallait aller la chercher dans la nouvelle patrie qu'elle s'était conquise sur les côtes de l'Italie.

(1) Hérodote, l. II, c. 51, édition Didot-Dindorf, p. 89.
(2) Hérodote, l. VII, c. 95, édition Didot-Dindorf, p. 343, 344.
(3) Hérodote, l. VI, c. 137-140, édition Didot-Dindorf, p. 316-317; Diodore de Sicile, l. X, c. 19, § 6, édition Didot-Mueller, t. I, p. 347; t. II, p. 595.
(4) Hérodote, l. V, c. 26, édition Didot-Dindorf, p. 247; cf. Anticlide cité par Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184.
(5) Diodore de Sicile, l. XI, c. 60, § 2, édition Didot-Mueller, t. I, p. 393; cf. Nicolas de Damas, fragment 47, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 379.
(6) Hellanique, fragment 121, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 61; Diodore de Sicile, l. V, c. 81, édition Didot-Mueller, t. I, p. 305; Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184.
(7) Strabon, l. XIII, c. 3, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 531.
(8) Denys le Périégète, vers 534, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 137.
(9) Pélasgie est un des noms de l'île de Délos, suivant Etienne de Byzance, édition Westermann, p. 101.

CHAPITRE V.

LES ÉTRUSQUES OU PÉLASGES-TURSANES D'ITALIE.

Les Pélasges se sont établis en Italie à deux époques fort différentes, l'une antérieure aux premières invasions de la race indo-européenne dans l'Europe méridionale, l'autre postérieure à ces premières invasions.

La plus ancienne colonisation pélasgique en Italie est attribuée par les historiens grecs à *Oïnotros* et à *Peucétios*, fils de *Lucaôn* et petit-fils de *Pélasgos* (1). Leurs noms paraissent appartenir aux traditions des Arcadiens, habitants pélasgiques du Péloponnèse central. Ils sont antérieurs à l'introduction de l'agriculture dans cette contrée (2), c'est-à-dire à l'an 2000 ou environ avant notre ère. Les Peucétiens, dont les Dauniens paraissent une variété, s'établirent dans la région qu'on appela plus tard Apulie et

(1) Phérécyde, fragment 85; Apollodore, l. III, c. 8, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 92, 163.

(2) Pausanias, l. VIII, c. 3, § 5, c. 4, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 367; Strabon, l. VI, c. 3, §§ 7-11, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 234-237. Festus fait descendre les Dauniens d'un certain Daunus, originaire d'Illyrie. *Illyrica gens*, dans ce texte, est vraisemblablement un terme géographique et non ethnographique, et veut dire venu de la côte orientale de la mer ionienne.

Messapie, dans la Pouille et la terre d'Otrante des temps modernes; les *Oïnotroï* ou Œnotriens dans ce qui devint ensuite la Lucanie et le Bruttium, c'est-à-dire dans la Calabre et la Basilicate des modernes. Les Œnotriens eurent seuls un peu d'importance, et ils restèrent indépendants jusqu'à la conquête de leur pays par les Sicules ou Ligures qui lui donnèrent le nom d'Italie (1). Mais bien que sous le joug, ils subsistèrent distincts de leurs vainqueurs, et ce fut plus tard en s'appuyant sur eux que les Ombriens du sud ou Opiques expulsèrent d'Italie les Sicules. Deux historiens du cinquième siècle nous l'affirment. Les Sicules, rameau des Ligures, furent chassés d'Italie par les Oinotres et les Opiques si nous en croyons Antiochus de Syracuse (2), par les Ombriens et les Pélasges, si ce sont les expressions de Philiste de Syracuse (3) que nous reproduisons. Tous deux, suivant nous, en termes différents, expriment la même idée, puisque les Opiques sont une variété des Ombriens, les Oinotres ou Œnotriens une variété des Pélasges.

L'arrivée en Italie du rameau pélasgique connu sous le nom d'Etrusques est postérieure à ces événements, et les Etrusques ont pris dans l'histoire une bien autre importance que les Œnotriens et les Dauniens. Chassés de Grèce par la conquête indo-européenne, la plupart de ceux des Pélasges-Tursânes qui échappèrent à la mort et au joug hellénique allèrent fonder un empire nouveau à l'occident de la Grèce dans une contrée déjà occupée par les Indo-européens. L'Italie en effet, à la date de l'invasion étrusque, avait déjà vu se superposer deux couches de la race indo-européenne. D'abord les Sicules ou Ligures, de la famille thraco-illyro-ligure, avaient conquis l'Italie sur les Sicanes et les Œnotriens; puis le peuple indo-européen qu'on est convenu d'appeler italique, c'est-à-dire les Ombro-latins, avait chassé les Sicules de la plus grande partie de la Péninsule. Alors arrivèrent les Pélasges-Tursânes.

(1) Strabon, l. VI, c. 1, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 211.

(2) Antiochus, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 181; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édit. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.

(3) Philiste, fragment 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, l. I, p. 85. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.

Cet événement se place longtemps après l'expulsion des Pasteurs d'Egypte qui, vers l'an 1700 avant notre ère, apportèrent l'écriture aux Pélasges; car les Pélasges, à leur tour, introduisirent l'écriture en Italie. Ceux des Pélasges-Tursânes qui émigrèrent en Italie n'avaient pas encore changé de patrie quand au quatorzième siècle ils firent la guerre aux Egyptiens, la première fois sous Ménep-tah, la seconde sous Ramsès III. Ils furent chaque fois vaincus. Ces défaites sont rappelées par deux inscriptions égyptiennes. Dans la première de ces inscriptions, il s'agit d'une guerre entreprise contre les Egyptiens, sous le règne de Méneptah, par une coalition des peuples de l'occident et du nord. Un de ces peuples est les Tursânes, *Tursha*, suivant l'orthographe égyptienne; un autre est les *Achaïvoi*, rameau de la race hellénique. Les *Achaïvoi* apparaissent dans ce texte au singulier, *Achaïvos*, où, pour reproduire plus exactement l'orthographe égyptienne, *Akaiuasha*. Des termes du texte égyptien il résulte que les *Achaïvoï*, à cette date, n'occupaient point encore les îles de l'Archipel, mais un continent montagneux situé près de la mer (1). Dans la seconde inscription qui se rapporte au règne de Ramsès III, les Tursânes sont ligués avec les Takkaro ou Teucriens alors établis dans le pays qui, après l'invasion grecque, devint la Macédoine, ils sont ligués avec les *Daanau* ou Danaens d'Argos, avec les *Pelesta* ou Pélasges de Crète, avec les *Shardana* ou habitants de la Sardaigne et du Roussillon, enfin avec les Sicules (2).

La première des deux inscriptions, nous montrant les Pélasges momentanément alliés aux Hellènes, nous prouve qu'il y eut des interruptions dans la longue lutte qui eut pour résultat la domination exclusive de la race hellénique en Grèce. Un des derniers épisodes de cette lutte où les

(1) Vicomte de Rougé, extrait d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Egypte, par les peuples de la Méditerranée, vers le quatorzième siècle avant notre ère, dans la *Revue archéologique*, t. XVI, p. 94-96. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 189, 191, 199, 208, 209.

(2) Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 290, 292, 296-307; cf. de Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. II, p. 220; F. Lenormant, les *Premières civilisations*, t. II, p. 419; *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. I, p. 440.

Pélasges auraient eu pour alliés les Thraces, plus anciennement leurs ennemis, serait la guerre de Troie. La liste des peuples qui formaient l'armée de Priam et celle d'Agamemnon, au deuxième chant de l'Iliade, est un des monuments ethnographiques les plus anciens et les plus curieux que nous possédions. Déjà à cette époque, les Pélasges de l'Arcadie, dans le Péloponnèse, ceux de Thessalie et de l'Attique étaient tombés sous le joug hellénique (1); les Phéniciens de Crète étaient devenus Grecs (2). Mais dans l'armée troyenne nous trouvons des Pélasges restés libres sans perdre leur nom générique dans une région indéterminée d'Europe ou d'Asie (3), des Péoniens, *Païones*, c'est-à-dire des Pélasges qui ont changé de nom et qui n'ont pu garder leur indépendance qu'en se cantonnant dans un petit espace au nord de la Macédoine, entre les Thraces à l'est et les Illyriens à l'ouest (4); nous y trouvons aussi des Thraces (5), des Phrygiens (6), c'est-à-dire encore des Thraces, des Dardaniens (7), second synonyme du nom de Thrace. A l'époque de la guerre de Troie, les Hellènes, maîtres de la Grèce continentale, continuent, sur les côtes de l'Asie-Mineure, la conquête des pays dont les Pélasges et les Thraces se sont précédemment disputé l'empire. C'est postérieurement à cette guerre qu'on doit placer l'établissement en Italie de ceux des Pélasges de Grèce qui échappèrent par la fuite à la domination hellénique. Les Tursènes de Lydie qu'on voit dans un chapitre d'Hérodote (8) quitter leur pays désolé par la famine, et gagner le pays des Ombriens, c'est-à-dire l'Italie, n'ont pas fait ce voyage directement. Ils sont passés par les îles de la mer Egée et par la Grèce, y ont fait un séjour de plusieurs siècles, y ont appris des Thraces la culture des céréales et de la vigne, des Phéniciens l'écriture, et, possesseurs de ces deux éléments de civilisation, ils ont été s'établir au centre de l'Italie qui

(1) *Iliade*, II, 603-614, 681.
(2) *Ibidem*, vers 645.
(3) *Ibidem*, vers 848.
(4) *Ibidem*, vers 840-843.
(5) *Ibidem*, vers 844-845.
(6) *Ibidem*, vers 862.
(7) *Ibidem*, vers 819.
(8) Hérodote, l. I, c. 94, édition Didot-Dindorf, p. 33.

possédait déjà les céréales et la vigne, mais qui n'avait pas encore l'écriture, et qui devait l'apprendre d'eux. Anticlide d'Athènes, auteur du troisième siècle avant notre ère, disait que les Pélasges avaient colonisé les îles d'Imbros et de Lemnos, et qu'ensuite quelques-uns d'entre eux étaient partis de ces deux îles sous la conduite de Tursênos et avaient par mer gagné l'Italie (1). Les traditions les plus anciennes de l'Italie sont d'accord pour faire arriver du Péloponnèse en Italie des Pélasges-Arcadiens. Ce sont ces Pélasges-Arcadiens qu'Hérodote nous montre en Ionie sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure (2). Evandre, le plus ancien fondateur de Rome, est un Pélasge-Arcadien suivant Fabius Pictor, le plus vieil historien de Rome, qui écrivait vers l'an 200 avant notre ère (3), suivant Caton qui écrivait dans la première moitié du second siècle avant J.-C. (4); et les habitants de l'Italie doivent à Evandre, nous dit Fabius Pictor, la connaissance des lettres qui ont formé leur alphabet primitif (5). Il est inutile de citer ici les textes des auteurs classiques postérieurs où se trouve reproduite cette vieille tradition latine sur l'origine d'une partie des habitants du Latium (6). Ces Arcadiens d'Evandre sont identiques aux Pélasges qui, suivant Denys le Périégète, partant de Cyllène, allèrent par mer à

(1) Anticlide, fragment 21, Didot-Mueller, *Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 151; cf. Strabon, l. V, c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 184. Hellanique, fr. 121, *Fragm. hist. gr.*, I, 60.

(2) Hérodote, l. I, c. 146, édition Didot-Dindorf, t. I, p. 49.

(3) Fragment 5, dans Hermannus Peter, *Historicorum græcorum relliquiæ*, t. I, p. 10.

(4) Caton, fragment 19, *ibidem*, p. 57; fragment 56, *ibidem*, p. 67. Caton se trompe dans ce passage quand, pour expliquer les quelques rapports qui existent entre le latin et le dialecte éolien, il suppose que les Arcadiens ont apporté du Péloponnèse en Italie ce dialecte de la langue grecque. Les Arcadiens, du temps d'Evandre, qui fuyaient devant l'invasion grecque, n'ont pas apporté en Italie la langue de leurs ennemis. Mais les Arcadiens qui restèrent dans le Péloponnèse finirent par abandonner leur langue nationale pour adopter le dialecte éolien. Strabon, l. VIII, c. 1, § 2, édition Didot, p. 286.

(5) Fabius Pictor, fragment 1, *ibidem*, p. 5. Ce sont les lettres dont l'invention est attribuée à Palamède, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 2, probablement les lettres appelées pélasgiques par Diodore, l. III, c. 67, § 4, Didot-Mueller, t. I, p. 179, et dont Linus se servit pour écrire ses poëmes sur Dionusos.

(6) Voir cependant Tite-Live, l. I, c. 7; Ovide, *Fastes*, l. I, vers 369 et suivants; Pline, *Histoire naturelle*, l. III, c. 9, § 4.

l'occident et s'établirent avec les Tursènes (1). Cyllène est un port du Péloponnèse en Elide (2); c'est en même temps une montagne d'Arcadie (3). Toutefois dans le passage que nous citons, Denys le Périégète copiant inexactement, vers la fin du premier siècle de notre ère, un écrivain plus ancien, a introduit la doctrine erronée de plusieurs auteurs plus récents qui, par une critique défectueuse, font des Pélasges et des Tursènes deux peuples différents.

Une autre tradition donne la Thessalie pour point de départ aux Pélasges d'Italie. Elle a dû probablement une partie de son crédit au nom de Pélasgiotide porté, à l'époque classique, par une subdivision de la Thessalie. Les Pélasges de Thessalie se seraient refugiés en Italie après en avoir été chassés par les Lapithes. Ils seraient par conséquent identiques aux Centaures. La légende de la lutte des Lapithes contre les Centaures appartient à la plus ancienne poésie de la Grèce, à celle d'Homère et d'Hésiode (4). Les Centaures vaincus par les Lapithes auraient donc été des Pélasges suivant l'auteur dont nous reproduisons le système, suivant Jérôme de Cardie qui écrivait peu après l'an 300 avant notre ère (5). Ainsi la lutte des Centaures et des Lapithes serait un des épisodes de la guerre par laquelle les Hellènes, arrivant du nord, auraient imposé leur domination à la Grèce pélasgique. Jérôme de Cardie est d'accord avec Andron d'Halicarnasse, son contemporain, d'après lequel Tectaphos, fils de Doros et petit-fils d'Hellen, partit de Thessalie et envahit l'île de Crète avec une armée com-

(1) Denys le Périégète, vers 347-349; Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 124.

(2) *Iliade*, XV, 518; Strabon, l. VIII, c. 3, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 290; cf. Ptolémée, édition Nobbe, l. III, c. 16, § 6, t. I, p. 211, édit. Wilberg, p. 236.

(3) Strabon, l. VIII, c. 8, §§ 1 et 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 333.

(4) Homère, *Odyssée*, XXI, 295-304; Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, vers 178. Ce dernier texte est le plus ancien où apparaisse le nom des Lapithes.

(5) Jérôme de Cardie, fragment 11, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 455; cf. Strabon, l. IX, c. 5, § 22, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 380-381. Il faut rapprocher de ce passage celui où Strabon dit que Ravenne a été fondée par des Thessaliens, c'est-à-dire par des Pélasges venus de Thessalie, l. V, c. 1, § 7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 178.

posée de Doriens, d'Achéens et de Pélasges; et ces Pélasges, ajoute-t-il, étaient ceux qui n'étaient point partis pour la Tyrrhénie, c'est-à-dire pour l'Italie (1). A une date plus récente, quand prévalut la doctrine qui faisait des Pélasges et des Tursènes deux peuples différents, on imagina de raconter que les Pélasges de Thessalie arrivés en Italie, y avaient fondé, au nord du Tibre, la ville d'Agylla qui, plus tard conquise par les Etrusques, aurait changé de nom et serait devenue *Caïréa*, aujourd'hui Cervétri (2). On imagina même, pour expliquer la co-existence du nom des Pélasges en Etrurie et à Athènes, une expédition pélasgique d'Etrurie en Attique. Maléos, roi pélasge de Régisvilla, en Etrurie, un peu au nord d'Agylla, serait allé s'établir à Athènes: c'est le récit de Strabon (3). C'est le contre-pied de la vérité, et voilà comment la fausse critique des compilateurs, aux siècles classiques de la littérature romaine, a défiguré les souvenirs historiques conservés par les plus anciens écrivains de la Grèce. Les Pélasges de Grèce ne venaient point d'Italie, comme Strabon le suppose dans ce passage dicté par quelque vanité locale et accepté sans hésitation par l'orgueil de ces Italiens qui venaient de conquérir le monde; les Pélasges d'Italie venaient de Grèce, et même ils avaient conservé le souvenir de l'époque plus éloignée où les Indo-européens de la famille thrace, du groupe que Dardanos a personnifié, n'avaient pas encore envahi l'Asie-Mineure, et où la race pélasgique dominait paisiblement dans le pays que posséda plus tard la dynastie thrace dont Priam fut le dernier roi. Ce sont ces traditions qui, grâce à la fortune prodigieuse et si bien méritée des poëmes homériques, ont donné naissance à la légende d'Enée. Dès le milieu du deuxième siècle avant notre ère, les historiens de Rome admettaient qu'Enée, fuyant Ilion pris par les Grecs, était venu s'établir dans le Latium (4).

(1) Andron d'Halicarnasse, fragment 3, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 349.

(2) Strabon, l. V, c. 2, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 183; cf. *Enéide*, VIII, vers 597-604.

(3) Strabon, l. V, c. 2, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 188.

(4) Caton, *Origines*, fragments, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, dans Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 52-54; Lucius Cassius Hémina, *Annales*, fragments, 5, 7, *ibidem*, p. 96-97.

Il faut rayer de ce récit les noms propres que, pour donner du corps à une tradition vague, les historiens et les poètes ont empruntés aux admirables vers du poète grec. Il restera qu'un certain nombre de Pélasges chassés de leurs premières demeures tant asiatiques qu'européennes, d'abord par l'invasion thrace, puis par l'invasion grecque, se sont réfugiés en Italie.

Plusieurs historiens de l'antiquité ont, avons-nous dit, prétendu faire des Pélasges et des Tursènes d'Italie deux groupes ethnographiques distincts. L'orgueil romain était intéressé à cette doctrine. Ne pouvant contester que Rome, à son origine, n'eût été soumise à la domination pélasgique, les conquérants du monde trouvaient plaisir à penser que le latin était la langue d'Evandre et des Pélasges (1); qu'ils étaient eux-mêmes les descendants de ce peuple antique, et qu'ils n'avaient jamais été asservis par les Tursânes ou, comme on disait en latin, par les Etrusques dont les débris survivants étaient depuis longtemps réduits à l'état de race sujette, et dont la langue vaincue devait peu à peu faire place au latin. Le plus ancien auteur qui fasse des Pélasges, et des Tursânes ou Etrusques d'Italie, deux peuples différents, paraît être Scymnus de Chio qui écrivait vers l'an 90 avant J.-C. Dans la partie de son périple consacrée à l'Italie, il met : « après la Ligustique ou Ligu-« rie, les Pélasges, anciens habitants de l'Hellade, qui au-« jourd'hui possèdent le pays en commun avec les Tyrrhè-« nes. La Tyrrhénie a été fondée par le lydien Tyrrhênos, « fils d'Atys, venu autrefois dans le pays des Ombriens. » Là même le périple de Scylax, plus ancien de deux siècles, ne mettait que des Tursènes ou Tyrrhènes (2). Nous trouvons plus tard le système de Scymnus de Chio chez Virgile (3) et chez Pline (4); il a trouvé une de ses formes

(1) C'est ce que veulent dire Caton et Varron, le premier quand il affirme que Romulus parlait le grec éolique, l'autre qu'Evandre avait apporté en Italie le dialecte éolien : Caton, *Origines*, fragment 19, dans Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 57. Le dialecte éolien ayant conservé le digamma se rapprochait plus du latin que les autres dialectes grecs.

(2) Scymnus de Chio, vers 217-221, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204. Scylax, c. 5, *ibidem*, p. 18.

(3) Virgile, *Enéide*, VIII, 597-604.

(4) Pline, *Histoire naturelle*, l. III, c. 8, § 1, c. 9, § 4.

les plus accentuées dans le passage de Strabon relatif aux origines de Ravenne. Cette ville aurait été fondée par des Thessaliens (c'est-à-dire par des Pélasges venus de Thessalie) qui, ne pouvant supporter les insultes des Tyrrhéniens ou Etrusques, auraient ouvert leurs portes aux Ombriens, c'est-à-dire aux adversaires les plus redoutables des Etrusques. Ravenne serait de la sorte devenue une ville ombrienne, et quant à ses fondateurs, ils seraient retournés en Thessalie : moyen commode d'expliquer pourquoi Ravenne ne leur appartenait plus (1).

Le système qui fait des Pélasges d'Italie et des Etrusques deux races distinctes, a été soutenu *ex professo* par un érudit grec qu'a rendu célèbre une compilation fort importante sur l'histoire de Rome. Nous voulons parler de l'auteur des *Antiquités romaines*, Denys d'Halicarnasse. Sur la question de savoir quelle était l'origine des Pélasges d'Italie, il adopte le système de Jérôme de Cardie. C'est de Thessalie qu'il les fait venir, et pour concilier ce point de départ avec les *Suppliantes* d'Eschyle, qui nous montre les Pélasges établis à Argos dans le Péloponnèse, il imagine que les Pélasges de Thessalie venaient d'Argos. De Thessalie ils auraient gagné la mer Ionienne en passant par Dodone, célèbre par son oracle pélasgique, et auraient été débarquer à Spina, près de l'embouchure du Pô. Les uns se seraient établis dans cette ville, les autres auraient gagné l'intérieur des terres et se seraient installés, partie au sud du Tibre, dans le Latium, partie au nord du Tibre, dans la portion du pays des Ombriens qu'on appela plus tard Etrurie, et où leur premier établissement fut à Crotone (2), aujourd'hui Cortona, en Toscane. Cortona, qui a conservé jusqu'à nos jours ses vieilles fortifications pélasgiques, est bien au centre de l'empire fondé en Italie par ces antiques Tursânes ou Tursênes qu'on a appelés plus tard Tyrrhéniens ou Etrusques. Denys d'Halicarnasse prétend cependant qu'on ne peut, sans se tromper, soutenir l'identité des Pélasges et des Tyrrhéniens (3). Il prétend

(1) Strabon, l. V, c. 1, § 7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 178.
(2) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 17-20, éd. Kiessling, t. I, p. 20-25.
(3) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 29, édition Kiessling, t. I, p. 34.

que si les Pélasges étaient étrangers, les Tyrrhéniens ou Etrusques sont d'origine italienne (1) ; « ils ne peuvent venir de Lydie, quoi qu'en dise Hérodote, car Xanthos, historien de la Lydie, ne parle pas d'eux, et les Tyrrhéniens diffèrent des Lydiens à la fois par la langue, la religion. les lois et les usages (2) ». Mais ces arguments ne sont nullement concluants. De ce que les Pélasges-Tursânes établis en Italie au temps où écrivait Denys d'Halicarnasse, avaient, quinze siècles auparavant, habité les côtes lydiennes de l'Archipel, il ne se suit pas qu'ils dussent avoir la même langue, la même religion, les mêmes lois, les mêmes usages que les peuples installés sur ces côtes de l'Archipel, à l'époque où écrivait Denys d'Halicarnasse. Il n'est nullement démontré que les Lydiens, dont Xanthos a écrit l'histoire au cinquième siècle avant notre ère, fussent de même race que les Pélasges-Tursânes logés neuf ou dix siècles auparavant dans leur pays. Et même le contraire paraît évident. Les Lydiens de Xanthos étaient des Assyriens, c'est-à-dire des Sémites, et les Pélasges étaient vraisemblablement, suivant nous, de la race de Cham. Par conséquent le silence gardé par Xanthos au sujet des Pélasges-Tursânes est tout naturel. Mais il ne faut pas demander aux érudits et aux compilateurs grecs des raisonnements justes en fait d'ethnographie et de linguistique. Le même Denys d'Halicarnasse nous donne pour des Hellènes, Evandre et ses Arcadiens venant de Pallantion (3). Il paraît ignorer qu'il s'agit là de Pélasges. Pallantion, ville d'Arcadie, qu'on a plus tard prétendu rapprocher du Palatium romain, tirait son nom, suivant Hésiode, de Pallas, fils de Lycaon (4); Lycaon était fils de Pélasgos (5), et régna en Arcadie (6). Quand l'origine pélasgique des Arcadiens s'appuie sur l'autorité d'Hésiode, il est inutile de citer Ephore (7) et Nicolas de

(1) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 30, édition Kiessling, t. I, p. 36.
(2) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 28 et 30, édition Kiessling, t. I, p. 33, 35.
(3) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 31, édition Kiessling, t. I, p. 36.
(4) Hésiode, fragment 198, édition Didot, p. 67.
(5) Hésiode, fragment 98, édition Didot, p. 57.
(6) Hésiode, fragment 99, édition Didot, p. 57-58.
(7) Ephore, fragment 54, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 248; cf. Strabon, l. V, c. 2, § 4, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 183.

Damas (1) qui, l'un au troisième siècle avant notre ère, l'autre au premier, disent la même chose. Et les Pélasges n'étaient point Hellènes, nous l'avons amplement démontré.

Cet exemple suffit pour prouver l'incapacité de Denys d'Halicarnasse. Son ouvrage n'a de prix que lorsqu'il copie des auteurs plus anciens. Il a lui-même reproduit, sur la question de l'origine des Etrusques, un passage précieux d'Hellanique de Lesbos, historien du cinquième siècle avant notre ère, un de ceux que nous avons cités pour démontrer l'identité des Pélasges et des Tursènes. C'est dans ce passage que nous trouvons le récit le plus ancien de l'émigration des Etrusques. Hellanique avait écrit un livre intitulé *Phoronide*, du nom de Phoroneus, ancêtre mythique des Pélasges. Il y donnait pour femme à Pélasgos Ménippe, fille de Pénéïos, qui est à la fois une rivière de Thessalie et une rivière d'Elide dans le Péloponnèse (2). De cette union naquit Phrastor, père d'Amyntor, de celui-ci Teutamidès, et de ce dernier Nanas qui régnèrent successivement tous les quatre. Sous le règne du dernier, les Pélasges chassés par les Hellènes s'embarquèrent. Ils prirent terre à l'embouchure du fleuve Spinêtis dans la mer Ionienne. (Le fleuve Spinêtis est le bras méridional du Pô qui tombait dans la mer Adriatique à Spina). De Spina, les Pélasges gagnèrent Crotone, aujourd'hui Cortona en Toscane, et tels furent les commencements de l'empire tyrrhénien d'Italie. Les amplifications et les raisonnements ajoutés par Denys d'Halicarnasse à ce récit antique ne méritent aucune confiance (3).

Nous ajouterons cependant qu'avant de passer l'Apennin pour gagner Cortone, les Etrusques paraissent avoir occupé, sur l'Adriatique, outre Spina, Adria (4) et Ravenne (5),

(1) Nicolas de Damas, fragment 42, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 378.

(2) Strabon, l. VII, c. 7, § 9, fragment 14; l. VIII, c. 3, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 272, 276, 289.

(3) Hellanique, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 45; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 28, édit. Kiessling, t. I, p. 33-34.

(4) Tite-Live, l. V, c. 33, Teubner-Weissenborn, I, 290; Pline, l. III, c. 20, § 6, édition Littré, t. I, p. 174.

(5) Ravenne leur fut enlevé par les Ombriens, Strabon, l. V, c. 1, § 7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 178.

et s'être emparé, dans l'intérieur des terres, de la bande de territoire située entre le Pô et l'Apennin : on y trouvait les villes de Bologne (1), Modène et Parme (2) qui leur ont appartenu jusqu'à l'invasion celtique.

L'origine étrangère des Tyrrhéniens est démontrée par l'étymologie de leur nom latin : Etrusque, mot d'origine ombrienne, veut dire étranger (3) ; et la thèse soutenue par Denys d'Halicarnasse, malgré l'érudition de son auteur, est restée sans écho dans l'antiquité. Dans l'*Enéide*, ce poétique résumé des traditions historiques de l'Italie, Lydien est synonyme d'Etrusque (4). Velléius Paterculus, qui écrivait quelques années après Denys d'Halicarnasse, a introduit dans sa savante histoire romaine un résumé du récit d'Hérodote (5). Silius Italicus adopte les mêmes idées (6). Comme le nom de Lydien ne paraît pas dans Homère, et que le célèbre poète plaçait les Maïones dans le pays qu'habitèrent plus tard les Lydiens, on supposait que les Etrusques étaient les descendants des Maïones. Ce système avait été connu par Denys d'Halicarnasse qui le rejette (7). C'est celui d'Ovide et de Virgile (8). Nous avons déjà dit que les Maïones semblent être une tribu pélasgique de même race que les Tursènes-Etrusques (9).

Tout récemment un linguiste de premier ordre, M. Corssen, a composé un très-savant ouvrage pour démontrer que la langue des Etrusques serait italienne, très-prochainement apparentée au latin, à l'ombrien, à l'osque. Sa thèse très-séduisante sera-t-elle définitivement admise par la

(1) Bologne appelé Felsina avant la conquête des Gaulois, Pline, l. III, c. 20, § 1, édition Littré, t. I, p. 173; cf. Tite-Live, l. XXXIII, c. 37, l. XXXVII, c. 57, Teubner-Weissenborn, t. IV, p. 114, 314.

(2) Tite-Live, l. XXXIX, c. 55, Teubner-Weissenborn, t. V, p. 51.

(3) Corssen, *Ueber Aussprache Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e édition, t. I, p. 246, t. II, p. 537.

(4) *Enéide*, II, vers 779-782; VIII, vers 479-480; IX, vers 11 ; X, vers 155.

(5) Velleius Paterculus, *Hist. Rom.*, l. I, c. 1.

(6) Silius Italicus, V, 7-23.

(7) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 27, édition Kiessling, t. I, p. 32; cf. Homère, *Iliade*, II, 864-866 ; III, 401 ; X, 431 ; XVIII, 291.

(8) Ovide, *Métamorphoses*, III, vers 576-583; Virgile, *Enéide*, VIII, vers 500.

(9) Nous devons avertir qu'un système tout différent est soutenu par M. Mommsen qui se range du côté de Denys d'Halicarnasse, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 120-121.

science? Le contraire paraît certain. Mais peu importe : de ce qu'un peuple s'établit en maître dans une région déjà civilisée, comme l'était l'Italie depuis la conquête indo-européenne, il ne se suit pas qu'il y implante sa langue. Les Francs, les Burgundes et les Normands étaient Germains, cependant le français et ses dialectes bourguignon et normand appartiennent à la famille néo-latine. Après moins de deux siècles de séjour en France les Normands ont conquis l'Angleterre; ce n'est pas une langue germanique, c'est un dialecte du français qu'ils y ont porté, et au bout de quelques siècles ils l'ont oublié pour adopter la langue des vaincus. Les Etrusques pourraient donc avoir parlé une langue italique sans être pour cela d'origine italienne.

Le centre de l'empire étrusque était la région située entre le Tibre à l'est, la mer Méditerranée au sud-ouest, et l'Apennin au nord. Les Etrusques s'emparèrent de ce pays sur les Ombriens (1). Un passage très-curieux des *Origines* de Caton se rapportait à cette conquête : Pise aurait été fondée par Tarchon, descendant de Tyrrhénus, et avant cette fondation, la région aurait été occupée par certains Teutanes qui parlaient grec (2). Il faut observer sur ce passage que Tarchon est un nom étrusque, que le nom de Pise a été aussi porté, à une époque fort ancienne, par une ville située dans le Péloponnèse en Elide, et dont les origines se rattachent à la légende pélasgique de Pélops (3). Quant au nom du peuple qui habitait les environs de la Pise italienne avant sa fondation, s'il n'est pas grec, quoi qu'en dise Caton, il est fort proche parent de cette langue : c'est évidemment un dérivé de l'européen *tauta* « peuple », mot étranger à la langue grecque, mais qui est à la fois

(1) Hérodote, I, 94, édition Didot-Dindorf, p. 33; Pline, édit. Littré, l. III, c. 8, § 1, t. I, p. 162; édition Teubner-Ianus, l. III, c. 50, t. I, p. 133. Suivant M. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 122, les Etrusques n'auraient conquis que dans le second siècle de Rome, c'est-à-dire vers l'an 600 avant notre ère, la partie la plus méridionale de cette contrée, savoir les villes de Sutrinum, Nepete, Falerii, Veii, Cære.

(2) Caton, *Origines*, fragment 45, extrait de Servius sur l'*Enéide*, X, 179, par Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 64.

(3) Strabon, l. VIII, c. 3, § 31, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 305-306.

osque, sabin, prussien, lituanien, lettique, gothique, vieil irlandais (1). Teutanes veut dire « citoyens. »

Le commencement de l'empire des Etrusques en Italie était daté par leurs annales, des environs de l'an mil; mais c'est après l'an mil et non avant l'an mil que ces annales paraissent l'avoir placé. Dion Cassius et Plutarque nous apprennent que le huitième siècle de l'histoire étrusque finissait en l'an 88 avant J.-C. (2). Le siècle, suivant Varron, c'est la durée la plus longue de la vie humaine (3). Les quatre premiers siècles de l'histoire étrusque avaient, d'après les historiens de ce peuple, duré chacun cent cinq ans, le cinquième cent vingt-trois, le sixième et le septième chacun cent dix-neuf (4). Si nous attribuons au huitième cent vingt-trois ans, durée maximum des précédents, nous trouvons pour les huit siècles un total de 904 ans qui, joints à 88, date de la fin du dernier siècle, donnent 992 ans avant J.-C. Si l'on réduit le huitième siècle à cent cinq ans, durée minimum des siècles précédents, le commencement de l'empire étrusque est rapproché de dix-huit ans, et doit être fixé à l'an 974 avant notre ère. On serait donc probablement dans la vérité en disant que les Etrusques sont arrivés en 992 au plus tôt, en 974 au plus tard à Cortona où a été leur plus ancien établissement dans la contrée située entre le Tibre et l'Apennin. Cet événement est postérieur d'au moins quarante ans à l'émigration des Sicules dans la Sicanie, dite depuis Sicile, puisque cette émigration, conséquence forcée de la conquête de l'Italie, par les Ombro-Latins, aurait eu lieu l'an 1034 avant J.-C., suivant la chronologie de Thucydide, et plus anciennement d'après Hellanique et Philiste. Les Etrusques seraient arrivés en Italie après la fondation de Cumes par les Grecs, si l'on admet avec Velléius Paterculus et Eusèbe les préten-

(1) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3e édition, t. I, p. 602. Le grec a la racine de ce mot, mais non ce mot. Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 225.

(2) Plutarque, *Sylla*, c. 7, édition Didot, t. I, p. 544; Dion, fragment 102, édition Bekker, t. I, p. 91.

(3) Varron, *De lingua latina*, l. VI, c. 11.

(4) Censorin, *De die natali*, c. 17, édition Teubner-Hultsch, p. 32. Ce texte a été singulièrement défiguré par M. Preller, *Rœmische Mythologie*, 1re édition, p. 472; traduction française, 2e édition, p. 326.

tions de cette ville qui aurait été bâtie entre l'an 1051 et l'an 1035 (1). Les chronologistes qui nous ont transmis cette date ont peut-être exagéré l'antiquité de Cumes. Des Grecs d'Asie-Mineure avaient concouru à la fondation de Cumes. Si Cumes avait existé au temps d'Homère, ce poète aurait parlé de l'Italie plus clairement qu'il ne le fait. Mais nous ne pouvons préciser l'époque où vivait Homère. La date de l'an mil que nous avons adoptée n'est qu'approximative (2).

Les Etrusques, à l'époque de leur grande puissance, étendirent leur empire au sud fort loin au-delà du Tibre, au nord bien au-delà des villes de Parme, Modène et Adria. Ils ne se contentèrent pas d'occuper sur les côtes occidentales de l'Italie les rivages de la mer connue longtemps à cause d'eux par le nom de Mer Tyrrhénienne. Ils dominèrent à l'est, sur les côtes de l'Adriatique, depuis Adria en Vénétie jusqu'à un autre Adria, aujourd'hui Atri dans l'Abbruze, précédemment possédé comme le premier par les Ombriens (3).

Au sud, les Etrusques imposèrent au Latium leur suzeraineté et s'établirent en Campanie. Latinus, roi primitif du Latium, dans la légende romaine, est un roi des Tursènes chez Hésiode (4) qui écrivait aux environs de l'an 800 avant notre ère. Nous ne serons donc pas surpris si les Rutules, peuples du Latium, auxquels Virgile attribue une si grande place dans l'histoire d'Enée, sont donnés pour Tyrrhéniens par Appien (5). Les Volsques, dont la capitale était Terracine, à 80 kilomètres au sud de Rome, ont été, d'après Caton, sous la domination des Etrusques (6). On ne s'é-

(1) Velléius Paterculus, l. I, c. 4, éd. Haase, p. 3, cf. Eusèbe (éd. Mai, p. 304-305) et saint Jérome dans Migne, *Patr. latine*, t. 27, col. 297.

(2) Voir Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 129-130. Sur la date d'Homère, consulter Ch. Mueller, *Ctesiæ..., fragmenta*, col. 121 *b*, 122 *b*, 123 *b*, 126 *ab*, 127 *ab*, 198 *ab*.

(3) Pline, édition Littré, l. III, c. 19, § 1, t. I, p. 173; édit. Teubnerianus, l. III, c. 112, t. I, p. 145. O. Mueller, *Die Etrusker*, I, 141, 145.

(4) Hésiode, *Théogonie*, vers 1013-1016.

(5) Appien, *Romanarum historiarum*, l. I, c. 1, § 1, édition Didot, p. 7. L'étrusque Mezentius, roi de *Caere*, suivant Tite-Live (l. I, c. 2) est simplement, à l'égard des Rutules et des Latins, un dominateur étranger dans le récit de Caton reproduit par Macrobe (*Saturnales*, l. III, c. 5, § 10). Le plus vraisemblable est donc que les Rutules étaient Latins.

(6) Caton, *Origines*, fragment 62, tiré de Servius, *ad Æneïdem*, XI, 567, par Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 69.

tonnera pas si Hésiode met sur les côtes de la Tyrrhénie l'île d'Œa, située au pied du promontoire Circæi dans le Latium, aujourd'hui Monte-Circello (1). Cumes, colonie hellénique de Campanie, faillit tomber entre les mains des Etrusques qui firent sur les Cuméens la conquête de cette province précédemment conquise sur les Osques par les Cuméens (2) : ainsi Herculanum et Pompéï, villes osques, c'est-à-dire indo-européennes du rameau européen, passèrent sous la domination étrusque ou pélasgique (3). Plus au sud, sur les côtes de la baie de Salerne, les Etrusques possédèrent le pays des Picentins, et fondèrent la ville de Marcina (4).

La date de l'établissement des Etrusques en Campanie paraît beaucoup postérieure à leur installation au nord du Tibre. Tandis que leur première colonie au nord du Tibre serait de peu de chose postérieure à l'an mil avant notre ère, l'installation des Etrusques à Capoue, leur capitale en Campanie, daterait seulement de l'année 471 suivant Caton (5). Nole serait plus récent. Velléius Paterculus reproche à Caton d'exagérer la nouveauté des établissements étrusques en Campanie et de leur attribuer trop peu de durée. Mais nous ne devons pas oublier que Caton, antérieur de deux siècles à Velléius Paterculus, a beaucoup plus de droit à notre confiance. Les Etrusques, nous dit Denys d'Halicarnasse, entreprirent la conquête de la Campanie dans la soixante-quatrième olympiade, 524-521 avant J.-C. (6). La guerre dura environ cinquante ans. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse en mêlent le récit à l'histoire des premiers temps de la liberté romaine, après l'expulsion de Tarquin le Superbe (508) (7). Les Etrusques avaient pour

(1) Hésiode, fragment 202, édition Didot, p. 67; cf. *Théogonie*, vers 1011, M. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 123, nous semble montrer trop de scepticisme.

(2) Strabon, l. V, c. 4, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 202.

(3) Strabon, l. V, c. 4, § 8, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 205.

(4) Strabon, l. V, c. 4, § 13, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 209; Pline, l. III, c. 9, § 17, édition Littré, t. I, p. 166.

(5) Velléius Paterculus, l. I, c. 7; Caton, fragment 69, dans Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, p. 70-71.

(6) Denys d'Halicarnasse, l. VII, c. 3, éd. Teubner-Kiessling, t. III, p. 4.

(7) Tite-Live, l. II, c. 14, éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 77; Denys d'Halicarnasse, l. V, c. 36, éd. Teubner-Kiessling, t. II, p. 154.

but de s'emparer de Cumes. Mais cette ville résista vaillamment. En 474, les Etrusques, malgré l'appui des Carthaginois, furent repoussés de Cumes par une flotte qu'envoya de Sicile Hiéron, roi de Syracuse (1). Ils durent renoncer à mettre sous le joug cette ancienne dominatrice de la Campanie (2). De ces dates, il semble résulter que Caton a raison quand il met vers 471 la fondation de la colonie étrusque de Capoue. Nous ne devons pas croire Cælius Antipater qui attribue la fondation de Capoue à Capys, cousin d'Enée (3). Capoue existait, dès le temps d'Hécatée, en 500 (4), mais Capoue à cette date était une ville ombrienne. Colonisée par les Etrusques trente ans plus tard, elle reçut d'eux le nom de Vulturnum et, comme nous l'apprend Tite-Live, elle quitta ce nom pour reprendre l'ancien quand en 424 elle fut conquise par les Samnites (5). Entre la date où les Etrusques commencèrent la conquête de la Campanie et la date où ils perdirent cette province, il s'est écoulé un siècle. Mais quarante et quelques années seulement séparent la date où la conquête fut achevée et la date où ce pays passa entre les mains d'autres dominateurs. Etablis vers 470 à Capoue, leur capitale dans cette province où ils eurent onze autres colonies, les Etrusques perdirent Capoue en 424, et la Campanie entière tomba entre les mains des Samnites qui, plus heureux que les Etrusques, s'emparèrent de la ville grecque de Cumes en 420 (6).

Les légendes relatives aux origines de Rome nous mon-

(1) Diodore de Sicile, l. XI, c. 51, édition Didot-Müeller, t. I, p. 388, t. II, p. 596. La victoire d'Hiéron a été chantée par Pindare qui nous apprend que les Etrusques avaient eu dans cette circonstance le concours des Carthaginois (*Pythica*, I, 71-75, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 88-89). Une découverte archéologique bien intéressante a été celle d'un casque tyrrhénien, offert par Hiéron à Jupiter, en mémoire de la victoire de Cumes (Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 145).

(2) Strabon, l. V, c. 4, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 202; Denys d'Halicarnasse, l. VII, c. 3, édition Teubner-Kiessling, t. III, p. 4.

(3) Cælius Antipater, fragment 52, Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 162, qui cite Servius, *ad Æneidem*, X, 145.

(4) Hécatée, fr. 27, *Fragm. hist. gr.*, I, 2.

(5) Tite-Live, l. IV, c. 37, éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 231; cf. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 323.

(6) Tite-Live, l. IV, c. 37, 44; Diodore de Sicile, l. XII, c. 76, édition Didot-Mueller, t. I, p. 459, t. II, p. 599; cf. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, p. 323-324.

trent, d'accord avec Hésiode, les Etrusques dans le Latium à une date plus ancienne que celle où ils ont occupé la Campanie. Mais cependant elles n'attribuent pas aux Etrusques une domination exclusive ni absolue. Ainsi au temps de Romulus, une partie de l'armée qui bat Tatius, est composée d'Etrusques commandés par Lucumon. Lucumon est le nom d'une magistrature étrusque; les soldats conduits par le personnage investi de ce titre viennent de Solonium, subdivision du territoire de Lanuvium, dans le Latium, aujourd'hui Civita-Lavinia. Mais Romulus paraît conserver une certaine indépendance (1). Il semble évident que cette indépendance relative avait disparu sous la domination des Tarquins, de l'an 614 à l'an 509 avant notre ère. Le nom de Tarquin porté par deux rois, l'un dit l'Ancien, l'autre le Superbe, est évidemment étrusque; et un discours de l'empereur Claude constate l'origine étrusque du prince qui se place entre eux, Servius Tullius, dont le vrai nom est Mastarna (2). L'expulsion de Tarquin le Superbe, à la fin du sixième siècle, en 509, ne mit pas fin à la domination étrusque à Rome. Rome, assiégée par Porsenna, dut capituler (3), s'engager à ne se servir de fer que pour l'agriculture (4), et resta probablement sous le joug des Etrusques jusqu'à la chute de leur domination en Campanie, vers l'an 424. On comprend donc que Sophocle, écrivant au milieu du cinquième siècle, n'ait rien dit de Rome, et qu'en parlant des côtes occidentales de l'Italie, il n'ait vu à y distinguer que l'Oïnotrie, le golfe Tursénique et la Ligustique ou Ligurie (5). Mais au commencement du quatrième siècle, date de la description de l'Italie contenue dans le périple de Scylax, le Tibre était la limite méridionale de l'Etrurie, et plusieurs nations indépendantes bordaient la

(1) Denys d'Halicarnasse, l. II, c. 37, édition Kiessling, t. I, p. 159; cf. Properce, IV, II, 51, 52. Sur la situation de Solonium, voir Cicéron, *De divinatione*, I, 36, II, 31, *Epistolæ ad Atticum*, II, 9; cf. Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 1683.

(2) Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 136. M. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édit., t. I, p. 123, révoque en doute l'exactitude de cette assertion. Nous ne comprenons pas pourquoi.

(3) Tacite, *Histoires*, III, 72.

(4) Pline, XXXIV, 39, 2, ou § 139.

(5) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 12, édition Kiessling, t. I, p. 15

côte entre Rome et la Lucanie, anciennement connue sous le nom d'Oïnotrie ou Œnotrie (1).

Nous passons maintenant aux conquêtes des Etrusques au nord du Pô. Ils s'établirent sur la rive gauche de ce fleuve; mais il semble qu'au temps d'Hérodote ils n'y étaient point encore parvenus, car cet auteur fait partir des régions élevées qui dominent le pays des Ombriens, deux fleuves qui coulent vers le nord et se jettent dans le Danube (2). Les Etrusques paraissent donc n'avoir occupé la portion septentrionale de la vallée du Pô, qu'à partir de l'an 450 ou environ. Antérieurement à cette date ils étaient proches voisins de cette région. Leurs premières possessions en Italie paraissent avoir été les villes de Spina et d'Adria, à l'embouchure du Pô, sur les bords de la mer Adriatique. A une époque difficile à déterminer, ils se sont étendus aux dépens des Ombriens, sur les côtes de cette mer, du nord au sud, d'Adria en Vénétie, jusqu'à un autre Adria, dans le Picenum, aujourd'hui Atri dans l'Abbruze (3). Ils possédaient encore une portion des côtes de cette mer au nord d'Ancône, à l'embouchure du Pô, au commencement du quatrième siècle, à l'époque où fut écrite la description des côtes de l'Italie contenue dans le périple de Scylax; et cependant les Gaulois, qui devaient réduire à néant la puissance étrusque dans le nord de l'Italie, avaient déjà pénétré jusqu'aux bords de la mer Adriatique (4). Mais la géographie des régions situées entre les Alpes et le Pô, à l'époque de la grande puissance des Etrusques, présente nombre de points incertains. Il est difficile de préciser les limites des possessions étrusques au cinquième siècle avant notre ère, dans la portion septentrionale du pays que l'on appela plus tard Gaule Cisalpine. Suivant Tite-Live, ces possessions auraient compris toute la partie de l'Italie qui est située au nord du Pô jusqu'aux Alpes, à l'exception d'un petit coin conservé par les Vénètes sur les côtes de la mer Adriatique. Les Etrusques avaient fondé au nord

(1) Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 18-19.
(2) Hérodote, l. IV, c. 49, édition Didot-Dindorf, p. 198.
(3) Pline, l. III, c. 19, § 1, édition Littré, t. I, p. 172; édit. Teubner-Ianus, l. III, c. 112, t. I, p. 145. Tite-Live, V, 33.
(4) Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 25.

du Pô douze villes (1), dont l'une était Mantoue (2), et après la conquête celtique, au commencement du quatrième siècle, quelques débris de leurs tribus paraissent s'être maintenus dans les vallées méridionales des Alpes où leur langue subsistait encore au temps de Tite-Live, et où les savants modernes ont recueilli quelques inscriptions étrusques (3).

Ces vallées furent assignées à la Rhétie, sous la domination romaine, et on en tira la conclusion que les Rhètes étaient des Etrusques : doctrine exacte pour un petit nombre seulement des populations réunies sous ce nom par les Romains. On expliqua même, suivant l'usage, le nom de la Rhétie, *Rhaetia*, et des Rhètes, *Rhaeti*, par celui d'un chef étrusque, Rhaetus, inventé pour la circonstance, et qui se serait mis à la tête des Etrusques forcés, par les Gaulois vainqueurs, à chercher un refuge dans les défilés des Alpes (4). Mais cette thèse est inexacte. Les noms de lieux de la Rhétie au nord des Alpes sont celtiques et non étrusques, et, même sur le versant méridional des Alpes, il y a peu de traces de la présence des Etrusques après la conquête romaine. Ainsi Strabon dit que tous les peuples qui habitent les Alpes sont Celtes ou Ligures (5). Il se suit de là que les peuplades rhétiennes qu'il nous montre établies sur les pentes des Alpes du côté de l'Italie, les *Lepontii*, les *Camuni* (6) ne sont pas Etrusques comme on l'a supposé de nos jours. Le nom de ces deux peuples appartient encore à la géographie moderne et se trouve dans le val Leventina et dans le val Camonica. Or l'origine gauloise d'une des petites nations qui les portaient est attestée d'accord avec Strabon que nous avons déjà cité, par Caton qui, dans un passage de ses *Origines*, analysé par Pline, nous

(1) Tite-Live, l. V, c. 33; sur les Vénètes, voir le périple de Scylax, dans Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26.

(2) Virgile, *Enéide*, X, 198-203. O. Mueller, *Die Etrusker*, I, 137.

(3) Tite-Live, l. V, c. 33; cf. Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*, t. I, p. 919-950. Mantoue, patrie de Virgile, paraît être la seule ville étrusque qui eût échappé à la domination étrusque au nord du Pô, Virgile, *Enéide*, X, 198-203; Pline, l. III, c. 23, § 3, édit. Littré, t. I, p. 176.

(4) Pline, l. III, c. 20; Justin, l. XX, c. 5.

(5) Strabon, l. II, c. 5, § 28, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 106.

(6) Strabon, l. IV, c. 6, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 171; Zeuss, *Die Deutschen*, p. 229-231.

donne les *Lepontii* pour des Taurisques (1). Taurisques est le nom d'un groupe important de populations celtiques. L'autre de ces deux peuples, les *Camuni*, est vraisemblablement aussi celtique, sinon il est ligure. C'est la conséquence forcée du passage précité de Strabon.

Ainsi ce qui était resté d'Etrusques dans les vallées méridionales des Alpes en Rhétie, se réduisait-il à fort peu de chose, et nous ne pouvons admettre, avec J. Grimm, l'identité du nom des *Rhaetii* avec celui de Rasenna dont les Etrusques se servaient dans leur langue pour se désigner eux-mêmes, suivant Denys d'Halicarnasse (2). La conclusion tirée du rapprochement de ces deux noms, c'est-à-dire l'hypothèse qui fait venir les Etrusques du nord des Alpes, et qui nous les donne pour des Germains, cette prétention étrange qu'ont émise des savants allemands d'une haute autorité, mais égarés par de patriotiques illusions, est dénuée de fondement, en même temps qu'elle est contredite par tous les écrivains qui, dans l'antiquité, se sont occupés de l'origine des Etrusques (3).

Les côtés artistiques de la civilisation étrusque n'entrent pas dans notre sujet; mais nous insisterons sur l'importance de leur marine qui eut, en face de la marine carthaginoise, dans la portion occidentale de la Méditerranée, une situation analogue à celle qu'elle s'était faite en regard des marines thrace et phénicienne dans la portion orientale de cette mer. Grâce à cette marine les Etrusques, arrivés par mer en Italie, s'établirent aussi en Corse (4) et en Sardaigne (5). Les navires étrusques étaient un grand sujet d'effroi pour les matelots grecs qui fréquentaient les côtes de l'Italie. Vers l'an 540 avant notre ère, les Phocéens chassés des côtes de l'Asie-Mineure par la conquête perse, et réfugiés en Corse, perdirent quarante vaisseaux sur soixante dans une bataille que leur livrèrent les flottes combinées

(1) Caton, *Origines*, fragment 37, Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, p. 62, qui cite Pline, *Hist. naturelle*, l. III, c. 134.
(2) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 30, édition Kiessling, t. I, p. 36.
(3) Jacob Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3e édition, p. 115; M. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édit. t. I, p. 120; cf. Diefenbach, *Origines Europeæ*, p. 106-107.
(4) Diodore, l. V, c. 13, § 4, édition Didot-Mueller, t. I, p. 261-262.
(5) Strabon, l. V, c. 2, § 7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 187.

des Etrusques et des Carthaginois (1); et les colons grecs des îles Lipari, ceux de Syracuse qui se vantaient de victoires sur les Etrusques (2), étaient probablement battus plus souvent par eux. Voilà pourquoi Scylla, monstre marin dans Homère (3), reçoit d'Euripide la qualification de Tursénide (4). La *Médée* où nous trouvons cette expression caractéristique, a été jouée pour la première fois en 432 (5). C'est l'époque de la grande puissance des Etrusques ou Tursânes d'Italie. Arrivés de Grèce, à l'embouchure du Pô, et de là, peu après l'an mil avant J.-C., dans la région que délimitent le Tibre et l'Apennin, ils étaient maîtres du Latium au temps d'Hésiode, c'est-à-dire vers l'an 800. Peu avant l'an 500 ils avaient commencé la conquête de la Campanie, alors sous la domination de Cumes, colonie grecque; et la colonisation de Capoue, en l'an 471, avait semblé consolider pour des siècles cet agrandissement de leur empire. Quelques années après, ils s'étaient emparés de la vallée du Pô jusqu'aux Alpes. Quand en 432, Euripide à Athènes, fit, pour la première fois, jouer sa *Médée*, la domination étrusque s'étendait des Alpes à la baie de Salerne touchant à la fois les deux mers, la mer dite Tyrrhénienne et le golfe Adriatique. La marine étrusque était sur ces deux mers la terreur des navires grecs. Mais aussitôt après la première représentation de la *Médée*, on vit commencer la décadence des Etrusques. Vers l'an 424 les Samnites leur enlevèrent la Campanie. Déjà en 428 Rome révoltée s'était emparée de Fidène (6); le Latium échappait à la domination étrusque; de sujets, les Latins devinrent agresseurs, et Véies, cité étrusque au nord du Tibre, tomba entre leurs

(1) Hérodote, l. I, c. 166, édition Didot-Dindorf, p. 55; cf. Diodore de Sicile, l. V, c. 13, § 4, édition Didot-Mueller, t. I, p. 261-262.

(2) Diodore de Sicile, l. V, c. 9, édition Didot-Mueller, t. I, p. 259; l. XI, c. 51, *ibid.*, t. I, p. 388.

(3) Homère, *Odyssée*, XII, 85-100.

(4) Euripide, *Médée*, vers 1342-1343; cf. vers 1359, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 41. Sur la marine étrusque, voir aussi Tite-Live, l. V, c. 33.

(5) *Vita Euripidis*, dans Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 22.

(6) Tite-Live, l. IV, c. 22, éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 217. Mommsen, *Ræmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 328.

mains en 396 (1). Au même moment les Gaulois faisaient sur les Etrusques la conquête de l'Italie du nord. Le plus ancien fait de cette conquête qui soit daté par les auteurs anciens est la prise de Melpum. Les Gaulois auraient enlevé Melpum aux Etrusques de la vallée du Pô le jour même où, malgré les efforts réunis des Etrusques de l'Italie centrale, les Romains vainqueurs entraient à Véies (2). Après avoir ainsi perdu leurs possessions du sud et celles du nord, à la fin du cinquième siècle et au commencement du quatrième, les Etrusques du centre, ceux du pays qui a depuis conservé les noms d'Etrurie et de Toscane, tombèrent sous le joug des Romains au troisième siècle avant notre ère.

(1) Tite-Live, l. V, c. 21, éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 277. Mommsen, *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 329.

(2) Cornélius Népos, cité par Pline, l. III, c. 21, § 3, édition Littré, t. I, p. 175 ou l. III, c. 125, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 148. Denys d'Halicarnasse, l. VII, c. 3, édition Teubner-Kiessling, t. III, p. 4, dit formellement que les conquêtes des Gaulois sur les Etrusques dans l'Italie du Nord sont postérieures à la soixante-quatrième olympiade, 524-521. Diodore de Sicile, XIV, 113, édition Didot-Mueller, I, 621, donne approximativement la date de l'invasion celtique quand il dit que les Gaulois ont chassé les Etrusques de l'Italie du Nord pendant le siége de Rhégium par le tyran Denys, 389.

CHAPITRE VI.

LES ÉGYPTIENS ET LES PHÉNICIENS.

Nous avons déjà parlé des établissements des Phéniciens en Espagne. On a vu qu'ils occupèrent une portion des côtes méridionales de cette péninsule qui, pendant plusieurs siècles et jusque vers l'an 500 avant notre ère, où les Gaulois y apparurent, semble avoir été en grande partie soumise à la suprématie phénicienne. Bien plus tard, au second siècle de notre ère, le géographe Ptolémée énumère quatorze villes que de son temps les descendants des colons phéniciens, sous le nom de Bastules, occupaient encore en Espagne sur les côtes de l'Océan et de la Méditerranée (1). Près de là les Phéniciens s'étaient établis dans les îles Baléares (2). Tout le monde a entendu parler de leurs colonies africaines (3). C'est en Espagne et sur les côtes de l'Afrique que la population introduite par la colonisation phénicienne s'est maintenue le plus longtemps distincte des populations voisines. Mais c'est surtout en Grèce que le rôle des Phéniciens a été considérable, puisqu'ils y ont introduit l'écriture alphabétique, et que cette importation

(1) Ptolémée, édition Wilberg, l. II, c. 3, p. 111; édition Nobbe, l. II, c. 4, § 6, t. I, p. 75.
(2) Strabon, l. III, c. 5, § 1, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 139.
(3) Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 412.

phénicienne a été le point de départ, en Europe, de ce puissant élément de la civilisation (1). Il y a des siècles que les villes de la Phénicie sont désertes, que leur langue ne se parle plus, que leurs navires de guerre et de commerce ont cessé de sillonner les mers : et cependant, à l'abri de leurs murailles aujourd'hui renversées, il a été découvert, pour fixer et conserver le son de la parole humaine, un procédé si merveilleux, que, par cet art magique, la Phénicie règne encore sur tous les peuples civilisés, et que rien ne fait encore prévoir où s'arrêtera dans le monde moderne le terme de ses conquêtes.

Dans les traditions grecques il est souvent difficile de distinguer l'Egypte de la Phénicie. Les Phéniciens, proches parents des *Khéta* ou Héthéens, ont occupé l'Egypte en maîtres pendant la période de la domination des Pasteurs (2). Ils ont été ensuite eux-mêmes sous le joug égyptien jusqu'à la conquête de leur pays par les Babyloniens au sixième siècle avant notre ère; et ils paraissent avoir fourni la meilleure part des colons venus d'Egypte ou de Syrie en Grèce à l'époque si ancienne de leur puissance maritime, XVIIe-XIIIe siècle avant notre ère (3).

(1) L'écriture ibérique paraît provenir directement des Phéniciens. Voir l'étude de M. George Phillips sur l'alphabet ibérique dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenchaften zu Wien, Phil.-historische Classe*, t. LXV (1870), p. 165. Mais l'écriture ibérique tombée de bonne heure en désuétude, n'a pas laissé de postérité.

(2) Maspero, *Histoire ancienne*, p. 168. Brugsch, *Histoire d'Egypte*, 2e édition, p. 147 et suivantes. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 361; t. III, p. 23. Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 127. Voir les deux textes, l'un de Syncelle, l'autre d'Eusèbe, réunis par M. Müller dans ses fragments de Manéthon. Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 568, 570, fragm. 43, 48. Suivant ces textes, les rois d'Egypte de la 15e et de la 17e dynastie ont été Phéniciens.

(3) Maspero, *Histoire ancienne*, p. 199, 232. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 385. M. Movers, après avoir établi que Byblus eut l'hégémonie en Phénicie jusque vers 1400, que Sidon succéda à Byblus et fut supplanté par Tyr vers 1100, en conclut que les colonies de Byblus sont antérieures à 1400, que celles de Sidon ont été fondées entre 1400 et 1100, celles de Tyr à partir de 1100. Mais ce système arbitraire est inconciliable avec un des renseignements chronologiques les plus importants qu'Hérodote nous fournit. Il s'agit de la date à laquelle fut fondé le temple du dieu tyrien Melkarth à Thasos, île de l'Archipel, près des côtes de Thrace. Suivant M. Movers (et le système de ce savant l'exige), ce temple fut fondé au plus tôt en 1100. Mais Hérodote place la fondation de ce temple cinq générations ou environ cent cinquante ans avant la naissance de

Le nom sous lequel on rencontre le plus fréquemment ces colons, soit en Grèce, soit sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure, est celui de Lélèges. Suivant Asios de Samos, poète qui florissait vers l'an 700 avant J.-C., et qui était originaire d'une île où les Lélèges avaient possédé un établissement, les Lélèges avaient pour roi *Ancaïos,* fils de Poséidôn (Neptune) et d'*Astupalaïa* (vieille ville), celle-ci fille de *Phoïnix,* c'est-à-dire qu'Ancaïos, roi des Lélèges, appartenait à une nation maritime et que la vieille ville qui lui avait donné le jour, était une colonie phénicienne (1). Les traditions mégariennes s'accordent avec celles de Samos. Lelex, auteur des Lélèges, est suivant elles originaire d'Egypte où il serait né de l'union de Poséidôn avec Libuê (la Libye) (2). Il serait arrivé à Mégare douze générations après Car, fils de Phoroneus et par conséquent frère de Pélasgos. Ici donc les Lélèges, d'origine phénicienne ou égyptienne, sont distingués des Cariens qui viennent d'Asie-Mineure. On trouve, suivant l'observation de Strabon, la même distinction chez Homère (3). On la trouve chez Phérécyde, qui écrivait au cinquième siècle avant notre ère : Phérécyde met sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure les Cariens au sud, à Milet, Myunt, Mycale, Ephèse, et les Lélèges au nord jusqu'à Phocée (4). Dans d'autres textes, les Lélèges et les Cariens paraissent confondus. Il est reçu, nous dit Strabon, dont Hérodote paraît ici la principale autorité, il est reçu que lorsque les Cariens

l'*Hèraclès* thébain, et l'*Hèraclès* thébain était né neuf cents ans avant Hérodote qui écrivait environ 450 ans avant J.-C. Ces chiffres nous donnent un total de 1500 ans et nous font remonter 300 ans au-delà de la date de 1100 proposée par M. Movers (*Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 276; cf. p. 109, 146). Nous n'avons donc pas tenu compte du système chronologique de M. Movers.

(1) Fragment 6, Didot-Duebner, *Asii... fragmenta*, p. 2. Suivant Ménodote de Samos, fragment 2, il y avait dans cette île un temple de Junon, construit par les Lélèges, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 103.

(2) Pausanias, l. I, c. 44, § 3, c. 39, § 6, éd. Didot-Dindorf, p. 65, 58.

(3) Homère, *Iliade*, X, 428, 429, énumère les alliés de Priam : les Cariens, les Péoniens aux arcs recourbés, les Lélèges, etc.; Strabon, l. XIII, c. 1, § 58, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 522.

(4) Phérécyde, fragment 111, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 98; Strabon, édition Didot-Mueller et Duebner, l. XIV, c. 1, § 3, p. 540.

étaient sujets de Minôs (c'est-à-dire subissaient la domination phénicienne), on les appelait Léléges, et ils habitaient les îles (1). Ainsi Ephore nous donne comme bâtie sur le territoire des Léléges, Milet qui, suivant Phérécyde, était, comme nous venons de le dire, une ville des Cariens (2). Phérécyde, au ve siècle avant notre ère, et Ménodote de Samos, au IIIe siècle, sont d'accord avec le poète Asios pour nous dire que l'île de Samos appartenait aux Léléges (3): ailleurs, Samos est indiquée comme une possession carienne (4). Tandis que, suivant Phérécyde, les possessions des Léléges sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure ne commencent qu'au nord d'Ephèse, dernière ville des Cariens, Pausanias fait appel à d'autres traditions d'après lesquelles les colons grecs arrivant à Ephèse y auraient trouvé des Léléges habitant la ville haute, et les auraient chassés (5). Bien plus, suivant Strabon, les possessions continentales des Léléges auraient compris une bonne partie de la Carie et même de la Pisidie, c'est-à-dire se seraient étendues incomparablement plus au sud que ne le dit Phérécyde (6). Ces contradictions ne sont qu'apparentes; les possessions des Léléges n'ont pas toujours eu la même étendue. Les Cariens, de même race que les Pélasges, après avoir été indépendants, ont été soumis à la domination des Léléges, c'est-à-dire des Phéniciens alors soumis eux-mêmes et plus ou moins mélangés aux Egyptiens dont la puissance a peu à peu fait place à celle des Hellènes. La conquête de la Carie et des contrées voisines

(1) Strabon, l. XIV, c. 2, § 27, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 564; Hérodote, l. I, c. 171, édition Didot-Dindorf, p. 56.

(2) Ephore, fragment 32, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 242; Strabon, l. XIV, c. 1, § 6, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 542.

(3) Asios de Samos, fragment 6, édition Didot-Duebner, p. 2, analysé par Pausanias, l. VII, c. 4, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 322. Phérécyde, fragment 111, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 98, d'après Strabon, l. XIV, c. 1, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 540; Ménodote de Samos, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 103.

(4) Strabon, l. XIV, c. 1, § 15, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 544. Thémistagoras d'Ephèse, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 512.

(5) Pausanias, l. VII, c. 2, § 8, édition Didot-Dindorf, p. 319.

(6) Strabon, l. XIII, c. 1, § 59, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 522.

par les Lélèges est un fait historique. Les Lélèges étaient sujets du phénico-égyptien Minos (1), roi de Crète (2), dont la capitale était Cnôse (3) ou Cnosse, et à qui appartenait l'empire de la mer (4). Or, Minos avait un frère, nommé Sarpédon, qui s'empara de la Lycie, suivant Hérodote (5), qui fonda Milet en Carie, suivant Ephore (6). Le souvenir de l'origine phénico-égyptienne de Sarpédon était consacré, au temps de Pausanias, par une peinture du temple de Delphes : le dieu égyptien Memnon, caractérisé par un enfant éthiopien, c'est-à-dire nègre, placé près de lui, était représenté assis, la main sur l'épaule de Sarpédon (7). La conquête de la Carie et des contrées voisines par les Lélèges amena un certain mélange de races et fit que l'on employa souvent l'un pour l'autre les noms de Cariens et de Lélèges. Tandis qu'à Mégare le nom de Carie, donné à la citadelle (8), paraît rappeler une émigration carienne contemporaine de l'établissement des Pélasges en Grèce et bien antérieure, antérieure, dit-on, de douze générations aux premières colonies phénico-égyptiennes, le même nom dans les traditions relatives aux événements contemporains de la domination phénico-égyptienne en Carie, a pu désigner quelquefois les colons et les navigateurs phénico-égyptiens ou, en d'autres termes, les Lélèges avec lesquels, suivant Aristote, les Cariens ont beaucoup voyagé (9).

Trois noms d'hommes personnifient en Grèce la coloni-

(1) Hérodote, l. I, c. 171, édition Didot-Dindorf, p. 56; Strabon, l. XIV, c. 2, § 27, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 564.

(2) Homère, *Iliade*, XIII, 450.

(3) Homère, *Hymne à Apollon*, vers 393.

(4) Hérodote, l. III, c. 122, édition Didot-Dindorf, p. 172.

(5) Hérodote, l. I, c. 173, Didot-Dindorf, p. 57; Apollodore, l. III, c. 1, § 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 151; Homère, *Iliade*, VI, 199, met en Lycie un roi du nom de Sarpédon, mais il se trouve à la guerre de Troie et ne peut être confondu avec le frère de Minos. Cependant Sarpédon, frère de Minos, figure déjà chez Hésiode, fragment 149, édition Didot, p. 63.

(6) Ephore, fragment 32, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 242, d'après Strabon, l. XIV, c. 1, § 6, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 542; cf. l. XII, c. 8, § 5, p. 490.

(7) Pausanias, l. X, c. 31, § 5, édition Didot-Dindorf, p. 536.

(8) Pausanias, l. I, c. 39, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 58.

(9) Aristote, fragment 127, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 146, d'après Strabon, l. VII, c. 7, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 267.

sation phénico-égyptienne. Deux se rapportent à la période antérieure à la conquête hellénique; ce sont Danaos et Cadmos. Un est postérieur, c'est Minôs. Leur généalogie dans la *Bibliothèque* d'Apollodore est un monument ethnographique d'une importance fondamentale (1).

POSÉIDON (NEPTUNE) épouse
LIBUÊ (LIBYE)

AGÉNOR règne en Phénicie, vient en Europe, épouse Téléphassa (2).				BÊLOS règne en Egypte, épouse Anchinoe, fille du Nil.	
Europe épouse Jupiter.	CADMOS règne à Thèbes (3).	Phoïnix règne en Phénicie.	Cilix règne en Cilicie.	Aïguptos (Egypte.)	DANAOS règne à Argos.
MINOS (4) Sarpédon, Rhadamanthus.				cinquante fils.	cinquante filles (5).

Bêlos porte un nom phénicien. *Bel* ou *Baal*, en phéni-

(1) Apollodore, l. II, c. 1, § 4; l. III, c. 1, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 126, 150; Jean d'Antioche, fragment 6, *ibidem*, t. IV, p. 544.

(2) Agénor, fils de Poséïdôn, est déjà mentionné par Phérécyde, écrivain du cinquième siècle avant notre ère, fragment 40, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 83. Phoïnix, fils d'Agénor, est déjà connu d'Hésiode, fragment 58, édition Didot, p. 53.

(3) Cadmos qui figure déjà dans l'*Iliade* et dans la *Théogonie* d'Hésiode, est déjà fils d'Agénor chez Hérodote, IV, 147, édition Didot-Mueller, p. 224, et chez Phérécyde, fragment 40, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 83.

(4) Minôs, roi de Crète, est, dans l'*Iliade*, XIV, 320-321, fils de la fille de Phoïnix, c'est-à-dire d'une phénienne. Le nom d'Europe se trouve au vers 79 de la *Batrachomyomachie*. Dans l'*Iliade*, Minôs n'a qu'un frère qui est Rhadamanthus. Hésiode, fragment 149, édition Didot, p. 63, intercale le premier, entre Minos et Rhadamanthus, Sarpédon qui, dans l'*Iliade*, est bien postérieur à ces deux personnages. Europe est la déesse phénicienne Astarté (Lucien, *de Syria Dea*, 4, édition Didot, p. 733), que les monnaies de Sidon représentent assise sur un taureau (Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 833). De là vient la fable grecque où Europe est enlevée par Jupiter transformé en taureau (Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. I, p. 79).

(5) Danaos, suivant Hérodote, II, 91, édition Didot-Dindorf, p. 99, est

cien, signifie roi, et sert à désigner le dieu suprême, le dieu soleil. *Bélos* règne en Egypte où il personnifie les trois dynasties des pasteurs de Tanis, les xve, xvie et xviie dynasties, toutes d'origine héthéenne ou phénicienne (2400-1700 avant notre ère) (1). *Aïguptos* et ses cinquante fils, c'est l'Egypte sous la xviiie dynastie (1700-1460), dynastie nationale, qui délivre du joug phénicien les habitants de la vallée du Nil, et qui sous le règne de Thoutmès III (1600-1550), poursuivant jusqu'en Grèce Danaos et ses filles, c'est-à-dire les Phéniciens exilés, s'empare des îles et des côtes de l'Archipel où ces fugitifs ont trouvé asile. Telle est l'explication historique de la légende de Danaos. Son nom, en égyptien *Tana*, sert à désigner les habitants de la Grèce sous Thoutmès III (1600-1550), et sous Ramsès III, fin du quatorzième siècle (2), usage conservé dans l'*Iliade* d'Homère où le mot de *Danaos*=*Tana*, rappelant le souvenir d'une époque antérieure à la conquête hellénique (3), désigne l'ensemble des Grecs.

La suprématie de l'élément égyptien sur l'élément phénicien est représentée par le règne de *Luncaïos*, fils d'*Aïguptos* qui épouse une fille de *Danaos* et lui succède à Argos. Mais ce n'est pas sans peine que les Egyptiens obtiennent ce succès, puisque quarante-neuf des cinquante fils d'*Aïguptos* ont péri par les mains mêmes de celles des filles de Danaos sur lesquelles ils avaient fixé leur choix.

Cadmos, autre chef phénicien (4), qui s'établit en Béotie,

originaire de Chemnis en Egypte. Voir sur lui et sur les fils d'Aïguptos, les *Suppliantes* d'Eschyle; cf. Hécatée, fragment 357, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 28, et mieux, t. IV, p. 627.

(1) Sur le culte de Baal et d'Astarté en Egypte, voyez Brugsch, *Histoire d'Egypte*, 2e édition, p. 143; cf. Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 63 et suivantes.

(2) De Rougé, *Revue archéologique*, t. IV, p. 201-220; Lenormant, *Manuel*, 3e édit., t. I, p. 386, 440; Maspero, *Histoire ancienne*, p. 207, 263.

(3) Voir la dissertation de M. Müllenhof sur l'*Iliade*, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 11 et suivantes.

(4) Il y a eu vraisemblablement deux *Cadmos*, l'un phénicien, l'autre thrace. Le phénicien était originaire de Sidon suivant les uns (Platon, *Lois*, livre II, Didot-Schneider, t. II, p. 290; Euripide, *Bacchantes*, vers 170-171, Teubner-Dindorf, 5e édition, p. 235), de Tyr suivant d'autres (Hérodote, II, 49, édition Didot-Dindorf, p. 89; Euripide, *Phéniciennes*, vers 638-639, Teubner-Dindorf, 5e édition, p. 127). Son nom vient

8

semble quelquefois se confondre avec Danaos qui est son cousin germain dans la généalogie conservée par Apollodore. Chacun d'eux, suivant Diodore de Sicile, fonde un temple à Rhodes (1). Mais nous ne savons pas si leur nom désigne un personnage ou seulement un groupe de colons. Il n'y a qu'une chose certaine : les Phéniciens se sont établis à Rhodes, comme l'a écrit dans son histoire de cette île le rhodien Ergias (2).

Suivant Hérodote, l'écriture a été apportée en Grèce par les compagnons de Cadmos (3). D'autres historiens, parmi lesquels paraît être Hécatée de Milet, plus ancien qu'Hérodote, attribuent à Danaos l'honneur de cette importation (4).

de la racine sémitique *kadam*, « il a précédé, il a été le premier. » Il est arrivé en Grèce, suivant le marbre de Paros, 1519 ans avant notre ère, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 542, 560.

Un autre Cadmos, arrivé en Grèce plus anciennement que celui de Phénicie, était indo-européen, du rameau thrace; par sa fille Sémélé, il est l'aïeul de *Dionusos*, dieu-soleil chez les Thraces, dieu de la vigne chez les Grecs : il vivait plus de vingt siècles avant notre ère suivant un passage d'Hérodote, II, 145, arbitrairement altéré dans l'édition de Didot; son petit-fils *Dionusos* serait né 2050 ans avant J.-C. Le nom du Cadmos thrace s'explique par la racine indo-européenne *kad*, « orner, organiser, » d'où le grec κοσμος, « monde, » dont Cadmos serait la forme thrace; cf. Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3e édition, t. I, p. 56, 545); il peut être rendu en français par « organisateur ou créateur. » *Harmonia*, nom de sa femme dans la fable grecque, n'est que la traduction grecque de son nom. Sémélé, nom de sa fille, paraît la forme thrace de l'adjectif grec ὁμαλός « semblable » qui a perdu son *s* initial. « Le créateur eut une fille semblable à lui, et de leur union naquit *Dionusos* ou le soleil. » On a attribué au poète Pisandre, qui vivait au septième siècle avant J.-C., une variante de cette formule; il aurait dit que Cadmos avait appris à *Zeus* comment il fallait s'y prendre pour triompher de Typhon (Didot-Müller, *Asii, Pisandri... Fragmenta*, p. 11, fr. 21). *Zeus* est le dieu de la lumière; Typhon, ce sont les vapeurs qui s'élevant de la terre obscurcissent le ciel. Homère et Hésiode, qui ont connu le Cadmos thrace, importé à Thèbes par la conquête thrace, ne le font pas phénicien.

(1) Diodore de Sicile, l. V, c. 58, §§ 1, 2, édition Didot-Mueller, t. I, p. 290. Ce passage paraît emprunté à Zénon de Rhodes, écrivain du deuxième siècle avant notre ère. Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 177.

(2) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 405.

(3) Hérodote, l. V, c. 58, édition Didot-Mueller, p. 256. Ephore et Aristote ont dit à peu près la même chose. Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 270; t. II, p. 181.

(4) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 5, 67. Il y a contradiction entre ce texte et celui qui est reproduit au t. I, p. 29, n° 361.

Dosiades, auteur d'une histoire de Crète, citée par Diodore de Sicile, prétend même que l'écriture a été inventée en Crète (1), et semble par conséquent attribuer à la colonie que Minôs personnifie l'honneur d'avoir la première enseigné l'art d'écrire aux habitants de la Grèce. Enfin par une sorte de transaction entre les partisans de Danaos et ceux de Minôs, une généalogie donne pour petit-fils à Danaos, Nauplios qui, de *Cluméné* ou Clymène, petite-fille de Minôs, eut Palamèdes (2), et Palamèdes aurait inventé les seize premières lettres (3) de l'alphabet. Palamèdes veut dire « qui a une main intelligente » « habile écrivain, » c'est originairement une épithète, ce n'est pas un nom d'homme. Le sens vrai de cette légende est que l'introduction de l'écriture en Grèce est due aux efforts combinés de la race de Danaos et de celle de Minôs (4), qui ne sont en réalité que deux personnifications du même groupe politique, deux personnifications de l'empire égypto-phénicien.

Il règne donc entre Danaos, Cadmos et Minôs une certaine confusion. Cependant il semble y avoir entre eux une distance chronologique : Danaos est reçu par les Pélasges ; Cadmos s'établit au milieu des Thraces, peuple indo-européen qui succéda aux Pélasges dans la domination maritime ; Minôs vient demeurer en Crète où déjà une population hellénique s'était installée : or, les Hellènes sont en Grèce les successeurs des Thraces.

Ce qui est certain, c'est que Minôs est bien postérieur aux deux premiers. Idoméneus, petit-fils de Minôs, combat, suivant Homère, dans les rangs des Grecs à la guerre de Troie (5). Or, les rois d'Argos et de Mycènes de la dynastie de Danaos, représentent, après Danaos, sept générations : 1° Lunkeus, gendre de Danaos ; 2° Abant, fils de

(1) Dosiades, fragment 4, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 400.

(2) Apollodore, l. II, c. 1, §§ 4 et 5 ; l. III, c. 2, § 2 ; Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 127, 128, 152.

(3) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 3 ; t. III, p. 156.

(4) Suivant d'autres auteurs, on ne devrait à Palamèdes que quelques lettres supplémentaires. Pline, l. VII, c. 57 ; Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 172.

(5) Homère, *Iliade*, XIII, 424, 451-452.

Lunkeus; 3° Acrisios, fils d'Abant; 4° Danaé, fille d'Acrisios (1); 5° Perseus, fils de Danaé; 6° Sthénélos, fils de Perseus; 7° Eurystheus, fils de Sthénélos (2). En y joignant Danaos, on trouve huit générations pour cette dynastie qui, suivant les calculs plus ou moins sûrs du chronographe Castor, aurait duré cent soixante-deux ans (3). Viennent ensuite: Pélops qui enlève le pouvoir aux Phénico-Egyptiens pour le rendre aux Pélasges, puis la dynastie hellénique des Atrides (4) dont Agamennôn et Ménélaos forment la seconde génération. Agamennôn et Ménélaos se trouvent à la guerre de Troie avec Idoméneus, petit-fils de Minôs. Minôs semble donc être contemporain de Pélops et postérieur de sept générations à Danaos. Si la dynastie de Danaos a duré cent soixante-deux ans, comme le veut Castor, il a dû s'écouler environ le même temps de l'avènement de Danaos à celui de Minôs. Si on donne à ces sept générations trente ans de durée moyenne, l'intervalle est de plus de deux siècles, et égale la distance qui sépare le règne du roi d'Egypte Thoutmès III, xvie siècle, à celui de Méneptah, fils de Ramsès II, xive siècle. Minos est donc bien postérieur à Danaos. Mais on ne peut prouver que Cadmos soit venu de Phénicie en Grèce à une autre époque que Danaos. Cadmos, contemporain de Danaos suivant Diodore de Sicile (5), est postérieur, suivant Pythodore et Phillis de Délos (6); antérieur de huit ans, suivant le Marbre de Paros (7). Il pourrait sembler moins ancien que Danaos, parce qu'il trouve en Béotie non-seulement des Pélasges, premiers habitants civilisés de ce pays, mais un peuple indo-européen arrivé plus récemment, les Thra-

(1) Apollodore, l. II, c. 1, § 5; c. 2, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 128.

(2) Apollodore, l. II, c. 4, § 4, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 132.

(3) Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 170. La dynastie pélasgique qui a précédé aurait régné trois cent quatre-vingt-deux ans.

(4) Hérodote et Castor disent Pélopides: mais Homère n'affirme nullement qu'Atreus soit fils de Pélops. Hérodote, l. VII, c. 159. Castor, *Ctesiæ... fragm.*, p. 170; Homère, *Iliade*, II, 105.

(5) Diodore de Sicile, l. V, c. 58, édition Didot-Mueller, t. I, p. 290.

(6) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 5.

(7) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 542.

ces (1), tandis que Danaos trouve seulement des Pélasges à Argos. Mais les Thraces pouvaient occuper une partie de la Béotie sans être en même temps maîtres de l'Argolide. Ce n'est pas Danaos qui a introduit en Grèce la culture des céréales si connue cependant en Egypte. La tradition qui attribue aux Thraces l'importation de l'agriculture dans l'Attique, d'où elle se répandit dans le reste de la Grèce, prouve que les Thraces ont précédé même Danaos en Grèce. Les Thraces avaient atteint l'Attique antérieurement à l'arrivée de Danaos à Argos. Il n'y a donc pas de raison pour supposer que Cadmos, qui trouva des Thraces en Béotie, soit postérieur à Danaos.

Ainsi, nous avons deux époques à distinguer dans l'histoire des colonies égypto-phéniciennes. L'une nous reporte à la chute de la XVIIe dynastie des Egyptiens qui eut lieu vers l'an 1700 avant notre ère : l'époque de Danaos et de Cadmos paraît de peu de chose postérieure à cette date. Une inscription égyptienne du règne de Thoutmès III, roi de la XVIIIe dynastie (1600-1550), parle d'une victoire remportée par ce prince sur les habitants des îles des Tana ou Dana (2); elle prouve par conséquent que l'établissement de Danaos en Grèce était, dans la première moitié du seizième siècle, un fait accompli. La seconde époque à distinguer dans l'histoire des colonies égypto-phéniciennes est celle de Minôs, roi de Crète, et de ses frères Sarpédon, roi de Lycie, Rhadamanthus, roi d'Elysie. L'établissement de Minôs et de ses frères en Europe et en Asie paraît le dernier acte d'une guerre entre Meneptah (XIXe dynastie), fils de Ramsès II (XIVe siècle), et plusieurs populations de l'Eu-

(1) Cadmos, suivant Apollodore, l. III, c. 5, § 4, quitta Thèbes pour aller s'établir en Illyrie. Strabon, l. IX, c. 2, § 3, dit que les Phéniciens furent chassés de Thèbes par les Thraces et les Pélasges, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 344.

(2) *Revue archéologique*, t. IV, p. 220; cf. Lenormant, *Manuel*, 3e éd., t. I, p. 386; Maspero, *Histoire ancienne*, p. 207. La chronologie d'Eusèbe met Danaos un siècle plus tard, l'an 551 d'Abraham, qui est l'an 1464 avant J.-C., édition Mai, p. 285; cf. p. 129. M. Muller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 171, prétend rapprocher plus encore de nous l'époque de Danaos. Mais le *Marbre de Paros* qui date Cadmos de l'an 1519 avant notre ère, Danaos de l'an 1511, s'éloigne fort peu des résultats que nous donne la comparaison de l'histoire grecque avec la chronologie égyptienne, Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 542.

rope méridionale ou de l'Afrique du nord. Il s'agissait des *Rebu* ou Libyens établis en Afrique; des *Shardana*, peuple de race ibérique établi en Sardaigne et sur les côtes de la Méditerranée au nord des Pyrénées, dans plusieurs départements de la France maritime; venaient ensuite deux autres nations étrangères à la race européenne qui paraissent avoir été unies entre elles par d'intimes liens de parenté, les *Leka* ou Lyciens (1) établis dans la province d'Asie-Mineure qui a longtemps porté le nom de Lycie, les *Tursha* ou Pélasges-Tursânes, encore en possession d'une partie de l'île de Crète et d'autres îles de l'Archipel; enfin deux nations européennes : les *Saikala* ou Sicules, maîtres de l'Italie, les *Akaivasa* ou *Achaïvoï* (2), rameau de la race hellénique

(1) Suivant Hérodote, I, 173, le nom de Lyciens, *Lukioï*, aurait été apporté d'Attique en Asie-Mineure par les colons Athéniens qu'aurait amenés *Lucos*, fils du roi Pandion II. Cette opinion ne me paraît pas admissible. Elle provient de ce que ce nom a survécu aux conquêtes successives et a servi à désigner les colons de races différentes établis dans le pays. Voilà pourquoi Apollodore fait figurer *Lucos* parmi les fils d'*Aïguptos* (l. II, c. 1, § 5, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 127); et Pausanias (l. VII, c. 3, § 7, édition Didot-Dindorf, p. 321) nous donne les Lyciens pour originaires de Crète et pour *descendants* des compagnons de Sarpédon. Il y a un autre *Lucos*, fils de Poséidôn et de Kelaïnô, fille d'Atlas (Hellanique, fragment 56, *ibid.*, p. 52), et le nom de Kélaïnô paraît avoir été fabriqué avec celui de la ville de *Kelaïnaï* en Phrygie à la source du Méandre (cf. Strabon, l. XII, c. 8, § 18, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 496). *Lucos*, chez Apollodore (l. II, c. 5, § 9) est roi de Mysie, c'est-à-dire d'une nation pélasgique. *Lucos*, dans Diodore de Sicile, est un Telchine, c'est-à-dire un pélasge de Rhodes qui sort de cette île pour aller en Lycie avant le déluge, c'est-à-dire avant l'introduction des plus anciennes traditions helléniques. *Lucos* est vraisemblablement la forme hellénisée d'un mot pélasgique apporté par les Pélasges avant les Phéniciens en Asie-Mineure et en Grèce. *Lucaon*, nom d'un fils de Pélasgos, en est dérivé. *Lucos*, fils de Pandion II, roi d'Athènes, est encore un pélasge, et son voyage en Lycie, un siècle après le règne de Minôs en Crète, est une hypothèse pour expliquer l'origine du nom de Lycie (cf. *Marbre de Paros* dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 544, et Diodore de Sicile, l. IV, c. 55, § 5, édition Didot-Mueller, t. I, p. 229). Du reste, M. de Rougé a établi qu'il y avait déjà des *Leka* en Asie-Mineure du temps du roi d'Egypte Ramsès II, vers 1400 (*Revue archéologique*, t. XVI, p. 36, 96). La langue des inscriptions lyciennes est indo-européenne, suivant M. Lassen (cf. Maury, *Histoire des Religions de la Grèce*, t. III, p. 77). Cette doctrine est considérée comme dépourvue de preuves par M. F. Mueller (*Beitraege zur vergleichenden Sprachforschung*, t. III, p. 216-220).

(2) M. Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 707 note, prétend qu'il n'y avait pas de digamma dans le grec Ἀχαιοί. Cette opinion n'est pas conciliable avec l'orthographe égyptienne *Akaiuasa*.

établi dans le Péloponnèse, et qui avait fourni des colons à l'île de Crète lors de l'invasion hellénique (1). Tous ces peuples coalisés envoyèrent en Egypte une armée qui fut vaincue par le roi Ménéptah, et une inscription commémorative fut gravée sur une muraille de temple à Karnak. Cette inscription a été commentée par M. de Rougé (2). Il est curieux d'y remarquer l'absence du nom des Sicanes, alors maîtres de la Sicile, et chez qui Minôs, personnification de la puissance maritime phénico-égyptienne, trouva la mort dans son expédition contre Cocalos (3). Les autres noms mentionnés sont ceux de peuples chez lesquels les Egypto-Phéniciens s'établirent à l'époque de Minôs. Minôs mit sous le joug les Pélasges-Tursânes de Crète et d'Attique, les *Achaïvoï* de Crète; son frère Sarpédon assujettit les Lyciens. Quant à la défaite des *Shardana* ou Sardes, et des *Rebu* ou Libyens et des *Saikala* ou Sicules, il faut la rapprocher du nom de Rhadamanthus, frère de Minôs et dominateur de la portion occidentale de la Méditerranée.

Rhadamanthus, en sa qualité de phénicien, était un des adorateurs de Melkarth, l'Hercule tyrien; aussi une légende grecque associe-t-elle son nom à celui d'Hercule qu'elle fait son élève (4). Rhadamanthus régna dans une plaine dite *Élusion*, située aux extrémités de la terre, et où il n'y a ni neige ni pluies, où l'hiver est court, où les brises de l'Océan ne cessent de rafraîchir les hommes (5). Quand Hercule fait à l'occident ce voyage dans lequel le souvenir des temples élevés à Melkarth par les Phéniciens, se mêle à la pensée du voyage journalier du soleil (6), il fonde, suivant Diodore, Alêsia prise plus tard par César dans la

(1) Diodore de Sicile, l. V, c. 80, § 2, édit. Didot-Mueller, t. I, p. 305; cf. *Odyssée*, XIX, 175.
(2) *Revue archéologique*, t. XVI, p. 35, 81.
(3) Les colonies phéniciennes de Sicile dont parle Thucydide, VI, 2, sont vraisemblablement postérieures à cet événement; il n'est pas prouvé qu'elles remontent au-delà du VIIIe siècle avant notre ère, Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 314; cf. Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 110.
(4) Aristote, fragment 286, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 190.
(5) Homère, *Odyssée*, IV, 563-569.
(6) Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 237.

guerre des Gaules (1). Il y a ici, ce nous semble, chez l'historien grec une confusion provenant d'un rapport de consonnance entre le nom de la ville célèbre prise alors tout récemment par César, et le nom du royaume depuis longtemps détruit de Rhadamanthus. A l'époque de la domination ligure sur les côtes françaises de la Méditerranée, nous retrouvons le nom légèrement altéré du royaume de Rhadamanthus dans le nom du peuple qui occupait les environs de Narbonne : ce sont les *Elesyces* suivant Aviénus (2) ; Hécatée les appelle *Elisucoï* et nous dit qu'ils étaient Ligures (3) ; Hérodote, qui les nomme *Helisucoï*, les fait figurer dans la liste des auxiliaires menés en Sicile par Hamilcar, fils d'Hannon, en l'an 480 avant J.-C. (4). Avant la conquête phénicienne, bien avant celle des Ligures, les Sordes ou Sardana, peuple ibère, auraient occupé tout ou partie des côtes françaises de la Méditerranée, entre les Pyrénées et le Rhône, plus l'île de Sardaigne à laquelle ils auraient donné leur nom. Ce serait sur leur territoire que Rhadamanthus aurait fondé son royaume. Ce serait sur eux que les Phéniciens auraient conquis la Sardaigne (5). Mais ces établissements eurent moins d'importance que ceux des Phéniciens en Grèce.

Les Phéniciens eurent de nombreuses possessions dans la Grèce continentale. En effet, il y eut, suivant Aristote, des Léléges établis en Acarnanie (6). Ce grand philosophe

(1) Diodore de Sicile, l. IV, c. 19, §§ 1, 2 ; l. V, c. 24, § 2, édit. Didot-Mueller, t. I, p. 201, 268.

(2) Aviénus, *Ora maritima*, vers 584-586.

(3) Hécatée, fragment 20, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2.

(4) Hérodote, l. VII, c. 165, 166, édition Didot-Mueller, p. 364-365 ; cf. Diodore de Sicile, l. XI, c. 20-23, éd. Didot-Mueller, t. I, p. 367-370.

(5) Pausanias, X, 17, 2, édition Didot-Dindorf, p. 512. Solin, c. 10, et Silius Italicus, XII, 359-360, font arriver en Sardaigne les Libyens avant tout autre peuple. Pausanias et Solin mettent après eux les Ibères. Mais la Libye, suivant nous, a été très-anciennement conquise par les Ibères ; en sorte que l'expédition libyenne ne doit pas être distinguée de la colonisation postérieure des Ibères. Du reste un souvenir de la conquête phénicienne peut s'être mêlé à ces traditions ; cf. Isidore de Séville, l. XIV, c. 6, § 39, et de Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 89.

(6) Aristote, fragment 127, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 146, d'après Strabon, l. VII, c. 7, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 267.

est d'accord avec Hésiode pour dire qu'en Locride le nom des Lélèges a précédé celui des Locriens (1). Un Cadmos de Béotie est déjà connu d'Homère qui appelle les Thébains *Cadmeïoï* (2) et *Cadmeïones* (3). Mais est-ce le Cadmos phénicien ? Le premier, Hérodote parle des Phéniciens amenés en Béotie par ce personnage mythique (4). Ces Phéniciens paraissent identiques aux Lélèges qui, d'après Aristote, ont possédé la Béotie (5) ; aussi Pausanias a-t-il dit que vraisemblablement le temple d'Héraclès à Thespies en Béotie, était consacré à l'Hercule tyrien (6). La date de l'arrivée des Phéniciens en Béotie paraît donnée par Hérodote quand il place en l'an 1350 avant notre ère la naissance d'Héraclès, fils d'Alcmène (7). La domination des Phéniciens de Crète à Athènes est établie par la légende du Minotaure et de Thésée (8). Le Minotaure est la statue élevée au dieu phénicien Baal ou Moloch dans son temple de l'île de Crète. Cette statue avait, suivant l'usage, une tête de taureau sur un corps d'homme (9), et on lui sacrifiait des victimes humaines ; une des charges que la défaite avait imposée aux Athéniens était de fournir annuellement un certain nombre de ces victimes : Thésée délivra Athènes de ce tribut douloureux. Eusèbe donne au règne de Thésée trente ans de durée, et place son avénement 1233 ans avant notre ère, c'est-à-dire cinquante-trois ans avant la prise de Troie qui aurait eu lieu en 1181 (10). Si l'on doit

(1) Hésiode, fragment 25, édition Didot, p. 49. Aristote, fragment 119, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 145 ; cf. Strabon, l. VII, c. 7, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 267.
(2) *Iliade*, IV, 388, 391, etc.
(3) *Iliade*, IV, 385, etc.
(4) Hérodote, l. II, c. 49, édition Didot-Mueller, p. 89.
(5) Aristote, fragment 127, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 146.
(6) Pausanias, l. IX, c. 27, §§ 6-8, édition Didot-Dindorf, p. 467.
(7) Hérodote, II, 145, édition Didot-Dindorf, p. 120.
(8) Hellanique, fragment 73 ; Phérécyde, fragment 106 ; Apollodore, l. III, c. 15-16 ; Clitodème, fragment 5 ; Philochôre, fragment 39-40 ; Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 54, 97, 178-179, 359-360, 390-391. Plutarque, *Thésée*, c. 15-23, Didot-Doehner, t. I, p. 7-12.
(9) Creuzer-Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 225, 833. Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. II, p. 86.
(10) Migne, *Patrologie latine*, t. XXVII, p. 251 ; Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 141.

avec Hérodote mettre la guerre de Troie au XIIIe siècle avant notre ère, on doit rapprocher de l'année 1300 avant notre ère l'époque où Athènes fut délivré par Thésée de la tyrannique domination des Phéniciens. Mais nous ne savons quelle valeur attribuer aux calculs chronologiques qui se rapportent à la période mythique de l'histoire grecque. Du temps d'Hérodote il y avait encore à Athènes une famille qui passait pour être d'origine phénicienne, les Géphyréens, *Géphuraïoï*, c'est-à-dire « les constructeurs de ponts; » cette famille avait précédemment habité Eréthrie dans l'île d'Eubée, plus anciennement la Béotie, et ses ancêtres passaient pour avoir été du nombre des compagnons de Cadmos (1). Près de l'isthme, Aristote met des Lélèges à Mégare (2). Les traditions mégariennes associaient le nom de ces Lélèges à celui de Minôs, et les faisaient arriver dans ce pays douze générations après Car, fils de Phoroneus (3). Dans le Péloponnèse, les Lélèges ont occupé la Laconie. Pausanias raconte que Lélex aurait été le premier roi de cette province (4). Il doit y avoir un rapport entre cette tradition et celle qui fait sortir tout armés les Spartiates des dents du dragon tué par Cadmos (5). Les Lélèges possédèrent aussi un certain temps la Messénie (6).

Outre l'île de Crète où régna Minôs, les Phéniciens occupèrent dans l'Archipel beaucoup d'autres îles. Une des plus importantes pour leur commerce fut l'île de Thasos où ils exploitaient des mines d'or (7) : ils y fondèrent un temple en l'honneur de Melkarth, l'Héraclès des Grecs, l'Hercule des Romains. Cette fondation se fit, nous dit Hérodote, cinq

(1) Hérodote, l. V, c. 57-58, édition Didot-Mueller, p. 256.

(2) Aristote, fragment 127, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 146.

(3) Pausanias, l. I, c. 39, § 5-6; l. IV, c. 36, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 58, 226. Sur la prise de Mégare par Minôs, voir Apollodore, l. III, c. 15, § 8, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 178.

(4) Pausanias, l. III, c. 1, § 1; l. IV, c. 1, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 125, 171.

(5) Apollodore, l. III, c. 4, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 153. Un peu plus loin, c. 10, § 3, p. 166, Sparta, femme de *Lakedaïmôn*, est fille de Lélex.

(6) Pausanias, l. IV, c. 1, §§ 1 et 5, c. 36, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 171, 172, 226.

(7) Hérodote, l. VI, c. 47, édition Didot-Mueller, p. 290.

générations, c'est-à-dire environ cent cinquante ans avant que naquît en Grèce *Hèraclès*, fils d'*Amphitruôn*. Or, Héraclès, fils d'*Amphitruôn*, remonterait, suivant Hérodote, à environ 900 ans après l'époque où son livre fut écrit, c'est-à-dire à l'année 1350 avant notre ère ou à peu près ; et par conséquent la fondation du temple de Melkarth à Thasos daterait de l'année 1500 ou environ avant J.-C. Cette date nous éloigne peu de celle où la colonisation phénicienne d'Argos est constatée par un monument égyptien (1600-1550). Apollodore ajoute un détail : Hercule, arrivé à Thasos, subjugua les Thraces qui habitaient cette île. Ce fut donc vers l'an 1500 avant notre ère que les Phéniciens conquirent Thasos sur les Thraces leurs prédécesseurs dans l'empire de la mer (1).

Nous avons déjà parlé, d'après Asios de Samos, du phénicien Ancaïos qui régna sur les Léléges à Samos (2). Théra fut colonisée par le phénicien Membliare, parent et compagnon de Cadmos (3). Nous avons vu que, d'après Diodore, Cadmos et Danaos fondèrent chacun un temple à Rhodes (4). Les Cariens qui, suivant Hellanique, ont donné à Côs le surnom de Caris (5), étaient probablement des sujets de Minôs. Phérécyde met Chios parmi les possessions des Léléges (6). Hérodote parle du culte d'Aphrodite

(1) Hérodote, l. II, c. 44, édition Didot-Mueller, p. 87 ; cf. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 239. Apollodore, l. II, c. 5, § 9, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 139. Ainsi je crois la colonie phénicienne de Thasos plus ancienne que ne le prétend Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 276 ; cf. p. 129. Dans la chronique de saint Jérôme, la colonie phénicienne de Thasos date de l'an 1428 avant J.-C. Migne, *Patrologie latine*, t. XXVII, col. 208.

(2) Didot-Duebner, *Asii... fragmenta*, fragment 6, p. 2. Pausanias, l. VII, c. 4, § 2, édition Didot-Dindorf, p. 322.

(3) Hérodote, l. IV, c. 147, édition Didot-Mueller, p. 224. Sur la colonie phénicienne de Théra, voir Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 266. Cette colonie, d'après la *chronique* de saint Jérôme, est contemporaine de Thasos.

(4) Diodore de Sicile, l. V, c. 58, édition Didot-Mueller, p. 290 ; Apollodore, l. II, c. 1, § 4, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 126. Sur la colonie phénicienne de Rhodes, voir Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 246.

(5) Hellanique, fragment 103, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 59.

(6) Phérécyde, fragment 111, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 98 ; cf. Strabon, l. XIV, c. 1, § 1, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 540.

apporté à Cythère par les Phéniciens (1), et c'est vraisemblablement de cette île que les Léléges gagnèrent les côtes de Laconie.

Les Léléges ou Egypto-Phéniciens furent un des ennemis les plus redoutables contre lesquels les Hellènes eurent à lutter, quand ils s'emparèrent de la Grèce. On ne s'étonnera donc pas de voir les Léléges figurer avec le reste des adversaires de la race hellénique dans l'armée qui défendit Troie contre les efforts des soldats d'Agamemnon (2). Aphrodite (Vénus), déesse d'origine phénicienne, prend aussi parti contre les Grecs (3). Pendant ce temps le petit-fils de Minôs s'était hellénisé et combattait dans les rangs de l'armée assiégeante (4). D'autres Léléges furent réduits en esclavage (5) ou exterminés (6), et ainsi finit en Grèce la domination phénico-égyptienne, après avoir duré environ quatre siècles, du XVIIe au XIIIe. Mais en donnant aux habitants de ce pays l'écriture alphabétique qui, de là, se répandit dans le reste de l'Europe, les Phénico-Egyptiens avaient élevé à leur propre gloire un monument plus durable que les plus puissants empires. D'ailleurs la Grèce, en échappant à leur suprématie politique, resta, commercialement parlant, soumise à leur suzeraineté.

Au temps d'Homère, le bronze, le principal des métaux, est fourni aux Grecs par les Phéniciens, par « Sidon, la riche en bronze, » comme on lit dans l'*Odyssée* (7). L'étain qui est nécessaire à la fabrication du bronze, venait des Iles Britanniques, les Cassitérides des anciens où, seuls parmi les

(1) Hérodote, l. I, c. 105, édition Didot-Mueller, p. 36. Sur la colonie phénicienne de Cythère, voyez Movers, *Phœnizisches Alterthum*, 2e partie, p. 270.

(2) *Iliade*, X, 429; XX, 96; XXI, 86. Priam avait épousé la fille de leur roi. On leur a attribué la ville de Gargarus en Troade : Nymphide d'Héraclée, fragment 10, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 14; cf. Strabon, l. XIII, c. 1, § 56, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 521.

(3) Aphrodité est l'Astarté phénicienne, Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 194-207.

(4) *Iliade*, XIII, 445-454; *Odyssée*, XIX, 178-183.

(5) Philippe de Théangéle, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 475.

(6) Strabon, l. VII, c. 7, § 2, et l. XIII, c. 1, § 59, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 267, 522.

(7) *Odyssée*, XV, 425; cf. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, 3e partie, p. 66.

peuples du bassin de la Méditerranée, les Phéniciens pénétraient alors, et où ils étaient arrivés les premiers : Midocrite, nous dit Pline, apporta le premier le plomb de l'île Cassitéride (1), ce qui doit être traduit ainsi : Melkarth (personnification de la race phénicienne) alla le premier chercher l'étain aux Iles Britanniques (2) pour le revendre en Grèce, soit pur (3), soit mélangé avec du cuivre et sous forme de bronze. Les habitants des Iles Britanniques ne savaient pas encore fabriquer le bronze au temps de César, et celui dont ils se servaient alors était importé chez eux par le commerce (4). Les Phéniciens de l'époque homérique faisaient mélanger en juste dose le cuivre de Palestine, de Chypre et d'Espagne avec l'étain des Iles Britanniques (5), et du bronze ainsi fabriqué, ils fournissaient le monde entier. Ils ne vendaient pas seulement du bronze. Le nom grec de l'or paraît d'origine phénicienne (6), bien qu'il ait reçu l'empreinte des habitudes phonétiques de la race grecque et puisse par conséquent s'expliquer par une racine indo-européenne (7). Le nom latin du fer, le grec χιτών et son équivalent latin *tunica*, ont été empruntés par les Romains et les Grecs à la langue des Phéniciens (8) : le premier et le dernier de ces mots, conservés dans notre langue, y sont comme des monuments élevés par nous-mêmes à notre insu, par l'effet d'une sorte de reconnaissance instinctive, à ce génie commercial de Tyr et de Sidon qui, malgré les dangers d'une navigation si longue, a créé les premières relations entre nos ancêtres barbares et le monde civilisé de l'Orient.

(1) Pline, l. VII, § 197, édition Teubner-Ianus, t. II, p. 38; cf. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, 3e partie, p. 63.
(2) Müllenhof, *Deutsche Altersthumkunde*, I, 211, cf. p. 5.
(3) *Iliade*, XI, 25, 34; XVIII, 565, 574; XX, 271; XXIII, 503, 561.
(4) *De bello gallico*, 5, 12; cf. Hehn, *Kulturpflanzen*, 2e édit., p. 489.
(5) Movers, *Das phœnizische Alterthum*, 3e partie, p. 66. Le bronze de Tartesse est mentionné par Pausanias, VI, 19, 2, éd. Didot, p. 302. Ainsi dans les environs de Cadix on fabriquait du bronze.
(6) MM. Renan et Max Müller, cités par Hehn, *Kulturpflanzen*, 2e éd., p. 489.
(7) Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 187, 204.
(8) Renan, *Histoire des langues sémitiques*; Hehn, *Kulturpflanzen*, 2e éd., p. 90; Movers, *Das phœnizische Alterthum*, III, 97.

LIVRE II

LES

INDO-EUROPÉENS

CHAPITRE I.

ORIGINES INDO-EUROPÉENNES.

Le plus ancien établissement de la race indo-européenne, de notre race, paraît avoir été au nord de la Perse et de l'Afghanistan modernes dans le bassin de l'Oxus et de l'Iaxarte, entre la chaîne de l'Hindu-Koh qui séparait nos premiers aïeux du bassin de l'Indus, le Bolor qui leur servait de limite du côté de l'Asie centrale, et l'Oural au-delà duquel les Finnois occupaient la plus grande partie de l'Europe (1).

En comparant les vocabulaires des différentes branches de la famille indo-européenne, on a reconnu un certain nombre de mots communs à ces branches diverses. On a pu ainsi publier le dictionnaire de la langue indo-européenne, et esquisser les principaux caractères de la civilisation dans laquelle vivaient nos ancêtres à cette époque reculée. Ainsi un des noms du mari est *pati* « maître, » et un des noms de l'épouse *patniâ* « maîtresse. » Le mari n'a donc pas plusieurs femmes, et ne tient pas sa femme en esclavage; il n'a qu'une épouse et elle est son égale. Le sens étymologique du nom du père, *patar*, est « protecteur, » et dé-

(1) Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch der indogermanischen Sprachen*, 2ᵉ édition, p. 1045.

signe sa mission qui est de veiller sur l'enfant. Le nom de mère, *mâtar*, veut dire « celle qui réfléchit et qui gouverne, » rôle de la maîtresse de maison. Fils, *sunu*, c'est « celui qui engendre ; » fille, *dhughtar*, c'est « celle qui allaite : » le fils et la fille sont, pour le père et la mère, les fondateurs de familles futures. Frère, *bhrâtar*, est « celui qui soutient, c'est-à-dire celui qui vient en aide à ses frères et à ses sœurs. » Les noms du père et de la mère du mari, dans leurs rapports avec la femme de leur fils, *svakura*, « beau-père, » et *svakrû*, « belle-mère, » expriment la déférence due à l'autorité paternelle et signifient « maître propre ou apparenté, » « maîtresse apparentée. » La famille était donc constituée, elle était assise sur ses bases légitimes; elle était fondée sur le devoir et le respect. Quand le mariage était rompu par la mort de l'époux, la femme survivante s'appelait *vidhavâ* « veuve, » c'est-à-dire séparée. Il n'y avait pas, semble-t-il, d'expression spéciale pour désigner le mari qui survivait à sa femme. La perte qu'il avait subie paraissait probablement avoir des conséquences moins graves.

Nos aïeux alors n'habitaient point la tente des nomades, mais la maison des populations sédentaires. C'est par une porte, *dhvar* ou *dhvara* qu'on pénètre dans cette maison appelée *vas-tu*, *skaima* (de *vas* et de *ski*, « demeurer »), *vik* ou *vaika* (de *vik* « entrer »), nommée aussi *dama* de *dam* « contraindre, » parce qu'elle est le territoire soumis à la puissance du père de famille, et vraisemblablement c'est en bois, *daru*, que cette habitation est construite. On y trouve des poutres, *taks*, soutenues par des poteaux, *stambha*.

Les Indo-européens connaissaient la royauté; le roi s'appelait *râgan* ou *râg*, « celui qui gouverne et qui brille, » et aussi *vikpati*, « maître d'un groupe de maisons. » La circonscription sur laquelle il exerçait son autorité, se nommait *râgia*, et ses décrets, *ragta*.

La propriété existait. *Ik* voulait dire « posséder, » *apnas* « acquisition, propriété. » Le principal objet de la propriété était le bétail, *paku*, de *pak* « prendre. » L'homme avait déjà apprivoisé la plupart des animaux domestiques qui peuplent les dépendances de nos maisons de ferme. Il

faisait paître, *pa*, dans des pâturages, *ag-ra*, il enfermait dans des écuries, *bhansa*, et dans des parcs, *mandrâ*, des chevaux, des vaches, des cochons et des chèvres. Il appelait le cheval *ak-va* de *ak* « aller vite. » Sous le joug, *yug*, *yuga*, cet animal traînait des voitures, *rata*, mais il n'était pas monté. La langue indo-européenne n'avait pas de mot pour exprimer l'idée d'équitation, et bien plus tard aucun des héros d'Homère ne pratiquait autrement que par exception cet art resté inconnu aux dieux les plus anciens de la mythologie grecque. Dans les troupeaux, la vache tenait le premier rang. Elle s'appelait *vakâ* ou *gau*, « celle qui mugit, » le taureau *uksan*, « celui qui féconde, » et le terme générique pour l'espèce était *staura*, « robuste, » de *stu*, « se tenir debout. » On distinguait la vache laitière, *dhainâ*, de *dhâ* « sucer, » et la vache stérile *stariâ*, de *stara*, « raide. » On appelait le veau *vatasa*, « âgé d'un an, » de *vatas*, « année. » Ces noms multipliés pour la même espèce montrent qu'elle avait une grande importance. Pour le cochon, moins apprécié, paraît-il, il n'y avait qu'un seul nom, *sau*, qui désigne en même temps les deux sexes, et qui vient de *su*, « engendrer, » à cause de la fécondité de cette espèce. On appelait la brebis, *avi*, et l'agneau, *varana;* la chèvre, *aga*, « agile, » *skaga*, « sauteuse, » et le bouc, *bhuga*, qui semble venir de *bhug* (en latin *fungi*) : trois noms pour la même espèce, tandis que pour l'espèce porcine il n'y en a qu'un; il semble résulter de là qu'on élevait alors plus de chèvres que de cochons. Chien se disait *kuan*, « le fort » ou « l'utile, » de *ku*, « être fort, être utile. » Enfin nos aïeux avaient une volaille, l'oie, *ghansa*, de *gha*, « bailler. » Ils connaissaient les abeilles qu'ils appelaient *bha*, de *bha*, « faire du bruit, » et le miel dont le nom, *madhu*, commença bientôt, dès la période indo-européenne, à désigner l'hydromel, liqueur fermentée dont le miel est la base. On savait traire, *dhugh*, la vache, la chèvre, et probablement la brebis, et le pis de ces animaux s'appelait *ûdhar*. Le lait *dhadha*, de *dha*, « sucer, » était un des principaux aliments de nos ancêtres. On mangeait aussi la chair des animaux; crue, elle s'appelait *kravas*, de *kru* « blesser; » mais on la faisait cuire, *pak*, sur le feu, *agni*, ou rôtir, *bharg*, sur des char-

bons, *angara*. On savait même préparer certains bouillons, potages ou sauces qu'on appelait *yûsa*, de *yu*, « mêler. » Les produits de la chasse semblent avoir tenu une petite place dans l'alimentation de nos aïeux. Le lièvre, *kasa*, paraît être le seul gibier qui ait un nom indo-européen. La culture n'existait alors que d'une façon tout-à-fait rudimentaire. Les termes qui s'y rapportent sont peu nombreux : le mot *yava* désigne l'ensemble des produits artificiels ou spontanés des champs. Il y avait un instrument de culture appelé *varka*, de *vark*, « déchirer, » mais nous ne savons pas en quoi il consistait et si la charrue était dès lors inventée. La faucille, *rava*, était connue. On savait écraser, *pis*, *mak*, certains fruits durs, probablement des grains de blé, dont on faisait un gâteau, *purana*, et après l'enlèvement des grains il restait la paille, *para*.

Nos premiers ancêtres n'allaient pas nus, *nagna*. Leur usage était de se vêtir, *vas*, de laine, *varnâ*, qu'à l'aide de fuseaux, *tarkta*, ils transformaient en fil, *tana*, et qu'ils savaient tisser, *va* ou *vi*. De cette étoffe ils se faisaient des habits, *vasana*, *vastra*, *vasman*. Ils portaient des colliers, *mani*; et des ceintures : mettre une ceinture se disait *yâs*. Ils connaissaient les métaux en général : *aias*, « ce qui brille, » l'or, *gharta*, « c'est-à-dire ce qui est jaune, » l'argent, *arganta*, « ce qui est blanc, » le cuivre, *raudha*, « ce qui est rouge. » Ils nommaient les haches, *paraku*, et les faisaient vraisemblablement les unes en pierre, les autres en bronze. Mais nous ne trouvons dans leur langue aucun terme spécial qui s'applique à la fabrication d'instruments de pierre, cette fabrication semble avoir été déjà reléguée au second plan dès l'époque où se forma la langue indo-européenne. On avait déjà inventé la voiture, *rata*, montée sur des roues, *kakra*. Les roues étaient percées d'un moyeu, *nabha*, dans lequel pénétrait l'essieu, *aksa*. Les chevaux et les bœufs étaient attelés à l'aide du joug, *yuga*. Sur l'eau on voyageait dans des barques, *nau*, que l'on dirigeait à l'aide de rames, *aratra*, mais qui paraissent n'avoir eu ni mâts, ni voiles, ni gouvernails.

On fabriquait des pots, *kumbha*; des chaudrons, *karu*; et des bassins, *palavi*. Les pots avaient des anses, *ansa*;

et l'identité de leur nom, *kumbha*, avec celui du crâne humain, semble montrer que l'usage gaulois et germanique de boire dans le crâne des ennemis vaincus remonte à la plus haute antiquité. En effet, nos ancêtres se faisaient la guerre, *kara*. On les voyait se battre, *yudh*. Ils se servaient de l'épée, *ansi*, de la flèche, *isva*, de l'arc tendu à l'aide d'une corde qu'ils appelaient *gia* ou *sinava*. Ce dernier nom, signifiant en même temps « nerf » ou « tendon, » prouve que les cordes d'arc se fabriquaient avec des nerfs d'animaux. On avait déjà des villes fortifiées et on les appelait *pari*.

Nous n'avons encore rien dit des idées religieuses et morales de nos premiers ancêtres. On trouve chez eux la conception d'êtres immortels, *an-marta*. Ils croient à un Dieu du ciel et de la lumière auquel ils donnent le nom de Père, *diaus-patar*. Ils l'appellent aussi *bhaga*, « distributeur » et *ansu*, « celui qui met en mouvement, qui produit. » L'idée de plusieurs dieux subordonnés appartient probablement à cette époque reculée. Leur nom *daiva* est dérivé de *diu*, « ciel, » « lumière, » nom dont *diaus*, titre du dieu suprême, est la forme renforcée. *Daiva* paraît signifier « qui appartient à la lumière, race de *diaus*. » C'est là une des explications du surnom de père donné à ce dernier, *diaus-patar*, en sanscrit *dyaush-pitar*, en latin, Jupiter. Nos ancêtres croyaient aussi à des esprits mauvais, *drugh* ou *dhvar*, et de là était née dès cette époque la sorcellerie, *kartid*.

Enfin les Indo-européens avaient un mot pour la gloire, *kravas*. Ils appelaient l'ami, *sakia*, le crime, *agas*, le châtiment, *kainâ*, la honte, *trapâ*. Ils possédaient donc toutes les idées morales qui sont la base de la société. Quant aux mathématiques et à la connaissance des lois de la nature, nous pouvons dire que leur système de numération était décimal, qu'il allait jusqu'aux centaines ; qu'on partageait alors l'année, *vatas*, *yâra*, en trois saisons : le printemps, *vasra*, l'été, *sama*, l'hiver, *ghima*, et en mois dont la durée était égale à celle de la révolution lunaire : le même mot, *mans*, signifiait à la fois « lune » et « mois. » (1).

(1) Dans les pages qui précèdent nous avons résumé le tableau de la civilisation indo-européenne, donné par M. Fick dans son ouvrage inti-

Tel est le tableau que nous pouvons esquisser de ce qu'était la civilisation indo-européenne quand, établis au nord de la Perse et de l'Afghanistan qu'alors habitaient les descendants de Cham, nos ancêtres s'étendaient entre les montagnes qui forment la limite nord-ouest de l'Inde, la limite ouest de la Chine, la limite est de la Russie d'Europe. Ils ne formaient qu'un peuple. Un jour vint où ce peuple se sépara en deux. La date est inconnue : peut-être trois mille ans avant notre ère. Les steppes du Turkestan, occupées déjà peut-être par les Touraniens, marquèrent entre les deux peuples nouveaux une ligne de démarcation. L'un des deux peuples habita les pentes de l'Oural; nous lui donnerons désormais le nom d'Européen : c'est de lui que nous descendons. L'autre eut pour première demeure les pentes occidentales du Bolor, les pentes septentrionales de l'Hindu-Koh; puis, sans cesser d'occuper son primitif berceau, il descendit au midi de l'Hindu-Koh, aux environs de Caboul, et s'étendit sur la même latitude jusqu'aux côtes méridionales de la mer Caspienne. Il se donnait le nom d'Arien, *Arya*, c'est-à-dire « fidèle, dévoué ». Les Ariens se divisèrent un jour eux-mêmes en deux peuples : l'un, se dirigeant vers l'est, pénétra dans le bassin de l'Indus, et, s'avançant peu à peu dans le bassin du Gange, puis dans la presqu'île située au sud de ce grand fleuve, il fit la conquête de l'Inde. Pendant ce temps les Ariens occidentaux, restés maîtres d'une partie au moins du bassin de l'Oxus et de l'Iaxarte, au nord de l'Hindu-Koh, achevaient la conquête de l'Iran. Ils se substituaient aux Phéniciens sur les bords du golfe Persique, et envahissaient même momentanément la Mésopotamie. Ces grands événements peuvent être placés vers l'an 2500 avant notre ère (1). Vers la même époque les Européens traversaient l'Oural, le Volga, et venaient s'établir au centre de l'Europe, entre la mer Baltique au nord, le Rhin à l'ouest, le Danube au sud, le Niemen et le Dnieper à l'est. A l'ouest, le Rhin semble avoir été la limite qui les séparait des Ibères. A l'est, leur limite approximative

tulé *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 266-285. Cet ouvrage a paru à Goettingen en 1873.

(1) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. II, p. 22, t. III, p. 4, 431, cf. Maspero, *Hist. ancienne*, p. 168.

devait être celle de la culture du hêtre, c'est-à-dire une ligne tirée de Kœnigsberg à la Crimée et qui se rapproche du cours du Niemen et du Dniéper. En effet, le peuple européen primitif connaissait le hêtre, et l'appelait *bhaga*. Ce nom avec ce sens appartient à la fois au peuple européen du nord, c'est-à-dire aux Slavo-Germains, comme le prouve le germanique *boka* « hêtre, » et au peuple européen du sud, c'est-à-dire aux Gréco-Italo-Celtes, comme le prouve le latin *fagus*. Les Hellènes arrivés dans les régions méridionales de la Grèce où le hêtre ne croît pas, y trouvèrent un chêne dont le gland servait de nourriture à la population pélasgique, et ils donnèrent à cet arbre le nom de φῆγος, forme hellénique de l'européen *bhâga*, dont le sens primitif est « ce qu'on mange : » comparez φάγειν (1).

Le caractère principal par lequel la civilisation du peuple européen primitif se distingue de la civilisation du peuple indo-européen, consiste dans le grand développement donné à l'agriculture par le peuple européen. On a vu combien chez le peuple indo-européen le vocabulaire agricole était restreint. Le mot *agra* qui, chez les Indo-européens, signifiait « pâturage, » prend chez les Européens le sens de terre labourée, et dans le même ordre d'idées, les mots nouveaux paraissent chez eux en foule : *araya*, « labourer, » *aratar*, « laboureur, » *aratra*, « charrue, » *arva*, « terre en culture, » *laisa*, « sillon, » *sa*, « semer, » *sâman*, « semence, » *mâta*, « moisson, » *kalma*, « tige du blé, » *stapla*, « chaume, » *aka*, « herse. » Les céréales en général s'appellent *bharas*, le grain, *garna*, le mil, *malnâ*, le froment, *pûra*, l'orge, *ghardhâ*. Ajoutons le pois, *arva*, la fève, *bhabha*, le pavot, *mâkan*, l'ail, *karmusa*, le navet, *rapâ*.

Les animaux domestiques n'avaient plus la même importance que dans l'âge précédent. Cependant le développement continu de la partie du vocabulaire qui se rapporte à eux montre que les Européens ne les négligèrent pas. Un nouvel oiseau de basse-cour apparaît : le canard, *anti*. Un nom nouveau est créé pour désigner l'ensemble des bêtes

(1) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der indogermanischen Sprachen*, t. II, p. 1046-1048.

qu'on met sous le joug : les chevaux et les bœufs s'appellent *arman*, de *ar*, « attacher. » Le nom d'*apra* est donné au sanglier pour le distinguer des animaux apprivoisés de la même espèce que l'on désigne non-seulement par le vieux terme indo-européen *sau*, mais par une expression spécialement européenne, *parka*. Aux trois anciens noms du bouc et de la chèvre, *bhuga*, *aga* et *skaga*, se joignent deux noms nouveaux, *capra* et *ghaida*. Pour l'espèce ovine, encore deux noms nouveaux, *ari* et *agna*.

Le peuple européen connaissait la mer, *mari*, et en effet nous avons vu qu'il habitait les bords de la mer Baltique. Il y prenait des homards, *kamara*, et des phoques, *salka*.

Il avait apporté en Europe les trois métaux qu'il connaissait déjà en Asie avant de s'être séparé des Ariens : l'or, l'argent et le bronze. Il inventa un nom nouveau pour l'or, *ausa*, un nom nouveau pour exprimer l'idée générale de métal, *ghalgha*, mais point de métal nouveau. L'introduction du fer en Europe est postérieure à la séparation des races européennes qui, à l'époque si ancienne dont nous nous occupons, ne formaient encore qu'un seul peuple. Aussi l'usage des instruments de pierre n'avait-il pas encore disparu. Ce sont les Européens qui, de la racine *sak*, « couper, » ont tiré le dérivé *saxa*, qui signifiait à la fois pierre et couteau, et qui plus tard conserva le premier sens seulement en latin, le second seulement dans les langues germaniques. Nous pouvons signaler trois nouveaux noms d'outils, *agsiâ*, « la hache, » *marta*, « le marteau, » *skalmâ*, « le couteau. » Les substantifs *karti*, « claie, » et *kasa*, « corbeille, » attestent que l'art du vannier était au moins à ses débuts. Les Européens portaient des souliers, *karpi*, dont une des parties était la semelle, *svalia*. Les aliments fermentés prenaient dans les méthodes culinaires une place de plus en plus considérable. Nous avons parlé de l'hydromel indo-européen. Nous trouvons chez les Européens la lèvure, *bharman*, et un verbe, *bhru*, qui signifie préparer des aliments fermentés.

L'organisation politique paraît se compliquer d'un élément nouveau. A côté du roi, *râg*, « celui qui gouverne et qui brille, » nous trouvons la cité, *tauta*, nom dérivé de *tu*, « pouvoir, » et signifiant « celle qui a le pouvoir. » A

l'idée de cité s'oppose l'idée d'étranger, *ghasti*, à la fois « hôte et ennemi ». Le sens propre de ce mot paraît être « celui qui mange chez autrui. » Un terme nouveau pour désigner la loi est *lag* : il n'est pas dérivé du nom de roi comme l'indo-européen *ragta*; peut-être n'est-il pas téméraire de supposer que *lag* désignait primitivement une loi dont l'origine différait de l'origine du *ragta*, une loi qui n'était pas l'œuvre exclusive du roi, et à l'établissement de laquelle l'ensemble de la cité avait participé. L'existence du mot *vadh*, « gage, » nous montre établi l'usage du prêt (1).

De tous ces caractères, spéciaux à la civilisation du peuple européen, ceux auxquels nous attacherons le plus d'importance, parce qu'ils sont surtout nettement caractéristiques, ce sont : 1° le développement considérable de l'agriculture et la connaissance des céréales; 2° l'usage des métaux. Ce sont les Européens qui ont introduit en Europe la culture des céréales, inconnue aux Pélasges et aux Ibères primitifs et que les Phéniciens n'avaient point encore apportée à ces deux peuples. Quant aux métaux connus des Européens, ils l'étaient probablement aussi des Pélasges et des Ibères. Mais ce que l'on ne peut admettre, c'est que l'on confonde avec les Européens ces populations des cavernes de la Gaule, de la Germanie et de la Scandinavie qui ne possédaient ni l'agriculture, ni les métaux. Les Européens ont pu, à une époque reculée, mener le même genre de vie que les habitants de ces cavernes, mais alors ils n'avaient pas quitté l'Asie; ce serait donc en Asie et non en Europe qu'on devrait trouver les débris des haches et des couteaux de pierre dont nos ancêtres se seraient servis avant de connaître les métaux. Parmi les haches et les couteaux de pierre qui tous les jours sont recueillis sur notre sol en si grand nombre par les collectionneurs, il en est sans doute qui peuvent, qui doivent même avoir été employés par les Européens, nos aïeux, aux mêmes usages que les instruments métalliques analogues; mais ces instruments de pierre existaient concurremment avec des instruments métalliques qui ont été depuis détruits, soit par la rouille, soit

(1) Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 286-292.

par le fondeur; et le témoignage concordant des langues fait remonter l'usage de ces instruments métalliques dans notre race bien plus haut que l'époque déjà si vieille où les Européens vêtus d'étoffes de laine, le cou orné de colliers d'or et de bronze, la main armée d'épées de bronze et de couteaux de pierre, arrivèrent dans leurs chars, traînés par des bœufs et des chevaux sous le joug, au milieu de leurs nombreux troupeaux de vaches, de moutons, de chèvres, de cochons et d'oies. Ils dressèrent leurs maisons de bois dans la vallée du Danube, dans les régions qui devaient être un jour l'empire d'Autriche et l'Allemagne, et au grand étonnement des sauvages habitants de ces contrées, tracèrent dans ce sol encore vierge les premiers sillons de la charrue. La charrue et le blé ont été pour eux la base d'une puissance infiniment supérieure à celle des races qui les avaient précédés dans la même partie du monde. En augmentant dans une énorme proportion la production de la terre, ils purent augmenter dans une proportion analogue la densité de la population, et ils ont trouvé dans leur nombre, autant que dans la supériorité de leur intelligence, le principe de la victoire et des conquêtes, comme nous le verrons plus loin.

CHAPITRE II.

LES SCYTHES.

Outre les races issues du peuple que nous avons désigné sous le nom d'Européen dans le chapitre précédent, c'est-à-dire outre les Thraco-Illyro-Ligures, les Gréco-Italo-Celtes et les Slavo-Germains, nous trouvons en Europe une race indo-européenne, étrangère au groupe européen : elle appartient au groupe asiatique ou arien, et dans ce groupe, à la branche iranienne ou médo-perse; c'est la race scythique. Il ne faut pas confondre les Scythes avec les Touraniens. Les Turcs, les Hongrois, les Finnois sont des Touraniens : la race à laquelle ils appartiennent, la langue qu'ils parlent sont toutes deux étrangères à la race indo-européenne, à la langue indo-européenne, tandis que, si les Scythes ne sont pas européens, leur place dans la famille indo-européenne a été déterminée avec une certitude qui paraît échapper à toute contestation. Ainsi le nom des Rhôxolans, peuplade scythe établie entre le Tanaïs (Don) et le Borysthène (Dniéper) (1), ne diffère que par le suffixe du nom de Rhoxane, femme perse qu'épousa Alexandre-le-Grand. Ce nom est en zend *raokhshna* et veut dire « bril-

(1) Strabon, l. VII, c. 3, § 17, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 254; Tacite, *Hist.*, I, 79.

lante. » Le zend est la plus ancienne langue connue des Iraniens aujourd'hui Persans. La racine du mot scythe *Rhoxolanos* comme du mot zend *raokhshna*, est RUKS « briller, » qui a changé son *r* en *l* dans les langues européennes, par exemple dans le latin *il-lustris*, dans l'anglo-saxon *lioxan* « briller, » et dans le vieux prussien *lauxnos* « étoiles » (1). Un autre mot caractéristique qui se trouve comme premier ou second terme dans plusieurs composés scythes est le substantif *aspa*, « cheval. » La forme zend de ce mot est *açpa*. Les autres langues indo-européennes ont ou n'ont pas de *p* dans ce mot qui est en sanscrit *açva*, en latin *equus*, ou si elles y ont un *p*, comme dans le grec ἵππος, et dans le gaulois *epos*, « cheval, » elles ne placent pas de sifflante devant ce *p* (2). Les mots scythes dans lesquels *açpa*, cheval, entre comme élément de composition, sont : Ἀριμ-ασποί, « ceux qui ont des chevaux fidèles » (3), Ἀσπ-ουργος « celui qui a une troupe de chevaux » (4), Βαιόρ-ασπος, « celui qui a dix mille chevaux » (5), Βανάδ-ασπος, « celui qui triomphe par son cheval » (6), Βορ-ασπώ-καβος, « celui qui connaît les meilleurs chevaux » (7). Le préfixe zend *hu*, en sanscrit *su*, « bien, » se reconnaît dans la première syllabe χο de plusieurs noms composés scythes, Χό-δαινος, « celui qui a une bonne loi » (8), Χο-ρόαθος, « celui qui est d'une belle croissance » (9), Χό-φραξμος, « celui qui se rend fort utile » (10). Le nom des Sarmates, Σαυρο-μάται, un des peu-

(1) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der indogermanischen Sprachen*, 2e édition, p. 171.
(2) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der indogermanischen Sprachen*, 2e édition, p. 2.
(3) Le premier terme serait en zend *aryaman*, fidèle. Fick, *ibidem*, p. 233. Il est question des Arimaspes dans Hérodote, III, 116; IV, 13, 27, édition Didot-Dindorf, p. 170, 188, 192. Dans ce dernier passage, Hérodote dit que leur nom est scythe, mais en donne une traduction absurde.
(4) On aurait dit en zend, *açpo-urâ-ka*; *urâ* veut dire troupeau, et *ka* est un suffixe de dérivation.
(5) Le premier terme est le zend *baêvara*.
(6) Le premier terme est le zend *vanant*, « triomphant. » *Banad-aspos* était roi des Jazyges, Dion Cassius, l. LXXI, § 16, édition Bekker, t. II, p. 342.
(7) Le premier terme s'explique par le zend *vara*, « le meilleur, » et le troisième par le zend *kavan*, « celui qui connaît. »
(8) Le second terme est le zend *daina*, « loi. »
(9) Le second terme est le zend *raodha*, « croissance. »
(10) Le second terme est le zend *frâshmi*, « celui qui se rend utile. »

ples les plus importants de la race scythique, s'explique par le zend *çaora*, « lame » et par un suffixe. Celui des Iazyges en grec Ἰάζυγες (1), est dérivé du zend *iazu*, « grand » (2).

Les Scythes sont donc un rameau de la race iranienne : restés à l'ouest de la mer Caspienne, dans les contrées qui furent le berceau de cette race comme de tous les Indo-Européens, ils paraissent s'être séparés politiquement des autres Iraniens, 1500 ans avant notre ère. C'est du moins la date que d'après les traditions des Scythes eux-mêmes, Hérodote donne à la naissance de leur nation (3). Alors plusieurs de leurs tribus s'étant engagées sur la route suivie par les Européens dans leur migration d'Asie en Europe, s'établirent derrière les Européens, sur le sol laissé vide à l'orient du Dniéper et du Niémen, dans la portion méridionale de l'empire actuel de Russie. Puis, comme nous le verrons plus loin, l'empire scythe dépassa le Dniéper, atteignit le Danube au sud et s'étendit à l'ouest jusque dans les contrées situées au nord-est de la mer Adriatique, jusqu'auprès des Alpes orientales. En effet, on trouve les Scythes dans cette région au ve et au ive siècle avant notre ère.

Les Scythes pour la plupart étaient restés pasteurs et nomades : par ce caractère ils se distinguent nettement du peuple européen, chez qui l'agriculture tenait une si grande place, et dont la vie était ordinairement sédentaire. Hippocrate, au ve siècle avant notre ère, nous a fait un tableau du genre d'existence que menaient les Scythes de son temps. « Ils sont appelés nomades, « dit-il, » parce qu'ils « n'ont pas d'habitation fixe, et qu'ils demeurent dans des « charriots. Les plus petits de ces charriots ont quatre « roues, les autres en ont six; ils sont fermés avec du feu- « tre et construits comme des maisons; les uns n'ont « qu'une chambre, les autres en ont trois; ils sont impé- « nétrables à la pluie, à la neige et au vent; les uns sont

(1) Strabon, l. VII, c. 4, § 17, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 254; Pline, IV, c. 12, ou § 80, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 173.

(2) Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 405-407, qui cite un mémoire de M. Muellenhoff, inséré dans les comptes-rendus mensuels de l'Académie des sciences de Berlin, Août 1866, p. 549 et suivantes.

(3) Hérodote, l. IV, c. 7, édition Didot-Dindorf, p. 186.

« traînés par deux paires, les autres par trois paires de « bœufs sans cornes; c'est le froid qui en prive ces ani- « maux. Les femmes demeurent dans ces charriots; les « hommes les accompagnent à cheval, suivis de leurs « moutons, de leurs vaches et de leurs chevaux. Ils de- « meurent dans le même lieu tant que le fourrage y suffit « à la nourriture de leurs bestiaux; quand tout est con- « sommé, ils se transportent ailleurs. Ils mangent des « viandes cuites et boivent du lait de jument, ils font aussi « avec ce lait du fromage » (1). Hippocrate ajoute que les Scythes portent des pantalons et il trouve à ce vêtement, au point de vue de l'hygiène, des inconvénients aussi graves qu'étranges.

Les principaux traits, les traits caractéristiques et sérieux de ce tableau, se retrouvent dans beaucoup d'autres auteurs, dont quelques-uns plus anciens. On a cru, dès l'antiquité, devoir reconnaître les Scythes dans le passage de l'Iliade où Jupiter, perdant de vue les Grecs et les Troyens, tourne ses regards vers la terre des Thraces, et voit près d'eux d'abord les Mysiens (c'est-à-dire les habitants de la Mésie, au sud du Danube), ensuite les peuples qui traient les juments pour se nourrir de leur lait (2). Ces peuples innommés sont distingués des précédents par un usage qu'Hippocrate nous donne pour celui des Scythes, mais qu'Hésiode avait constaté avant lui. Hésiode est l'auteur le plus ancien chez lequel le nom des Scythes se rencontre. Or, il ajoute à ce nom cette indication curieuse que les Scythes traient les juments (3). Il paraît encore parler des Scythes sans les nommer dans le passage où, racontant le voyage de Phineus poursuivi par les Harpyes, il le fait aller dans la terre des peuples qui se nourrissent de lait et qui ont leurs maisons sur des charriots (4), observation qui lui est commune avec Hippocrate. Hérodote ajoute à ces descriptions un trait nouveau. Il ne conteste pas que la plus

(1) Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, § 18, édition et traduction de M. Littré, t. II, p. 68-69.
(2) Homère, *Iliade*, XIII, 4-6.
(3) Hésiode, fragment 132, édit. Didot, p. 61, 62; cf. Strabon, l. VII, c. 3, § 7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 249.
(4) Hésiode, fragment 131, édition Didot, p. 61; cf. Strabon, l. VII, c. 3, § 9, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 251.

grande partie des Scythes ne fût nomade; mais il raconte qu'il y avait à l'orient du Borysthène (c'est-à-dire du Dniéper), des Scythes agriculteurs qui semaient du froment; toutefois, ajoute-t-il, c'était pour le vendre et non pour le manger (1). Ephore, au quatrième siècle avant J.-C., connaît, comme Hérodote, des Scythes cultivateurs; mais il fait observer que le plus grand nombre des Scythes est nomade, que ces derniers emportent leurs maisons dans leurs voyages et se nourrissent du lait de leurs juments (2). Au temps de Tacite, un siècle après notre ère, il y avait encore des Scythes qui menaient l'existence vagabonde de leurs ancêtres contemporains d'Homère et d'Hésiode, et qui passaient leur vie dans des chars ou sur des chevaux, c'étaient les Sarmates, comme les appelaient les Romains (3). Les Grecs disaient Sauromates, ce qui paraît être une meilleure prononciation.

Il y a un grand rapport entre cette peinture des mœurs scythes, et ce que nous dit Hérodote du genre de vie des Perses à son époque. Il nous donne une liste de tribus perses, au nombre de dix : six cultivent la terre, quatre sont nomades (4). Il y a donc entre les mœurs des Scythes et celles des Perses une ressemblance analogue à celle qui existe entre les langues de ces deux peuples. On ne s'étonnera par conséquent pas si Pline nous dit que les Sarmates, une tribu scythique, sont les descendants des Mèdes, peuple de race iranienne comme les Perses (5), et si Ammien Marcellin avance que les Perses ont été originairement des Scythes (6). Un passage curieux d'Ephore combiné avec un passage fort intéressant d'Hérodote, confirme cette doctrine. Suivant Ephore, les Celtes s'étendent au nord jusqu'au couchant d'été; les Indiens s'avancent au nord jusqu'au levant d'été; toutes les régions septentriona-

(1) Sur les Scythes agriculteurs, voir Hérodote, l. IV, c. 17 et 18; sur les Scythes nomades, voir le même livre, c. 11, 17, 19, 20 et 22, édition Didot-Mueller, p. 187, 189 et 190.

(2) Ephore, fragment 78, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 257-258.

(3) Tacite, *Germania*, c. 46.

(4) Hérodote, l. I, c. 125; l. VII, c. 85, édit. Didot-Dindorf, p. 43, 342.

(5) Pline, l. VI, c. 7, ou § 19, éd. Teubner-Ianus, t. I, p. 220.

(6) Ammien Marcellin, l. XXXI, c. 2.

les comprises entre ces deux peuples sont occupées par les Scythes (1), qui par conséquent sont limitrophes des Celtes. Or, Hérodote place au nord du Danube un peuple qu'il appelle Sigynnes. Les Sigynnes occupent aussi des pays au sud du Danube, car ils s'étendent jusqu'auprès des Hénètes ou Vénètes établis sur les bords de l'Adriatique, aux environs de la ville actuelle de Venise. Voisins des Hénètes, les Sigynnes demeurent par conséquent aussi dans le voisinage des Celtes, habitants de la vallée du Haut-Danube et des montagnes qui bordent cette vallée. Les Sigynnes mentionnés par Apollonius parmi les riverains du Danube (2), paraissent avoir fourni la première partie du nom antique de la ville de *Sigindunum* ou *Singidunum* (3), aujourd'hui Belgrade, dont le second terme est gaulois et date des conquêtes celtiques en Illyrie et en Thrace, c'est-à-dire probablement des environs de l'année 300 avant notre ère. Etant donnée cette situation géographique, les Sigynnes sont évidemment compris parmi les Scythes d'Ephore et le scholiaste d'Apollonius les qualifie de Scythes (4). Or, ils portent le costume médique, nous rapporte Hérodote, et ils disent qu'ils sont issus des Mèdes (5). Ce costume médique en usage chez les Sigynnes mérite notre attention : une de ses pièces principales était le pantalon, vêtement porté par les Scythes, suivant une observation d'Hippocrate déjà mentionnée plus haut, vêtement donné par Hérodote lui-même comme une des parties caractéristiques du costume des Perses par opposition au costume des Grecs (6). Les Sigynnes portaient, comme le reste des Scythes, le pantalon des Mèdes et des Perses, et ils en avaient comme eux apporté l'usage des pays qui ont été le berceau commun de la race iranienne, le berceau des Scythes comme des Mèdes et des Perses.

L'émigration des Scythes d'Europe, leur départ d'Asie

(1) Ephore, fragment 38, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 243-244.

(2) Apollonius, *Argonautiques*, IV, 320.

(3) Cette observation est de M. Diefenbach, *Celtica*, t. II, p. 31.

(4) Apollonius, *Argonautiques*, IV, 320, le passage du scholiaste est cité par M. Diefenbach, *ibid.*

(5) Hérodote, l. V, c. 9, édition Didot-Dindorf, p. 241.

(6) Hérodote, l. V, c. 49, § 4, édition Didot-Dindorf, p. 253.

avait été, nous dit Hérodote, occasionnée par une guerre avec les Massagètes (1), autre tribu scythique (2). Leur premier établissement en Asie paraît avoir été sur les bords de l'Araxe ou Oxus (3), sur lesquels a été le plus ancien domicile connu de la race arienne. Les Massagètes, leurs frères, habitaient sur la rive droite de ce fleuve au temps de Cyrus (4). Il y avait encore des Scythes dans ces régions au temps de Xerxès, c'est-à-dire au commencement du cinquième siècle avant notre ère, car nous voyons par le dénombrement de l'armée de ce célèbre roi des Perses que les Saces, nom perse des Scythes, et les Bactriens étaient réunis sous l'autorité du même gouverneur (5).

On voit, par tous ces textes, quelle était, au cinquième siècle, l'étendue des pays occupés par les Scythes. Ils paraissent avoir possédé le même territoire au siècle suivant, puisqu'Ephore leur donne pour limite orientale l'Inde, pour limite occidentale le pays des Celtes, comme nous l'avons vu plus haut. Leur limite orientale en Asie a pour nous beaucoup moins d'intérêt que leur limite occidentale en Europe. Celle-ci correspond, suivant Ephore, au couchant d'été; suivant Hérodote, à un point assez vaguement déterminé au nord de la mer Adriatique. Un auteur presque contemporain d'Hérodote donne sur cette limite une autre indication également peu précise : la Scythie, nous dit-il, est placée sous les monts Rhipées d'où souffle le vent du nord : voilà ce que rapporte Hippocrate (6). Damaste, autre auteur du cinquième siècle, nous dit l'équivalent : Au-dessus des Scythes on trouve les Issédons, au-dessus des Issédons les Arimaspes, au-dessus des Arimaspes

(1) Hérodote, l. V, c. 49, édition Didot-Dindorf, p. 253. Sur l'usage de la culotte chez les Mèdes et les Perses, voir le *Thesaurus linguæ grecæ*, édition Didot, t. I, 2e partie, col. 479, au mot Ἀναξυρίς.

(2) Diodore de Sicile, l. II, c. 43, édition Didot-Mueller, t. I, p. 114; cf. Hérodote, l. I, c. 201, édition Didot-Dindorf, p. 67.

(3) Hérodote, l. IV, c. 11, édition Didot-Dindorf, p. 187. Diodore de Sicile, l. II, c. 43, édition Didot-Dindorf, t. I, p. 113.

(4) Hérodote, l. I, c. 204, 205, édition Didot-Dindorf, p. 68.

(5) Hérodote, l. VII, c. 64, édition Didot-Dindorf, p. 338. D'accord avec Hérodote, le poète Chérilos, dans un passage cité par Strabon, dit que les Saces étaient Scythes d'origine, et habitaient l'Asie. Strabon, l. VII, c. 3, § 9, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 251.

(6) Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, § 19, édition Littré, t. II, p. 70, 71.

les monts Rhipées d'où souffle le vent du nord et qui sont toujours couverts de neige (1). Les Issédons, distingués ici des Scythes, sont une race scythique suivant Hécatée, auteur un peu plus ancien (2). Les Arimaspes, distingués ici des Scythes, portent un nom scythique suivant Hérodote, et sont des Scythes suivant Diodore de Sicile (3).

Quand donc, au cinquième siècle avant notre ère, Damaste dit que les Arimaspes atteignent les monts Rhipées, Hippocrate que la Scythie est située sous les monts Rhipées, ils expriment sous des formes différentes exactement la même idée. Cinq cents ans plus tard, Trogue-Pompée, écrivant probablement d'après un auteur du cinquième ou du quatrième siècle avant notre ère, répète que la Scythie s'étend jusqu'aux monts Rhipées; voilà du moins ce que nous lisons dans son abréviateur Justin (4). Les monts Rhipées étaient, dans la géographie grecque de cette époque, l'ensemble des montagnes du centre de l'Europe. Ainsi un contemporain de Damaste, Eschyle, antérieur d'une génération à Hippocrate, Eschyle, mort en 456, tandis qu'Hippocrate est né en 468, disait que le Danube prenait sa source dans les monts Rhipées, et trois siècles plus tard Apollonius le répétait (5). Or, le Danube prend sa source dans la Forêt Noire qui était par conséquent comprise dans les monts Rhipées. Plus tard, Athénée, qui écrivait vers l'an 200 après J.-C., mais qui suivait Poséidônios ou Posidonius, auteur du premier siècle av. J.-C., a dit que les monts Rhipées devaient être les Alpes (6). On comprenait évidemment sous ce nom, outre les Alpes, les montagnes qui forment la ligne de partage des eaux entre l'Océan et la Méditerranée au centre de l'Allemagne moderne, ce vaste groupe de hauteurs que

(1) Damaste, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 65.

(2) Hécatée, fragment 168, édition Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 11.

(3) Diodore de Sicile, l. II, c. 43, édition Didot-Mueller, t. I, p. 114.

(4) Justin, l. II, c. 2, édition Teubner-Ieep, p. 14.

(5) Eschyle, *Prométhée délivré*, fragment 197. Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 115. Apollonius, *Argonautiques*, IV, 282, 284, 286, 287.

(6) Athénée, l. VI, p. 233, cité par Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 273, comme appendice au fragment 48 de Poséidônios.

les Gaulois nommaient Arcunie ou Ercynie (1). Les monts Rhipées étaient habités par les Hyperboréens, terme géographique et non ethnographique, par lequel les Grecs ont jusqu'au IVe siècle désigné les Celtes et les Slavo-Germains, c'est-à-dire l'ensemble des peuples du nord-ouest désignés ensuite abusivement par le nom collectif de Celtes, par ceux de Gaulois et de Galates, jusqu'au moment où les guerres de César ont appris à distinguer les Celtes ou Gaulois des Germains. Il est déjà question des Hyperboréens chez Homère (2) et chez Hésiode (3). Suivant Aristée de Proconnèse, poète fort ancien, cité par Hérodote, les Hyperboréens sont séparés du pays des Arimaspes par des mines d'or et de là s'étendent jusqu'à la mer (4). Le pays des Arimaspes, ce sont les possessions les plus occidentales des Scythes. Les mines d'or situées au-delà sont celles que Polybe, au second siècle avant notre ère, nous signale chez les Taurisques-Noriques aux environs d'Aquilée; celles que Strabon, un siècle plus tard, nous montre dans le Norique aux environs de Noréia; ce sont des mines d'or situées en Styrie et dans le Frioul, sur les pentes méridionales des Alpes Carniques (5). Enfin la mer qui termine le pays des Hyperboréens, c'est la mer extérieure, c'est ce que Damaste, contemporain d'Hérodote, appelle l'autre mer par opposition à la Méditerranée, c'est l'Océan où nous distinguons aujourd'hui l'Atlantique, la Manche, la mer du Nord, la Baltique. Eschyle qui, au commencement du Ve siècle, mettait la source de l'*Istros* (Danube) aux monts Rhipées, la plaçait aussi dans le même passage au pays des Hyperboréens (6). Pindare, son contemporain, parle d'un voyage

(1) Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 1, édition Kiessling, t. IV, p. 198, juxtapose les deux noms de forêt Ercynie et de monts Rhipées et nous donne ces deux obstacles naturels comme limite de la Germanie.

(2) Homère, Hymne VI (à Dionusos), vers 29.

(3) Hésiode, fragment 139, édition Didot, p. 62.

(4) Hérodote, l. IV, c. 13, édition Didot-Dindorf, p. 188; cf. Strabon, l. I, c. 2, § 10, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 17.

(5) Strabon, l. IV, c. 6, § 12 et l. V, c. 1, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 173, 178; cf. Polybe, l. XXXIV, c. 10, § 10, Didot, 2e édit., p. 116.

(6) Eschyle, *Prométhée délivré*, fragment 197, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édit., p. 115; cf. Apollonius, *Argonautiques*, IV, 284-287, et Denys le Périégète, vers 315, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 120.

d'Hercule sur les bords de l'*Istros* chez les Hyperboréens (1). Hellanique, qui écrivait aussi dans le ve siècle, mais plus tard, met les Hyperboréens sur les monts Rhipées. Damaste, au même siècle, dit la même chose, en ajoutant que les Hyperboréens vont jusqu'à l'autre mer, c'est-à-dire jusqu'à l'Océan (2). Au premier siècle avant notre ère, Poséidônios, qui considérait les monts Rhipées comme identiques aux Alpes, et les Hyperboréens comme identiques aux Celtes, donne les Alpes pour résidence aux Hyperboréens (3). L'opinion qui faisait des Celtes le même peuple que les Hyperboréens n'était pas nouvelle alors : c'est celle d'Héraclide de Pont, écrivain du quatrième siècle avant J.-C. : rapportant la prise de Rome par les Gaulois, il dit que cette ville est tombée entre les mains des Hyperboréens (4). L'identité des Celtes et des Hyperboréens est aussi au quatrième siècle la doctrine d'Hécatée d'Abdère. Cet écrivain, non-seulement met les monts Rhipées dans le pays des Hyperboréens, mais place en face de la Celtique et près de l'Océan une île non moins grande que la Sicile, c'est-à-dire une île non moins grande que la plus vaste des îles connues des Grecs. Or, suivant lui, cette île, située près de l'Océan et qui ne peut être que la Grande-Bretagne alors occupée par une race celtique, est habitée par les Hyperboréens (5). Hécatée d'Abdère insiste beaucoup sur l'importance du culte d'Apollon chez les Hyperboréens. Il est curieux de comparer ce qu'il en dit avec les détails donnés sur le même sujet par Pindare, qui vivait dans le siècle précédent. Pindare, qui ne connaît pas, comme Hécatée, l'île des Hyperboréens (6), mentionne les

(1) Pindare, *Olympiaca,* III, 10-16, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 21.

(2) Hellanique, fragment 96, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 58. Damaste, fragment I, Didot-Mueller, *Fragmenta hist. gr.*, t. II, p. 65.

(3) Poséidônios, fragment 90, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 290. C'est aussi l'opinion de Protarchos, *ibidem*, t. IV, p. 485.

(4) Héraclide de Pont, cité par Plutarque, *Camille*, XXII, 2, édition Didot-Doehner, t. I, p. 167.

(5) Hécatée d'Abdère, fragments 2 et 4, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 386-387; cf. Diodore de Sicile, l. II, c. 47, édition Didot-Mueller, t. II, p. 116.

(6) Pindare, *Pythica,* X, 30-48, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 159-160.

Hyperboréens établis sur les bords du Danube et le culte qu'ils rendaient à Apollon (1). Ce culte, suivant Callimaque, se pratiquait sur les monts Rhipées (2). Or, l'importance du culte d'Apollon-Bélénus chez les Gaulois du Norique et d'Aquilée est un fait établi par les auteurs et les inscriptions contemporaines de la domination romaine dans ces contrées. Les auteurs qui, comme Strabon, ont cherché à connaître les termes géographiques usités dans les pays dont ils parlaient, n'ont découvert aucun peuple qui se donnât à lui-même le nom d'Hyperboréens, aucune chaîne de montagnes appelée Rhipée par les habitants de ses pentes et des vallées voisines. Sur les bords du Haut-Danube, ils ont trouvé, au lieu des Hyperboréens, les Celtes ; ils ont constaté que ce fleuve coulait non pas au pied des monts Rhipées, mais au nord des Alpes et au sud de la forêt Ercynienne. Ils en ont conclu que les Hyperboréens étaient un peuple imaginaire (3), que les monts Rhipées n'avaient jamais existé. Autant vaudrait nier l'existence des Germains en se fondant sur ce qu'il n'y a pas en Europe de peuple qui se donne le nom de Germains dans sa langue nationale. Le nom de Germains est d'origine celtique, il a été donné par les Gaulois d'abord, par les Romains ensuite, à un peuple qui se désignait lui-même par un nom tout différent. Ainsi les noms de Rhipées et d'Hyperboréens, qui sont de fabrication grecque, ont été employés par les Grecs pour indiquer des montagnes dont le nom local, des peu-

(1) Pindare, *Olympiaca*, III, 16, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 21.

(2) Callimaque, cité par Schneidewin, Pindare, t. II, p. 353.

(3) Strabon, l. VII, c. 3, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 245 ; cf. Hérodote, l. IV, c. 36, édition Didot-Dindorf, p. 194. Hérodote, en rayant le nom des monts Rhipées de sa géographie, a eu plus de succès qu'il n'a montré de science. Il a montré peu de science géographique, car il a mis dans les Pyrénées la source du Danube qui, suivant Eschyle, est dans les monts Rhipées, et cette balourdise a eu plus de succès qu'elle ne le méritait, car le plus célèbre des philosophes de l'antiquité lui a fait l'honneur de la copier (Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 13, édition Didot, t. III, p. 570 ; cf. Hérodote, l. II, c. 13, édition Didot Dindorf, p. 83). Hérodote dit en termes formels que l'Ister vient de la ville de Pyréné ; or cette ville était à l'extrémité orientale des Pyrénées (Aviénus, *Ora maritima*, vers 559). En plaçant la source du Danube aux Pyrénées, il a dû, par voie de conséquence, rayer de la carte géographique les monts Rhipées qui restaient sans emploi. Aristote, moins hardi, les conserve, mais leur donne une position beaucoup trop septentrionale.

ples dont le nom national n'avait aucun rapport avec ceux-là. En conclure qu'il faut nier l'existence de ces montagnes et de ces peuples, c'est tirer une conséquence que rien ne justifie.

Ainsi, quand les auteurs du cinquième et du quatrième siècle avant J.-C. donnent pour limite occidentale aux Scythes ou aux Arimaspes qui sont des Scythes, les monts Rhipées et le pays des Hyperboréens, ils veulent dire que l'empire scythique s'étendait jusqu'aux Alpes Carniques, ou même en général jusqu'au vaste ensemble des montagnes de l'Allemagne méridionale et de l'Autriche; ils veulent dire que l'empire des Scythes était à l'ouest limitrophe du pays des Celtes, maîtres de ces montagnes alors impénétrables aux lourds charriots dans lesquels les Scythes logeaient les inséparables compagnons de leurs expéditions guerrières, c'est-à-dire leurs enfants et leurs femmes (1).

(1) Je dois répondre à une objection : Aristée et après lui Damaste dans les textes cités plus haut, donnent pour voisins aux Arimaspes les Issédons : or, les Issédons habitaient à l'est de la mer Caspienne (Hérodote, l. I, c. 201, édition Didot-Dindorf, p. 67; Ptolémée, l. VI, c. 16, § 5, édition Nobbe, t. II, p. 130). Il semblerait donc résulter de là que nous devrions mettre les Arimaspes et les monts Rhipées en Asie. Mais nous devons seulement conclure qu'il y avait beaucoup de vague dans les idées d'Aristée et de Damaste sur la situation relative des différents peuples scythes, et cela s'explique parce que ces peuples nomades ont souvent changé de place. Les Arimaspes ont, comme tous les Scythes, habité originairement l'Asie, mais ils l'avaient quittée à l'époque où ils sont devenus voisins des monts Rhipées. C'est vraisemblablement d'après des renseignements fort anciens que Denys le Périégète, dans sa compilation, où tant de débris curieux des anciens auteurs sont réunis, met les Arimaspes sur les bords de la Mer Baltique (vers 31-35, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 106). Je dis la Mer Baltique. Le texte parle de la mer *Cronienne*. Or, ce nom étant d'origine phénicienne (voir la note de M. Mueller sur ce passage), ne peut désigner la partie de l'océan septentrional située au nord de l'Asie, car elle n'a jamais été fréquentée par les Phéniciens. Les Phéniciens qui allaient aux Iles Britanniques ont dû par la Manche gagner la mer du Nord, et de là la Baltique pour y chercher l'ambre (voir Hécatée d'Abdère, fr. 60, et Philémon, fr. 1 et 2, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 388; t. III, p. 474, col. 2). Et ils y ont trouvé les Arimaspes qui de là s'étendaient aux monts Rhipées, c'est-à-dire aux Alpes Carniques et aux montagnes de la Bohême ou aux Carpathes. Strabon, l. XI, c. 7, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 435, est d'accord avec nous pour mettre les Arimaspes, non pas en Asie, mais près des Sauromates, dans la région située au nord de la Mer Noire, du Danube et de la Mer Adriatique.

A quelle date remontent les conquêtes des Scythes en Europe ?

Il est impossible de répondre à cette question par une date précise. Les Scythes étaient arrivés en Europe et même dans le voisinage du Danube, au dixième siècle avant notre ère. Homère, qui vers cette époque, composait l'Iliade, place, comme nous l'avons vu, auprès de ce fleuve, c'est-à-dire dans le voisinage des Thraces et des Mysiens, « les hommes illustres qui traient les juments et qui se « nourrissent de lait (1). » D'après les traditions des Scythes eux-mêmes rapportées par Hérodote, nous ne devons pas faire remonter l'établissement des Scythes sur les bords du Borysthène au-delà de l'an 1500 avant notre ère : Targitaos, leur premier roi, aurait été fils de Jupiter et de la fille du Borysthène ; et, de l'avénement de Targitaos à l'expédition de Darius contre les Scythes, en l'an 508 avant notre ère, il se serait écoulé mille ans (2). Les Scythes en concluaient eux-mêmes qu'ils étaient la plus jeune de toutes les nations. Ils se seraient en effet établis sur les bords du Borysthène vers l'époque où commença en Egypte la dix-neuvième dynastie (1462). Si la colonisation égyptienne en Colchide, sur les bords orientaux de la Mer Noire (3), remonte au règne de Thoutmès III (1600-1550) (4), elle est antérieure à l'invasion scythique en Europe, et quand cette invasion commença, les rois d'Egypte avaient établi déjà depuis environ cinquante ans, sur les royaumes déjà vieux de Babylone et de Ninive, leur suprématie qui dura de 1559 à 1314 (5). L'Asie et l'Egypte ont une histoire bien antérieurement à ces dates ; nous en dirons autant de l'Europe. Lorsque les Scythes s'installèrent sur les bords du Borysthène, il y avait déjà au moins deux siècles que les Thraces, pénétrant au cœur de la Grèce, y avaient apporté l'agriculture, et avaient fondé à Eleusis, au centre de l'empire pélasgique, le premier temple de Dêmêtêr (Cérès). L'établissement des Européens dans la vallée du Danube est encore plus ancien.

(1) *Iliade*, XIII, vers 5 et 6.
(2) Hérodote, l. IV, c. 5 et 7, édition Didot-Dindorf, p. 185, 186.
(3) Hérodote, l. II, c. 104, édition Didot-Dindorf, p. 103.
(4) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. I, p. 387.
(5) *Ibidem*, t. II, p. 39.

Les récits fabuleux relatifs à la guerre des Amazones en Asie-Mineure semblent se rattacher à l'invasion scythique en Europe. Les Scythes, pour arriver en Europe, avaient suivi, par le nord, les côtes de la mer Caspienne. Une fois arrivés au Caucase, ils se partagèrent en deux bandes. Les uns continuèrent leur route vers l'ouest, et contournant la mer d'Azof, gagnèrent le Borysthène. Les autres, se dirigeant vers le sud, envahirent l'Asie-Mineure où ils s'établirent sur les bords du Thermodont, en Cappadoce, près des côtes méridionales de la mer Noire. De là, ils firent des courses dans le reste de la péninsule. L'expédition des Amazones, en Phrygie, pendant le règne du roi de Troie Priam (1), leur défaite par Bellérophon, à la tête des Lyciens (2), paraissent être deux incidents de l'invasion des Scythes en Asie-Mineure. En effet, les Grecs font descendre des Amazones les Sauromates. Les Sauromates sont une nation scythique établie au cinquième siècle avant J.-C., entre le Tanaïs ou Don et la mer Caspienne. Plus tard, passant le Tanaïs, elle détruisit ou subjugua le reste des Scythes d'Europe (3), et étendit sa domination jusqu'à la mer Baltique, jusqu'à la Vistule et jusqu'aux monts Carpathes (4). Suivant Hérodote, les Amazones étaient une nation de femmes guerrières. Chacune d'elles épousa un jeune Scythe. Avec leurs maris elles s'installèrent dans un lieu situé à trois jours de marche à l'est du Tanaïs, à trois jours de marche au nord du lac Maiétide, aujourd'hui mer d'Azof; et telle fut l'origine de la nation des Sauromates, où les femmes montent à cheval, vont à la chasse et à la guerre comme leurs maris, avec ou sans eux (5). Suivant Hippocrate, les femmes Sauromates ne prenaient ordinairement part aux combats que jusqu'à leur mariage; elles ne trouvaient pas de mari avant d'avoir tué trois ennemis. Mais une fois mariées, elles n'allaient plus à cheval, et pour les y faire remonter, il fallait qu'une guerre nationale forçât

(1) Homère, *Iliade*, III, 184-190.
(2) Homère, *Iliade*, VI, 190.
(3) Diodore de Sicile, l. II, c. 43, § 7, édit. Didot-Mueller, t. I, p. 114.
(4) Ptolémée, l. III, c. 5, édition Wilberg, p. 197; édition Nobbe, t. I, p. 167.
(5) Hérodote, l. IV, c. 110-117, édition Didot-Dindorf, p. 214-215.

tous les Sauromates à prendre les armes. Le grand médecin de Cos ajoute que pour faciliter à leurs filles le maniement de l'arc, les mères leur détruisaient la mamelle gauche (1). Tels sont les récits grecs du cinquième siècle avant notre ère. Les Sauromates sont soumis à l'empire des femmes, nous dit Ephore, qui vivait au siècle suivant (2).

Au cinquième siècle, les Sauromates, ces descendants des fabuleuses Amazones, étaient établis au nord du Caucase entre le Tanaïs et la mer Caspienne. Mais ils avaient laissé bien au sud une colonie en Asie-Mineure. Elle se trouvait précisément sur les bords du Thermodont où la légende grecque place le royaume des Amazones et une bataille perdue par elles en combattant Hercule (3). C'étaient les *Chalubes* ou Chalybes (4).

Les Chalybes sont bien des Scythes : Eschyle l'affirme, et en même temps nous fait connaître le rôle important joué par ce peuple dans l'histoire de la métallurgie. Dans les *Sept devant Thèbes*, que le grand tragique fit jouer pour la première fois, 468 ans avant J.-C., ce poète illustre appelle hôte chalybe, émigré de Scythie, le fer, c'est-à-dire l'épée qui tranche la vie d'Etéocle et de Polynice (5). Quelques vers plus loin il parle du fer scythe (6), et plus bas encore il fait du fer un étranger venu par mer (7). Dans le *Prométhée enchaîné*, qui date à peu près de la même époque, Eschyle appelle chalybe le fer des anneaux qui

(1) Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*, § 17, édition Littré, t. II, p. 66, 68. Suivant Ctésias, fr. 28, les femmes des Saces ou Scythes d'Asie vont aussi à la guerre à cheval, Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 45.

(2) Ephore, fragment 78, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 258.

(3) Apollodore, l. II, c. 5, § 9, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 138; cf. Ephore, fragment 78, Didot-Mueller, *ibidem*, p. 258.

(4) *Anonymi Periplus Pontis Euxini*, § 31, dans Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 409; cf. Scylax de Caryande, § 88, *ibidem*, p. 65. Les principaux textes géographiques relatifs aux Chalybes sont réunis en note au bas de cette page.

(5) Eschyle, *Sept devant Thèbes*, vers 721, 728, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 21. Cf. Hésychius, cité par Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 13, n° 195; p. 259, n° 82.

(6) *Ibidem*, vers 817, p. 22.

(7) *Ibidem*, vers 942, p. 23.

fixent l'infortuné Promêtheus au rocher sur lequel il est relégué par la haine implacable de Zeus (1). Sophocle et Euripide ont employé la même expression (2) pour désigner l'acier, qui, dans un autre passage d'Euripide est du fer dompté par la force chez les Chalybes (3). A la fin de ce siècle, en 401, les Grecs de l'expédition des Dix mille rencontrèrent les Chalybes dans le voisinage de l'Arménie et dans le Pont, sur les côtes méridionales de la mer Noire. La fabrication du fer occupait encore ce peuple (4) que, dans la seconde moitié du quatrième siècle, le Périple de Scylax continue à nous montrer sur les mêmes rivages (5). Au troisième siècle avant notre ère, Daïmachos de Platée distingue quatre aciers: ce sont d'abord celui des Chalybes qu'il appelle chalybdique; celui de Sinope qui paraît en être une variante comme celui d'Amise mentionné par un traité apocryphe d'Aristote (6), car, suivant Pomponius Méla, Sinope et Amise appartenaient aux Chalybes (7). Après ces deux aciers, Daïmachos met ceux de Lydie et de Laconie (8), dont le dernier paraît avoir été une importation de Samos (9).

Au premier siècle avant notre ère, le nom des Chalybes avait disparu de la géographie. Les efforts de Strabon pour retrouver la position topographique de ce peuple, l'établissent péremptoirement (10). Mais le souvenir des Chalybes subsistait; et trois siècles plus tard, Arrien de Nicomédie prétendait que les Chalybes avaient été les plus

(1) *Prométhée enchaîné*, vers 133, *ibidem*, p. 3.

(2) Sophocle, *Trachiniennes*, vers 1260, *ibidem*, p. 102; Euripide, fragments des *Crètes*, *ibidem*, p. 325.

(3) Euripide, *Alceste*, vers 980.

(4) Xénophon, *Expédition des Dix mille*, l. IV, c. 5, § 34; c. 6, § 5; l. V, c. 5, § 1, édition Didot, p. 254, 255, 270, 271. Hécatée avait déjà dit que les Chalybes étaient voisins de l'Arménie, voir fragment 195, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 13.

(5) Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 65.

(6) Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*, c. 48, édition Didot, t. IV, 1re partie, p. 82.

(7) Pomponius Méla, l. I, c. 19.

(8) Daimachos, fragment 9, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 442.

(9) Pausanias, l. III, c. 12, § 10, édition Didot-Dindorf, p. 116.

(10) Strabon, l. XII, c. 3, § 19 et suivants, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 470.

anciens forgerons du monde (1), assertion plus que hasardée, si l'on sort des régions si peu étendues qui sont le domaine ordinaire de l'histoire grecque. Mais il peut bien se faire que tout le fer des premiers Grecs vînt des Chalybes. Hésiode, plus ancien qu'Eschyle d'environ trois siècles, parle de la trempe de l'acier pratiquée en Crète par les Dactyles Idéens (2), mais ne dit pas que le métal trempé par eux eût été par eux extrait du minerai. Les armes de fer se montrent très-rarement dans les interminables combats racontés par Homère. Dans l'Iliade, le mot *sidéros*, « fer, » apparaît trois fois avec le sens d'instrument tranchant (3), une fois avec celui de pointe de flèche (4); dans l'*Odyssée*, ce mot a deux fois la signification d'épée et il est une fois appliqué à une hache de fer trempé (5); on trouve aussi dans ces poëmes l'adjectif *sidéréos* ou *sidéréios*, « de fer, » servant à qualifier un essieu (6), une massue (7), des portes (8), des chaînes (9). Mais le bronze est le métal ordinaire. Le forgeron qui trempe le fer s'appelle *chalkeus*, c'est-à-dire ouvrier en bronze (10). Les outils de l'orfèvre, son enclume, son marteau, ses tenailles sont de bronze (11). On fait de bronze la cognée (12), les armes offensives (13), les armes défensives (14). La rareté du fer semble indi-

(1) Arrien de Nicomédie, fragment 51, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 596.
(2) Hésiode, fragment 55, édition Didot, p. 64.
(3) *Iliade*, IV, 485; XVIII, 34; XXIII, 30.
(4) *Iliade*, XXIII, 850.
(5) *Odyssée*, IX, 391-393; XVI, 294; XX, 13.
(6) *Iliade*, V, 723.
(7) *Iliade*, VII, 141.
(8) *Iliade*, VIII, 15.
(9) *Odyssée*, I, 204.
(10) *Odyssée*, IX, 391.
(11) *Iliade*, III, 432-434.
(12) *Iliade*, I, 236.
(13) *Iliade*, III, 334-335, 380; IV, 461, 511; VI, 319-320; XIX, 25; XXII, 225.
(14) *Iliade*, II, 47; IV, 448; VII, 241, 220; VIII, 62; XII, 294-295. Sur l'importance du bronze dans l'antiquité grecque, voir aussi Pindare : L'ancre des Argonautes est d'airain (*Pythica*, IV, 24), le javelot d'Oïnomaos est d'airain (*Olympiaca*, I, 75), les premiers Opuntiens portent des boucliers d'airain (*Olympiaca*, IX, 54), l'époux d'Aphrodite a un char d'airain (*Pythica*, IV, 87), Jason parle d'épées d'airain (*Pythica*, IV, 147). L'airain s'aiguise sur la pierre (*Isthmiaca*, V, 73), c'est lui qui fait les blessures au temps de Chiron (*Pythica*, III, 48), etc. Cependant

quer une substance exotique, et, malgré le silence d'Homère sur l'origine de cette substance, il est vraisemblable que du temps de ce grand poète épique, comme plus tard au temps d'Eschyle, c'étaient les Scythes, ces barbares, qui fournissaient de fer les Grecs si fiers de leur civilisation. Les Chalybes tiennent donc une place importante dans l'histoire de la métallurgie. Il ne faut pas oublier leur nom quand on veut écrire les annales primitives de l'Europe occidentale.

Une partie du fer sorti de leurs fourneaux gagnait par mer la Grèce; mais une autre partie était nécessairement réservée par eux pour leurs compatriotes du nord de la mer Noire chez lesquels elle arrivait par terre; de là, porté sur ces charriots scythes, que nous dépeignent si souvent les auteurs grecs, ce fer devait gagner au nord-ouest le pays des Celtes et celui des Slavo-Germains, au sud-ouest le pays des Ligures chez lesquels, au cinquième siècle avant notre ère, les habitudes commerciales d'une tribu scythique, des Sigynnes, faisait employer le nom de cette tribu avec le sens de marchand (1).

Pour atteindre ces peuples, les caravanes venues du pays des Chalybes, passaient par la Scythie proprement dite, entre le Tanaïs et le Danube sur les côtes nord-ouest de la mer Noire. Nous n'avons encore rien dit des luttes soutenues par les Scythes pour s'établir dans cette contrée. Les Scythes, arrivant sur les bords du Dniéper, autrefois Borysthène, trouvèrent en face d'eux une nation européenne et de la famille thrace, les Cimmériens : ils rejetèrent les Cimmériens, les uns dans la presqu'île connue aujourd'hui sous le nom de Crimée (2), les autres au sud du Danube, et ils occupèrent, sauf cette presqu'île, toutes les côtes à partir du Tanaïs et jusqu'au Danube, près des rives duquel Homère, au xe siècle, nous les montre déjà : puis vers le commencement du VIIe siècle avant notre ère, —

c'est alors avec des outils de fer que le charpentier construit les navires (*Pythica*, IV, 245). Le fer est employé avec le sens général d'armes (*Olympiaca*, XI, 37).

(1) Hérodote, l. V, c. 9, édition Didot-Mueller, p. 242. Le fer n'avait pas toutefois chez les Scythes supplanté entièrement le bronze, voir Hérodote, V, 81, édition Didot-Dindorf, p. 207.

(2) Hérodote, l. IV, c. 11, 12; édition Didot-Dindorf, p. 188.

époque de la grande puissance de l'empire scythique qui mit sous le joug la Médie et avec elle toute l'Asie du sud-ouest (1), excepté l'Arabie, — la Crimée tomba entre les mains des Scythes.

Nous avons peu d'indications sur l'histoire des Cimmériens pendant les deux siècles qui précèdent cet événement capital. Homère est l'auteur le plus ancien qui nous parle d'eux. Il nous dépeint, au bord de l'Océan, le peuple et la ville des Cimmériens enveloppés de nuages et de brouillards, « jamais le soleil brillant ne les regarde de ses « rayons, ni quand il dirige sa course vers le ciel étoilé, « ni quand du ciel il retourne vers la terre ; mais une nuit « pernicieuse s'étend sur ces mortels malheureux » (2).

A l'époque où chantait Homère, les Scythes venant du nord-est, c'est-à-dire du nord de la mer Caspienne, avaient déjà étendu leur domination jusqu'au Danube. Les Cimmériens avaient alors perdu la partie septentrionale de leurs états, et probablement la Crimée était la seule de leurs anciennes possessions qu'ils conservassent; mais le souvenir ne s'était pas encore effacé d'un temps où leur empire s'étendait beaucoup plus au nord, et atteignait, croyait-on, l'extrémité septentrionale du continent. Plus tard, les commentateurs faisant travailler leur esprit sur ce texte d'Homère, en ont tiré des conclusions singulières. Ephore, au IVe siècle avant notre ère, cherchant à comprendre comment des peuples établis en Crimée ne voyaient jamais le soleil, a cru faire merveille en imaginant qu'ils étaient mineurs, et consacraient, sous terre, leur vie à la métallurgie (3). Pour Plutarque, les Cimmériens sont un peuple qui ne croit pas même à l'existence du soleil; personne ne les a jamais accusés d'impiété : donc on peut être athée sans être impie (4). Mais si ce raisonnement de Plutarque appartient à l'histoire, c'est à l'histoire des aberra-

(1) Hérodote, l. I, c. 103, édition Didot-Dindorf, p. 35. L'Asie du sud-ouest aurait été soumise aux Scythes, de 625 à 606. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. II, p. 350.

(2) *Odyssée*, XI, vers 13-19.

(3) Ephore, fragment 45, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 245.

(4) Plutarque, *de la Superstition*, c. 10, Didot-Duebner, *Plutarchi scripta moralia*, p. 201.

tions de l'esprit humain et non à l'histoire des Cimmériens. Au contraire, le récit d'Homère paraît conserver le souvenir d'une époque historique, où, les Scythes n'étant pas encore maîtres des régions situées au nord de la mer Noire, la tribu thrace des Cimmériens étendait sa domination jusqu'à ces rivages brumeux de l'Océan septentrional, sur lesquels les nuages et les brouillards voilent le plus souvent la face du soleil, et dont les habitants ne connaissent pas le ciel pur et splendide de la Grèce.

Suivant le récit d'Hérodote, les Cimmériens n'auraient pas fait de résistance aux Scythes ; ils leur auraient abandonné sans combat la Crimée comme le reste de leurs possessions au nord et à l'ouest, et auraient, par terre, gagné l'Asie-Mineure (1), en contournant la mer Noire à l'est et en passant par le Caucase, c'est-à-dire en traversant des régions occupées par des peuples étrangers à leur race et par les Scythes leurs ennemis. Cet itinéraire me paraît invraisemblable : il est, à mes yeux, une hypothèse d'Hérodote, et suivant moi, les Cimmériens auraient gagné l'Asie-Mineure en passant soit le Bosphore de Thrace, soit l'Hellespont. Arrivés en Asie-Mineure, les Cimmériens s'emparèrent d'abord d'une partie de la Troade (2), notamment de la ville d'Antandre (3). De là, ils s'étendirent à l'est d'abord jusqu'à Héraclée en Bithynie (4), ensuite jusqu'à Sinope en Paphlagonie (5) ; au sud, Sardes en Lydie tomba entre leurs mains deux fois, l'une en 663, l'autre trente ans plus tard (6), Magnésie sur le Méandre, fut prise par eux vers

(1) Hérodote, l. IV, c. 12, édition Didot-Dindorf, p. 188. Cet auteur suppose que si les Scythes ont fait la conquête de la Médie, c'est qu'ils s'y sont égarés en poursuivant les Cimmériens dans le Caucase ; mais il y a à cela une difficulté chronologique. Les Scythes ont conquis la Médie en 625, et les Cimmériens sont arrivés en Asie-Mineure 75 ans plus tôt ; cf. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, 3e édition, t. II, p. 110, 350.

(2) Strabon, l. XIII, c. 1, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 501 ; cf. l. I, c. 3, § 18 ; *ibidem*, p. 47. C'est des Trères qu'il est question dans ces textes. Mais les Trères sont des Cimmériens.

(3) Aristote, fragment 190, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 162.

(4) Arrien de Nicomédie, fragment 47, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 595.

(5) Hérodote, l. IV, c. 12, édition Didot-Dindorf, p. 188.

(6) Hérodote, l. I, c. 15, édition Didot-Dindorf, p. 5 ; cf. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 389.

633 ou 632 (1). Ils atteignirent même la Cilicie. Ils ravagèrent l'Asie-Mineure pendant environ un siècle ; c'est, du moins, la durée qu'Aristote attribue à leur domination dans la ville d'Antandre. Arrivés vers l'an 700, ils disparurent vers l'an 600, vaincus par *Aluattes* (Alyattes), roi de Lydie de 614 à 558 (2), et par *Madues*, roi des Scythes, qui de 625 à 606 fut maître d'une grande partie de l'Asie occidentale. Le dernier événement connu de leur histoire est une bataille livrée en Cilicie et dans laquelle périt *Lugdamis*, leur roi (3). Cette période de l'histoire des Cimmériens est connue non-seulement par les historiens grecs, mais par les inscriptions cunéiformes. Ainsi Assarahaddon, roi d'Assyrie, qui régna de 681 à 667, battit en Asie-Mineure, près des côtes de la mer Noire, dans les premières années de son règne, les Gimirraï qui sont évidemment les Cimmériens (4). Les Gimirraï furent encore vaincus en 665 par les armées combinées de Gygès, roi des Lydiens, et d'Assourbanipal, roi d'Assyrie (5). Puis en 663, quand ils prennent Sardes pour la première fois, ils sont alliés du grand roi d'Assyrie (6).

Lorsqu'on les voit, vers l'an 600, disparaître, écrasés sous le poids de leurs défaites, après avoir beaucoup détruit et sans avoir rien fondé, il est probable qu'étrangers à l'Asie-Mineure, où ils n'avaient que des ennemis, ils ont été successivement tués, ou pris et réduits en esclavage. Il y avait cinq siècles qu'il n'était plus question d'eux autrement qu'à titre de souvenir, quand l'historien Poséïdônios émit, à leur sujet, une opinion qui a fait fortune. Poséïdônios d'Apamée, né 135 ans avant J.-C., fut contemporain de la célèbre invasion des Cimbres et des Teutons qui, après avoir terrifié le monde celtique et le monde romain,

(1) Strabon, l. XIV, c. 1, § 40, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 533, voir aussi dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 396, la note 7 qui traite de l'histoire de Magnésie à cette époque.

(2) Hérodote, l. I, c. 16, édition Didot-Dindorf, p. 5; cf. Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 389.

(3) Strabon, l. I, c. 3, § 21, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 51 ; cf. Plutarque, *Marius* c. 11, *Plutarchi vitæ*, édition Didot-Doehner, t. I, p. 490.

(4) Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 110.

(5) Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 115.

(6) Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 117, 388.

fut arrêtée glorieusement par Marius. Il visita une partie de la Gaule méridionale et il écrivit des livres aujourd'hui en grande partie perdus, mais dont les débris nous conservent quelques précieux souvenirs de ses impressions de voyage. Les Cimbres, par lesquels a été dévasté le pays des Celtes, pourraient bien, suppose-t-il, appartenir à la même nation que les Cimmériens, célèbres par leurs brigandages en Asie-Mineure (1) Strabon, Diodore de Sicile et Plutarque ont copié Poséïdônios (2). Tous trois d'accord avec lui présentent cette doctrine comme une hypothèse. Les Cimbres de Germanie et les Cimmériens seraient deux fractions du même peuple coupé en deux par l'invasion scythe : c'est là, dit Plutarque, une conjecture mais non de l'histoire; la certitude manque. Les modernes ont été plus hardis. Ils ont affirmé l'identité des Cimbres et des Cimmériens. Or, les Cimbres sont des Germains. Nous l'apprenons par le testament d'Auguste (3), et cette assertion officielle nous est confirmée par Strabon (4), par Tacite (5), et par Pline l'Ancien (6). Les Cimmériens que nous croyons Thraces — et nous allons donner nos preuves — seraient donc des Germains. Mais cela ne suffisait pas. Les historiens de notre temps greffant une confusion sur une autre, mêlant avec les Germains les Celtes qui appartiennent à un rameau tout différent de la race européenne, ont prétendu reconnaître à la fois les descendants des Cimmériens et les descendants des Cimbres dans les Cymri, dans ce peuple celtique d'origine et de langue qui au moyen-âge, habitait une partie de la Grande-Bretagne, à l'ouest des Anglo-Saxons. Mais le néo-celtique Cymri, pluriel du néo-celtique Cymro, *compatriote*, aurait été for-

(1) Posidonius, fragment 75, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 285.

(2) Strabon, l. VII, c. 2, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 244; Diodore de Sicile, l. IV, c. 32, § 4, édition Didot-Mueller, t. I, p. 273; Plutarque, *Marius*, c. 11, Didot-Doehner, *Plutarchi vitæ*, t. I, p. 490, 491.

(3) *Corpus inscriptionum latinarum*, de l'Académie de Berlin, t. III, p. 782.

(4) Strabon, l. VII, c. 1, § 3; c. 2, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 241, 244.

(5) Tacite, *Germanie*, c. 37.

(6) Pline, l. IV, c. 28, § 99, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 177.

cément au temps des Gaulois et des Romains, *Combrogis* au singulier, *Combrogés* ou *Combrogîs* au pluriel (1). Entre ce nom et celui des Cimbres, il n'y a aucune analogie (2). Pour l'établir on peut se borner à une seule observation. Quand un mot commençant par la gutturale sourde, c'est-à-dire par le *C* dans les langues celtiques, se trouve en même temps dans les langues germaniques, il doit, dans ces langues, commencer par *H*: c'est un des éléments de la règle connue sous le nom de loi de Grimm, c'est un des principes fondamentaux de la phonétique germanique. Le nom des Cimbres qui est germanique et celui des Cymry qui est celtique, commençant chacun par *C*, n'ont donc l'un avec l'autre aucune relation.

Quant aux Cimmériens ils n'étaient ni Celtes, ni Germains. Ils étaient Thraces : Strabon nous l'apprend. Ici il ne se sert pas des termes dubitatifs que nous avons signalés plus haut, dans les passages où les anciens nous parlent de la conjecture de Poséïdonios. Les « Cimmériens, » nous dit Strabon, « qu'on appelle aussi Trêres » (3), « les Trêres, nation cimmérienne » (4); et ailleurs : les « Trêres qui sont Thraces » (5). Les passages dans lesquels on voit les Trêres et les Cimmériens distingués les uns des autres, ne peuvent pas être opposés à cette assertion, et établissent seulement que dans la famille thrace, désignée tantôt sous le nom de Trêres, tantôt sous celui de Cimmériens, il y avait deux groupes à chacun desquels un de ces deux noms convenait plus spécialement qu'à l'autre (6). D'ailleurs, si l'on compare aux passages d'Hérodote relatifs aux expéditions des Cimmériens en Asie-Mineure, le passage de Plutarque relatif aux dévastations exercées, avant Alexandre-le-Grand, par les Trêres en Asie, on reconnaîtra qu'il s'agit des mêmes événements (7). Strabon n'est pas le seul auteur

(1) Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 207.
(2) Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3e édition, p. 442-443.
(3) Strabon, l. I, c. 3, § 21, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 51.
(4) Strabon, l. XIV, c. 1, § 40, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 553.
(5) Strabon, l. XIII, c. 1, § 8, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 501.
(6) Strabon, l. I, c. 3, § 21; l. XIII, c. 4, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 51, 536.
(7) Plutarque, *De Alexandri virtute*, § 7, Didot-Duebner, *Plutarchi scripta moralia*, t. I, p. 405; cf. Hérodote, l. I, c. 6, 15, 16; IV, 12, édition Didot-Dindorf, p. 3, 5, 188.

qui parle des Trêres. Thucydide racontant une guerre entreprise contre les Macédoniens, 429 ans avant J.-C., par Sitalcès, roi d'une partie des Thraces, dit que du côté des Triballes, peuple établi entre le Danube et le mont Hémus, les états de Sitalcès avaient pour limite le pays des Trêres et des *Tilataïoï*, situé au nord du mont Scomios où sont les sources du Strymon (1). Les Trêres habitaient donc dans le bassin du Bas-Danube, non loin de la rive méridionale de ce fleuve. Certains auteurs cités par Strabon leur attribuaient aussi un établissement en Troade (2).

Hérodote a supposé que les Cimmériens, fuyant l'invasion scythique, avaient contourné la mer Noire à l'orient, traversant les défilés du Caucase et des contrées déjà occupées par des races étrangères ou même ennemies, comme les Sarmates et les Chalybes. Il me semble beaucoup plus rationnel d'admettre que les Scythes arrivant du nord-est ont chassé devant eux les Cimmériens ou Trêres dans la direction du sud-ouest. Les Trêres établis du temps de Thucydide, entre le Danube et le mont Scomios, sont un débris de ces fugitifs ; d'autres, non contents de l'espace si restreint où ils étaient resserrés en Europe, se seront rejetés, vers l'an 700, sur l'Asie-Mineure que, sous le nom de Trêres et de Cimmériens, ils ont dévastée pendant un siècle. Peut-être la cause de cette émigration doit-elle se trouver dans les conquêtes des Scythes au sud du Danube, car près de l'embouchure les Scythes possédaient les deux rives de ce fleuve au temps d'Hérodote (3).

Les Cimmériens réfugiés au sud du Danube, et dont quelques-uns se rendirent en Asie-Mineure, semblent être ceux qui habitaient le long des côtes entre la Crimée et le Danube, ou ceux qui demeuraient plus avant dans l'intérieur des terres. Quant à ceux de Crimée, ils paraissent s'être conduits plus bravement qu'Hérodote ne le suppose. La forteresse cimmérienne que cet historien lui-même men-

(1) Thucydide, l. II, c. 96, édition Didot-Haase, p. 98; cf. Pline, l. IV, c. 10, section 7, ou § 35, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 162.
(2) Strabon, l. I, c. 3, § 18, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 49; cf. l. XIII, c. 1, § 9, *ibidem*, p. 502.
(3) Hérodote, l. IV, c. 47, édition Didot-Dindorf, p. 197; cf. Strabon, l. VII, c. 3, § 13; c. 4, § 5; édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 253, 258.

tionne (1), avait été établie, suivant Strabon, pour fermer l'isthme qui mène du continent à la péninsule (2). C'était vraisemblablement contre les Scythes que ces fortifications avaient été créées, et à une époque où les Cimmériens, précédemment maîtres de toute la Scythie d'Hérodote proprement dite, c'est-à-dire de la région située entre le Tanaïs et le Danube, sur une profondeur de vingt journées de marche, soit 4,000 stades ou 720 kilomètres (3), étaient, dans ces régions, réduits à la Crimée. Toutefois l'antiquité de l'arrivée des Scythes dans cette presqu'île est établie par la légende d'Iphigénie associée au culte de l'Artémis taurique, c'est-à-dire de la vierge à laquelle les Taures sacrifiaient les naufragés (4). Les Taures étaient le peuple scythe qui avait en Crimée succédé aux Cimmériens (5). Quand naquit la légende qui nous montre Iphigénie destinée au sacrifice, puis sauvée de la mort et transportée par Artémis en Tauride, les Taures avaient déjà conquis la Crimée sur les Cimmériens. Cette légende est postérieure à Homère qui ne connaissait pas même le nom d'Iphigénie. Mais Hésiode mentionne ce nom, et des termes dont il se sert, il résulte que de son temps la légende était déjà formée (6). Nous pouvons donc poser les jalons chronologiques suivants :

Les Scythes arrivent sur les rives du Borysthène ou Dniéper, 1500 ans avant J.-C. d'après leurs traditions nationales.

Ils atteignent le Danube avant Homère, c'est-à-dire avant l'an 950 (?) ou environ. A cette époque, ils n'étaient pas encore maîtres de la Crimée, encore possédée par les Cimmériens peuple thrace.

Ils s'emparent de la Crimée avant Hésiode, c'est-à-dire avant l'an 800 ou environ. Il n'est nullement prouvé que les poëmes hésiodiques soient tous du même auteur et n'embrassent pas une période un peu longue.

(1) Hérodote, l. IV, c. 12, édition Didot-Dindorf, p. 188.
(2) Strabon, l. XI, c. 2, § 5, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 423.
(3) Hérodote, l. IV, c. 101, édition Didot-Dindorf, p. 212.
(4) Hérodote, l. IV, c. 103, édition Didot-Dindorf, p. 212, 213.
(5) Strabon, l. VII, c. 4, § 2, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 256.
(6) Hésiode, fragment 105, édition Didot, p. 58. Comparez les fragments des poètes cycliques dans l'Homère de Didot, p. 593, n° 12.

Les Scythes passent le Danube vers l'an 700; et un certain nombre de Cimmériens ou de Trêres, chassés des régions où ils s'étaient réfugiés au sud de ce fleuve, envahissent l'Asie-Mineure (1).

Les Scythes s'emparent de la Médie et des régions voisines, en 625, et la gardent jusque vers l'an 606.

Le septième siècle avant notre ère est l'époque de la grande puissance des Scythes. Maîtres de contrées qui forment aujourd'hui toute la partie méridionale de la Russie d'Europe, ils s'étendent alors au nord-ouest jusqu'à la mer Baltique; à l'ouest, ils étendent leur domination sur les plaines de la Hongrie, de l'Autriche et de la Styrie; à l'est, ils tiennent momentanément sous le joug une grande partie des pays désignés de nos jours par les noms de Perse et de Turquie d'Asie. Leurs guerres dans ces dernières régions sont connues; mais nous sommes sans détail aucun sur les opérations militaires par lesquelles, repoussant les Celtes vers l'ouest, intercalant leur empire asiatique entre les Celtes et la Grèce, ils ont produit dans le domaine de la race gréco-italo-celte, une vaste solution de continuité. Les pasteurs scythes, grâce à la supériorité de leurs armes de fer, contraignirent les agriculteurs celtes à quitter les plaines fertiles du moyen Danube que leurs charrues fécondaient depuis plus de mille ans et que les vainqueurs transformèrent en pâturages. C'est alors qu'eut lieu une émigration racontée par un écrivain grec dont nous ne savons pas le nom, mais qui vivait probablement au cinquième siècle avant notre ère et dont Plutarque a reproduit le récit. Ne trouvant plus moyen de vivre dans les étroites et sauvages régions du haut Danube où la conquête scythique les avait entassés, les Celtes résolurent d'aller chercher une nouvelle patrie. Ils étaient, dit le vieil auteur, plusieurs fois dix mille hommes jeunes et généreux, menant avec eux beaucoup d'enfants et de femmes. Ils se partagèrent en deux bandes : les uns traversant les monts Rhipées, c'est-à-dire la chaîne de collines qui forment au centre de l'Alle-

(1) Suivant Strabon, l. I, c. 2, § 9; l. III, c. 2, § 12, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 17, 123, les Cimmériens auraient fait dès le temps d'Homère leurs incursions en Asie-Mineure. C'est une erreur chronologique évidente.

magne la ligne de partage des eaux, se dirigèrent vers l'Océan septentrional, et occupèrent les extrémités de la terre, soit, en d'autres termes, la Grande-Bretagne et l'Irlande; les autres, passant le Rhin, s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes (1). D'autres Indo-Européens, les Ligures, avaient précédé les Celtes dans cette contrée. Au cinquième siècle de notre ère, Festus Aviénus reproduisant un document du VIe siècle avant J.-C., nous montre les Ligures rejetés dans les Pyrénées, près de l'Océan, au milieu des neiges où les ont chassés les Celtes après avoir dévasté leur pays par de nombreux combats (2). Cette émigration ne fut pas le seul résultat des conquêtes scythiques. Vaincus par le fer que ces ennemis nouveaux avaient apporté d'Asie, les Celtes apprécièrent la valeur de ce métal inconnu. Les marchands scythes, les Sigynnes, comme les appelle Hérodote, leur en vendirent. Les Scythes appelaient le fer, dans leur langue, *ayasa*, ou, en remplaçant l'*s* par une articulation gutturale propre aux iraniens, *ayanha*. Les Celtes adoptèrent ce mot, en l'allongeant toutefois à l'aide d'un suffixe, pour éviter de le confondre avec *ayas* ou *ais*, « cuivre » ou « bronze; » de là le mot celtique *ayasarnos*, ou, par contraction, *aïsarnos*, *ésarnos*, *ísarnos*, « fer, » mot que les Germains reçurent tout formé des Celtes, tandis que les Latins et les Grecs recevant le fer par une voie différente, créaient, d'une manière indépendante, d'autres mots pour le désigner, *ferrum* et *sidéros*.

C'est probablement aussi des Scythes qu'une des deux branches de la famille celtique, les Gaulois, reçut l'usage du pantalon auquel ils donnèrent le nom de *braca*. Ce nom étant étranger à l'irlandais qui désigne le même vêtement par un terme d'origine anglaise, il semble résulter de là que ce vêtement a été primitivement étranger aux Celtes des Iles Britanniques; que, par conséquent, le pantalon des Scythes a été, dans le monde celtique, moins bien accueilli

(1) Plutarque, *Camille*, c. 15, Didot-Doehner, *Plutarchi vitæ*, t. I, p. 162.

(2) Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 132-137, 195-198. Au vers 197, Festus Aviénus met les Ligures près d'Ophiusa. M. Mueller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123, a établi qu'Ophiusa est Oyarzun au fond du golfe de Biscaye.

que le fer dont le nom irlandais et le nom gaulois sont identiques. Les Germains ont été moins difficiles que les Celtes de la Grande-Bretagne : ils ont adopté le pantalon des Scythes et des Celtes comme ils avaient adopté leur fer. Aussi M. Jules Quicherat, dans sa récente histoire du costume, a-t-il pu, sans commettre d'hérésie, nous donner, comme un échantillon du costume celtique, un pantalon recueilli dans une tourbière du Jutland où il avait été laissé vraisemblablement par un Cimbre, peut-être par un contemporain de ceux que l'armée de Marius extermina un siècle avant notre ère. Les Cimbres étaient Germains et non Celtes; mais il y avait entre le costume des deux races une grande analogie, et c'est une des causes qui expliquent pourquoi, malgré la différence des langues et des mœurs, les Grecs et les Romains ont si longtemps confondu ces deux races, les désignant collectivement par le nom d'une seule, croyant que les Germains n'étaient qu'une variété des Celtes.

CHAPITRE III.

LES THRACES.

La race européenne se divise en trois groupes: les Thraco-Illyro-Ligures, les Gréco-Italo-Celtes, les Slavo-Germains. Les Thraco-Illyro-Ligures ont précédé tous les autres peuples européens dans l'arène de l'histoire. Leurs débuts sont mêlés aux fables dont l'obscurité enveloppe le récit des plus anciens événements qui se soient à notre connaissance accomplis en Grèce et en Asie-Mineure, en Italie, en Gaule et en Espagne. La grande puissance des Gréco-Italo-Celtes est contemporaine des siècles les plus brillants de la littérature et des arts dans l'antiquité. La période germanique a commencé au cinquième siècle de notre ère. Quant aux Slaves, nous ignorons quelle fortune leur réserve l'avenir.

Il n'est pas sûr qu'il y eût entre les différentes branches de la famille Thraco-Illyro-Ligure des lignes précises de démarcation. Ces trois peuples n'auraient-ils pas été le même peuple à l'origine? Les Dardaniens d'Europe sont donnés pour Illyriens par Strabon, au commencement du premier siècle avant notre ère (1), et ils semblent identiques aux Thraces qui, environ 1500 ans plus tôt, faisant

(1) Strabon, l. VII, c. 5, § 6-7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 262.

sur les Pélasges la conquête d'une partie de l'Asie-Mineure, ont transplanté en Troade le nom de Dardanie (1). Les Istriens qui habitaient les bords de l'Adriatique, qui étaient Illyriens suivant Strabon, et qui, dès cette époque, étaient compris dans la circonscription romaine de l'Italie (2), sont des Thraces d'après Scymnus de Chio (3). Ceux des Ligures qui habitaient l'Italie du sud, du centre et de l'est, portaient le nom de Sikèles ou Sicules, et plus tard, conquise par eux, l'île de Sicanie leur dut le nom de Sicile : or un des chefs qui commandaient les Thraces, quand, à l'aube des temps historiques, ils s'emparèrent de Naxos, s'appelait Sikélos (4); de là le nom de Sicile donné à Naxos dans les temps archaïques (5).

Les Thraces ou les Thrêikes, comme les appelle Hérodote, sont, après les Indiens, nous dit cet historien si justement célèbre, la plus grande de toutes les nations du monde. S'ils n'avaient eu qu'un chef, ajoute ce vieil écrivain ou s'ils avaient su s'entendre entre eux, ils auraient été invincibles et le plus puissant de tous les peuples (6). Cette unité dont Hérodote constate l'absence chez les Thraces de son temps aurait existé plus anciennement chez eux si l'on en croit leur légende nationale. Midas, qui avait, disait-on, régné sur eux dans les temps archaïques, et dont la mythologie associait le nom à celui de Silène et aux origines de la viticulture, passait pour avoir possédé des jardins en Macédoine, au pied du mont Bermios (7), dont les

(1) Strabon, l. VII, fragment 49; l. XIII, c. 1, § 25, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 283, 507. Les Thraces soumis par Sésostris (Hérodote, l. II, c. 1, § 3, édition Didot-Dindorf, p. 103), sont identiques aux Dardaniens battus par Ramsès II. Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 410-421; Maspero, *Histoire ancienne*, p. 224

(2) Strabon, l. VII, c. 5, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 261; cf. l. V, c. 1, § 9, *ibidem*, p. 179.

(3) Scymnus de Chio, vers 391, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 212.

(4) Diodore de Sicile, l. V, c. 50, § 7, édition Didot-Mueller, t. I, p. 286, 287.

(5) Pline, l. IV, c. 12, ou § 67, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 169.

(6) Hérodote, l. V, c. 3, édition Didot-Dindorf, p. 240.

(7) Hérodote, l. VIII, c. 138, §§ 3 et 4, édition Didot-Dindorf, p. 422, 423. Cf. Bion de Proconnèse, fragment 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 19.

mines lui fournissaient de l'or (1); et il était en même temps roi de Phrygie (2). Sa capitale était située sur les bords du Sangarios, dans la partie de l'Asie-Mineure qui, après les expéditions des Gaulois à l'est du Bosphore de Thrace, prit le nom de Galatie. Là se trouvait la ville de Gordion, fondée par Gordias, son père. Là était Pessinount, célèbre par un sanctuaire de la déesse phrygienne Cybèle ou Cubêlê (3), et ce temple avait été érigé avec le concours du roi Midas (4). Suivant Strabon, Midas serait mort empoisonné lors de l'invasion cimmérienne, c'est-à-dire vers l'an 700 avant notre ère (5). Cela ne peut s'accorder avec la tradition qui attribue à Homère une épigramme pour le tombeau de Midas (6). La légende de Midas aurait donc existé au temps d'Homère, c'est-à-dire au xe siècle (?) avant notre ère. Sa présence à la fois en Macédoine où l'avaient apportée les Thraces avant la conquête de ce pays par les Grecs, et en Asie-Mineure où les Thraces conquérants la transplantèrent, s'accorde avec les assertions des historiens qui nous présentent les Phrygiens d'Asie-Mineure comme une colonie des Thraces d'Europe. Le nom de Phrygiens, nous dit Strabon, est la forme asiatique du nom des Briges, peuple thrace établi en Macédoine sur le mont Bermios, et dont une partie se rendit en Asie (7). On se rappelle que Midas tirait son or du mont Bermios. Les Phrygiens arrivant en Troade, y trouvèrent établis les Mysiens, *Musoi* (les Masa des monuments égyptiens), tuèrent le roi des Mysiens qui avait Troie pour capitale, s'établirent à sa place, et repoussèrent les Mysiens au sud, près des sources du Caïque (8). Sous le nom de Bithyniens, *Bi-*

(1) Strabon, l. XIV, c. 5, § 28, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 580. Sur la situation de ce mont, voir *ibidem*, l. VII, fragment 25, p. 278.
(2) Hérodote, l. I, c. 14, édition Didot-Dindorf, p. 15.
(3) Strabon, l. XII, c. 5, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 486.
(4) Diodore, l. III, c. 59, § 8, édition Didot-Mueller, t. I, p. 172.
(5) Strabon, l. I, c. 3, § 21, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 51.
(6) Homère, épigramme 3, édition Didot, p. 577.
(7) Strabon, l. VII, c. 3, § 1, fragment 25, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 245, 278. *Phruges* ou plus exactement *Bhruges* est une forme archaïque dont *Briges* est issu par une altération relativement moderne, des sons primitifs.
(8) Strabon, l. XII, c. 8, § 3, p. 490. Strabon, dans ce passage, parle

thunoï, et de Thyniens, *Thunoï*, de Mariandyniens, ils occupèrent les contrées de l'Asie-Mineure situées au nord-ouest, près du Bosphore et du Pont-Euxin. On appela depuis cette province Bithynie; et à ce sujet, Strabon fait observer qu'il y avait encore, de son temps, en Thrace, des Thyniens et des Bithyniens (1). Strabon n'a pas le premier parlé de l'origine européenne des Bithyniens d'Asie. Déjà Hérodote nous apprend que les Bithyniens sont des Thraces venus des bords du Strymon (2), or, on sait que le Strymon est une rivière de Macédoine. Il dit aussi que les Phrygiens ont habité la Macédoine où ils portaient le nom de Briges (3). Au même siècle, Thucydide qualifie de Thraces les Bithyniens (4). Xénophon et Scylax, au siècle suivant, s'expriment dans les mêmes termes (5).

Il y a eu deux émigrations thraces en Asie-Mineure. La plus récente, date de l'an 700 environ avant J.-C. C'est celle des Trêres ou Cimmériens, obligés de fuir devant l'invasion scythique. C'est à elle que faisait allusion, vers l'an 500 avant notre ère, le vieil historien Xanthos quand il parlait de Phrygiens venus d'Europe en Asie, postérieurement à la guerre de Troie (6). Il est impossible de placer postérieurement à la guerre de Troie la première émigration des Thraces en Asie-Mineure, puisque l'*Iliade* compte parmi les auxiliaires de Priam des Phrygiens commandés par Ascagne, *Ascanios*, qui est une rivière d'Asie-Mineure, dans le voisinage de Troie (7). Suivant nous, la première émigration des Thraces, en Asie-Mineure, eut lieu quand Dar-

d'après Xanthos, historien de la Lydie, qui écrivait plus anciennement qu'Hérodote. Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 37, fragment 8.

(1) Strabon, l. VII, c. 3, § 2; l. XII, c. 3, §§ 3 et 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 245, 464.

(2) Hérodote, l. VII, c. 75, édition Didot-Dindorf, p. 340.

(3) Hérodote, l. VII, c. 73, édition Didot-Dindorf, p. 340.

(4) Thucydide, l. IV, c. 75, édition Didot-Haase, p. 178.

(5) Xénophon, *Anabasis*, l. VI, c. 4, § 1, édition Didot, p. 289; Scylax, nº 92, dans Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 67.

(6) Xanthos, fragment 5, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 37, d'après Strabon, l. XIV, c. 5, § 29, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 580.

(7) *Iliade*, II, 862; Strabon, l. XIV, c. 5, § 29, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 580, 581.

danos, fils de Zeus (1), et d'Electra (2), sortit de Samothrace (3); quand, le premier sur un vaisseau, Dardanos, dit Diodore, passa d'Europe en Asie (4), quand il vint épouser Batéia (5), fille de Teucros, roi de Troie, auquel il succéda. Dans les vieilles généalogies qui sont les monuments les plus antiques de l'histoire, les guerres prennent souvent une forme sous laquelle elles sont peu reconnaissables, c'est par des mariages qu'elles sont figurées. Après avoir tué le roi vaincu, le vainqueur prenait dans sa part de butin les débris de la famille de ce prince infortuné : encore couvert du sang du père, il se saisissait de la fille éperdue. Le dernier de ces actes, le mariage apparaît seul dans la généalogie des rois de Troie, à la date de l'invasion thrace, personnifiée dans le nom de Dardanos. Mais la mesure préalable qu'indiquaient les cruels usages de cette époque barbare n'avait pas été négligée. Une tradition, rapportée par Strabon, atteste que les Phrygiens venant de Thrace avaient mis à mort le prince de Troie (6).

Toutefois ces violences furent accompagnées d'un bienfait. Les Phrygiens apportèrent l'agriculture en Troade. L'introduction de l'agriculture dans ce pays est, comme Platon le constate, un événement contemporain de la fondation de Dardanie à laquelle il est intimement lié. Dardanie est bâtie en plaine par une population agricole à laquelle ne pouvaient convenir les hautes citadelles de la population précédente qui était pastorale (7).

Les Phrygiens ne furent pas longtemps indépendants. Bientôt après leur établissement en Troade, on vit com-

(1) *Iliade*, XX, 215.
(2) Hellanique, fragment 56, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 51.
(3) Apollodore, l. III, c. 12, § 1; Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 169; Strabon, l. VII, § 49, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 283. Sur la colonisation de la Samo-Thrace par les Thraces, voir Diodore, l. V, c. 47, édition Didot-Mueller, t. I, p. 284.
(4) Diodore, l. V, c. 48, édition Didot-Mueller, t. I, p. 285; cf. l. IV, c. 75, p. 244.
(5) Apollodore, l. III, c. 12, § 1; Hellanique, fragment 130, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 63, 169; Arrien de Nicomédie, fragment 64, *ibidem*, t. III, p. 598; Mnaséas de Patras, fragment 28, s'est trompé sur le nom du père de Bateia, *ibidem*, p. 154.
(6) Strabon, l. XII, c. 8, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 490.
(7) Platon, *De Legibus*, l. III, édit. Didot-Schneider, t. II, p. 301-302.

mencer la conquête de l'Asie-Mineure par les Assyriens. Les Phrygiens étaient vraisemblablement déjà vassaux des rois de Ninive quand, vers l'année 1400, ils soutinrent, avec les Khéta, ou peuple de la vallée de l'Oronte, avec les Masa ou Mysiens, alors en possession du pays qui fut plus tard la Lydie, et avec les Léka ou Lyciens, une guerre contre le célèbre roi d'Egypte Ramsès II. Ils furent vaincus dans une bataille livrée aux environs de l'emplacement où devait être un jour bâtie la ville d'Antioche (1). Vers la même époque ou sous quelque successeur de Ramsès II, Héraclès, l'Héraclès phénicien, c'est-à-dire une flotte phénicienne au service d'Egypte, partait d'Argos, alors entre les mains des *Tana* ou descendants de l'égypto-phénicien Danaos et allait faire le siége d'Ilion qu'elle prit et dévasta (2). De ces deux faits: de la victoire de Ramsès et de la prise d'Ilion, vient la légende d'après laquelle Sésostris aurait assujetti les Thraces (3). Sésostris est le nom grec de Ramsès II. Quant aux Phrygiens vaincus par lui et qu'Hérodote appelle Thraces, les monuments égyptiens, d'accord avec les plus anciens monuments grecs, les appellent *Dardani* ou *Dardaina* (4). *Dardani*, *Dardaina*, en effet est l'homérique *Dardanos*. *Ilios* ou Ilion, capitale des Dardaniens, chez les auteurs grecs, est nommé *Iliuna* par les Egyptiens, et a un prince distinct de celui des *Dardani* si l'on adopte une lecture contestée de M. de Rougé. Quoi qu'il en soit, tandis que Dardanos est un nom thrace, *Ilios* est, croyons-nous, d'origine assyrienne.

La conquête assyrienne en Phrygie ne paraît pas avoir eu pour effet, comme plus tard en Lydie, la substitution du

(1) Lenormant, *Manuel*, t. I, p. 410, 421; cf. de Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 36; *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 3; Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, p. 185, 287; Maspéro, *Histoire ancienne*, p. 219.

(2) *Iliade*, V, 638-651; XIV, 250-266; XV, 25-30. Les Tana ou Danaens étaient déjà en possession d'Argos sous le règne de Thoutmès III. Le siége d'Ilion par l'Héraclès phénicien eut lieu sous Laomédont, père de Priam.

(3) Hérodote, l. II, c. 103, édition Didot-Dindorf, p. 103.

(4) Les Dardaniens furent vaincus mais non conquis. Il n'est question ni d'eux ni des Thraces dans l'énumération, faite à Germanicus par les prêtres égyptiens, des peuples subjugués par Ramsès, Tacite, *Annales*, II, 60.

peuple victorieux au peuple qui avait été jusque-là en possession du sol. En Lydie une dynastie nouvelle commença, celle des Héraclides ou adorateurs du dieu assyrien Adar qui succédèrent à la dynastie des Atyades ou Héthéens; mais la dynastie des descendants de Dardanos en Troade, telle que nous la rapporte Homère, ne semble pas subir d'interruption. Seulement, le second successeur de Dardanos a deux fils qui portent les noms du dieu suprême des Assyriens : l'un s'appelle Ilos et a un fils qui bâtit la ville d'*Ilios* ou Ilion, l'autre s'appelle Assaracos (1).

Or, le dieu par excellence des Assyriens était Ilu, autrement dit Assur (2). Le culte du grand dieu des Assyriens fut donc imposé par la conquête aux Phrygiens de la Troade qui durent accueillir au milieu d'eux une colonie assyrienne et dont les souverains paraissent être devenus vassaux des rois de Ninive. Le dieu national de l'Assyrie ne se contenta pas de ce succès. En effet, nous le voyons, toujours sous le nom d'Ilos, chasser Tantale de Paphlagonie (3); et peu après le fils de Tantale, Pélops, fugitif, est obligé de chercher un asile dans le Péloponnèse, c'est-à-dire que les Assyriens, après avoir soumis les Phrygiens à leur suzeraineté, expulsèrent les Pélasges; voilà comment Adar ou Bel, l'Héraclès assyrien, devint le fondateur de la dynastie sémite qui régna sur un peuple nouveau, sur les Lydiens (4), dans la portion méridionale des régions d'A-

(1) *Iliade*, XX, 232. Il faudrait suppléer un digamma entre l'*l* et l'*o* d'*Ilos* et lire *Ilvos*. Le nom d'Ilion, Ilvion, *Iluna* dans les documents égyptiens s'expliquerait de même. Dardanos avait bâti Dardania sur la montagne. Laomédont, fils d'Ilos ou *Ilvos* bâtit Ilion en plaine. *Iliade*, XX, 215-218; cf. VIII, 452, XXI, 442-447. Dans le poëme de Pentaour, le prince des *Dardani* et celui d'*Iliuna* sont distingués l'un de l'autre suivant M. de Rougé. Ainsi, à la date de ce document, 1400, un Etat fondé par les Assyriens en Troade, aurait existé distinct de celui qu'avaient fondé les Thraces. Mais M. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, p. 287 (cf. Lenormant, *Les Antiquités de la Troade*, p. 36), conteste la lecture du mot qui, suivant M. de Rougé, devait se prononcer *Iliuna*. Ajoutons que l'*n* l'*Iliuna* ne s'accorde pas avec la bonne orthographe du nom d'Ilion qui est *Ilios*. Voir Pierron, l'*Iliade d'Homère*, t. II, p. 90, note sur le vers 71 du livre XV.

(2) Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 182. Robiou, dans la *Revue des questions historiques*, t. XI, p. 315.

(3) Diodore, l. IV, c. 74, édition Didot-Mueller, t. I, p. 244.

(4) Le nom de Lydiens, *Ludoï* en grec, *Lud* dans la Bible, paraît identique à celui de *Rutennu*, par lequel les monuments égyptiens désignent

sie-Mineure, occupées par la tribu pélasgique des Mysiens, c'est-à-dire par les Mëïones d'Homère, par les Masa des monuments égyptiens. Les Mysiens ne se maintinrent en Asie que dans la portion septentrionale de leur ancien territoire dans laquelle ils restèrent dominants, malgré la présence des Phrygiens, leurs vainqueurs d'autrefois, et à laquelle, dans la géographie des temps classiques, après tant de révolutions resta le vieux nom de Mysie. Les conquêtes assyriennes en Asie-Mineure paraissent avoir commencé au xve siècle. Le xve siècle est la date probable de la fondation d'Ilion si cette ville est bien mentionnée sous le nom d'*Iliuna*, dans les monuments égyptiens du règne de Ramsès II, vers l'an 1400 avant notre ère. Les conquêtes assyriennes se continuèrent au xiiie siècle. C'est au xiiie siècle que d'après Hérodote commence en Lydie la dynastie assyrienne des Héraclides dont il n'est pas question dans le poëme de Pentaour sur les guerres de Ramsès II, contre les populations de l'Asie-Mineure, vers l'an 1400 avant J.-C.

A l'époque de la guerre de Troie, vers l'an 1200, la suprématie assyrienne était encore reconnue des Phrygiens, c'est par là que s'explique la tradition qui, de l'homérique Memnon, fils de l'Aurore, un des guerriers combattant contre les Grecs sous les murs de Troie (1), fait le chef d'une armée envoyée au secours de Priam par le roi d'Assyrie (2).

Nous proposons donc les dates suivantes : arrivée de Dardanos en Asie et fondation de Dardania vers 1500; conquête de la Troade par les Assyriens et fondation d'Ilion

les Assyriens. Sur les conquêtes des Assyriens en Lydie, voir Lenormant, *Les Antiquités de la Troade*, p. 68.

(1) Memnon est une fois mentionné dans l'*Odyssée* comme une merveille de beauté (XI, 522). Un fragment des poëtes cycliques le donne comme identique au fils de l'Aurore qui, d'après l'*Odyssée*, IV, 187, aurait tué Antiloches, fils de Nestor (Homère, édition Didot, p. 583). Comme l'Aurore était épouse de Tithon (*Iliade*, XI, 1), et que Tithon était fils de Laomédont (*Iliade*, XX, 237), on a prétendu par là rattacher Memnon à la généalogie royale de Troie; mais Homère ne raconte rien de pareil quoi qu'en disent Hellanique et Apollodore (Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 64, n° 142, p. 170, § 4).

(2) Céphalion, fragment 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 627. Ctésias, fragment 18, Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 34-35. Diodore de Sicile, l. II, c. 22, édit. Didot-Mueller, t. I, p. 98.

vers 1450 (1); guerre contre l'Egypte sous Ramsès II, vers 1400. Quoi qu'il en soit de ces dates qui ne sont qu'approximatives, il est certain que les Phrygiens sont des Thraces, que les Phrygiens et les Thraces d'Europe ont parlé la même langue; que cette langue était indo-européenne et du groupe européen. Les Thraces d'Europe comme les Phrygiens étaient de la race qui a importé d'Asie l'agriculture en Europe, et c'est aux Thraces que la Grèce doit cet important élément de civilisation.

C'est à M. Fick que revient l'honneur d'avoir établi que la langue des Thraces et des Phrygiens était européenne (2). Roue, en phrygien, se disait *kiklé* avec un *k* initial comme dans le grec *kuklos*. Ce *k* s'est affaibli en *tch* dans les deux langues ariennes: en sanscrit où l'on dit *tchakra*, et en zend où l'on prononce *tchakhra*. Le nom du chien, en phrygien, était à peu près le même qu'en grec où il s'écrit *kuôn*. Platon, à qui nous devons cette observation, ne l'aurait pas faite si ce nom en phrygien avait eu un *ç* initial comme dans le sanscrit *çvan*, et dans le zend *çun*. Une danse phrygienne s'appelait *brikismata*, dérivé d'une racine BRIK, « danser, » à laquelle on ne trouve d'autre équivalent dans les langues indo-européennes d'Asie que le sanscrit *bhraç*, « tomber », et le zend *barâç*, « chanceler ». Le phrygien ne faisait donc point ces permutations du *k* en palatales et en sifflantes qui sont un des caractères distinctifs des langues asiatiques de la famille indo-européenne. Les Phrygiens appelaient leurs souliers, *sukkhoï*, mot qui peut paraître identique au latin *soccus*, sorte de chaussure; en zend le mot correspondant est *hakha*, semelle, avec un *h* initial tenant lieu d'un *s* primitif. Il est évident que le mot phrygien qui a conservé cet *s* ne vient pas du zend auquel nous avons vu qu'on doit rattacher le scythe. Il est invraisemblable qu'il vienne du sanscrit, c'est-à-dire de l'Inde. Le phrygien est donc une langue européenne. Sa parenté in-

(1) M. Lenormant, *Antiquités de la Troade*, p. 64-66, ne parle pas de conquêtes des Assyriens en Asie-Mineure avant 1270, mais il n'indique aucun fait ni aucun texte qui puisse fournir une objection à notre système.

(2) *Beitraege zur vergleichenden Sprachforschung*, t. VII, p. 358; *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 408-423.

time avec le thrace est prouvée en dehors des considérations historiques par les observations suivantes. Le phrygien avait perdu de bonne heure les aspirées primitives; exemples : *glouros*, « or, » de la racine GHAL, « être jaune; » *daos*, « loup, » le même mot que le grec *thos*, « chacal; » *bagaios*, nom du dieu suprême, en sanscrit *bhaga*. Quand je dis que les Phrygiens avaient perdu leurs aspirées de bonne heure, je ne dis pas qu'ils ne les possédassent point encore lorsqu'ils sont arrivés de Thrace en Asie, c'est-à-dire vers l'an 1500 avant notre ère. Le nom même de Phrygiens, *Phruges*, comparé aux formes plus modernes *Bruges* et *Briges*, prouve qu'il s'est produit là une révolution postérieure à la date où les Phrygiens et les Thraces se sont séparés des autres rameaux de la race européenne. La présence originaire d'une aspirée initiale dans le terme ethnographique dont il s'agit est établie par sa comparaison avec les mots correspondants en latin et dans les langues germaniques. Nous citerons par exemple le latin *homo frugi*. Quoi qu'il en soit, les Phrygiens des époques historiques remplaçaient les aspirées primitives par les moyennes correspondantes. Or les Thraces avaient fait subir aux aspirées la même altération : *Briges* était la forme thrace du nom des Phrygiens.

Un autre caractère commun du thrace et du phrygien était de remplacer souvent par le *z* le *g* primitif aspiré ou non aspiré. Exemples, en phrygien, *zelkia*, « légume, » de la racine GHAL, « pousser; » *zemelen*, à l'accusatif, esclave, de la racine GAM, « prendre; » *zetna*, « porte, » de la racine GHAD, « prendre; » *zeuma*, « source, » de la racine GHU, « verser » ; *mazeus*, nom du dieu suprême, de la racine MAGH, « pouvoir ». De ces noms phrygiens, nous rapprocherons les noms thraces suivants: *Zalmolxis*, nom du dieu des Gètes, peuple thrace; il veut dire, « celui qui porte un manteau; » c'est un mot composé : le premier terme, *zalmo*, paraît presque identique au grec *chlamys*. *Zétraia*, « pot, » paraît dériver de la même racine que le sanscrit *ghata* qui a le même sens. *Zelas*, nom thrace du vin, est, sauf la voyelle finale du thème, identique au grec *chalis*, « vin pur. » Le second terme, *dizus*, des noms de lieux composés thrace, *Tarpodizus*, *Ostudizus*, *Burtudizus*, paraît déri-

ver de la racine DHIGH, « construire », d'où vient le grec *teichos*, « mur ». Ainsi le peu que nous savons des langues parlées en Thrace et en Phrygie, nous semble suffire à prouver l'unité du peuple qui se servait d'elles pour exprimer sa pensée.

Nous avons établi en outre que les Thraces, tant d'Europe que d'Asie, n'appartenaient pas au rameau asiatique de la race indo-européenne; ils se distinguent par là de leurs voisins du nord et de l'est, les Scythes, qui sont d'origine iranienne. Ils se séparent aussi des Hellènes, leurs voisins du sud, par leur manière de traiter la gutturale, soit sonore, soit aspirée : en effet, tandis que les Hellènes conservent toujours la gutturale sonore *g*, et font de la sonore aspirée *gh* une sourde aspirée *kh*, les Thraces d'Europe et d'Asie changent souvent la première et la seconde en *z*. Ils ont cela de commun avec les Letto-Slaves; mais ils gardent le *k* dans les mots où ceux-ci le changent en sifflante. Eux dont les consonnes n'ont aucun rapport avec les consonnes germaniques renforcent la racine SRU, « couler, » d'un *t* qui ne se trouve que dans les langues germaniques. Le nom du fleuve Strymon se lit déjà dans Hésiode : c'est l'allemand, *strom*, « torrent » qui l'explique; jamais les Germains n'ont habité les bords du Strymon, et à l'époque où les Thraces possédaient la Macédoine, le Strymon était une rivière de Thrace. Les Thraces sont donc apparentés aux principales familles de la race européenne; mais leur langue se distingue des langues de chacune de ces familles par certains caractères phonétiques qui lui donnent une place à part.

Ils avaient apporté d'Asie un principe moral originairement commun à toute la race indo-européenne, mais dont l'énergie était bien affaiblie chez les Grecs et les Romains de l'époque classique : ils croyaient que l'âme survivait au corps. Les Gètes, nous dit Hérodote, qui sont les plus nobles et les plus justes des Thraces, envoient tous les cinq ans un messager à Zalmoxis, leur dieu. Voici comment ils s'y prennent : plusieurs d'entre eux se mettent en rang, les lances à la main; d'autres saisissent le messager par les pieds et par les mains, et le lancent en l'air. Si le mes-

sager, retombant sur les lances, est tué, sa mort est considérée comme un indice que le dieu accueille la demande qu'on lui adresse. Si le messager ne meurt pas, on en conclut que c'est un méchant homme et que Zalmoxis n'a pas voulu l'agréer, et on prend un autre mandataire. En effet, les Gètes croyaient que tous les morts allaient trouver Zalmoxis (1). Les Romains de l'époque classique s'étonnèrent beaucoup de trouver chez les Gaulois le principe de l'immortalité de l'âme; mais les Gaulois ne sont pas les seuls Indo-européens qui l'aient connu; les Gètes le possédaient comme eux.

Les Gètes, au cinquième siècle avant notre ère, habitaient entre l'Hémus et le Danube (2). Plus tard ils passèrent ce fleuve, et avec les Daces, une de leurs tribus, ils s'établirent au nord de ce fleuve (3). A l'ouest des Gètes, dans la vallée de la Morava, on trouvait les Triballes qui étaient aussi des Thraces (4). Les Thraces s'étendaient à l'est jusqu'aux Illyriens qui étaient un rameau de la même famille et qui atteignaient l'Adriatique (5). Mais au milieu des possessions thraco-illyriennes, on voyait des populations pélasgiques, les Mysiens, en grec *Musoï*, en égyptien *Masa*, et les Teucriens, en grec *Teucroï*, en égyptien *Takkaro*, plus tard appelés Péoniens, qui s'étaient maintenus indépendants. Ce fut même, suivant Hérodote, une guerre contre ces populations, une guerre contre les Mysiens et les Teucriens qui força une partie des Thraces à émigrer en Asie-Mineure (6), et à y porter le nom de Phrygie, événement placé par nous vers l'an 1500 avant notre ère. A la fin du quatrième siècle avant notre ère, les Thraces possédaient les côtes de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire, depuis le Strymon qui se jette dans l'Archi-

(1) Hérodote, l. IV, c. 93, 94, édition Didot-Dindorf, p. 210.
(2) Thucydide, l. II, c. 96, édition Didot-Haase, p. 98.
(3) Strabon, l. VII, c. 3, §§ 12, 13 et 14; cf. Justin, l. XXXII, c. 3, édition Teubner-Ieep, p. 172.
(4) Hérodote, l. IV, c. 49, édit. Didot-Dindorf, p. 198. Cf. Thucydide, l. II, c. 96; Strabon, l. VII, c. 3, § 13, c. 5, § 11, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 253, 264.
(5) Scymnus, vers 391, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 212.
(6) Hérodote, l. VII, c. 75, édition Didot-Dindorf, p. 340.

pel à l'est de la presqu'île du mont Athos, jusqu'à l'embouchure du Danube (1). Ils durent à leur marine et à leurs armées, douze ou quinze siècles plus tôt, des possessions importantes dans des contrées plus méridionales. Nous avons déjà dit que leur puissance maritime précéda celle des Phénico-Egyptiens; or, celle-ci paraît dater des conquêtes de Thoutmès III, roi d'Egypte (1600-1550). Nous avons déjà montré les Thraces précédant les Phéniciens à Thasos, les Dardaniens ou Thraces de Troade installés dans l'île de Samothrace avant l'arrivée des Phéniciens qui, dit-on, les contraignirent à gagner l'Asie-Mineure (2). Au sud de la Samothrace, une des premières îles où les Thraces s'établirent paraît avoir été celle de Lemnos. Elle fut occupée par les Sinties; ce peuple thrace demeurait d'abord sur les bords du Strymon avec les *Maidoï* (3) qui sont peut-être les Maten des monuments égyptiens. Quand Héphaïstos (Vulcain) fut précipité par Jupiter du haut du ciel, ce fut à Lemnos et chez les Sinties qu'il tomba. Voilà du moins le récit d'Homère (4). Héphaïstos est le grand forgeron de l'*Iliade :* il fabrique la cuirasse de Diomède (5) et l'armure d'Achille (6). D'accord avec le grand poëte, Hellanique de Lesbos nous donne les Sinties pour des fabricants d'armes de guerre (7); il prétend même que ce seraient eux qui auraient forgé les premières (8), c'est-à-dire que les Thraces auraient introduit cette industrie en Grèce et qu'elle aurait été inconnue aux Pélasges. Après la chute de la puissance des Thraces, Lemnos retomba au pouvoir des Pélasges qui, vraisemblablement, y avaient précédé les Thraces. Le souvenir de la domination thrace dans cette

(1) Scylax dans Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 54-57.

(2) C'est peut-être le sens des récits qui nous montrent Harmonie, sœur de Dardanos, épousant Cadmos qui envoie Dardanos en Asie-Mineure. Mnaséas, fr. 28, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 154; Arrien de Nicomédie; fr. 65, *ibidem*, p. 598.

(3) Strabon, l. VII, fragment 36, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 281; fragment 44, *ibidem*, p. 282.

(4) *Iliade*, I, 590-594.

(5) *Iliade*, VIII, 195.

(6) *Iliade*, XVIII, 468, 617.

(7) Fragment 112, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, p. 60.

(8) Hellanique, fragment 113, *ibidem*, p. 60.

île s'effaça. Aussi Philochoros, écrivant un siècle et demi après Hellanique, nous donne-t-il les Sinties pour des Pélasges (1). La cause de son erreur est trop claire pour que son témoignage puisse prévaloir contre celui d'un ancien comme Hellanique, d'un érudit comme Strabon.

Une autre île thrace fut Naxos, d'abord appelée Strongyle, dit Diodore, et plus tard possédée par les Cariens, c'est-à-dire par les Egypto-Phéniciens, sujets de Minos (2). La légende homérique du dieu thrace *Dionusos* est associée par Apollodore à l'histoire primitive de Naxos. C'est en se rendant à Naxos que Dionusos voyageant sur un navire tursène, changea en dauphins les matelots (3). Les Thraces s'emparèrent aussi de l'île d'Eubée, mais ils n'y arrivèrent pas de Naxos ni de Lemnos. Ayant conquis la Macédoine (4), ils s'avancèrent par terre jusque dans la Phocide où Thucydide nous les montre (5), et c'est d'Abant, en Phocide, qu'ils gagnèrent Eubée. Tel est le récit d'Aristote (6). De la Phocide ils passèrent aussi dans la Béotie où ils précédèrent Cadmos. Les Phlégiens venus de Daulis, en Phocide, qui prennent Thèbes et la dévastent avant l'arrivée de Cadmos (7) paraissent être des Thraces. Daulis est la première forme du nom de Daulia (8), anciennement habitée par les Thraces, comme nous l'apprend Thucydide (9). La présence des Thraces en Béotie avant Cadmos explique pour-

(1) Philochoros, fragment 6, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 385.

(2) Diodore de Sicile, l. V, c. 50-52, édition Didot-Mueller, t. I, p. 286-287.

(3) Homère, *Hymne à Dionusos;* Apollodore, l. III, c. 5, § 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 155.

(4) Strabon, l. X, c. 3, § 17, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 404. Homère, *Hymne à Apollon*, vers 33, joint au nom du mont Athos l'épithète de Thrace.

(5) Thucydide, l. II, c. 29; édition Didot-Haase, p. 68.

(6) Aristote, fr. 105; Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 141; cf. Strabon, l. X, c. 1, § 3; édition Didot-Mueller et Duebner, p. 382.

(7) Phérécyde, fragment 102 A. Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, p. 95, 96. Phérécyde écrivait au cinquième siècle. Il faut rapprocher ce passage d'une citation de Démophile, fils et continuateur d'Éphore, au quatrième siècle, *ibidem*, t. II, p. 86, col. 1.

(8) Strabon, l. IX, c. 3, § 13, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 363.

(9) Thucydide, l. II, c. 29.

quoi la tradition le fait arriver de Phénicie en Thrace (1). La guerre faite par les Thraces, en Béotie, postérieurement à l'établissement des colons phéniciens, a été racontée par Ephore dans un passage dont Strabon nous a conservé un extrait (2). De Béotie, les Thraces passèrent en Attique. Ils s'établirent à Eleusis où ils fondèrent un temple en l'honneur de Dêmêtêr, déesse de l'agriculture; et ce temple, célèbre par ses mystères et ses initiations, devint le centre de l'enseignement agricole en Grèce. La race sacerdotale des Eumolpides, déjà mentionnée par Sophocle (3), était chargée du service de ce temple. Les Eumolpides descendaient d'Eumolpe, considéré comme un personnage historique par Thucydide (4), et déjà connu d'Homère qui lui donne le titre de roi (5). C'était des Thraces qu'il était roi; c'était de Thrace qu'il venait (6). Il amenait avec lui une armée thrace (7) avec laquelle, partant d'Eleusis, il fit la conquête de l'Attique (8). Erechtheus était alors roi d'Athènes, nous dit Thucydide (9). Quand Hérodote rapporte qu'Oreithuia, fille d'Erechtheus, épousa Boréas (10), il semble raconter le même fait. En effet, pour les Grecs, Boréas, c'est-à-dire le vent du nord, et les Thraces étaient deux fort proches parents. Thrace, dans Hésiode, est un surnom

(1) Apollodore, l. III, c. 1, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 151. Hégésippe de Mecyberne, fr. 6, *ibidem*, t. IV, p. 424.

(2) Strabon, l. IX, c. 2, §§ 2, 3 et 25, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 344-345, 352, cf. Ephore, fragment 30, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 241.

(3) Sophocle, *Œdipe à Colonne*, vers 52, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 63. Voir aussi Aristote, fragment 8, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 114, et Plutarque, *Alcibiade*, c. 22, § 4, c. 33, § 3, c. 34, § 5, édition Didot-Dindorf, p. 242, 251, et *Oratorum vitæ*, c. 7, § 30, édition Didot-Dindorf, p. 1027.

(4) Thucydide, l. II, c. 15; édition Didot-Haase, p. 63.

(5) Homère, Hymne à Dêmêtêr, vers 154, 475.

(6) Euripide, *Erechthée*, fragment 362, vers 48, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 315. Apollodore, l. III, c. 15, § 4, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 177.

(7) Acestodore, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 464.

(8) Strabon, l. VII, c. 7, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 266.

(9) Thucydide, l. II, c. 15.

(10) Hérodote, l. VII, c. 189, édition Didot-Duebner, p. 372.

de Boréas (1). Suivant Pausanias, qui recueillait, à une date plus récente, les traditions helléniques, Eumolpe, venu de Thrace, avait pour mère Chionê, c'est-à-dire la neige, fille de Boréas. L'origine thrace d'Eumolpe était encore considérée comme un fait certain en Grèce au temps de Lucien (2). Les Grecs la trouvaient fort humiliante pour leur amour-propre national. Aussi Istros, qui écrivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant notre ère, a-t-il cru devoir protester, et soutenir qu'Eumolpe, fondateur des mystères d'Eleusis, n'était point thrace (3). Cette réclamation inspirée par le patriotisme et non par l'étude, est restée presque sans écho dans l'antiquité (4). Elle en a trouvé dans l'école moderne qui ne voit que des mythes aux origines de l'histoire et qui se fait un bonheur de reléguer au rang des fables les événements les plus simples et les mieux constatés (5).

Les Thraces restèrent maîtres de l'Attique jusqu'à la conquête de ce pays par les Iônes ou Ioniens, c'est-à-dire par le rameau de la race hellénique qui est personnifié par Ion, fils de Xouthos (6). Iôn et Xouthos, son père, ont été connus d'Hérodote (7), qui fait allusion aux succès d'Iôn contre les Thraces en Attique. Il nous le donne pour un général des Athéniens (8). D'après les chronographes grecs, la domination thrace en Attique aurait été contemporaine

(1) Hésiode, *Opera et dies*, vers 553.

(2) Lucien, *Demonax*, c. 34; *Anacharsis*, c. 34; *Fugitivi*, c. 8, édition Didot-Dindorf, p. 382, 562, 701.

(3) Istros, fragment 21, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 421.

(4) Aristoxène, fr. 51, dit que Musée, *Mousaîos*, est Thrace suivant les uns, autochthone d'Eleusis suivant d'autres, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 284; or, Musée est fils d'Eumolpe suivant Philochoros, fr. 200; *ibidem*, t. I, p. 416, et suivant le marbre de Paros; il est père d'Eumolpe suivant Audron; fr. 11, *ibidem*, t. II, p. 351.

(5) Preller, *Griechische Mythologie*, 1re édition, t. II, p. 99, admet cependant la présence d'un élément historique dans la légende d'Eumolpe.

(6) Strabon, l. VIII, c. 7, § 1, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 329. Pausanias, l. I, c. 31, § 3; l. VII, c. 1, §§ 2, 5, édition Didot-Dindorf, p. 46, 316, 317.

(7) Hérodote, l. VII, c. 94, édition Didot-Dindorf, p. 343, cf. Aristote, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 105.

(8) Hérodote, l. VIII, c. 44, édition Didot-Dindorf, p. 396.

d'Erechtheus, dont l'avénement peut être mis soit en 1396, soit en 1440 avant J.-C. (1); mais la valeur de ces chiffres est fort douteuse, et l'arrivée des Thraces en Attique est vraisemblablement beaucoup plus ancienne. Homère a chanté l'introduction de l'agriculture à Eleusis, leur capitale dans cette province de la Grèce. Il représente Dêmêtêr (Cérès), cherchant sa fille Perséphonê (Proserpine) que Ploutôn (Pluton) lui a enlevée. Elle arrive auprès d'Eleusis ; elle raconte aux filles du roi Kéléos qu'elle vient de Crète (2). Ce détail doit être rapproché de la légende de Jasion. Jasion était frère de Dardanos; sa mère Electre habitait la Samothrace : il était donc Thrace d'origine. Il viola Dêmêtêr, c'est-à-dire qu'il cultiva la terre, et Hellanique dit qu'il était Crétois, ce qui semble signifier qu'il habita l'île de Crète (3). Les Thraces paraissent donc avoir porté l'agriculture en Crète vers l'époque où ils l'ont introduite en Attique.

Ce sont des pirates qui ont enlevé Dêmêtêr et l'ont amenée de Crète. Ces pirates sont probablement Thraces. Nous avons déjà parlé de la marine thrace, et la tradition attribuait des enlèvements de femmes aux marins thraces de Naxos (4). Dêmêtêr, suivant Homère, se fit bâtir un temple par les habitants d'Eleusis (5). Si Ploutôn, dieu des profondeurs de la terre, n'eût pas rendu à la déesse de l'agriculture sa fille, c'est-à-dire les produits qu'il devait mettre au jour après avoir reçu la semence, le genre humain serait mort de faim. Mais l'orge blanche, semée près d'Eleusis, dans le champ de Rharios, germa et donna des épis. Dès lors, l'agriculture était connue en Attique (6). Suivant la tradition athénienne, c'était d'Eleusis que cet art s'était répandu dans le reste de la Grèce. Triptolème d'Eleusis apporta dans le Péloponnèse, au roi Arcas, le blé jusque-là inconnu des Pélasges (7). Isocrate nous apprend que de son

(1) Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 141.
(2) Homère, *Hymne à Cérès*, vers 123.
(3) Hellanique, fragments 58, 129, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 53, 63. Apollodore, l. III, c. 12, § 1, *ibidem*, p. 169.
(4) Diodore, l. V, c. 50, édition Didot-Mueller, t. I, p. 286.
(5) Homère, *Hymne à Cérès*, vers 271, 301.
(6) Homère, *Hymne à Cérès*, vers 450 et suivants.
(7) Pausanias, l. VIII, c. 4, § 1, édition Didot-Dindorf, p. 367. On

temps, vers l'an 400 avant notre ère, la plupart des villes de la Grèce envoyaient à Athènes les prémices de leurs moissons; c'était pour elles une obligation consacrée par une décision de l'oracle de Delphes (1); elles reconnaissaient par là que c'était de l'Attique que l'agriculture avait été importée chez elles. On a prétendu que le nom grec de la déesse de l'agriculture *Dêmêtêr* ou *Dâmâtâr*, était d'origine grecque; que la première partie de ce nom, *dê* ou *dâ*, tiendrait lieu de *gê*, *gâ*, terre. Dêmêtêr voudrait donc dire « terre, notre mère. » Mais il n'est pas prouvé que terre se soit jamais dit en grec *dê* ou *dâ* au lieu de *gê*, *gâ* : c'est une permutation contraire aux lois phoniques de la langue grecque (2). Il serait beaucoup plus rationnel de supposer que ce nom est d'origine thrace. D'après ce que nous savons des lois de la langue thrace, la racine DHA « sucer, allaiter, » en grec *thê*, devait être en thrace *dê* ou *dâ*. Dêmêtêr signifierait donc « mère nourricière. » Dans le mythe grec c'est Ploutôn qui figure la terre, Dêmêtêr est comme Cérès la puissance créatrice, le principe de vie.

La plus ancienne espèce de blé connue en Grèce, celle que les Thraces semèrent les premiers à Eleusis, fut l'orge. C'est de l'orge que produisit, par ordre de Dêmêtêr, le champ de Rharios, près d'Eleusis. Homère nous l'apprend (3); et, en souvenir de cette origine, l'usage de faire des gâteaux sacrés avec l'orge produit par le champ de Rharios, existait encore au temps de Pausanias qui nous le montre en vigueur dans sa description de la Grèce écrite au deuxième siècle après J.-C. (4). L'orge est en grec *krithê* pour *ghridhê*, car les lois phonétiques de la langue grecque exigent la substitution des aspirées sourdes aux sonores et s'opposent à ce que deux syllabes subséquentes commencent chacune par une aspirée. Le mot grec est identique sauf le suffixe, au latin, *hordeum* pour *ghordeum* et à l'alle-

trouve déjà cette prétention des Athéniens exprimée chez Xénophon, *Histoire grecque*, l. VI, c. 3, § 6, édition Didot, p. 447.

(1) Isocrate, *Panégyrique*, cité par Maury, *Religions de la Grèce antique*, t. III, p. 12.

(2) Curtius, *Grundzuege der Griechischen Etymologie*, 4e édit., p. 484.

(3) Homère, *Hymne à Cérès*, vers 450-456.

(4) Pausanias, l. I, c. 38, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 56.

mand *gerste* (1). L'orge paraît donc avoir été connu de la race européenne avant l'époque où les différentes branches de cette race se séparèrent les unes des autres. Nous ne voulons point dire que la race européenne ne possédât pas d'autre espèce de blé, par exemple le froment. Nous constatons seulement un fait que les traditions sacerdotales de la Grèce établissent, c'est que l'orge semble être celle des céréales qui, grâce à la conquête thrace, a, vers l'an 2000 avant notre ère, pris, dans l'alimentation des populations pélasgiques de la Grèce méridionale, la place du gland (2).

C'est aussi à l'invasion thrace que se rattache en Grèce l'origine de la viticulture. C'est en Thrace que lors du siége de Troie, les guerriers grecs allaient chercher leur vin. Voilà du moins ce que rapporte Homère (3). Mais nous pouvons remonter plus haut que le grand poète grec. Dionusos, le dieu du vin, chez les Grecs, était d'origine thrace. Nymphide d'Héraclée, écrivain du troisième siècle avant notre ère, dit que Sabazios, dieu des Phrygiens, c'est-à-dire des Thraces d'Asie-Mineure, est identique à Dionusos (4). Vers la même époque, Mnaseas de Patraï fait de Dionusos le père de Sabazios (5). Au premier siècle avant notre ère, Alexandre Polyhistor rapporte que chez les Thraces, Dionusos est le soleil appelé aussi dans ce pays Sabadios (6). Tout le monde connaît la fable qui fait sortir Dionusos de la cuisse de Jupiter; or, suivant Arrien de Nicomédie, cet

(1) Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 322. Comparez Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 100, 158, 514. Curtius, *Grundzuege der Griechischen Etymologie*, 4e édition, p. 155.

(2) La substitution complète des céréales au gland n'était pas encore accomplie au temps d'Hésiode qui, dans ses *Opera et dies*, vers 233, 237, édition Didot-Lehrs, p. 35, nous présente comme employés concurremment le gland et le fruit de la terre cultivée. On peut rapporter à peu près à la même époque un oracle de Delphes cité par Hérodote, l. I, c. 66, édition Didot-Dindorf, p. 24. Il y est dit que le gland est la nourriture d'une grande partie des habitants de l'Arcadie.

(3) Homère, *Iliade*, IX, 71, 72.

(4) Nymphide d'Héraclée, fragment 11, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 14.

(5) Mnaséas Patrensis, fragment 36, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 155.

(6) Alexandre Polyhistor, fragment 151, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 244.

événement se serait produit sur les bords du Sangarios, fleuve de Phrygie et de Bithynie, c'est-à-dire de la Thrace asiatique (1). Hérodote nous montre chez les Satres, peuple thrace, un oracle de Dionusos. Les réponses de cet oracle ont pour interprètes des Besses (2). Or, les Besses sont des Thraces (3). Aristote parle d'un autre oracle de Dionusos, en Thrace, chez les Ligurées : avant d'y prophétiser, on boit beaucoup de vin (4). La fable résumée par Apollodore dans la première moitié du second siècle avant notre ère, nous montre Dionusos en Phrygie, puis chez les Edoniens, sur les bords du Strymon, avant d'atteindre Thèbes et Argos (5). Or, les Edoniens sont Thraces (6). Dionusos est originairement le soleil; mais le soleil n'a jamais été représenté marchant du nord au sud. Il ne s'agit donc point ici d'une migration solaire, mais de la migration d'un culte. Ce culte est thrace et il s'associe avec la culture de la vigne qui aura été par conséquent introduite en Grèce par les Thraces. Je sais bien que Dionusos est donné pour fils de Sémélé, que Sémélé est fille de Cadmos, et qu'il y a un Cadmos phénicien. Mais il paraît y avoir aussi un Cadmos thrace, identique au *Kosmos* grec, et c'est celui-ci qui est le père de Dionusos. Dionusos aurait vécu, suivant Hérodote, environ deux mille ans avant notre ère (7); c'est la date et de l'invasion thrace en Grèce et de l'introduction de la vigne, — par conséquent du culte de Dionusos, — dans ce pays.

Ainsi la culture de la vigne paraît avoir été comme celle des céréales, apportée en Grèce par les Thraces. Il serait probablement téméraire d'avancer qu'ils y auraient, les

(1) Arrien de Nicomédie, fragment 31, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 592.
(2) Hérodote, l. VII, c. 111, édition Didot-Dindorf, p. 348.
(3) Strabon, l. VII, fragment 47; cf. c. 5, § 12, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 282; cf. p. 264.
(4) Aristote, fragment 284, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 190.
(5) Apollodore, l. III, c. 5, §§ 1 et 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 155.
(6) Hérodote, l. VII, c. 110, édition Didot-Dindorf, p. 348.
(7) Hérodote, II, 145, cité par Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 173. Voir aussi l'édition d'Hérodote donnée chez Teubner par Dietsch, t. I, p. 192.

premiers, entrepris la domestication du cheval. Mais nous ne pouvons négliger de signaler l'importance qu'avait prise, chez eux, l'élevage de cet animal. Homère vante les chevaux du phrygien Laomédont (1). Quand Hercule, c'est-à-dire une armée égypto-phénicienne venue d'Argos, s'empara d'Ilion, ce fut parce que Laomédont avait refusé de lui livrer des chevaux (2). Homère surnomme les Thraces *hippopoloï*, qui paraît signifier « cavaliers (3). »

On sait le grand rôle joué par les Thraces dans la période mythique des origines littéraires de la Grèce. Linos était un Thrace d'Eubée (4). Orphée était également d'origine thrace (5). Cependant les Thraces furent au plus tard, dès le seizième siècle avant notre ère, contraints de céder l'empire de la mer aux Phéniciens, sujets du grand roi d'Egypte, et les parties de la Grèce continentale dont ils s'étaient emparés furent peu après conquises par les Hellènes, et voilà pourquoi les Thraces, dans l'Iliade, figurent avec tous les ennemis vaincus de la race hellénique, parmi les alliés du malheureux roi de Troie (6). La légende du chanteur thrace Thamuris nous semble aussi renfermer un souvenir des luttes par lesquelles la race hellénique assit en Grèce sa domination sur les ruines de celle des Thraces. Thamuris, nous dit Homère, prétendait chanter mieux que les Muses, filles de Jupiter, c'est-à-dire du dieu des Hellènes. Frappé par la colère divine, il perdit la vue et ne sut plus chanter (7), c'est-à-dire que le culte et la poésie reli-

(1) *Iliade*, XXIII, 348.

(2) Homère, *Iliade*, V, 651. Les Egyptiens imposaient souvent aux peuples tributaires des redevances en chevaux; Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 441.

(3) Homère, XIII, vers 4, et XIV, vers 227.

(4) Plutarque, *De musica*, § 3; *Œuvres morales*, éd. Didot-Duebner, p. 1383. Cette île, en effet, avait été conquise par les Thraces. Strabon, l. X, c. 1, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 382. Sur l'origine thrace de Linos, voir encore Asclépiade de Tragila, fragment 8, et Charax, fragment 20, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 303, 341.

(5) Strabon, l, X, c. 3, §§ 16 et 17, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 404. Diodore de Sicile, l. III, c. 65, § 6, et l. V, c. 77, § 3, édition Didot-Mueller, t. I, p. 177, 303.

(6) *Iliade*, III, 844, 845.

(7) Homère, *Iliade*, II, 594, 600.

gieuse des Hellènes prirent la place du culte et de la poésie religieuse des Thraces.

Des conquêtes considérables au nord du Danube devaient un jour dédommager les Thraces de la perte de leurs conquêtes dans les régions méridionales de la Grèce. Ces conquêtes furent facilitées par la décadence de l'empire scythique dont les écrits d'Hérodote nous ont fait connaître la vaste étendue. Hérodote, dans son récit de la campagne de Darius, en Scythie, à la fin du sixième siècle avant J.-C., nous montre les Scythes possesseurs en Europe d'un territoire immense qui est pour la plus grande partie situé au nord du Danube, mais qui s'étend un peu au sud de ce fleuve. Il y a une vieille Scythie entre le Danube au sud et les Taures ou Scythes de Crimée au nord; mais au sud du fleuve, en Thrace, on trouve une Scythie nouvelle (1). Chez Scylax, vers l'an 338 avant notre ère, cette Scythie nouvelle a disparu; le Danube sert de limite méridionale aux Scythes (2). Mais les Thraces devaient bientôt repousser cette limite beaucoup plus au nord. Les Gètes sont le peuple thrace auquel revient la gloire de cette conquête. A la fin du sixième siècle avant notre ère, Darius se rendant en Scythie et commençant par la conquête de la Thrace, soumit les Gètes avant de passer le Danube (3). Les Gètes habitaient encore au sud du Danube, 80 ans plus tard quand, en 429, Sitalkès arma les Thraces contre les Macédoniens (4). Mais ils occupaient la rive septentrionale du fleuve, lorsqu'en 335, Alexandre-le-Grand fit la guerre aux Triballes, autre peuple thrace, établi sur la rive méridionale (5). Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre (324-281), s'engagea avec une armée dans la région située entre le Danube et le Tyras aujourd'hui le Dniester. Deux siècles auparavant, Darius était entré dans ce pays pour y combattre les Scythes : Lysimaque allait y attaquer les Gètes par lesquels il fut battu (6). Plus d'un siècle après, nous

(1) Hérodote, l. IV, c. 99, édition Didot-Dindorf, p. 211.
(2) Scylax, nos 67, 68, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, p. 54, 57.
(3) Hérodote, l. IV, c. 93, 96, édition Didot-Dindorf, p. 209, 211.
(4) Thucydide, l. II, c. 96, édition Didot-Haase, p. 98.
(5) Strabon, l. VII, c. 3, § 8, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 250.
(6) Strabon, l. VII, c. 3, §§ 8 et 14, édition Didot-Mueller et Duebner,

voyons Persée, roi de Macédoine, faire la guerre aux Romains avec l'alliance des Gètes toujours établis au nord du Danube (1). Au temps de Strabon, c'est-à-dire à la fin du premier siècle avant notre ère, les Gètes s'étendaient du Pont-Euxin à la Germanie; seulement ils étaient divisés en deux peuples : les Gètes proprement dits à l'est, les Daces à l'ouest (2).

En même temps que les Thraces faisaient ainsi sur les Scythes la conquête des pays situés entre le Danube et le Dniester, les Illyriens, leurs frères, enlevaient aux Scythes les régions que ces derniers avaient conquises entre le Danube et les Alpes Carniques : les Pannoniens s'établissaient dans cette contrée. Tels étaient les habitants de la vallée du bas Danube et de celle du Danube central, quand vers l'an 300 avant notre ère, les Celtes, déjà maîtres de la Gaule, de l'Espagne et d'une partie de l'Italie, entreprirent la conquête des régions orientales de l'Europe. Les Thraces, les Illyriens avaient chassé les Scythes de la vallée du Danube à une date qui se place vers l'année 340 avant J.-C. Nous avons déjà montré que les Thraces connus sous le nom de Gètes n'avaient point encore passé le Danube en 429 et qu'ils occupaient en 335 les rives septentrionales de ce fleuve où Scylax, vers 338, ne connaissait pas encore leur présence. Nous pouvons ajouter qu'Ephore, qui termina ses histoires en 340, ne paraît avoir su ni les conquêtes des Thraces, ni celles des Illyriens, autrement il n'eût pas dit que l'empire scythique s'étendait jusqu'au couchant d'été, il ne l'aurait pas donné comme limitrophe de la Celtique (3).

p. 251, 253; Pausanias, l. I, c. 9, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 12 et 13; Plutarque, *De sera Numinis vindicta*, c. 11, Didot-Mueller, *Œuvres morales*, p. 672; Plutarque, *Demetrius*, c. 39, 52, Didot-Doehner, *Vies*, p. 1083, 1091.

(1) Appien, *De rebus Macedonicis*, l. XVI, c. 1, § 2, édition Didot, p. 173, 174.

(2) Strabon, l. II, c. 5, § 30; l. VII, c. 1, § 3; l. VIII, c. 3, §§ 12 et 14, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 106, 241, 252 et 253.

(3) Ephore, fr. 38, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 243-244.

CHAPITRE IV.

LES ILLYRIENS.

Les Illyriens, qui nous semblent être un démembrement des Thraces, qui, suivant nous, ne sont autre chose que les Thraces occidentaux, apparaissent pour la première fois, au cinquième siècle avant notre ère, sous le nom, inconnu jusque-là, d'Illyriens. Mais il est question d'eux bien antérieurement si, comme nous le pensons, les Dardaniens de la Troade sont identiques à ceux que des auteurs plus récents, par exemple Strabon, nous montrent établis au nord de la Macédoine et qualifient d'Illyriens. Suivant Hérodote, l'Angros, qui est aujourd'hui la Morava de Servie, prend sa source chez les Illyriens et arrose le pays d'un peuple thrace, le pays des Triballes, avant de se jeter dans le Brongos qui est la Morava après la réunion de la Morava serve à la Morava bulgare (1). Hérodote compte aussi comme Illyriens les Vénètes établis au fond de la mer Adriatique au nord du Pô (2). Il écrit leur nom Enètes en supprimant, suivant une loi de la langue grecque, le V initial, qu'on trouve, pour la première fois je crois, rétabli

(1) Strabon, l. IV, c. 49, édition Didot-Dindorf, p. 198.
(2) Hérodote, l. I, c. 196, édition Didot-Dindorf, p. 65; cf. Scylax, § 19, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26; Scymnus de Chio, vers 387-390, *ibidem*, p. 212.

chez Polybe (1). De là vient probablement la légende qui donne les Vénètes pour le même peuple que les Enètes de Paphlagonie mentionnés par Homère (2). Cette légende pénétra dans une tragédie de Sophocle, « la prise de Troie. » Quand Troie fut tombée entre les mains des Grecs, Anténor, accompagné des Enètes, se serait réfugié en Thrace, et de là aurait gagné les bords de l'Adriatique (3). Après la guerre de César contre les Vénètes des Gaules qui sont nos Vannetais, on imagina une émigration de ces Vénètes de Gaule en Italie sur les bords de l'Adriatique. Strabon prétend que les Vénètes d'Italie sont vraisemblablement une colonie de ceux de la Gaule. « Je ne le donne pas comme certain, » dit-il (4). Il a raison de s'exprimer avec cette réserve, car non-seulement le passage d'Hérodote déjà cité, nous donne les Vénètes pour Illyriens, mais il atteste la présence de ce peuple au fond de la mer Adriatique antérieurement aux premières invasions des Celtes en Italie; et enfin Polybe affirme que la langue des Vénètes n'a aucun rapport avec celle des Gaulois (5).

Ainsi, au milieu du ve siècle avant J.-C., l'Illyrie s'étendait des bouches du Pô alors occupées par les Etrusques, à la vallée de la Morava occupée par un peuple thrace, les Triballes. Au nord, l'Illyrie avait pour limite l'empire scythique. Les Sigynnes, peuple scythe, étaient presque limitrophes des Vénètes; à cheval sur le Danube, ils paraissent avoir possédé une partie de la Hongrie, de l'Autriche, de la Servie, de la Styrie et de la Carinthie (6), à l'est des montagnes où étaient réfugiés les Celtes. Les Illyriens atteignant les Sigynnes au nord s'étendaient au sud le long de la mer Adriatique. C'est tout-à-fait au midi, sur les frontières de l'Epire, qu'on plaçait les Enchélées, peuple illy-

(1) Polybe, l. II, c. 17, § 5; c. 18, § 3, Didot, 2e édition, p. 80; cf. c. 23, § 2; c. 24, § 8, *ibidem*, p. 84, 85.
(2) *Iliade*, II, 852.
(3) Strabon, l. XIII, c. 1, § 53, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 520, l. XII, c. 3, § 8, *ibidem*, p. 465, 466. Cette fable a pénétré dans Tite-Live, l. I, c. 1; cf. Virgile, *Enéide*, I, 242-249; Justin, l. XX, c. 1; Pline, l. VI, c. 2, § 1; Solin, c. 46.
(4) Strabon, l. IV, c. 4, § 1; cf. l. V, c. 1, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 161, 176.
(5) Polybe, l. II, c. 17, Didot, 2e édition, p. 80.
(6) Hérodote, l. V, c. 9, édition Didot-Dindorf, p. 241.

rien, chez lequel se seraient réfugiés les Cadméens chassés par les Thraces longtemps avant la guerre de Troie (1).

A la chute de l'empire scythique, quatrième siècle avant J.-C., les Illyriens comme les Thraces s'étendirent beaucoup au nord. Le peuple illyrien auquel revient l'honneur de ce succès est connu sous le nom d'Autariates. Les Autariates poussèrent leurs conquêtes jusqu'au Danube : la Pannonie leur appartint. Appien nous donne Pannonios pour un fils d'Autarieus, fils lui-même d'*Illurios* (2). Les Autariates ne se contentèrent pas de cet avantage; ils attaquèrent les Thraces, chassèrent les Triballes de la vallée de la Morava; et cette conquête devait être accomplie déjà quand, en 335, Alexandre-le-Grand fit la guerre aux Triballes : c'est dans une île située près de l'embouchure du Danube que nous voyons le roi vaincu se réfugier (3). Les Autariates étaient maîtres de la Pannonie et d'une grande partie de la Thrace, quand, probablement avant la fin du quatrième siècle avant notre ère, l'invasion celtique vint anéantir l'état puissant qu'ils avaient fondé (4). Malgré cette conquête, il resta en Pannonie une population illyrienne qui garda sa langue nationale : les Pannoniens, nous dit Tacite, ne parlaient point la même langue que les Gaulois (5). Ainsi, malgré les conquêtes et la longue domination des Gaulois, dont la géographie romaine fournit d'indiscutables monuments, les Illyriens dans ce pays restèrent les plus nombreux; voilà pourquoi Strabon nous dit que de son temps l'Illyrie atteignait le Danube et touchait à la Germanie (6).

(1) Hérodote, l. V, c. 61; l. IX, c. 43, édit. Didot-Dindorf, p. 257, 440; Hécatée, fragment 73, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 5; Strabon, l. VII, c. 7, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 271.

(2) Appien, *De rebus Illyricis*, c. 2, édition Didot, p. 271.

(3) Strabon, l. VII, c. 3, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 250. Le roi des Triballes s'appelait Surmos; en thrace l'U se changeait souvent en I. Il semble résulter de là que la ville de Sirmium, sur la Save, aujourd'hui Sirmich, en Hongrie, est d'origine thrace.

(4) Strabon, l. VII, c. 5, § 11, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 264; cf. Justin, l. 24, c. 4. La seule indication chronologique que nous ayons, nous est donnée par cet auteur qui place la conquête de la Pannonie après l'invasion de l'Italie (393), et avant l'expédition en Macédoine (281), mais beaucoup d'années avant cette expédition.

(5) Tacite, *Germanie*, c. 43.

(6) Strabon, l. V, c. 1, § 6, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 177; l. VII, c. 5, § 1, *ibidem*, p. 260.

Les Autariates ne furent pas le seul peuple illyrien que les Gaulois attaquèrent au quatrième siècle avant J.-C. Les Gaulois, à cette époque, firent la guerre à deux autres peuples illyriens : les Vénètes et Vardiaïes (1). Ce sont les Vénètes qui, en prenant les armes contre les Gaulois, les ont forcés à traiter avec les Romains après la prise de Rome en 389 (2). Théopompe, qui écrivait aux environs de l'an 340 avant J.-C., mentionne une victoire des Gaulois sur les Vardiaïes, peuple illyrien des bords de l'Adriatique (3).

Les Liburnes, autre peuple de l'Illyrie, mais non d'origine illyrienne, peuple libyen, pensons-nous, que Scylax, au IVe siècle avant notre ère, et Strabon, au premier, nous montrent sur la côte orientale de l'Adriatique (4), avait, antérieurement aux Ombriens, occupé avec les Sicules une grande partie du pays conquis plus tard par les Gaulois en Italie sur l'Adriatique au sud du Pô. Nous l'apprenons par Pline (5). De plus, nous croyons les Liburnes identiques aux Libues mentionnés dans un passage de Tite-Live : le grand historien romain dit que l'emplacement de Brescia et de Vérone, compris dans le domaine des Cénomans, peuple gaulois, après l'invasion celtique en Italie, a été, antérieurement à cette invasion, occupé par les Libues (6). Ainsi les Liburnes, suivant nous, auraient possédé avant l'établissement des Gaulois en Italie, le sol où, comme Justin nous l'apprend, les Gaulois vainqueurs bâtirent les villes de Vérone et de Brescia (7). Mais nous ne

(1) *Ardiaioi* chez les anciens historiens grecs, Strabon, l. VII, c. 5, § 6, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 262. Cicéron, *Epistolæ ad diversos*, l. VI, 9, § 2, édition Nobbe, in-4°, p. 694, écrit *Vardaei*, Polybe écrit *Ardiaioi*, sans V, 2e édition Didot, l. II, c. 11, § 10, p. 75, et c. 12, § 2, p. 76.

(2) Polybe, l. II, c. 18, 2e édition Didot, t. I, p. 80.

(3) Théopompe, fr. 41, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 284-285; cf. Justin, l. XXIV, c. 4, édition Teubner-Ieep, p. 142.

(4) Scylax, § 21, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26-28; Strabon, l. VII, c. 5, § 5, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 261 ; cf. Pline, l. III, c. 25, § 1 ; c. 26, § 1, édition Littré, t. I, p. 178, Teubner-Ianus, t. I, p. 151.

(5) Pline, l. III, c. 19, § 1, édition Littré, t. I, p. 173, Teubner-Ianus, t. I, p. 145.

(6) Tite-Live, l. V, c. 35, Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291.

(7) Justin, l. XX, c. 5, Teubner-Ieep, p. 126.

savons pas si les Liburnes étaient encore maîtres de ce pays à l'arrivée des Gaulois. Avant la conquête gauloise deux peuples conquérants s'étaient succédés dans la vallée du Pô : les Ombriens et les Etrusques : il est vraisemblable que les Liburnes avaient disparu de cette vallée pour faire place à ces deux maîtres successifs bien avant l'époque où les étendards gaulois vinrent y porter la terreur avec le signe d'une nouvelle domination (1). Les Gaulois n'auraient donc pas eu l'occasion de faire la guerre aux Liburnes : les Autariates, les Vénètes et les Vardiaïes seraient, à notre connaissance, les seuls peuples d'Illyrie avec lesquels les Gaulois auraient été en lutte lorsque, au quatrième siècle avant notre ère, leur empire prit son plus grand développement au sud-est, sur les bords du Pô, du Danube central et de l'Adriatique.

(1) Pline, l. III, c. 19, § 1, édition Littré, t. I, p. 173, Teubner-Ianus, t. I, p. 145.

CHAPITRE V.

LES SICULES.

Les Liguses ou Ligures se divisent en deux rameaux : les Liguses ou Ligures proprement dits, et les Sicules. Les Ligures proprement dits ont occupé la Gaule, une partie de l'Espagne et la portion nord-ouest de l'Italie. Les Sicules ont possédé le reste de l'Italie, et un certain nombre d'entre eux se sont réfugiés en Sicile après la conquête de la péninsule par les Ombro-Latins, c'est-à-dire par celle des races européennes que les linguistes sont convenus, à tort ou à raison, de nommer Italiote.

L'identité des Ligures et des Sicules est affirmée par Philiste de Syracuse, dans une histoire de Sicile qui se terminait en l'an 406 avant notre ère. Philiste de Syracuse habitait la partie de la Sicile autrefois soumise à la domination des Sicules. On le suppose né environ dix ans après l'année 440 (1) où, par la chute de Trinakie, les Sicules de la plaine perdirent le dernier boulevard de leur indépendance et tombèrent sous le joug de Syracuse (2). Il avait environ quinze ans quand, en 415, les Sicules de la montagne, restés libres, se liguèrent avec les Athéniens contre Syracuse

(1) Voir la notice sur Philiste, par Brunet de Presle, dans ses *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 14-21.

(2) Diodore de Sicile, l. XII, c. 29, § 2, éd. Didot-Mueller, t. I, p. 430.

leur ennemie (1). Philiste de Syracuse était donc parfaitement à même de connaître les traditions des Sicules. Or il nous affirme que Siculus ou, pour parler comme les Grecs, Sikélos est primitivement un nom d'homme, le nom d'un chef des Ligures qui a servi à désigner un rameau de cette grande nation. Il y eut, dit-il, une émigration d'Italie en Sicile quatre-vingts ans avant la guerre de Troie, et le peuple qui arriva en Sicile n'était ni Sicule, ni Ausone, ni Elyme: il était Ligure, conduit par Sikélos. Sikélos était fils d'Italos, et ses sujets prirent de lui le nom de Sikèles ou Sicules (2). Cette doctrine semble avoir été avant Philiste celle d'un historien plus ancien, de son compatriote Antiochus de Syracuse. Antiochus avait composé une histoire de Sicile qui s'arrêtait en 424, par conséquent seize ans après que la prise de Trinakie eut fait tomber sous le joug des Syracusains la capitale des Sicules. Ce grand événement historique avait donc eu lieu de son vivant. Personne n'était mieux placé que lui, Syracusain, pour savoir ce que les Sicules disaient eux-mêmes de leur origine et de leur histoire. Or pour lui, comme pour Philiste, Sikélos est un nom d'homme, le nom d'un roi successeur d'Italos; seulement Sikélos n'est pas monté sur le trône immédiatement après Italos : entre les règnes de ces deux princes, il faut intercaler celui de Morgétès (3). La même tradition se retrouve chez Hellanique de Lesbos. Cet historien, postérieur à Antiochus, était à peu près contemporain de Philiste, mais il n'était pas sicilien comme lui. Or il dit aussi que Sikélos était un roi; seulement, prenant l'une pour l'autre deux races qui se sont succédées sur le sol italien, il le fait régner sur les Ausones (4) : méprise évidente; en effet, comme Antiochus de Syracuse, notre meilleure auto-

(1) Thucydide, l. VI, c. 88; cf. VII, 32, édition Holtze, 1872, t. II, p. 137, 177; édition Didot-Haase, p. 280, 302.

(2) Philiste de Syracuse, fragment 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 185; cf. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.

(3) Antiochus, fragments 3 et 7, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 181, 182; cf. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 12 et 13, édition Teubner-Kiessling, p. 15, 90.

(4) Hellanique, fragment 53, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 52; cf. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.

rité, nous l'apprend, Sikélos fuyait avec ses sujets devant une invasion des Ausones ou Opiques. Antiochus se sert du mot Opiques dans le passage relatif à l'émigration des Sicules en Sicile (1); mais il dit ailleurs que les Opiques s'appellent aussi Ausones (2). Aristote enseigne la même synonymie en ajoutant une observation, c'est que le nom d'Ausones est fort ancien (3). Les Ausones sont le rameau méridional de la race ombro-latine. Hellanique a donc commis, entre les Ligures vaincus et leurs ennemis vainqueurs, une confusion que nous devons soigneusement éviter. La tradition la plus ancienne et la seule autorisée fait de Sikélos ou Siculus un chef des Ligures qui aurait donné son nom à un rameau de cette race. C'est ce que nous répète plus tard Silius Italicus. Après avoir parlé de l'invasion des Sicanes, c'est-à-dire des Ibères, en Sicile, il ajoute : « Bientôt la jeunesse ligure, conduite par Siculus, donna un nouveau nom aux royaumes dont elle s'empara (4). » Le nom des Sicules et des Ligures se trouve associé sous une autre forme dans le passage où Festus nous montre les sept collines romaines occupées concurremment, dans les temps les plus anciens de l'histoire, par les Ligures et les Sicules, qui tous deux en sont chassés par un peuple venu de Riéti (5), c'est-à-dire du Nord. Dans ce passage, le mot de Sicules désigne un peuple et non un personnage; et c'est probablement la vérité : les anciens ont trop souvent cédé à la tendance poétique de personnifier les races en employant au singulier les noms ethni-

(1) Antiochus, fragment 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 181 ; cf. Thucydide, l. VI, c. 2, édition Holtze, 1872, t. II, p. 74, Didot-Haase, p. 244; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édit. Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.

(2) Antiochus, fragment 8, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 183; cf. Strabon, l. V, c. 4, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 202.

(3) Aristote, *Politique*, l. VII, c. 9, § 2, édition Didot, t. I, p. 611. On doit à Polybe le système plus récent, et par conséquent faux, suivant lequel les Ausones et les Opiques sont deux peuples différents; Polybe, 2e édition de Didot, l. XXXIV, c. 11, § 7, t. II, p. 117; cf. Scymnus de Chio, vers 228-246, dans Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 205.

(4) Silius Italicus, l. XIV, vers 36-37.

(5) Festus, *De verborum significatione fragmenta*, dans le *Corpus* de Lindemann, t. II, p. 251-252; cf. p. 145.

ques. Si Festus paraît considérer comme deux peuples différents les Sicules et les Ligures établis anciennement sur l'emplacement où plus tard s'éleva la ville de Rome, il suit un système que l'on peut signaler dans l'antiquité chez la plupart des érudits relativement les plus rapprochés de nous, c'est-à-dire à partir du premier siècle avant notre ère. Ce système est de ne pas admettre qu'un même peuple ait porté plusieurs noms : il consiste à distinguer deux ou trois peuples là où les plus vieux témoignages, les témoignages les plus rapprochés des faits, nous montrent un peuple unique désigné par deux ou trois noms différents.

La personnalité d'Italos ou Italus, associé par la légende à Sikélos ou Siculus, dont il est le père, le frère ou l'un des prédécesseurs, paraît avoir une valeur ethnique. Italos est, comme Sikélos, un des noms du groupe méridional de la race ligurienne. Suivant Antiochus de Syracuse, écrivain du ve siècle avant notre ère, Italos est un homme bon et sage, qui, tant par la persuasion que par la force, avait placé sous son autorité le promontoire méridional de la Calabre moderne, entre le golfe Napétinos, aujourd'hui baie d'Euphémia, et le golfe Sculéticos, aujourd'hui baie de Squillace (1). Il eut pour successeur Morgétès, et à celui-ci succéda Sikélos (2). Nous avons déjà dit qu'Antiochus terminait son livre en 424. Thucydide, qui a terminé le sien en 411, et qui, pour écrire en connaissance de cause le récit de la guerre contemporaine faite en Sicile par les Athéniens avec l'alliance des Sicules, a appliqué à l'étude de l'histoire la plus ancienne de la Sicile ses puissantes facultés, on peut dire son génie, Thucydide dit qu'Italos était un roi des Sikèles ou Sicules, et que de là vient le nom d'Italie (3). Philiste, un peu postérieur, dont le premier ouvrage s'arrêtait en 406, mais qui écrivait encore en 363, parle encore d'Italos comme d'un personnage histori-

(1) Antiochus de Syracuse, fragment 4, édition Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 182; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 35, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 42; Strabon, l. VI, c. 1, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 211, 212.

(2) Antiochus de Syracuse, fragment 7, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 182; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 73, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 90.

(3) Thucydide, l. VI, c. 2.

que; ce personnage aurait été père de Sikélos (1). Pour Aristote, mort en 322, Italos est un roi d'Oïnotrie, c'est-à-dire de l'extrémité de l'Italie, au sud-ouest (2). Cette tradition a trouvé son écho dans l'*Enéide :* « Il y a, nous dit Virgile, une terre ancienne, puissante par les armes et la richesse du sol; les Œnotres l'habitèrent. Plus tard, nous dit-on, elle prit d'un de ses chefs le nom d'Italie (3). » Et là-dessus, au IVe siècle de notre ère, le commentateur Servius faisait observer qu'Italus était, suivant les uns, un roi de Sicile (c'est-à-dire des Sicules), suivant d'autres un roi des Ligures (ce qui est la même chose dans notre opinion, fondée sur l'assertion formelle de Philiste de Syracuse et de Silius Italicus). Suivant d'autres encore, continue Servius, Italus est un augure arrivé en Italie avec les Sicules. Enfin, Isidore de Séville nous donne Italus pour un frère de Siculus (4). Ces légendes, au milieu de la variété des détails accessoires, s'accordent sur un point fondamental: l'Italie a reçu des Ligures ou Sicules conquérants le nom qu'elle porte aujourd'hui, et ce nom dériverait d'un nom d'homme Sicule ou Ligurien. Telle est la tradition italienne et sicilienne sur l'origine du nom d'Italie. A côté se place la doctrine grecque.

La doctrine grecque sur l'étymologie du nom d'Italie a pour point de départ un phénomène spécial à la phonétique grecque : c'est la chute du V ou, comme on disait en grec, du digamma. Le V, dont le signe graphique, chez les Grecs, était identique à notre F, ne s'écrivait plus chez les Ioniens de l'Attique, au ve siècle avant notre ère; et il paraît avoir disparu dans les villes grecques de la Sicile et de l'Italie deux siècles après, c'est-à-dire de l'an 300 à l'an 200 avant notre ère (5). Au milieu du VIe siècle, cette révolution n'était pas encore terminée chez les Grecs ioniens d'Asie. A cette époque les Phocéens, colonie ionienne d'Asie-Mineure,

(1) Philiste, fragment 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 185; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.
(2) Aristote, *Politique*, l. VII, c. 9, § 2.
(3) *Enéide*, l. I, vers 531-533.
(4) Isidore, *Origines*, l. XIV, c. 6, § 32; *Corpus* de Lindemann, t. III, p. 452.
(5) Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*, t. I, p. 859.

fuyant le joug des Perses, allèrent fonder en Italie la ville de Vélia; ils y portèrent le digamma, comme l'atteste le nom même de la ville nouvelle, nom dérivé du grec *Félos*, « vallée » (1). Dans le siècle suivant, au ve siècle, Hérodote, bien qu'écrivant en dialecte ionien, n'a pas fait disparaître toute trace de la consonne initiale de ce nom qu'il écrit Ὑέλη, *Huelé*, représentant le V initial par ὑ = *hu* (2). Ce nom devient plus tard Hélé et Eléa chez les auteurs grecs (3), tandis que les Romains, conservant le V initial devant les voyelles suivant une des lois caractéristiques de leur langue, disent Vélia. La chute du V était déjà un fait accompli, chez les Ioniens de Grèce et d'Asie, au ve siècle avant notre ère. Les Grecs ioniens de cette époque ne prononçaient ordinairement plus le V, même dans les noms étrangers; ainsi Hérodote écrivait Enètes le nom des Vénètes, d'où vient celui de la ville moderne de Venise (4). Dans le Périple de Scylax, au IVe siècle, nous trouvons la même orthographe (5), et les Volsques, ces ennemis si connus des premiers Romains, s'appellent suivant le même système, *Olsoï* (6). De là naquit en Grèce la croyance que le nom d'Italie venait du mot latin *vitulus*, « veau. » En effet, le mot *vitulus* était naturellement prononcé *italos* par les Grecs ioniens du ve et du IVe siècle. Hellanique de Lesbos, écrivain de la fin du ve siècle, contemporain de ces monuments de la ville ionienne d'Athènes où l'on commence à constater l'absence systématique et absolue du digamma, c'est-à-dire du V, Hellanique est le premier qui nous donne cette curieuse étymologie, fabriquée probablement par quelque Ionien (7). Cette doctrine fut reproduite par Timée, historien d'origine sicilienne, mais qui écrivait

(1) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édit. p. 362.
(2) Hérodote, l. I, c. 167, édition Didot-Dindorf, p. 55; cf. Curtius, *Grundzuege*, 4e édition, p. 362, 550.
(3) Strabon, l. VI, c. 1, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 210; Scylax, c. 12, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 20.
(4) Hérodote, l. I, c. 196; l. V, c. 9, édit. Didot-Dindorf, p. 65, 241.
(5) Scylax, c. 19, 20, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26.
(6) Scylax, c. 9, 10, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, p. 19.
(7) Hellanique, fragment 97, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 58; cf. Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 35, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 42.

à Athènes, où il arriva l'an 310 avant notre ère, et où il termina son livre en 264 (1). Timée, en acceptant cette doctrine étrangère à sa patrie, subissait l'influence du milieu où l'avait jeté l'exil. Il s'y laissa aller d'autant plus facilement, qu'à l'époque où il écrivait, le V disparaissait dans les villes grecques d'Italie et de Sicile, et l'on voyait triompher dans cette Grèce nouvelle l'usage athénien de supprimer le digamma éolique. L'ouvrage de Timée obtint un succès qui fit celui de sa doctrine sur l'étymologie du nom d'Italie. Vaincue par la science et le pédantisme des Grecs, après avoir battu leurs armées, la Rome savante, dans la personne de l'érudit Varron, accepta cette opinion contre laquelle protestaient ses traditions et sa poésie (2), et qui eut la singulière fortune de fournir, pendant la guerre sociale, un signe de ralliement aux Italiens insurgés contre la tyrannie de leur orgueilleuse capitale (91 à 87 avant J.-C.). La monnaie osque de l'insurrection porte la légende : *Vitelio* (3), tandis qu'on lit *Italia* dans les monuments romains (4); mais les Osques se trompaient comme Varron, comme Hellanique, comme Timée. Les langues italiennes conservent le V initial devant les voyelles (5). Si le nom latin de l'Italie était dérivé de *vitulus* « veau, » il s'écrirait et se prononcerait probablement *Vitilia* (6); en tous cas il aurait gardé son V. Italia vient donc d'Italus, et Italus est un nom qui désigne soit une fraction ethnographique des Sicules, soit une période de leur histoire. Les vieilles légendes en ont fait, suivant l'usage, un nom d'homme, un nom de roi.

Italus tient une place importante dans l'histoire de l'Ita-

(1) Timée, fragment 12, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 195.

(2) Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, l. XI, c. 1, édition Teubner-Hertz, t. II, p. 31.

(3) Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 79-80.

(4) Voir la *Lex repetundarum* (avant J.-C. 123 ou 122), ligne 127, dans le *Corpus inscriptionum latinarum*, t. I, p. 51. Voir aussi la *Lex agraria* (avant J.-C. 111), *ibidem*, p. 79. Je ne partage point sur ce mot la manière de voir de M. Mommsen, *Roemische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 21.

(5) Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 311.

(6) Comparez *Sicilia* de *Siculus*, Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 255.

lie. Non-seulement il a donné à la petite presqu'île du sud-ouest (aujourd'hui la Calabre) un nom qui a fini par s'étendre jusqu'aux Alpes, mais la tradition associe le nom d'Italus avec le souvenir de l'événement le plus important peut-être de l'histoire primitive de la Péninsule. Les Oïnotres, c'est-à-dire les habitants de l'Italie méridionale, étaient pasteurs, nous dit Aristote; Italos fit d'eux des agriculteurs (1). Nous n'avons pas oublié que les Oïnotres étaient des Pélasges sortis du Péloponnèse avant l'introduction de l'agriculture en Grèce. Oïnotros, nous dit Pausanias, était un des fils de Lucaôn, fils lui-même de Pélasgos. Il s'établit en Italie avec des colons mis à sa disposition par son frère Nuctimos, et ce fut seulement après la mort de Nuctimos, sous le règne d'Arcas, son neveu, que la culture du froment, la fabrication du pain et celle des étoffes furent connues dans le Péloponnèse (2). Donc Oïnotros ne connaissait pas l'agriculture, et ne put l'apporter en Italie. Italos, roi des Sikèles suivant Thucydide (3), Italos qui, suivant Aristote, imposa aux habitants de l'Oïnotrie, c'est-à-dire aux Pélasges de l'Italie méridionale, le nom d'*Italoï*, et leur apporta l'agriculture (4), est la personnification de la première invasion européenne (5) en Italie, de l'invasion ligure; car si l'encyclopédiste Aristote, d'accord avec Thucydide, appelle Italos roi des Sikèles ou Sicules, le syracusain Philiste, si bien placé pour savoir de première main ce dont il parle, nous apprend que les Sicules ne sont qu'un rameau des Ligures (6). L'arrivée des Ligures agriculteurs au milieu des populations pastorales, maîtresses de l'Italie, est probablement à peu près contemporaine de l'arrivée des Thraces au milieu des populations pastorales de

(1) Aristote, *Politique*, l. VII, c. 9, § 2, édition Didot, t. I, p. 611.

(2) Pausanias, l. VIII, c. 2, 3 et 4, édition Didot-Dindorf, p. 365-367; cf. Phérécyde, fragment 85, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 92; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 13, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 16.

(3) Thucydide, l. VI, c. 2.

(4) Aristote, *Politique*, l. VII, c. 9, § 2.

(5) J'appelle *européen* le rameau occidental de la race indo-européenne.

(6) Philiste, fragment 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 185; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 22, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 27.

la Grèce auxquelles les Thraces vainqueurs apportèrent la civilisation européenne et par conséquent l'agriculture, un des principaux éléments de cette civilisation. Or nous avons cru pouvoir placer cette révolution à la fois ethnographique et économique aux environs de l'an 2000 avant notre ère. Les Ligures chassèrent devant eux les Sicanes, habitants ibériens de l'Italie du nord et du centre, et les forcèrent à se réfugier en Sicile, comme nous l'apprend Thucydide (1). En même temps ils imposèrent leur domination aux Pélasges de l'Italie du sud, autrement dits Oïnotres. Ils durent, à leur tour, du XIVe au XIe siècle avant notre ère, céder la plus grande partie de l'Italie aux Ombro-Latins, autre rameau de la race européenne ; et durant cet intervalle leur histoire dans la tradition gréco-latine n'est représentée que par trois noms : Italos ; Morgétès, successeur d'Italos ; et Sikélos, qui conquit une partie du royaume de Morgétès. Tous trois auraient régné dans la Calabre. Mais ces noms représentent plutôt des dynasties ou des populations que des personnes. Sikélos, le dernier des trois, est contemporain de la conquête ombro-latine : « Il venait de Rome, » nous dit Antiochus de Syracuse ; « sous le règne de Morgétès, a écrit Antiochus, il arriva de Rome un fugitif : son nom était Sikélos (2) ; » et, ajoute-t-il, « Sikélos, accueilli par Morgétès, se créa un Etat aux dépens de son hôte (3). » C'est aux mêmes événements que se rapporte Festus quand il raconte que les Ligures et les Sicules établis sur les sept collines, c'est-à-dire à Rome, en furent chassés par un peuple venu de Rieti, c'est-à-dire du Nord.

Avant la conquête ombro-latine, Rome n'avait pas été, dans l'Italie centrale, la seule possession de Sikélos ou des Sicules. Les Sicules ont habité, près de Rome, au sud du Tibre, Antemna et Cœnina (4), Crustumerium aujourd'hui

(1) Thucydide, l. VI, c. 2.
(2) Antiochus de Syracuse, fragment 7, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 182 ; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 73, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 90.
(3) Antiochus de Syracuse, fragment 3, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 181 ; Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 12, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 15.
(4) Denys d'Halicarnasse, l. II, c. 35, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 158.

Marcigliano-Vecchio, et Aricia aujourd'hui Riccia (1); ils ont occupé, au nord du Tibre, Falérie aujourd'hui Falerone, et Fescenium, deux villes plus tard comprises dans l'Etrurie (2). Ce sont eux qui ont fondé Ancône et près d'Ancône, Numana aujourd'hui Umana (3). Enfin, avec les Liburnes, avant la conquête ombrienne, ils ont été maîtres d'une grande partie de la Gaule cisalpine, principalement de la région de l'Italie située entre Ancône et Adria (4). La Calabre paraît avoir été la partie de l'Italie où les Sicules se maintinrent le plus tard. Bien après l'établissement des Sicules en Sicile, qui date du XI[e] siècle, les Grecs qui, vers l'an 700 avant J.-C., fondèrent Locres dans la Grande Grèce (5), bâtirent cette ville sur le territoire des Sicules (6). Thucydide nous apprend que de son temps, c'est-à-dire à la fin du V[e] siècle, il y avait encore des Sicules en Italie (7). Mais au IV[e] siècle, le périple de Scylax ne nous offre plus d'eux aucune trace hors de Sicile (8).

Le plus ancien document grec où il soit question des Sicules ou, pour employer la forme hellénique, des Sikèles, est l'*Odyssée*. Les prétendants dont Pénélope est entourée veulent se débarrasser d'Ulysse; l'un d'eux propose de l'envoyer et de le vendre comme esclave dans le pays des Sicules (9). Ce pays, à la date de l'*Odyssée*, comprenait encore

(1) Cassius Hémina dans Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 95. Cassius Hémina vivait au milieu du second siècle avant notre ère.

(2) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 21, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 25.

(3) Pline, édition Teubner-Ianus, l. III, § 111, t. I, p. 145; édition Littré, l. III, c. 18, t. I, p. 172.

(4) Pline, l. III, c. 19, § 1, édition Littré, t. I, p. 173, édit. Teubner-Ianus, l. III, § 112, t. I, p. 145. Les *Siculotæ* que le même auteur nous montre en Illyrie, l. III, c. 26, § 2, sont, suivant M. Diefenbach, *Origines Europeæ*, p. 99, des Sicules. Peut-être venaient-ils de l'Italie du nord et s'étaient-ils réfugiés en Illyrie après l'invasion de l'Italie du nord par les Ombriens.

(5) La fondation de Locres est, suivant Strabon (l. VI, c. 1, § 7, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 215), postérieure de peu d'années à celle de Syracuse, qui date de 733.

(6) Polybe, l. XII, c. 6, 2[e] édition Didot, t. I, p. 506-507.

(7) Thucydide, l. VI, c. 2, édition Holtze, 1872, t. II, p. 74; Didot-Haase, p. 244.

(8) Scylax, §§ 12 et 13, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 19-22.

(9) *Odyssée*, XX, 381-383.

une portion de l'Italie méridionale (1). Mais déjà à cette époque les Sicules s'étaient vu enlever, par les conquêtes ombriennes, une partie de leurs possessions italiennes, et un certain nombre d'entre eux, privés de la liberté par la défaite, avaient été vendus au loin comme esclaves. Laërte, père d'Ulysse, avait une servante sicule à son service (2).

Les Sicules, avant cette époque de décadence, eurent une puissance maritime. Ils comptent parmi les peuples navigateurs du nord de la Méditerranée avec lesquels les Egypto-Phéniciens eurent à lutter pendant le XIVe siècle avant J.-C. Malheureusement les Sicules n'écrivaient point, et les annales de l'Egypte ne nous parlent que de leurs défaites. Ménephtah Ier, fils de Ramsès II, c'est-à-dire de Sésostris, remporta contre la coalition des nations septentrionales une victoire dans laquelle deux cent vingt-deux Sicules perdirent la vie (3). La bataille s'était livrée en Egypte même. Les Sicules prirent part à une autre invasion de l'Egypte vers la fin du même siècle, sous le règne de Ramsès III. Ils furent également repoussés. L'inscription commémorative que les Egyptiens firent graver mentionne parmi les ennemis vaincus, parmi les alliés des Sicules, les Uashashau que l'on croit être les Osques (4). Les Osques sont le rameau méridional de la race ombrienne. Dans le cas où l'on aurait eu raison de reconnaître leur nom sous la forme un peu étrange que nous offre le monument égyptien, il serait établi que dès la fin du XIVe siècle la race ombrienne ou ombro-latine, c'est-à-dire celle que les linguistes appellent, à tort ou à raison, italiote, était déjà arrivée en Italie; par conséquent, au début de cette invasion qui ne fut complète qu'au bout de plusieurs siècles, les

(1) O. Mueller, *Die Etrusker*, t. I, p. 10, a déjà exprimé la même opinion.
(2) *Odyssée*, XXIV, 211, 366, 389.
(3) De Rougé, dans la *Revue archéologique*, t. XVI, p. 39, 43; cf. Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e édition, p. 189, 191, 193, 199, 208; Maspero, *Histoire ancienne*, p. 252, 263.
(4) Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 250, 292, 293. Suivant M. F. Lenormant, l'égyptien Uaschashau devrait plutôt être traduit par Ausones. Le nom d'Ausones est un de ceux sous lesquels on a le plus anciennement désigné la race ombro-latine dont les Osques sont un rameau.

Sicules auraient encore possédé une marine assez importante pour aller porter la guerre jusqu'en Egypte. On comprend pourquoi le grammairien Martianus Capella dit que Siculus est fils de Neptune (1), et pourquoi un des emblèmes de Saturne, dieu suprême des Sicules (2), avait trait à la navigation. Dans le premier livre des *Fastes* d'Ovide, le dieu Janus apparaît à l'auteur et lui explique lui-même quelques-uns des usages les plus anciens de Rome : « Pourquoi, dit Ovide, pourquoi sur l'airain voit-on gravé d'un côté un navire, de l'autre une figure à deux têtes? — Vous pourriez, dit Janus, me reconnaître dans la double image si elle n'était altérée par la vétusté. Reste à vous expliquer le vaisseau : un vaisseau a conduit jusqu'au Tibre, après avoir erré dans le monde entier, le dieu qui porte la faulx. Saturne, je me le rappelle, a été reçu dans cette contrée après que Jupiter l'eut chassé du royaume céleste; aussi a-t-elle longtemps conservé le nom de Saturnie (3). » Janus et Saturne paraissent avoir été les dieux principaux des Sicules comme Dionusos et Dêmêtêr étaient ceux des Thraces. Dionusos n'est peut-être qu'un dérivé de Janus (4). Saturne est le dieu de l'agriculture, dont Dêmêtêr est la déesse.

Nous avons vu que les Sicules habitèrent Rome. Comme l'écrivait Denys d'Halicarnasse : « La ville à qui la terre et la mer sont partout soumises, celle qu'habitent aujourd'hui les Romains, a eu, autant que nous sachions, pour premiers habitants des barbares, les Sicules... Avant eux était-elle habitée par d'autres, ou le pays était-il désert? Nous n'en savons rien (5). » C'est à l'époque de la domination des Sicules que paraît se rapporter le nom de Satur-

(1) Martianus Capella, § 646, édition Teubner-Eyssenhardt, p. 218.

(2) Roi des Aborigènes, comme dit Justin, l. XLIII, c. 1, édition Teubner-Ieep, p. 209. Les Aborigènes sont identiques aux Ligures et par conséquent aux Sicules. Denys d'Halicarnasse, I, 10, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 12.

(3) Ovide, *Fastes*, l. I, vers 229-236. Cf. Virgile, *Enéide*, V, 799, où Saturne est appelé *domitor maris*.

(4) Janus vient de la racine *div* comme *Zeus*. Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 212-213.

(5) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 9, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 11.

nie donné au Capitole (1) avant la fondation de Rome (2). Le mont de Saturne avait pour pendant, de l'autre côté du Tibre, le mont de Janus ou Janicule (3). Quand le Capitole s'appelait mont de Saturne, il était, nous dit Varron, couronné par une forteresse qui s'appelait Saturnia (4). Les premiers habitants connus de Rome étant les Sicules, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnasse, il suit de là que ce sont les Sicules qui ont vraisemblablement construit la forteresse de Saturnie. Le nom de Saturnie est du reste formellement associé à celui des Sicules par un oracle de Dodone que nous a conservé Denys d'Halicarnasse : « Allez chercher la Saturnie, terre des Sicules (5). » Dans ce texte le mot Saturnie désigne, non pas une ville, mais une grande étendue de pays. Saturnie, en effet, n'est pas seulement le plus ancien nom de Rome, c'est un des plus anciens noms de l'Italie (6). Dion Cassius nous dit que l'Italie s'appela successivement Argesse, Saturnie, Ausonie, Tyrrhénie (7). Le nom d'Argesse, dérivé du pélasgique Argos, se rapporte à l'époque où les Pélasges, autrement dits Oïnotres, venus, dit-on, du Péloponnèse, dominaient dans l'Italie méridionale. *Argessa*, nom pélasgique de l'Italie, ne se distingue que par une variante orthographique secondaire du nom d'*Argissa* mentionné par Homère. L'*Argissa* d'Homère était située en Thessalie, et dans la partie de la Thessalie qui devait à l'importance de sa population pélas-

(1) Varron, *De lingua latina*, l. V, c. 42; Virgile, *Enéide*, VIII, vers 358; Macrobe, *Saturnales*, l. I, c. 7; Justin, l. XLIII, c. 1.

(2) Pline, édition Littré, l. III, c. 9, § 16, t. I, p. 165, édition Teubner-Ianus, l. III, § 68, t. I, p. 137.

(3) Ovide, *Fastes*, l. I, vers 246; Virgile, *Enéide*, l. VIII, vers 358. Janicule paraît signifier petite montagne de Janus. Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 68.

(4) Varron, *De lingua latina*, l. V, c. 42; cf. Pline, l. III, c. 9, § 16, édition Littré, t. I, p. 165; Teubner-Ianus, l. III, § 68, t. I, p. 137.

(5) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 19, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 23.

(6) Voir Justin, l. XLIII, c. 1, édit. Teubner-Ieep, p. 209; cf. Virgile, *Géorgiques*, II, 173; *Enéide*, I, 569; VIII, 329.

(7) Dion Cassius, fragment 4, édition Becker, t. I, p. 4. Dion Cassius imagine qu'*Italie* vient de l'étrusque *italos* qui signifierait « veau » dans cette langue; c'est peu vraisemblable, puisque l'étrusque conserve le V initial et que le nom d'Italie était originairement porté par la Calabre, où les Etrusques ne se sont jamais établis.

gique le nom de Pélasgiotide (1). Saturnie, autre nom de l'Italie, appartient à la période de la suprématie des Sicules. Ausonie, dérivé d'Ausone, un des noms de la race ombro-latine, date de l'époque où cette race, ayant chassé les Sicules, devint maîtresse de presque toute l'Italie; la péninsule tomba ensuite sous la domination des Tursânes dits plus tard Tyrrhênes, d'où vient le nom de Tyrrhénie.

Le nom de Saturne dérive de la racine indo-européenne *sa*, qui veut dire « semer. » Saturne était, à proprement parler, le dieu des semailles (2). La faulx qu'il portait était celle du moissonneur. Son culte avait donc le même objet que celui de Dêmêtêr (Cérès) chez les Thraces, conquérants de l'Attique et premiers agriculteurs de ce pays. Il est naturel que le culte de ce dieu ait pris une importance exceptionnelle chez les Sicules, sujets de ce roi mythique Italus qui, comme nous l'avons vu plus haut, apporta le premier l'agriculure et les céréales au milieu des pasteurs jusque-là seuls maîtres de l'Italie.

Les trois noms dans lesquels se résume l'histoire des Sicules, savoir *Italos*, *Morgétes* et *Sikélos* ou *Siculus*, semblent, comme *Saturnus*, d'origine indo-européenne. Italos ou Italus, le plus ancien de ces trois noms, est dérivé de la racine *i* « aller » au moyen d'un suffixe *talo* dont on trouve l'*a* affaibli en *u* dans le nom des Rutules, *Rutulos*, *Rutulus* pour *Rudh-tulo-s* et plus anciennement *Rudh-tala-s*, « celui qui a la barbe rouge, » en latin classique *rutilus*, de la racine *rudh*, « être rouge. » On rencontre le même suffixe sous une forme encore plus affaiblie, *-tili-s*, dans un certain nombre d'adjectifs latins : *fertilis*, *futilis*, *ruptilis*, etc. C'est un suffixe secondaire qui paraît dérivé de celui du participe passé. Le suffixe du participe passé est *ta*, qui, combiné avec le suffixe *la*, donne *tala*. Le suffixe *tala*, en latin *tulu-s*, *tili-s*, signifie « qui a la capacité de faire » l'acte

(1) Homère, *Iliade*, II, 738; Strabon, l. IX, c. 5, § 19, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 377, 378.

(2) Varron, cité par saint Augustin, *De civitate Dei*, l. VII, c. 13; Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 417; Preller, *Roemische Mythologie*, 1re édition, p. 409, traduction française, 2e édition, p. 283; cf. Pott, *Etymologische Forschungen*, 2e édition, t. II, p. 564.

désigné par la racine (1). Ainsi *reptilis* est celui qui a la capacité de ramper, *repere*. De même Italos, de la racine *i* « aller, » dont le participe passé est *i-ta-s*, paraît vouloir dire « celui qui a la capacité d'aller, » « le voyageur. » C'est un nom très-bien choisi pour désigner le groupe d'hommes qui a fait la première invasion indo-européenne dans la Péninsule; c'est en même temps un nom qui remonte à une très-haute antiquité, car il nous offre la forme la plus ancienne, *talo-s*, du suffixe latin *tilu-s*, *tili-s* qui, à une époque intermédiaire, s'est prononcé *tulo-s*.

Les deux autres noms dans lesquels se personnifie la race sicule se rattachent, par leur étymologie, à l'introduction de l'agriculture en Italie. Morgétès semble devoir se rapprocher de deux noms latins : *merga*, nom de la fourche avec laquelle on entassait les récoltes après la moisson; *merges*, *mergitis*, nom de la gerbe (2). Dans Morgétès nous avons un *o* qui tient lieu d'un *e* latin; on trouve cet *o* dans les mots grecs correspondants, mais ceux-ci ont une voyelle prosthétique qui manque à la fois au mot latin et au mot sicule (3). Sikélos se rattache aussi à l'agriculture. On ne peut le séparer du latin *secula* ou *sicula*, « faucille. » Il paraît signifier celui qui faucille (4), comme Morgétès ce-

(1) Corssen, *Kritische Beitraege zur lateinischen Formenlehre*, p. 80, 374-377.

(2) Sur ces mots, voir Corssen, *Kritische Nachtraege zur lateinischen Formenlehre*, p. 271.

(3) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édit., p. 183.

(4) Sur cette étymologie je suis d'accord avec M. Mommsen, *Roemische Geschichte*, 6e édition, p. 21. On pourra trouver ces quelques mots insuffisants pour établir l'origine indo-européenne des Sicules. Mais je renverrai sur cette question à Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, p. 570-571. Etienne de Byzance nous a conservé un fragment d'un auteur grec vraisemblablement du quatrième ou du cinquième siècle avant notre ère : γέλα πάχνη λέγεται τῇ Ὀπικῶν φώνη καὶ Σικελῶν, « la gelée s'appelle *gela* dans la langue des Opiques et des Sicules, » cf. le latin *gelu*. Suivant Thucydide, VI, 4, les Sicules appelaient la faulx *zanclon*, ce qui semble n'être qu'une prononciation particulière du latin *sicula*. On trouve dans les dialectes propres aux Grecs de Sicile des expressions étrangères à la langue grecque, qui se rapprochent du latin et qui datent d'une époque où les Romains n'avaient pas encore pénétré en Sicile; exemple : κύβιτον pour « coin », cf. *cubitus*, « coude; » ῥογός, lieu où l'on entasse la récolte, cf. *rogus* « amas de bois. » Ces deux expressions ont été employées par Epicharme qui écrivait en Sicile dans le premier quart du cinquième siècle avant notre ère, et elles sont données comme siciliennes par Pollux, grammairien

lui qui entasse les récoltes et qui fait les gerbes. La forme la plus ancienne de Sikélos est *Shakalasch;* c'est celle des monuments égyptiens du XIV[e] siècle (1). L'homérique Sikélos est une forme affaiblie dont les voyelles sont plus récentes; le latin Siculus est relativement encore plus moderne. Nous datons Italus de l'an 2000 ou environ avant notre ère; Sikélos remonte au XIV[e] siècle, époque où le peuple sicule était en guerre avec les Egyptiens. L'époque où Sikélos s'enfuit de Rome, chassé par l'invasion ombrienne, peut être mise vers la fin du XII[e] siècle avant notre ère. En effet, suivant les données chronologiques fournies par Caton l'Ancien, ce serait en l'année 1125 avant notre ère qu'aurait été fondée la ville ombrienne d'Améria aujourd'hui *Amelia*, à soixante-dix kilomètres au nord de Rome (2). De là les Ombro-Latins auraient gagné Rieti, Rieti est un peu plus rapprochée de Rome dont ils s'emparèrent ensuite, comme Festus nous l'apprend. Un siècle environ après, vers l'année 1034, les Sikèles ou Sicules, repoussés vers le sud par les progrès toujours croissants de l'invasion ombro-latine, pénétrèrent en Sicile. Mais vers l'an 700, ils occupaient encore une partie au moins de la Calabre, puisque Locres y fut fondé sur leur territoire (3); ils n'avaient pas complètement disparu d'Italie vers la fin du V[e] siècle avant notre ère, comme Thucydide nous l'apprend (4). Au IV[e] siècle, l'auteur du Périple de Scylax ne connaissait plus de Sicules hors de Sicile, et ce peuple autrefois si puissant, dont les vaisseaux avaient porté l'épouvante jusque sur les bords du Nil, allait bientôt disparaître sans laisser d'autre trace qu'un terme géographique.

du second siècle après J.-C. Elles sont vraisemblablement d'origine sicule et confirment ce que nous avons dit de l'origine indo-européenne des Sicules.

(1) De Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 39; Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2[e] édition, p. 292; Maspero, *Histoire ancienne*, p. 251-252.

(2) Caton, fragment 49, dans Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, p. 64; cf. Pline, l. III, c. 19, § 3, édition Littré, t. I, p. 173; l. III, § 114, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 146.

(3) Polybe, l. XII, c. 10, 2[e] édition Didot, t. I, p. 506.

(4) Thucydide, l. VI, c. 2.

CHAPITRE VI.

LES PREMIÈRES NOTIONS SUR LES LIGURES

OU LE MYTHE DES ORIGINES DE L'AMBRE.

Phaétôn « brillant » n'est encore dans l'*Iliade* qu'un adjectif juxtaposé au nom du soleil :

Εὖτε γὰρ ἠέλιος φαέθων ὑπερέσχεθε γαίης.

« Quand le soleil brillant (phaéthôn) s'éleva sur la terre » (XI, 735).

Cette épithète devint plus tard un nom et servit spécialement à désigner le soleil dans la fable relative à l'origine de l'ambre. On croyait en Grèce que l'ambre était le résultat de l'action exercée sur les eaux de l'Océan par les rayons du soleil couchant : au moment où le soleil disparaissait sous l'horizon, ses rayons, pénétrant immédiatement l'onde amère, avaient plus de puissance que pendant la journée : de là dans l'Océan une sorte de sueur qui était rejetée sur le rivage par les flots, c'était l'ambre ; tel est le récit populaire qui, rapporté par Nicias, auteur inconnu, nous a été conservé dans la compilation si vaste que Pline

l'Ancien nous a laissée (1). L'ambre se produisait donc tous les soirs au moment où, comme dit l'*Iliade* (VIII, 485), « la « brillante lumière du soleil se plonge dans l'Océan, entraî- « nant la nuit sombre sur les champs fertiles. »

Ἐν δ'ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο.

Une des circonstances qui ont dû favoriser la conception de ce mythe est la ressemblance du nom de l'ambre, ἤλεκτρον avec un des noms grecs du soleil, ἠλέκτωρ. La racine est la même, ALK, « briller, » et les suffixes ont presque le même sens : ἠλέκτωρ « le soleil, » est « le personnage qui brille, » ἤλεκτρον, « l'ambre, » est « l'objet qui brille (2). » Cette coïncidence a dû contribuer à faire croire qu'il y avait entre l'ambre et le soleil quelque rapport mystérieux.

Cependant nous n'avons pas d'exemple de l'emploi du mot ἠλέκτωρ pour désigner le soleil dans les diverses formes de ce mythe qui sont arrivées jusqu'à nous. Le mot qu'on trouve, outre *Phaétôn*, est Ἠρι-δανός, Eridan, littéralement « prêt du matin, don du matin, fils du matin. » Sous le nom d'Eridan, on se figurait poétiquement la lumière du soleil comme une sorte de fleuve majestueux, courant de l'orient à l'occident, et versant, au nord-ouest de l'Europe, ses flots enflammés dans le sein de la mer qui formait la limite du monde; c'était à l'embouchure de ce fleuve que se recueillait l'ambre, produit mystérieux du contact des rayons solaires et des eaux salées. Dans les fictions séduisantes versifiées par Hésiode, les rayons du soleil ou Héliades sont personnifiés : ils sont transformés en femmes, sœurs de Phaéton ou du soleil; réunies tous les soirs sur les lointains rivages où l'Eridan se perd dans l'immensité de l'Océan, elles voient avec désespoir leur frère disparaître dans les flots, et elles expriment leur douleur en répandant des larmes abondantes : ces larmes se pétrifient, et telle est l'origine de l'ambre, cette parure des femmes grecques.

Quand la période des créations poétiques fut close et que

(1) Pline, l. XXXVII, c. 11, ou § 36, édition Teubner-Ianus, t. V, p. 148, cf. Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. IV, p. 463.
(2) Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 136.

la prose commença, le nom de fleuve, ποταμός, accolé au nom de l'Eridan, le fit considérer comme un cours d'eau vulgaire qui se jetait dans la mer boréale et à l'embouchure duquel on ramassait l'ambre. Hérodote (1) et un auteur anonyme du troisième siècle avant notre ère, copié par Pausanias (2), nous ont conservé cette forme du mythe. Hérodote la rejette par deux raisons. L'une de ces raisons est bonne, c'est que le mot d'Eridan est grec, c'est qu'un fleuve, situé si loin en pays barbare, ne peut porter un nom grec, et que par conséquent l'Eridan est une fiction poétique. L'autre raison a moins de valeur : c'est que jamais Hérodote n'avait pu trouver quelqu'un qui eût vu la mer située d'après cette légende au nord de l'Europe, et que par conséquent cette mer n'existait pas. « Cependant, » ajoute le savant historien, « c'est bien des extrémités de l'Europe que l'ambre vient chez nous. » Le lieu de la principale production de l'ambre est en effet le Samland au sud de la mer Baltique. Les Romains ont connu ce pays à partir du règne de Néron. Mais on trouve aussi de l'ambre, quoiqu'en petite quantité, sur les côtes méridionales de la mer du Nord. C'est là que les anciens ont été le chercher antérieurement au premier siècle de notre ère, et les côtes méridionales de la mer du Nord pour un grec de l'Asie-Mineure, au temps d'Hérodote, c'était l'autre bout du monde.

La plus ancienne mention de l'ambre se trouve dans l'*Odyssée* (XV, 460) : elle appartient à la portion la plus récente de ce poème, à la Télémachie, écrite seulement, suivant certains critiques, au VIIIe siècle avant notre ère. Ce document nous montre des marchands phéniciens abordant à Syra et offrant à la femme du roi un collier d'or et d'ambre. C'est le commerce phénicien qui a introduit l'ambre en Grèce, et il semble l'y avoir fait connaître plus tard que l'étain, puisque l'étain est mentionné par l'*Iliade* et que l'*Iliade* ne nous montre pas d'ambre dans la décoration des nombreux objets ornés qu'elle dépeint. Les navigateurs phéniciens de Cadix étaient plus près des Iles Britanniques

(1) Hérodote, III, 115, édition Didot-Dindorf, p. 169.
(2) Pausanias, l. I, c. 3, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 5.

et de leurs mines d'étain que des côtes méridionales de la mer du Nord sur lesquelles on recueillait l'ambre alors, quoiqu'on n'en trouve plus guère aujourd'hui (1). Ils apportaient l'étain en Grèce dès l'époque où fut composée l'*Iliade*, au xe siècle avant notre ère : ils ne commencèrent à y vendre de l'ambre qu'un peu plus tard.

Hésiode, au ixe siècle, avait parlé de l'Eridan et de l'origine de l'ambre dans des vers qui sont perdus. Hygin les avait eus sous les yeux ; mais, en résumant le récit du vieux et naïf auteur, il y mêle la version de Phérécyde (2). Or, celui-ci date du cinquième siècle avant J.-C., d'une époque où l'érudition, naissante et plus hardie qu'éclairée, des Grecs commençait à discuter, sans principes sérieux de critique, la valeur scientifique des traditions nationales. Il est cependant possible de distinguer, dans le résumé confus donné par Hygin des doctrines d'Hésiode et de Phérécyde, les principaux traits du poétique tableau peint par le plus ancien des deux. Le rapprochement fait par Hygin entre l'Eridan et le Pô est emprunté à Phérécyde : c'est ce que signifie le passage où le mythographe latin, parlant de l'Eridan, ajoute : *quem Pherecydes primus vocavit*. Hésiode admettait encore la doctrine populaire rejetée par Hérodote, par Phérécyde et par la plupart des auteurs du cinquième et du quatrième siècle avant J.-C., il plaçait dans l'Océan, à l'extrémité ouest ou nord-ouest de l'Europe, l'embouchure de l'Eridan. Ce qui est plus intéressant au point de vue des études historiques, c'est qu'Hésiode associait au mythe de la production de l'ambre dans ces contrées lointaines, le nom des Ligures et de leur roi *Cucnos* (Cycnus).

(1) Pline, qui connaissait l'exploitation de l'ambre au Samland, en Prusse (l. XXXVII, §§ 43-45), met sur les côtes de la mer du Nord les îles Electrides qu'au quatrième siècle avant notre ère Scylax croyait devoir placer dans l'Adriatique, près de l'embouchure du Pô. Pline, en effet, savait que les soldats de Germanicus avaient trouvé de l'ambre dans une île qui paraît être l'Ameland sur les côtes de Frise, et qu'ils avaient en conséquence appelé cette île *Glesaria*, mot dérivé de *glesum* qui est un des noms de l'ambre (l. IV, § 97 ; l. XXXVII, § 42, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 177, t. V, p. 150).

(2) Hésiode, édition Didot, fr. CIV, p. 58 ; cf. Phérécyde, fragments 33 et 33 *c*, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 78 et 80.

Les Ligures, en effet, sont un des grands peuples du monde, suivant Hésiode, qui, dans un vers bien connu de la description de la terre, les met entre les Ethiopiens et les Scythes sur pied d'égalité :

Αἰθίοπας, Λίγυάς τε ἰδὲ Σκύθας ἱππημολγούς.
(édition Didot. Fr. CXXXII).

leur donnant topographiquement au neuvième siècle avant notre ère la place qu'au quatrième siècle les Celtes vainqueurs des Ligures, maîtres de la Gaule et de l'Espagne, occupent dans la géographie d'Ephore (1).

Les Ligures, voisins des Etrusques dans la région nord-ouest de l'Italie, s'étendaient de là jusqu'aux bords de l'Océan. Leur présence sur les côtes occidentales du pays qui fut depuis la Gaule était, au VIe siècle avant notre ère, un fait notoire chez les navigateurs phéniciens qui, de Cadix, allaient chercher l'étain aux Iles Britanniques et de là quelquefois l'ambre sur les côtes de la Mer du Nord. Nous trouvons encore la mention de ces Ligures, voisins de l'Océan, dans les débris du périple phénicien du VIe siècle, conservés par les vers didactiques de l'*Ora maritima* d'Aviénus :

Si quis dehinc
Ab insulis Œstrymnicis (2) lembum audeat
Urgere in undas axe qua Lycaonis
Rigescit æthra cespitem Ligurum subit
Cassum incolarum.
(v. 129-133).

Cempsi atque Sæfes arduos colles habent
Ophiusæ (3) in agro : propter hos pernix Ligus
Draganumque proles sub nivoso maxime
Septemtrione collocaverunt larem.
(v. 195-198).

C'était dans ces régions lointaines et vagues de l'empire des Ligures au nord-ouest de l'Europe que, vers l'an 850

(1) Suivant Ephore, fragment 38, les Celtes touchent d'un côté aux Ethiopiens, de l'autre aux Scythes, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 243-244.
(2) Les îles Œstrymnides sont les Iles Britanniques.
(3) Ophiuse était sur l'Océan Atlantique à sept jours de marche de la Méditerranée, suivant Aviénus, *Ora maritima*, vers 148-151.

avant J.-C., Hésiode, d'accord avec les traditions populaires de la Grèce, plaçait l'embouchure de l'Eridan, la descente de Phaéton dans les eaux et la production de l'ambre apporté en Grèce par les navires phéniciens.

Là aussi, au temps d'Hésiode, sur les côtes de l'Océan habitées par les Ligures, l'imagination des Grecs trouvait la patrie des cygnes voyageurs, que, sur les bords de l'Archipel, on voyait arriver chaque automne, chassés par les frimas du Nord, et qui repartaient au printemps, attristant de leur cri monotone et bruyant les contrées qu'ils traversaient. Autour du bouclier d'Hercule, décrit par Hésiode, l'Océan est représenté, décrivant un cercle, et tout le long de l'Océan on distingue sur ce bouclier des cygnes dont les uns s'élèvent en l'air poussant de grands cris, tandis que les autres nagent sur l'eau en se jouant près des poissons (1). D'un autre côté, Moschus nous montre des cygnes en Thrace, sur les rives du Strymon, qui retentissent des accents lugubres de ce funèbre oiseau (Idylle, III, 14). Pour expliquer cette triste complainte, le génie poétique de la Grèce avait trouvé une fiction brillante qu'Hésiode avait exposée dans un poëme aujourd'hui perdu : *Cucnos*, roi des Ligures, ami de Phaéton, plongé dans une douleur sans remède par la mort tous les jours renouvelée de ce dieu de la lumière, avait été transformé en cygne, et il exprimait son chagrin par le cri plaintif que l'oiseau de passage jetait sur sa route à l'oreille impatientée de l'auditeur grec (2).

Il ne s'agit pas dans cette légende du cygne muet de nos jardins, mais du cygne sauvage, dont le cri perçant explique le nom : ce nom, κύκνος, a été obtenu par le redoublement d'une racine, KAN, qui a donné à la langue latine le verbe *canere*, au français le verbe chanter. Κύκνος, *cycnus*, veut donc dire littéralement en grec « le chanteur (3). » Or, le hasard avait fait que le nom des Ligures prononcé Λίγυς par les Grecs, avait exactement le même son qu'un adjectif dont le sens était « bruyant. » Le nom de l'oiseau et

(1) *Scutum Herculis*, vers 314-317.
(2) *Cucnos*, fils de Mars, tué par Hercule suivant Hésiode, *Scutum Herculis*, 57, 416, est probablement quoi qu'en aient dit les mythographes postérieurs, le même personnage que le roi des Ligures.
(3) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édition, p. 140.

celui du peuple étaient donc à peu près synonymes et en tout cas bien assortis. La formule « Cycnos, roi des Ligures, » pouvait s'entendre « cygne, roi des crieurs, » et tous deux, oiseau et peuple, avaient la même patrie, située sur les bords de l'Océan, et comme disaient les Grecs, à l'autre extrémité de l'Europe. L'association du cygne aux Ligures dans le mythe de Phaéton et de l'Eridan est donc à la fois grammaticalement et géographiquement justifiée.

Telles étaient les fables auxquelles se plaisait le génie poétique de la race grecque aux VIIIe, VIIe, VIe siècles avant notre ère. Mais la fin du VIe siècle et le commencement du Ve furent témoins de révolutions politiques, commerciales et littéraires qui changèrent la face du monde alors connu des anciens.

A l'orient, les monarchies antiques et illustres d'Assyrie, d'Egypte et de Lydie s'écroulèrent, faisant place au nouvel et vaste empire des Perses qui assujettirent la Phénicie et qui, à l'aide de la vieille marine phénicienne, entreprirent la conquête de la Grèce, on sait avec quel résultat. Au même moment les Celtes, dont le nom avait été jusque-là inconnu des peuples méridionaux, étendaient leur domination à l'occident sur les débris de l'empire ligure des bords de l'Océan et sur les ruines de l'empire phénicien d'Espagne. Carthage, colonie phénicienne, devenait indépendante de la métropole; et les colonies grecques de l'occident, Marseille notamment, prétendaient s'emparer du commerce lointain dont la Phénicie avait eu jusque-là le monopole. Les caravanes que Diodore de Sicile (1), à la fin du premier siècle avant notre ère, nous montre traversant la Gaule pour apporter à l'embouchure du Rhône l'étain britannique, paraissent avoir commencé à se mettre en marche dès les environs de l'an 500 avant notre ère. Ces caravanes amenaient, outre l'étain, de l'ambre : de là dans les *Héliades* d'Eschyle, première moitié du Ve siècle, cette doctrine que l'Eridan dont les rives sont la patrie de l'ambre, est identique au Rhône (2). De là le passage des

(1) Diodore de Sicile, l. V, c. 22, édition Didot-Mueller, t. I, p. 267.
(2) Eschyle, fragment 65 *b*, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 105.

Argonautiques (1), où vers l'an 200 avant notre ère, le Rhône est donné pour un bras de l'Eridan. Mais la marine grecque de l'Adriatique trouva une voie plus courte : l'embouchure du Pô devint l'extrémité méridionale d'une route commerciale qui, partant des rivages de l'Océan septentrional, apportait aux Grecs, entre autres marchandises, l'ambre, alors, comme au temps de l'*Odyssée*, fort recherché par la coquetterie féminine sur les côtes de l'Archipel. Aussi dès lors le Pô se confond avec l'Eridan chez nombre d'auteurs : c'est à l'embouchure du Pô que la doctrine nouvelle place la chute de Phaéton. Par une contradiction singulière Eschyle, qui croit que l'Eridan est le Rhône, appelle les Héliades gémissantes « femmes d'Adria (2). » Or, Adria est, comme on sait, une ville d'abord ombrienne, puis étrusque, située près de l'embouchure du Pô. Euripide aussi dans son *Hippolyte*, met près des flots de la mer Adriadique l'Eridan et les vierges qui pleurent le malheur de Phaéton (3). C'est la doctrine de Phérécyde (4), du grave Scylax (5), de l'érudit Polybe (6). Diodore de Sicile la répète : « Phaéton, dit-il, serait, suivant la fable, tombé près des bouches du Pô qui s'appelait alors Eridan, et l'ambre ne serait autre chose que les larmes durcies de ses sœurs (7). Mais ce système est inconciliable avec les données premières du mythe, puisqu'en aucun temps l'histoire ne nous montre, à l'embouchure du Pô, sur les bords de l'Adriatique, les Ligures, dont nous avons signalé la place importante dans le récit d'Hésiode. Si l'on veut, nous dit Diodore, quitter le domaine de la fable pour celui de la réalité, il faut aller chercher l'ambre non sur les bords de l'Adriatique, mais sur les côtes de l'Océan. C'est là, en effet, qu'est la vraie position géographique de la chute de Phaéton; et ceux des auteurs

(1) Apollonius, IV, 627-628, édition Didot, p. 90.

(2) Eschyle, fragment 67, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 105.

(3) Euripide, *Hippolyte*, vers 735 et suiv., Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 51.

(4) Phérécyde, fragment 33 *c*, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 80.

(5) Scylax, § 19, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 26.

(6) Polybe, l. II, c. 16, § 6, 2e édition Didot, t. I, p. 79.

(7) Diodore de Sicile, l. V, c. 23, édition Didot-Mueller, t. I, p. 268.

postérieurs à Hésiode qui n'ont pas défiguré par une érudition de mauvais aloi l'idée fondamentale de la fable, n'ont rien changé à la partie géographique de l'exposé du vieux poète : ils se sont contentés de substituer au nom des Ligures, alors dépouillés de leur ancienne puissance, celui des Galates ou Celtes vainqueurs des Ligures et maîtres alors des régions occidentales de l'Europe. Nous citerons d'abord un auteur anonyme du troisième siècle ou environ avant notre ère, copié par Pausanias. Celui-ci, après avoir parlé de l'invasion des Gaulois ou Galates en Grèce, continue ainsi : « Ces Galates habitent les extrémités de l'Eu-« rope sur une vaste mer qui n'est pas navigable ; il y a « dans cette mer, des gouffres, des rochers et des animaux « dangereux comme on n'en trouve nulle part ailleurs. Ce « pays est arrosé par le fleuve Eridan, sur les bords du-« quel on croit que les filles du soleil pleurent le malheur « de Phaéton, leur frère (1). » De même Apollonius de Rhodes (2), intercale le nom des Celtes au milieu de son récit du voyage des Argonautes sur l'Eridan dont les rives retentissent des gémissements des Héliades.

Théophraste mérite une place à part. Cet auteur, qui écrivait au quatrième siècle avant notre ère, savait déjà que l'ambre se tirait de terre ; mais, peu soucieux de se tenir au courant de révolutions politiques déjà connues des Grecs au siècle précédent, il répétait d'après Hésiode que la contrée où l'on trouvait l'ambre était le pays des Ligures (3), doctrine vraie au IXe siècle, fausse au IVe. Au quatrième siècle avant notre ère, les Ligures rejetés au sud-est par la conquête celtique habitaient sur les bords de la Méditerranée une région où jamais on n'a recueilli d'ambre. Théophraste avait parlé comme si de son temps l'empire de Ligures s'était encore, comme quelques siècles plus tôt, étendu jusque sur les côtes de l'Océan.

En résumé :

L'imagination grecque, surexcitée peut-être par les récits fantastiques de quelques marchands d'ambre origi-

(1) Pausanias, l. I, c. 3, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 5.
(2) Apollonius, *Argonautiques*, IV, 604-611, édition Didot, p. 89.
(3) Pline, l. XXXVII, § 33, édition Teubner-Ianus, t. V, p. 148.

naires de Phénicie, a fait du coucher du soleil sur les bords de l'Océan un tableau poétique d'où est sortie la fable de Phaéton; et cette fable, mise en vers par Hésiode, nous a conservé, sur l'histoire des régions occidentales de l'Europe, des notions dont l'antiquité dépasse celle de tous les historiens (1).

(1) L'idée fondamentale de ce chapitre est empruntée au récent ouvrage de M. Muellenhof sur la « science de l'antiquité allemande », *Deutsche Alterthumskunde*.

CHAPITRE VII.

LES LIGUSES VULGAIREMENT DITS LIGURES.

Le nom de Ligures, sous lequel nous connaissons généralement ce peuple en France, contient une *r* que la prononciation latine a substituée à une *s* primitive. L'*s*, qu'une loi de la langue française nous fait prononcer *z* quand elle est placée entre deux voyelles, était prononcée *r* par les Latins dans la même situation. On appelle rhotacisme ce phénomène phonétique. Le rhotacisme exista longtemps dans la prononciation latine avant de pénétrer dans l'orthographe. On attribue à Appius Claudius, censeur en 312 avant J.-C., l'introduction de l'usage d'écrire *r* au lieu d'*s* dans les mots où cette prononciation avait prévalu (1). Mais l'*s* archaïque, supplantée par l'*r* dans les formes où elle se trouve entre deux voyelles, reparaît dans les autres formes du même mot où cet accident ne se produit pas. On écrit au génitif *tempor-is* pour *tempos-is* parce que l'*s* finale du thème est ici entre deux voyelles ; mais le nominatif *tempus* garde l'*s* antique. De même à côté du nominatif pluriel *Ligures* nous trouvons *Ligus* au nominatif et au vocatif singuliers dans Cicéron (2), Virgile (3),

(1) Sur le rhotacisme en latin, voir une note de M. Gaussin dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. I, p. 126.
(2) Cicéron, *pro Sestio*, c. 31, édition Nobbe, in-4, p. 508, col. 2.
(3) Virgile, *Enéide*, l. XI, vers 715, édition classique de Virgile publiée par M. E. Benoist, p. 444.

Perse (1) et Tacite (2). L'adjectif *ligusticus* conserve aussi l'*s* primitive.

Tandis que les Romains défiguraient le nom des Liguses par la substitution de l'*r* à l'*s*, les Grecs l'altéraient d'une autre manière en supprimant l'*s* comme ils l'ont fait habituellement dans les autres mots où cette lettre se trouve immédiatement entre deux voyelles (3). De là la forme grecque Λίγυες (*Ligoues*, *Ligues*, enfin *Ligyes*).

Faute d'avoir connu ces lois de la phonétique grecque et latine, on a cru voir dans le nom des Ligures un composé basque *li-gor*, « peuple de la montagne » (4), dont le premier terme serait *li* pour *iria*, *uria*, *ilia* ou *ulia*, « ville » (5), tandis que dans le second terme nous devrions reconnaître le basque *gora* ou *gara*, « haut » (6). Mais s'il y a un certain rapport entre *gora* et les deux dernières syllabes de la forme latine classique *Ligures*, ce rapport disparaît quand on restitue l'orthographe archaïque *Liguses*. Disons en outre que, pour expliquer par *ilia* la première syllabe de *Ligures* ou *Liguses*, il faut supprimer l'*i* initial d'*ilia*, et cette hardiesse n'est justifiée par aucun des exemples réunis par Guillaume de Humboldt dans son savant mémoire sur les habitants primitifs de l'Espagne, et par le regrettable Georges Phillips dans ses curieuses études sur la langue et l'histoire des Ibères.

(1) Perse, *Satires*, l. VI, c. 6.
(2) Tacite, *Histoires*, l. II, c. 13, édition Weise, t. II, p. 65.
(3) Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik*, 2e édit., p. 220.
(4) Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, 5e édit., t. I, p. 77; Henri Martin, *Histoire de France*, 4e édition, t. I, p. 6.
(5) On trouve les deux premières formes dans le Dictionnaire basque de Larramendi, édition de Saint-Sébastien, 1853, t. I, p. 230, au mot *Ciudad*, et t. II, p. 272, au mot *Poblacion*; cf. Wilhelm von Humboldt, *Pruefung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens*, p. 24-30, 43, 53, 90, 117, 144. Sur les variantes *ilia* ou *ulia* empruntées par M. de Humboldt à Astarloa, voir aussi *Pruefung*, p. 25 et suivantes, et p. 67. On peut en outre consulter sur ce mot Phillips, *Pruefung des iberischen Ursprunges einselnes Stammes und Staedtenamen im suedlichen Gallien*, dans les *Comptes rendus de l'Académie impériale de Vienne*, classe de philosophie et d'histoire, t. 67, p. 364-366.
(6) Sur ce mot qui est une variante de *goia*, voir Wilhelm von Humboldt, *Pruefung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens*, p. 68, 69, 75, 92 et 109. Larramendi, édition de 1853, t. I, p. 71, au mot *Alto*, écrit *goia*, *goicoa*, *goratua*, *goititua*. *Goratua* est un dérivé de *gora*; *goicoa* et *goititua* sont des dérivés de *goia*.

Le nom des Ligures est, suivant nous, indo-européen. On peut le rattacher à la racine *rahg* ou *lagh* dont le sens primitif paraît être « courir, se hâter, » et qui, à l'aide de suffixes divers, a donné au vieux slave le substantif *liguku*, « utilité, profit, » au vieil allemand le substantif *lingiso*, « bonheur, » et le verbe *gi-lingan*, « réussir. » Le sens primitif de ces mots est « aller vite, action d'aller vite » : *lingan* en moyen haut-allemand veut dire « marcher en avant; » l'irlandais *lingim* veut dire « je saute » (1). *Ligus* est dérivé de cette racine au moyen du suffixe *as*, dont *us* nous présente une forme affaiblie. Le suffixe *as*, qui a donné aux langues indo-européennes un certain nombre de noms neutres abstraits comme en latin *genus*, *generis*, a aussi servi à former un certain nombre d'adjectifs qui ont dans le dialecte védique du sanscrit l'accent sur le suffixe; exemples : *tar-ás*, « rapide, » littéralement, « se hâtant; » *tav-ás* et *mah-ás*, « fort, grandissant; » *ap-ás*, « agissant; » *ay-ás*, « allant, se hâtant, rapide » (2). Le grec et le latin nous offrent des exemples de la même formation; tels sont : en grec, φραδ-ής, « sage, habile, » ψευδ-ής, « menteur, » ἀ-δερκ-ής, « qui ne voit pas » (3); en latin, *Cer-es* (4), nom de la déesse de l'agriculture, littéralement « la créatrice. » *Ligus* est donc un nom indo-européen et veut dire au sens propre « celui qui va vite, » au sens figuré « celui qui réussit. » Un autre nom ethnique de la même race est celui d'Ambrons. Les Ligures s'appelaient eux-mêmes Ambrons au temps de Marius, nous dit Plutarque (5). Ambron est dérivé d'un thème *ambhar* que nous rencontrons dans les dérivés sanscrit et grec *ambr-na*, « puissant, » ὄμβρι-μος, « terrible, » et qui se retrouve sans *m* non-seulement dans le gothique *abr[a]s*, et dans le grec ὄβριμος, « fort » (6),

(1) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 3e édition, t. I, p. 190; cf. Schade, *Altdeutsches Woerterbuch*, 1re édit., p. 204, 370.

(2) Bopp, *Grammaire comparée des langues européennes*, § 931, traduction de M. Bréal, t. IV, p. 288.

(3) Adolphe Régnier, *Traité de la formation des mots dans la langue grecque*, p. 187.

(4) Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e édition, t. I, p. 571.

(5) Plutarque, *Marius*, c. 19, édition Didot, *Vies*, t. I, p. 496.

(6) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3e édition, t. I, p. 18.

mais peut-être aussi dans l'ethnique latin *Aborigines* (pour *Abri-genes* ou *Aberi-genes*, c'est-à-dire fils d'*Abros, d'Aberos* ou d'*Ambros*), nom donné à une ancienne race d'Italie qui paraît identique aux Ligures (1).

Le peu que nous savons de la langue des Ligures est d'accord avec notre assertion qu'il faut chercher l'étymologie de leurs noms ethniques dans les langues indo-européennes. Pline nous apprend que les Ligures appelaient le Pô, *Bodincus;* ce mot, dans leur langue, signifiait « sans fond » (2). Pline a emprunté ce renseignement à Métrodore de Scepsis, mort en l'an 70 avant notre ère, c'est-à-dire à une époque où le latin n'avait probablement pas encore supplanté dans l'Italie du nord les anciennes langues des peuples vaincus (3). *Bod-incus* paraît avoir la même racine que le grec βαθ-ύς, = *badh-u-s*, « profond, » βαθ-ος = *badh-as*, « profondeur, » que le vieux gallois *bodi*, « enfoncer ou s'enfoncer dans l'eau » (4). Le suffixe *incos* n'est pas rare dans les noms gaulois, exemple : *Agedincum*, ancien nom de la ville de Sens (5). *Bodincus* est donc indo-européen, et signifie « profond, où l'on enfonce. »

Les Ligures appelaient *saliunca* une espèce de lavande (6). Ce mot paraît dérivé d'un thème *sali* que nous trouvons dans le latin *salix*, « saule, » en vieux gallois *helic* (7). Le

(1) Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 10, édition Kiessling, t. I, p. 12. Caton paraît avoir écrit *Aborigines*, fragments 5, 7, 50 (Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, p. 52, 53, 65); c'est l'orthographe de Salluste, *Catilina*, c. 6; de Tite-Live, I, 1, 2; de Pline, l. III, c. 9, § 4 (édition Littré, t. I, p. 163). Sextus Aurélius Victor, *Origo*, c. 4, édition de Deux-Ponts, p. 7, donne une fois l'orthographe *Aborigenes*, et écrit ailleurs *Aborigines*. Il est probable qu'à Rome on rattachait ce mot au latin *origo, originis*; mais dans *originis* la syllabe *gi* est brève, et les auteurs grecs la font longue dans Ἀβοριγῖνες, qu'ils écrivent avec un accent circonflexe. C'est l'orthographe de Denys d'Halicarnasse et de Strabon, l. V, c. 3, § 2 (édition Didot-Mueller et Duebner, p. 190).

(2) Pline, l. III, c. 20, § 8, édition Littré, t. I, p. 175; ou l. III, § 122, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 147.

(3) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 203.

(4) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édition, p. 466, 467.

(5) Voir d'autres exemples dans Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édit., p. 807.

(6) Les textes relatifs à ce mot ont été recueillis par M. Diefenbach, *Origines europeæ*, p. 414.

(7) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3e édition, t. I, p. 796; Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 128, 1077.

suffixe *uncos*, *unca* se trouve en gaulois (1). *Saliunca* paraît donc indo-européen.

Suivant Justin, quand les Phocéens fondèrent Marseille dans le pays des Ligures, le peuple sur le territoire duquel ils bâtirent cette ville célèbre portait le nom de *Segobrigii*, et le roi de ce peuple s'appelait *Nannus* (2). Justin est, comme on le sait, l'abréviateur de Trogue Pompée, écrivain latin d'origine gauloise, qui vivait au premier siècle de notre ère. Mais la tradition que Justin a reproduite d'après Trogue Pompée remonte au-delà des premiers siècles de notre ère. Aristote en parlait dans son *Traité du gouvernement des villes;* un des 160 livres de cet ouvrage était consacré à la ville de Marseille, et, dans un fragment qu'Athénée nous a conservé, le grand philosophe raconte la réception faite aux fondateurs de Marseille par le roi Nanos (3). Il ne donne pas dans ce fragment le nom du peuple, mais la concordance qui existe du reste entre le récit d'Aristote et celui de Justin est d'un grand poids en faveur de l'autorité de ce dernier. Or les noms de Nannus et de Segobrigii indiqués comme Ligures par Justin sont indo-européens : *Nana*, en sanscrit, veut dire « petite mère, maman. » Νάννας ou νέννος, en grec, veut dire « oncle, grand-père; » νάννα, νέννη, νίννη, dans la même langue, signifient « tante ou grand'mère. » En latin, *nonnus*, *nonna* sont des titres de respect que le moyen-âge a spécialement affectés aux religieux et religieuses (4). Quant au nom de peuple *Segobrigii*, il pourrait être gaulois tout aussi bien que ligure. *Segobriga* est une ville des Celtibères mentionnée par

(1) Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 808.

(2) Justin, l. XLIII, c. 3, 4, édition Teubner-Ieep, p. 211-212, ne dit pas formellement que les *Segobrigii* fussent Ligures; mais comparez Scymnus de Chio, vers 211, dans Didot-Müller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204, et Hécatée de Milet, fragment 22, dans Didot-Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2. Hécatée et Scymnus, ce dernier copiant Timée, sont d'accord pour affirmer que Marseille a été fondée chez les Ligures. Suivant Justin, Marseille a été fondée chez les *Segobrigii*. Donc les *Segobrigii* sont Ligures.

(3) Aristote, édition Didot, t. IV, 2e partie, p. 276.

(4) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der indogermanischen Sprachen*, 3e édition, t. I, p. 126; Ducange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, édition Henschel, t. IV, p. 640, au mot *Nonnus;* Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 1247, au même mot; Diez, *Etymologisches Woerterbuch*, 2e édition, t. I, p. 292, au mot *Nonno*.

Strabon et par Ptolémée (1); son existence est confirmée par plusieurs inscriptions latines (2); elle était, au temps de Pline, capitale des Celtibères, c'est-à-dire d'un des plus importants groupes de Gaulois établis en Espagne (3). *Segobriga* paraît avoir signifié en gaulois « montagne fortifiée. » Le premier terme *sego* est dérivé de la racine indo-européenne SAGH qui veut dire « tenir, retenir, résister, être puissant. » C'est d'elle que viennent le grec ἐχυρός pour *seghuros*, « fortifié, » le sanscrit *sahuris* pour *saghuris*, « puissant, fort » (4). Un grand nombre de noms de villes et de peuples d'Europe dérivent de ce thème; tels sont: *Segesta Tiguliorum*, ville de Ligurie mentionnée par Pline (5); — *Ségeste* que le même auteur attribue aux Carnes, peuple gaulois établi au fond de l'Adriatique (6); — *Segesta* ou *Segestica*, ville de Pannonie, aujourd'hui Sissek, sur la Save, connue de Strabon et d'Appien (7); — les villes d'Espagne du nom de *Segontia* (8), — les *Segontiaci* établis dans la Grande-Bretagne (9), — *Segontio* dans la même île (10); — en Gaule les *Segusiavi*, chez lesquels était situé *Lugdunum*, aujourd'hui Lyon, capitale de la Gaule romaine (11). Le thème *sego* est le premier terme

(1) Strabon, l. III, c. 4, § 13, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 135; Ptolémée, l. II, c. 6, § 58, édition Nobbe, t. I, p. 93, édition Wilberg, p. 127.

(2) *Corpus inscriptionum latinarum* de l'Académie de Berlin, t. II, p. 563, n° 4191; p. 567, n° 4220; p. 568, n° 4222.

(3) Pline, l. III, c. 4, § 9, édition Littré, t. I, p. 158, ou § 25, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 128.

(4) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édit., p. 193; Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der indogermanischen Sprachen*, 3e édition, t. I, p. 224.

(5) Pline, l. III, c. 7, § 2, édition Littré, t. I, p. 162, ou § 48, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 132.

(6) Pline, l. III, c. 23, § 4, édition Littré, t. I, p. 176, ou § 131, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 149.

(7) Strabon, l. VII, c. 5, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 260; Appien, *De rebus Illyricis*, c. 10, 17, 22, 24, édition Didot, p. 275, 277, 279, 280.

(8) *Itinéraire d'Antonin*, édition Parthey et Pinder, p. 208, 209.

(9) César, *De bello Gallico*, l. V, c. 21.

(10) *Itinéraire d'Antonin*, édition Parthey et Pinder, p. 231.

(11) Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 212, 277. Le nom gaulois *Segusiavos* paraît signifier « celui qui habite une forteresse. » Il est formé au moyen du suffixe *-vo-s* (Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 783) et dérivé de *Segusia*, qui signifie proba-

non-seulement dans *Segobriga*, mais dans *Segodunum*, nom de deux villes, l'une de Gaule, aujourd'hui Rhodez (1), l'autre de Germanie (2), toutes deux d'origine celtique, — dans *Segobodium*, nom d'une ville de Gaule près de Besançon (3), — dans *Segovellauni*, nom d'un peuple de la Gaule dont Valence était la capitale (4). On peut rapprocher du thème *sego* le thème *segu* qui forme la première partie du nom de *Segu-stero*, aujourd'hui Sisteron (5) ; le second terme de *Segu-stero* s'explique par le grec στερ-εό-ς, « ferme, » par le sanscrit *sthira-s* qui signifie « ferme, » et par l'irlandais *s[t]eirt*, « force. » *Segu-stero* signifie donc, par une sorte de pléonasme, « forteresse forte » (6). Il est inutile d'entrer dans de plus amples développements pour établir que dans le nom des *Segobrigii* le premier terme est d'origine indo-européenne, très-prochainement apparenté avec le gaulois (7). Mais de ce qu'il est gaulois il ne faut pas conclure qu'il ne soit pas ligure : la ville ligure de *Segesta* dont nous avons parlé plus haut est située en Italie, sur la frontière de l'Etrurie, en dehors des régions occupées par la race celtique. Quant au second terme *briga*, c'est un nom gaulois très-fréquent dans les noms de lieux composés, et qui veut dire « colline » (8). Mais ce mot

blement « forteresse ; » comparez *Segusio* ou *Segusium*, aujourd'hui Suze en Piémont (Pline, l. III, c. 21, § 1, édition Littré, t. I, p. 175) ; *Itinéraire d'Antonin*, édition Parthey et Pinder, p. 162 ; Ptolémée, l. III, c. 1, § 40, édition Nobbe, t. I, p. 147, édition Wilberg, p. 179.

(1) Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 311.

(2) Ptolémée, l. II, c. 11, § 29, édition Nobbe, t. I, p. 122, édition Wilberg, p. 155.

(3) Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 227.

(4) Pline, l. III, c. 5, § 4, édition Littré, t. I, p. 159, ou § 34, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 130 ; cf. Ptolémée, l. II, c. 10, § 12, édition Nobbe, t. I, p. 112, édition Wilberg, p. 146.

(5) Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 418.

(6) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édit., p. 213 ; Whitley Stokes, *Some Remarks on the celtic additions*, p. 16 ; Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 3e édition, t. I, p. 245.

(7) C'est l'opinion de M. de Humboldt dans son mémoire intitulé *Pruefung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens*, p. 72, 102.

(8) Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 86.

n'est pas seulement gaulois. Le vieux slave *bregu*, le gothique *bairga-s*, en allemand moderne *berg*, ont le même sens et ne diffèrent que par le genre : ils sont masculins, tandis que le gaulois *briga* paraît féminin ; mais avant d'être substantifs ces mots ont été les uns la forme masculine, l'autre la forme féminine d'un adjectif *brigas*, *brigâ*, *brigam*, « haut, élevé, » aujourd'hui *bry* dans le dialecte néo-celtique que parlent les Gallois. Or cet adjectif est dérivé d'une racine *bhargh* que l'on reconnaît dans le verbe *barh*, « élever, » du sanscrit (1). Le nom des *Segobrigii* est donc bien indo-européen et nous n'avons pas de raison pour affirmer qu'il soit nécessairement celtique, puisque chacun de ses termes se trouve dans des langues indo-européennes autres que le gaulois.

Un autre nom de peuple ligure qui a une physionomie tout à fait celtique c'est le nom des *Taurini*. Strabon nous apprend qu'ils sont Ligures (2) ; Pline le confirme (3). Or leur nom ne diffère que par le suffixe de celui d'un peuple gaulois voisin, les *Taurisci*. La désinence *sco-s* est fréquente dans les noms propres gaulois. On l'y trouve précédée de toutes les voyelles et notamment d'*i*, *-isco-s* (4) ; mais la désinence *inos* n'est pas rare non plus en Gaule (5), en sorte que *Taurinos* pourrait être tout aussi bien gaulois que ligure.

Pline nous donne les noms de deux villes ligures situées sur les bords du golfe de Gênes, *Albium-Intemelium*, aujourd'hui *Vintimille*, et *Albium-Ingaunum*, aujourd'hui *Albenga* (6). Nous les trouvons dans d'autres documents sous une forme contractée, *Albingaunum* et *Albintimilium* (7). Ces villes paraissent remonter à une époque antérieure à l'établissement des Romains dans ces parages.

(1) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 3e édition, t. I, p. 379 ; t. III, p. 206-207.

(2) Strabon, l. IV, c. 6, § 6, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 170.

(3) Pline, l. III, c. 21, § 1, édition Littré, t. I, p. 175, ou § 123, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 148.

(4) Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 808.

(5) Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 772.

(6) Pline, l. III, c. 7, § 2, édition Littré, t. I, p. 161, ou § 48, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 132.

(7) Les textes relatifs aux noms de ces deux villes ont été réunis par M. Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 66.

Dès l'an 205 avant notre ère, pendant la seconde guerre punique, il est question chez Tite-Live des Ligures Albingaunes (1). Or le nom d'*Albium*, première partie de ces noms de villes, peut être difficilement séparé de celui d'*Alba Longa* dans le Latium, une des anciennes villes d'Italie. *Alba* signifie « la ville blanche. » On a dû dire plus anciennement *Albha*. Le *bh* de cette forme archaïque devient *f* en osque et en ombrien ; en latin il devient *b*, comme le prouve l'orthographe Alba chez les historiens et les poëtes de Rome ; il devient *b* dans le ligure *Albium*, *Albingauni*, *Albintemelium*, c'est-à-dire ville blanche d'Ingaunum, ville blanche d'Intemelium. *Alba Helvorum* en Gaule (2) a probablement la même origine étymologique (3).

Le nom de la ville de Gênes, *Genua*, comme le gaulois *Genava*, « bouche, » et en même temps nom de ville, est dérivé du thème européen *ganu*, d'où le grec γένυς, « menton, mâchoire, » et le gothique *kinnus*, « mâchoire » (4). Il signifie probablement « bouche » comme le mot gaulois correspondant, et il a été employé métaphoriquement pour désigner un port de mer : Cicéron et Tite-Live ont dit *la bouche d'un port*, « *os portûs* » (5). Une autre ancienne ville des Ligures était *Ticinum*, fondée par les *Lævi* et les *Marici* sur les bords d'une rivière appelée *Ticinus*. On appelle aujourd'hui la ville Pavia et la rivière Ticino : nous prononçons Pavie et Tessin. Le nom de la rivière devenu plus tard nom de la ville paraît dérivé de la racine *tak*, « fondre et couler, » qui existe en grec et peut-être dans

(1) Tite-Live, l. XXIX, c. 5, édition Teubner-Weissenborn, t. III, p. 284.

(2) Pline, l. III, c. 5, § 6, édition Littré, t. I, p. 160, ou § 36, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 130.

(3) Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e édition, t. I, p. 147, 162, 485. On doit probablement donner une autre origine aux localités d'Espagne qui portent le même nom (Humboldt, *Pruefung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens*, p. 37, 125).

(4) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édit., p. 308 ; Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der indogermanischen Sprachen*, 3e édition, I, 556, 561.

(5) On a aussi rapproché *Genua* du grec γουνός (pour γονϝος ou γονυ-ος), « colline, » de γόνυ, en latin *genu*, « genou. » On pourrait accepter cette étymologie. Les mots qui signifient mâchoire et genou se ressemblent dans les langues européennes. (Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édition, p. 179, 308).

d'autres langues indo-européennes. En tous cas, *Ticinus* ne paraît se distinguer que par le suffixe du grec ταχερός, « fondu, liquide » (1). *Ticinus* se disait pour *Tacinus* avec affaiblissement de l'*a* radical en *i*. Le même phénomène se sera produit dans le nom des *Ingauni* (2), qui ne différerait que par le suffixe du latin *angustus*, et qui voudrait dire « ceux qui habitent un pays étroit, » entre la terre et la mer, « ceux qui sont resserrés » entre le golfe de Gênes et l'Apennin. On peut de même rapprocher le nom des *Ilvates*, petite peuplade ligure (3), de celui des *Elvii* et de celui des *Elvetii*, écrits abusivement par les Romains *Helvii*, *Helvetii*. *Elvius*, *Elvetius*, dérivent probablement de la même racine que le latin *alere*, *altus* (4). *Ilvates* paraît avoir la même origine, et signifierait par conséquent « ceux qui sont hauts, ceux qui sont grands. » *Ilvates* est dérivé d'*Ilva*, qui voudrait dire « la haute » : c'est l'ancien nom de l'île d'Elbe, qui aurait donc été habitée par les Ligures avant d'appartenir aux Etrusques. Nous avons réuni plus haut, p. 208-209, un certain nombre de mots sicules qui paraissent aussi d'origine indo-européenne. Or les Sicules sont un rameau des Ligures.

De ces observations il résulte qu'il y avait une parenté intime entre la langue des Ligures et les langues des peuples principaux qui forment le rameau européen de la race indo-européenne. Le savant géographe allemand Mannert a dit que sans doute les Ligures ne descendaient point des Celtes habitants de la Gaule aux temps historiques, mais qu'ils étaient un rameau d'une race orientale et que de la même race orientale les Celtes étaient aussi descendus, à une époque antérieure aux temps historiques. Guillaume de Humboldt a admiré la pénétration judicieuse dont avait fait preuve, par cette observation, son savant compatriote; mais il y a joint une hypothèse moins bien fondée : c'est

(1) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édit., p. 218.
(2) Pline, l. III, c. 6, § 8, édition Littré, p. 161, ou § 46, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 132; ce sont les habitants d'Albenga.
(3) Tite-Live, l. XXXI, c. 10; l. XXXII, c. 31, édition Teubner-Weissenborn, t. IV, p. 8, 75.
(4) Sur cette racine, voir Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e édition, t. I, p. 530; Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édition, p. 358, 359.

que les Ibères pourraient avoir la même origine (1). Or, s'il y a un fait démontré par les recherches de Guillaume de Humboldt, c'est que la langue des Ibères est identique à celle des Basques, sauf les altérations que les siècles ont introduites dans cette dernière langue. Or le basque est complètement étranger à la famille des langues indo-européennes; donc les Ligures et les Ibères sont deux races différentes.

Reste à donner quelques détails sur l'établissement des Ligures dans les trois grandes régions où nous les trouvons installés, c'est-à-dire dans la Gaule, l'Italie et l'Espagne.

Le fait le plus ancien de leur histoire qui soit mentionné par les historiens est la guerre par l'effet de laquelle les Sicanes vaincus furent contraints de se réfugier en Sicile. Les Sicanes étaient des Ibères établis sur les bords d'un fleuve Sicane. Ce fleuve Sicane était situé en Ibérie : c'était, croyons-nous, la Seine, *Sequana*, dont le bassin a été très-anciennement compris dans la vaste étendue des pays soumis à la domination des Ibères. Les Ligures poursuivirent les Sicanes jusqu'en Italie, puis enfin s'emparèrent de la péninsule entière, que les Sicanes furent obligés d'évacuer (2). En Italie les Ligures du sud et de l'est portèrent le nom de Sicules, comme nous l'avons déjà vu. Des peuples désignés dans l'usage ordinaire sous le nom de Ligures, les plus méridionaux étaient ceux que l'on connaissait sous le nom de *Corneliani* et de *Bæbiani*, aux environs de Bénévent (3). Mais les Ligures *Bæbiani* et *Corneliani* sont une colonie de création romaine et qui date de l'an 180 avant notre ère; elle appartient à l'histoire militaire de Rome, et n'a aucun rapport avec les traditions relatives aux migrations anciennes dont nous cherchons à reconstituer le tableau (4).

(1) Humboldt, *Pruefung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens*, p. 173. M. Phillips, après avoir contesté la sûreté des doctrines de G. de Humboldt dans son mémoire *Ueber das iberische Alphabet* (Comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, t. LXV, p. 169-173), paraît les accepter dans son mémoire sur l'*origine ibérique de quelques peuples et races de la Gaule méridionale* (Comptes rendus de la même académie, t. LXVII, p. 345).

(2) Thucydide, l. VI, c. 2, édition Holtze, 1872, t. II, p. 74, édition Didot-Haase, p. 244.

(3) Pline, l. III, c. 16, § 6, édition Littré, t. I, p. 171, ou § 105, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 144.

(4) Tite-Live, l. XL, c. 38, édition Teubner-Weissenborn, t. V, p. 86.

Dans ces temps antiques Rome et le Latium sont, au sud, le point extrême où nous rencontrons les Ligures proprement dits. Nous les avons déjà montrés occupant Rome avec les Sicules au moment où les Ombriens s'emparèrent du centre de l'Italie (1), c'est-à-dire probablement au XII[e] siècle avant notre ère. Un peu plus au nord, l'île d'Elbe, anciennement Ilva, semble porter un nom ligure. C'est d'Ilva que paraît dériver le nom des *Ilvates*, peuple ligure de la Gaule cisalpine associé aux Insubres, aux Cénomans et aux Boïes en guerre contre les Romains pendant les années 200 et 197 avant notre ère (2). Pise, possédée successivement par les Ombriens et par les Etrusques, fut, suivant Justin, bâtie dans le pays des Ligures (3). Bien que les Etrusques eussent au nord de l'Arno, outre Pise, les villes de Florence (4), de Fiesole (5), de Lucques (6) et de Luna (7), les Ligures, longtemps après la conquête étrusque et depuis la conquête romaine, continuèrent à former entre l'Arno et l'Apennin la majorité de la population des campagnes. Suivant Polybe, qui écrivait au milieu du second siècle avant notre ère, les Ligures s'étendent jusqu'auprès de Pise et d'Arrezzo (8), et Pomponius Méla leur attribue la ville de Luna (9), malgré la plupart des autorités qui en font une ville étrusque. La possession la plus orien-

(1) Voir plus haut, p. 213; cf. Festus au mot *Sacranni*. Au rapport de certains auteurs cités mais non nommés par Denys d'Halicarnasse, l. I, c. 10, édition Teubner-Kiessling, t. I, p. 12, les Aborigènes, anciens habitants du Latium, étaient des Ligures.

(2) Tite-Live, l. XXXI, c. 10, l. XXXII, c. 31, édition Teubner-Weissenborn, t. IV, p. 8, 75.

(3) Justin, l. XX, c. 1, édition Teubner-Ieep, p. 123.

(4) Ptolémée, l. III, c. 1, § 47, édition Nobbe, t. I, p. 148, Wilberg, p. 180.

(5) Salluste, *Guerre de Catilina*, c. 27, met Fiesole en Etrurie; cf. Tite-Live, XXII, 3, édition Teubner-Weissenborn, t. II, p. 262.

(6) Pline, l. III, c. 8, § 1, édition Littré, l. I, p. 162, ou § 50, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 133.

(7) Luna est attribuée aux Etrusques par Pline, l. III, c. 8, § 1, et l. XIV, c. 8, § 7, édition Littré, t. I, p. 162, 530, ou l. III, § 50, et l. XIV, § 67, édition Teubner-Ianus, t. I, p. 133, t. II, p. 264; par Martial, XIII, 30; par Ptolémée, l. III, c. 1, § 4, édition Nobbe, t. I, p. 139, Wilberg, p. 172; et par l'inscription 4896 d'Orelli; cf. Strabon, l. V, c. 2, § 5, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 185.

(8) Polybe, l. II, c. 16, § 2, Didot, 2[e] édition, t. I, p. 79.

(9) Méla, l. II, c. 4, § 9; cf. Strabon, l. V, c. 2, § 5, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 185, l. 19-21.

tale des Ligures au nord du Pô paraît avoir été Ticinum, aujourd'hui Pavie, dont nous avons parlé plus haut. A l'est habitaient les Liburnes ou Libues, dans la région où plus tard, près de quatre siècles avant notre ère, furent bâties par les Gaulois les villes de Brescia et Vérone (1).

En Gaule, après l'expulsion des Sicanes, les Ligures paraissent avoir été maîtres de la plus grande partie du pays jusqu'à la conquête celtique, et cette conquête, suivant nous, aurait vraisemblablement commencé lorsque l'invasion des Scythes chassa les Celtes des plaines de la Hongrie et de l'Autriche au VIIe siècle avant notre ère. Vers la fin du VIe siècle avant J.-C., époque à laquelle se rapportent la plupart des documents qui ont servi de base à la description des côtes de l'Espagne et du midi de la Gaule par Festus Aviénus, on trouvait encore des Ligures sur les côtes de l'Océan Atlantique, près de la frontière de l'Espagne. En effet, les Kempses, peuple ibère, voisin au sud des Cunètes, c'est-à-dire d'un autre peuple ibère établi sur les bords du Guadiana (2), avaient pour voisins au nord les Ligures. Les Ligures habitaient de ce côté-ci des Pyrénées. « Les Kempses et les Sæfes, nous dit Aviénus, occupent des collines aux pentes raides dans le champ d'Ophiuse (3). » Ophiuse paraît être Oyarzun dans la province de Guipuscoa, sur le golfe de Biscaye, à l'extrémité occidentale des Pyrénées. Nous entendons ici par Pyrénées la partie de cette chaîne qui sépare la France de l'Espagne. Ces collines aux pentes raides qu'habitent les Kempses et les Sæfes dans le champ d'Ophiuse sont donc les derniers mamelons des Pyrénées occidentales. Denys le Périégète a exprimé la même thèse géographique dans des termes légèrement différents, quand il a parlé des Kempses qui habitent au pied du mont Pyrénée (4). Près de ces collines aux pentes raides habitées par les Kempses et les Sæfes dans le champ d'Ophiuse, Aviénus place le *Ligus*, ou, comme nous disons

(1) Tite-Live, l. V, c. 35, édition Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291.
(2) Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 205; cf. 200, 201.
(3) *Ibidem*, v. 195, 196.
(4) Denys le Périégète, vers 338, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. II, p. 123. Il faut étudier avec attention le système géographique exposé par M. Mueller dans la savante note qui occupe la plus grande partie de cette page.

aujourd'hui, le Ligure « agile qui, avec la race des Dra-« ganes, a établi ses foyers sous le septentrion le plus nei-« geux » (1). Il ne faut pas nous étonner si Festus Aviénus considère comme un point septentrional l'extrémité des Pyrénées qui avoisine Bayonne. Dans le système des anciens géographes les Pyrénées, que nous savons courir de l'est à l'ouest, couraient du sud au nord. Le point le plus méridional de cette chaîne de montagnes était aux environs de la ville actuelle de Perpignan, le point le plus septentrional se trouvait dans le voisinage de notre ville de Bayonne. La région occupée par les Ligures dans le voisinage des Pyrénées était sur le bord de l'Océan, par conséquent au point le plus septentrional des Pyrénées. De là les Ligures s'étendaient jusqu'aux côtes méridionales de la mer du Nord. « Si, partant des îles Œstrymnides (de la « côte méridionale des Iles Britanniques), quelqu'un ose « pousser son navire dans ces régions du pôle où la race « de Lycaon (2) glace les airs (c'est-à-dire vers le nord-« est), il arrive sur la glèbe inculte des Ligures, car le « pays a été longtemps dépeuplé par les armes des Celtes « et par de nombreux combats. Les Ligures chassés de « leur patrie, poussés par le sort comme il arrive souvent, « vinrent habiter cette contrée hérissée de buissons : par-« tout des pierres, des roches escarpées, des montagnes « menaçantes qui pénètrent jusque dans les cieux. La na-« tion fugitive passa des jours nombreux dans les fentes « des rochers, loin des eaux, car elle craignait la mer, qui « rappelait d'anciens dangers. Mais vinrent le repos et les « loisirs. La sécurité fit naître l'audace. Les Ligures sor-« tirent de leurs hautes demeures et descendirent sur les « côtes. (3). »

Certains érudits ont cru reconnaître dans cette description la Ligurie moderne, sur les pentes des Alpes et sur les bords de la Méditerranée. Mais la Ligurie moderne ne peut être cet antique domaine maritime possédé par les Ligures et fréquenté par les navires phéniciens au sixième siècle

(1) Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 196-198.
(2) La race de Lycaon c'est la Grande Ourse et la Petite Ourse; Ovide, *Métamorphoses*, l. II, vers 496 et suivants.
(3) Festus Aviénus, *Ora maritima*, vers 130-145.

avant notre ère sous une latitude plus septentrionale que les côtes méridionales de la Grande-Bretagne où ces navires alors allaient chercher l'étain. Il faut donc, avec M. Mullenhof, reconnaître l'identité de cette partie de l'empire des Ligures avec les côtes méridionales de la mer du Nord jusque vers l'embouchure de l'Elbe. Là il n'y a pas de « montagnes menaçantes qui pénètrent jusque dans les cieux. » Aviénus, qui voulait faire de la poésie, aura emprunté cette peinture poétique à un récit des combats livrés par les Celtes aux Ligures sur les pentes des Pyrénées quelque temps avant l'invasion celtique en Espagne : le tableau de ces régions accidentées est un ornement ajouté par lui au prosaïque périple phénicien qui est la base de son poëme.

La partie la plus connue du domaine des Ligures en Gaule n'était pas sur les côtes de l'Océan, mais sur les côtes de la Méditerranée. Elle était située entre les Alpes et l'embouchure du Rhône. C'était là que les fondateurs de Marseille, 600 ans avant notre ère, avaient trouvé les Ligures (1). Du Rhône au pays des Etrusques, tant en Italie qu'en Gaule, les Ligures possédaient une étendue de côtes qui de bonne heure avait frappé l'attention des marins grecs.

Les possessions des Ligures sur la mer entre l'Etrurie et le Rhône tiennent une place dans la légende grecque d'Héraclès ou Hercule. Héraclès, dans son voyage mythique en Espagne, passe en Ligurie. Eschyle, dans la première moitié du ve siècle avant notre ère, fait dire à Héraclès par Prométheus : « Tu rencontreras l'intrépide armée « des Ligures ; » et il ajoute que le demi-dieu ayant épuisé ses flèches, Jupiter, pour lui venir en aide, fera tomber du ciel une pluie de cailloux : ce sera au moyen de ces armes qu'Héraclès mettra les Ligures en fuite (2). Strabon se croit autorisé à placer ce champ de bataille entre Marseille et les Bouches-du-Rhône (3). Apollodore, qui écrivait au milieu

(1) Scymnus de Chio, 211-214, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204. Timée, fragment 40, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 201.
(2) Eschyle, fragment 76, édition Didot-Ahrens, p. 192.
(3) Strabon, l. IV, c. 1, § 7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 151 ; cf. Pomponius Méla, l. II, c. 5, édition Holtze, 1871, p. 42.

du second siècle avant notre ère, mais qui copiait des textes plus vieux que lui, n'a rien changé à l'ancienne géographie : Hercule, à son retour d'Espagne, ne trouve que la Ligurie sur sa route entre l'Espagne et la Tyrrhénie ; c'est en Ligurie qu'Alébion et Dercunos, fils de Poséidôn, lui enlèvent ses bœufs, et qu'il les tue (1). Diodore de Sicile, au Ier siècle avant notre ère, substitue aux Ligures les Celtes. Selon lui, Hercule sortant d'Ibérie entre dans la Celtique, où il fonde cette Alésia qu'a pris le « divin » César; puis il passe les Alpes, et c'est après avoir traversé la Gaule cisalpine qu'il arrive en Ligurie (2). Un des événements mémorables de cette expédition c'est la naissance de Galatès, fils d'Hercule et de la fille du roi de la Celtique. Galatès, devenu roi à son tour, changea le nom des Celtes en celui de Galates (3). Mais il ne pouvait être question de toutes ces belles choses, non-seulement avant l'apparition du nom ethnique de Galates, au commencement du IIIe siècle, mais aussi avant que les Gaulois n'eussent atteint les bords de la Méditerranée. Vers l'an 500 avant notre ère, époque où écrivait Hécatée, les Gaulois étaient déjà très-rapprochés de Marseille sans avoir atteint cette ville, qui était située en Ligurie ou, comme dit Hécatée, en Ligustique, mais, ajoute-t-il, près de la Celtique (4). Le périple de Scylax ne nous montre encore que des Ligures entre le Rhône et la Tyrrhénie (5) ; ce périple a été écrit entre les années 340 et 336 avant notre ère ; mais

(1) Apollodore, l. II, c. 5, § 10, sections 8 et 9, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 140 ; cf. Pomponius Méla, l. II, c. 5.

(2) Diodore de Sicile, l. IV, c. 19, édition Didot-Mueller, t. I, p. 201, 202. Timagène et Parthénius sont de la même école et les légendes grecques qu'ils rapportent sont relativement modernes. Voir le récit de Timagène dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 323, et celui de Parthénius chez Teubner-Hercher, *Erotici scriptores græci*, t. I, p. 29-30. Ces deux auteurs écrivaient, comme Diodore, au premier siècle avant notre ère, à une époque où un ensemble de doctrines géographiques nouvelles, pénétrant dans les vieilles traditions mythiques de la Grèce, les a défigurées et leur a enlevé toute valeur historique.

(3) Diodore de Sicile, l. V, c. 24, éd. Didot-Mueller, t. I, p. 268-269.

(4) Hécatée de Milet, fragment 22, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2.

(5) Périple de Scylax, § 4, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 17.

quand il s'agissait de régions éloignées de la Grèce comme le sont les côtes méridionales de la Gaule, l'auteur pouvait avoir et avait même probablement à sa disposition des renseignements arriérés. Nous avons déjà dit qu'Apollodore, vers le milieu du second siècle avant notre ère, ne mentionne pas la présence des Gaulois sur les côtes de la Méditerranée, et n'y place que des Ligures; mais habitant l'Egypte, quand il parlait de pays si éloignés, il mettait souvent en œuvre de vieux matériaux géographiques, souvent, si on me permet de le dire, sa montre retardait. Suivant Caton, qui écrivait dans la première moitié du second siècle avant notre ère, les Cénomans, peuple gaulois qui s'installa dans l'Italie du nord près des Vénètes au commencement du IVe siècle avant J.-C., habitaient auparavant près de Marseille (1). Nous ne savons si l'on doit conclure de là que les Gaulois eussent à peu près entièrement conquis la région située entre le Rhône et les Alpes avant d'entrer en Italie vers l'an 396 avant notre ère. Le traité *De mirabilibus auscultationibus*, attribué à Aristote, c'est-à-dire au IVe siècle avant J.-C., nous montre déjà les Celtes sur la route dite d'Hercule, qui va d'Italie en Ibérie (2). Mais ce traité, étant apocryphe, ne peut nous servir de base pour arriver à fixer la date à laquelle les Ligures établis entre le Rhône et les Alpes perdirent leur liberté. Nous ne pouvons donc trancher la question de savoir si au quatrième siècle avant notre ère les Gaulois avaient atteint les côtes de la Méditerranée entre le Rhône et les Alpes. En tout cas, il paraît que les Ligures de cette région ne comptaient plus pour rien vers la fin du troisième siècle, quand, en l'an 218 avant notre ère, Annibal, transportant dans le domaine de l'histoire le voyage mythique d'Hercule, partit d'Espagne et, traversant la Gaule méridionale, pénétra en Italie : Annibal ne rencontra que des Gaulois sur sa route (3).

Les *Salluvi*, maîtres de la plus grande partie de la ré-

(1) Caton, fragment 42, Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 63; Pline, l. III, c. 23, § 3, édition Littré, t. I, p. 176, ou l. III, § 130, Teubner-Ianus, t. I, p. 149.
(2) Aristote, édition Didot, t. IV, 1re partie, p. 88, c. 85.
(3) Polybe, l. III, c. 41, §§ 6, 7; c. 43, § 12, Didot, 2e édition, t. I, p. 146, 148.

gion située entre le Rhône et les Alpes, à l'époque de la conquête romaine, étaient, suivant nous, des Gaulois, bien qu'une partie notable de la population du pays appartînt à la race autrefois dominante, aux Ligures vaincus. Tite-Live, dans son récit de l'invasion gauloise en Italie, nous donne formellement les *Salluvi* pour Gaulois (1). Le passage où le même auteur nous présente le même peuple comme ennemi des Gaulois a pour objet un détail fabuleux contredit par le reste du récit (2); ce passage est par conséquent dépourvu de toute autorité historique. En 218, Publius Cornélius Scipion allant au-devant d'Annibal suit les côtes de l'Etrurie, puis celles des Ligures, et de là pour arriver à Marseille il traverse les montagnes des *Salluvi*, qui sont ainsi opposés aux Ligures (3). Strabon dit formellement que les Salyes *(Salluvi)* ne sont pas Ligures; « ils « sont les premiers des Gaulois transalpins que les Ro- « mains aient subjugués (4). » Il ajoute que les anciens Grecs ont appelé ce peuple ligure, et qu'ensuite le nom de celto-ligure a été préféré. Cela veut dire simplement qu'avant la conquête de ce pays par la peuplade gauloise des *Salluvi*, appelés Salyes par les Grecs, les Ligures y dominaient; et que plus tard les Ligures, sans disparaître, ont vu s'établir au-dessus d'eux, sur le même sol, la domination des *Salluvi*, petite nation d'origine gauloise: le mot composé *celto-ligure* indique ce nouvel état. Plus tard les mœurs et la langue des Romains prennent la place des mœurs et de la langue des peuples anciens, la ligne de démarcation qui existait entre les *Salluvi* et leurs anciens sujets s'efface;

(1) Tite-Live, l. V, c. 35, édition Teubner-Weissenborn, t. I, p. 291. Au livre XXXI, c. 10, Teubner-Weissenborn, t. IV, p. 8, les anciennes éditions donnent les *Salluvi* pour Ligures. Mais c'est une mauvaise leçon : au lieu de *Salyis*, il faut lire *Celinibus*, cf. édition Holtze, 1870, t. IV, p. 11. Nous écrivons *Salluvi* et non *Saluvii. Salluvi* est l'orthographe des actes capitolins, *Corpus inscriptionum latinarum* de l'Académie de Berlin, t. I, p. 460.

(2) Tite-Live, l. V, édition Teubner-Weissenborn, t. I, c. 34, p. 291.

(3) Tite-Live, l. XXI, c. 26, édition Teubner-Weissenborn, t. II, p. 225. Cf. Diodore de Sicile, XIV, 113. D'ailleurs Tite-Live, en représentant Marseille comme fondée sur le territoire des *Salluvi*, est en contradiction avec Justin qui nous apprend que cette ville a été bâtie sur le territoire des *Segobrigii*.

(4) Strabon, l. IV, c. 6, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 169; cf. Mommsen, *Roemische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 260.

Rome, imposant la même servitude aux *Salluvi* vainqueurs et aux Ligures vaincus, rétablit le niveau entre eux, et, les vieux souvenirs historiques prenant le dessus, Pline nous donne les *Salluvi* pour Ligures. Il a été copié par Florus (1); mais l'autorité de ces écrivains relativement récents s'efface devant celle de Tite-Live et de Strabon.

Les seuls peuples ligures qui se soient maintenus indépendants de la domination gauloise de ce côté-ci des Alpes sont les Oxybes et les Déciates. L'an 154 avant J.-C., les Oxybes et les Déciates furent attaqués et vaincus par les Romains protecteurs de Marseille (2). L'objet de cette guerre avait été de défendre contre ces deux peuples les villes d'Antibes et de Nice, colonies de Marseille (3). Les Oxybes et les Déciates habitaient dans le voisinage de ces deux villes, près du Var (4). Ptolémée, écrivant à une époque où la politique romaine avait substitué de nouvelles circonscriptions aux circonscriptions historiques qui entretenaient les vieilles haines locales, attribue Antibes aux Déciates (5).

Les Déciates et les Oxybes sont donc les derniers des Ligures restés libres du joug gaulois dans la région située entre les Alpes et le Rhône; nous pourrions dire les derniers de toute la Gaule transalpine. Nous venons de parler des côtes de la Méditerranée entre le Rhône et les Alpes. Disons un mot des côtes de la Méditerranée entre le Rhône et les Pyrénées. La région située entre le Rhône et les Pyrénées semble n'avoir pas encore été occupée par les Ligures à l'époque de la fondation de Marseille, l'an 600 avant J.-C. Les Phocéens, après avoir bâti Marseille dans la Ligustique, se rendirent en Ibérie où ils fondèrent Agathé, aujourd'hui Agde, et Rhodanusie, ville depuis

(1) Pline, l. III, c. 7, § 1, édition Littré, t. I, p. 161, édition Teubner-Ianus, l. III, § 47, t. 1, p. 132; Florus, l. I, c. 18, édition Teubner-Woelfflin, p. 27.
(2) Polybe, l. XXXIII, c. 7 et 8, 2e édition Didot, t. II, p. 101, 102; cf. Strabon, l. IV, c. 6, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 168.
(3) Tite-Live, Epitome du l. XLVII.
(4) Pline, l. III, c. 5, § 5; c. 7, § 1, édition Littré, t. I, p. 159, 161; Pomponius Méla, l. II, c. 5, édition Holtze de 1871, p. 42.
(5) Ptolémée, l. II, c. 10, § 8, édition Nobbe, t. I, p. 111; Wilberg, p. 145.

longtemps détruite, qui était située sur la rive droite du Rhône (1). La rive droite du Rhône faisait, par conséquent, partie de l'Ibérie en l'an 600. Aviénus, écrivant d'après un document de la fin du VIe siècle avant notre ère, répète que « le lit du Rhône sépare de la terre ibérienne « les rustiques Ligyes » (ou Ligures) (2). Mais précisément à cette date, c'est-à-dire vers l'an 500, les Ligures déjà maîtres de la région située au levant du Rhône, passèrent ce fleuve et s'avançant à l'ouest le long de la Méditerranée, firent sur les Ibères la conquête des régions situées entre le Rhône et les Pyrénées. Aviénus, dont la compilation faite sans critique juxtapose des documents de date différente, nous montre, aux environs de Narbonne, la nation des Elésyces : leur ville principale, « la cité de Nar- « bonne était l'importante capitale d'un royaume orgueil- « leux (3). » Or les Elésyces, ou mieux Elisyces comme les appelle Hécatée de Milet, vers l'an 500, étaient comptés parmi les nations des Ligures (4). Narbonne à cette époque s'appelait *Narba*, et les habitants *Narbaïoï* (5). La forme classique *Narbo, Narbonis*, paraît être d'origine gauloise. On la trouve pour la première fois dans Polybe (6).

(1) Scymnus de Chio, vers 204-214, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204.

(2) Aviénus, *Ora maritima*, vers 608, 609. M. Muellenhof a contesté qu'il fallût lire Rhodanus. Mais Hérodore et Strabon confirment cette leçon.

(3) Aviénus, *Ora maritima*, vers 584-586.

(4) Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2, fr. 20.

(5) Hécatée de Milet, fragment 19, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 2.

(6) Polybe, l. XXXIV, c. 5, 7, 2e édition Didot, t. II, p. 111, 112. M. Mueller, au fragment 19 d'Hécatée cité plus haut, donne comme tiré d'Hécatée un passage d'Etienne de Byzance où il est dit que Narbonne est un marché et une ville celtique. Il a emprunté cette erreur à Clausen, *Hecataei milesii fragmenta*, p. 46. Les cinq éditions d'Etienne de Byzance que j'ai consultées renvoient dans ce passage non à Hécatée, mais au 4e livre de Strabon. Ces cinq éditions sont : 1° celle d'Alde, 1502, qui est l'édition princeps ; 2° celle que Thomas de Pinedo a donnée à Amsterdam chez Jacques de Jonge en 1678, p. 484, 485 ; 3° celle qu'Abraham Berkelius a donnée à Leyde chez Frédérik Haaring en 1694, p. 581 ; 4° celle que Westermann a donnée à Leipzig chez Teubner en 1839, p. 207 ; 5° celle de Meineke, Berlin, Reimer, 1849, p. 469. Le passage de Strabon auquel renvoie le texte d'Etienne de Byzance donné par ces éditions est au l. IV, c. 1, § 12, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 154. Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai appris que la même observation avait été faite par M. Muellenhof.

qui écrivait au milieu du second siècle avant notre ère. Les Elisyces d'Hécatée sont évidemment identiques aux Hélisyces qui, d'après Hérodote, fournirent des soldats mercenaires au général carthaginois Hamilcar dans la guerre entreprise par ce dernier contre les Grecs de Sicile vers l'an 480 (1). Le grand historien grec, énumérant les différents peuples chez lesquels Hamilcar avait recruté ses troupes, distingue les Hélisyces des Ligures. Il est en cela d'accord avec Scylax. Ce dernier, dans son périple, quand il s'agit des côtes méridionales de la Gaule, nous donne probablement la reproduction d'un document du commencement du IVe siècle avant J.-C. Or il distingue des Ligures proprement dits, habitant à l'est du Rhône, les Ligures et les Ibères mêlés, à l'ouest du Rhône, entre le Rhône et Ampurias, en Espagne (2). Dans cette région la conquête ligure était encore trop récente pour que les vainqueurs se fussent assimilé la population ibère vaincue. Les Hélisyces ou Elisyces étaient donc un mélange d'Ibères vaincus et de Ligures conquérants.

Quand, moins de deux siècles plus tard, en 218, Annibal alla par terre d'Espagne en Italie, il n'était pas plus question de Ligures entre les Pyrénées et le Rhône qu'entre le Rhône et les Alpes. Les ennemis que le général carthaginois craignit de rencontrer dans les défilés des Pyrénées ne furent pas des Ligures, mais des Gaulois, ou, comme dit Polybe, des Celtes. Ce ne furent pas des Ligures, ce furent des Gaulois qu'il rencontra ensuite sur sa route le long des côtes de la Méditerranée et auxquels il acheta le passage à prix d'argent, ou à travers lesquels il se fraya un chemin de vive force (3). Mais nous ne pouvons préciser l'époque de la conquête celtique entre le Rhône et les Pyrénées. Le rédacteur du périple de Scylax, qui écrivait entre l'an 340 et l'an 336, n'avait pas connaissance de cette conquête. En 218 elle était faite vraisemblablement depuis un certain temps. On peut donc la placer approximativement vers l'an 300 avant notre ère. On a cru trouver un point

(1) Hérodote, l. VII, c. 165, édition Didot-Dindorf, p. 364.
(2) Scylax, § 3, Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 17.
(3) Polybe, l. III, c. 40, 41, 2e édition Didot, t. I, p. 144-146.

de repère plus précis dans un passage du traité *du monde* attribué à Aristote, et où il est question d'une portion de la Méditerranée dite mer Galatique (1). Mais le traité *du monde* n'est point d'Aristote; il est postérieur à cet écrivain célèbre, mort en l'an 322 avant notre ère, et qui ne connaît point encore le nom de Galates donné pour la première fois aux Gaulois vers l'époque où ils pillèrent le temple de Delphes, 279 ans avant J.-C. (2).

Les textes relatifs à l'établissement des Ligures en Espagne ne sont pas nombreux. Le principal est d'Aviénus. Cet auteur dit que le fleuve Tartesse prend sa source dans le marais Ligustique (3). Le Tartesse paraît identique au Bétis, aujourd'hui Guadalquivir (4). Il aurait donc existé un marais Ligustique, c'est-à-dire Ligurien, à la source du Guadalquivir. Cette position semble être celle que désigne Etienne de Byzance quand il parle de *Ligustine*, ville des Ligures, près de l'Ibérie d'Occident, et non loin de Tartesse; « les habitants, ajoute-t-il, s'appellent Ligures (5). » Etienne de Byzance a écrit dans ce passage Ibérie d'Occident par opposition à l'Ibérie du Caucase, car il distingue deux Ibéries: l'une, située près des colonnes d'Hercule, tire son nom de l'Ebre; l'autre est dans le voisinage des Perses. Dans le passage que nous venons de citer, Ibérie est employé dans un sens restreint et désigne la région voisine de l'Ebre, par opposition à Tartesse qui est le bassin du Guadalquivir; or la ville de Ligustine paraît placée entre les deux. La position de la ville de Ligustine se trouve, par conséquent, très-rapprochée de celle du marais Ligustique où, suivant Aviénus, est la source du Tartesse, c'est-à-dire du Guadalquivir. Malheureusement nous ne savons pas à quel auteur Etienne de Byzance, compilateur du VIe siècle de notre ère, a emprunté ce qu'il dit de la ville de Ligustine. Serait-ce à Hécatée de Milet comme M. Amé-

(1) Aristote, édition Didot, t. III, p. 630, ligne 23. Le golfe Galatique dont il est question à la ligne 40 paraît être le golfe de Gascogne.

(2) Chrysippe, auquel on attribue le traité *De mundo*, vécut de 280 à 200 avant J.-C.

(3) Aviénus, *Ora maritima*, vers 284, 285.

(4) Strabon, l. III, c. 2, § 11, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 122, 123.

(5) Edition Westermann, p. 184.

dée Thierry le prétend? (1) Ce qu'il y a de certain c'est que le nom de Tartesse mentionné dans ce passage d'Etienne de Byzance appartient à la géographie la plus ancienne de l'Espagne, à celle des auteurs grecs du ve siècle, à celle d'Hérodote et d'Hérodore (2), et qu'il est étranger à celle de Polybe au IIe siècle, et de Strabon au Ier, qui appellent *Baitis* (Bétis) le Guadalquivir.

Suivant Aviénus, le marais Ligustique ou Ligurien est dominé par le mont Argentarius, ainsi nommé, dit-il, « par les anciens, à cause de son apparence, car l'étain en « abondance brille sur ses flancs, et le mont Argentarius « vomit dans les airs des flots de lumière, surtout quand « les feux du soleil frappent ses sommets élevés (3). » Strabon parle de la même montagne : « Non loin de Cast- « lon, dit-il, est une montagne où le Bétis prend sa source, « et on appelle ce mont *Arguros* parce qu'il s'y trouve des « mines d'argent (4). » Castlon paraît être Cazlona sur le Guadalimar, affluent du Guadalquivir, non loin de la source de ce fleuve. Le mont Arguros qui suivant Strabon fournit de l'argent semble donc identique au mont Argentarius d'Aviénus, bien que ce dernier auteur ne parle que d'étain. Il y a une légende grecque dont un détail présente un rapport singulier avec ces indications géographiques. Au VIe siècle de notre ère les Phocéens, c'est-à-dire les habitants de la ville grecque de Phocée, colonie ionienne d'Asie-Mineure, allaient en Espagne dans le pays de Tartesse, et leurs navires à cinquante rames y faisaient concurrence à la marine et au commerce phéniciens. Ils y trouvèrent un ami dans la personne du roi des Tartessiens, *Arganthônios*, qui vécut cent vingt ans et qui en régna quatre-vingts. La longue vie d'Arganthônios a fait l'admiration de l'antiquité et l'envie des vieillards lettrés de la Grèce et de Rome. Mais ce que ce roi a de plus curieux c'est la conformation tout indo-européenne de son nom dans un pays qui semble

(1) Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, 5e édition, t. I, p. 21.
(2) Hérodote, l. I, c. 163, l. IV, c. 152, 192, édition Didot-Dindorf, p. 54, 226, 237. Hérodore, fr. 20, dans Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34.
(3) Aviénus, *Ora maritima*, vers 291-295.
(4) Strabon, l. III, c. 2, § 11, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 122.

avoir été peuplé exclusivement d'Ibères et de Phéniciens avant la conquête celtique. Ce nom n'est pas grec, mais par une concordance singulière le roi Arganthônios est l'homonyme d'une montagne de Bithynie (1). Le nom de cette montagne est mêlé au récit de l'expédition des Argonautes (2). Les mythographes postérieurs ont imaginé une femme appelée *Arganthônê*, du nom de laquelle celui d'Arganthônios serait dérivé, et qui aurait été mère des Thynes et des Mysiens (3). Mais le plus important pour nous c'est que la Bithynie, pays où se trouvait le mont Arganthônios, était peuplée d'Indo-Européens, puisque les Bithyniens étaient des Thraces. Le nom de cette montagne est donc vraisemblablement indo-européen comme celui du roi de Tartesse qui fut si bienveillant pour les Phocéens. Nous penchons à croire que ce prince bienfaisant n'est autre chose qu'une personnification du mont Argentarius d'Aviénus, du mont Arguros de Strabon. Arganthônios, dit Hérodote, donna aux Phocéens l'argent nécessaire pour construire les murailles de leur ville, et ce mur, qui avait plusieurs stades de long, était construit en grandes pierres bien appareillées. Cela se passait vers le milieu du VIe siècle avant notre ère. Il nous paraît vraisemblable que l'argent avec lequel les Phocéens payèrent leurs maçons venait des mines du mont Arguros, si nous parlons comme Strabon, ou qu'ils se l'étaient procuré en vendant l'étain du mont Argentarius, si nous adoptons la version d'Aviénus. Arganthônios était le nom que les Ligures, maîtres des sources du Guadalquivir, donnaient à cette montagne. Les quatre-vingts ans de règne attribués par Hérodote à Arganthônios sont probablement la durée de la domination des Ligures dans cette région, depuis leur arrivée au commencement du VIe siècle jusqu'à la conquête de l'Espagne par les Gaulois, vers l'an 500 avant notre ère.

Le *th* d'Arganthônios semble tenir lieu d'un *t* primitif et dans le nom de la montagne de Bithynie et dans celui du roi

(1) Strabon, l. XII, c. 4, § 3, édit. Didot-Mueller et Duebner, p. 482.
(2) Apollonius, l. I, vers 1178, édition Didot, p. 25.
(3) Arrien de Nicomédie, fragment 40, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 594. Arrien écrivait au second siècle après J.-C.

des Tartessiens. A Arganthônios on peut comparer le premier terme des noms d'*Argento-ratum* (Strasbourg) (1), d'*Argento-varia*, autre ville d'Alsace (2), et d'*Arganto-magus* (Argenton) (3). *Argento* ou *arganto* dans ces mots, tous trois d'origine celtique, paraît signifier « brillant, blanc; » le sens d' « argent, » qui est indo-européen comme le sens de « brillant » et de « blanc, » est cependant plus récent : c'est un sens secondaire et dérivé. Le thème *argento* ou *arganto* appartenait à la langue des Ligures comme à celle des Celtes et des Romains, comme à celle des Thraces, comme à la langue indo-européenne primitive, et la colonie ligure d'Espagne a tiré de ce thème le nom d'Arganthônios que les Thraces d'Asie avaient aussi créé en Bithynie par une application identique des lois qui président à la vie du langage.

En résumé, les Liguses, ou Ligures, identiques aux Sicules et aux *Aborigînes* ou Aborigènes d'Italie, sont le premier peuple indo-européen que l'histoire nous montre dans l'Europe occidentale. Ils y seraient parvenus environ deux mille ans avant notre ère. Comme tous les Indo-Européens d'Europe, ils cultivaient les céréales, ils connaissaient la charrue; comme tous les Indo-Européens d'Europe et d'Asie, ils connaissaient le bronze (4). Après les Ibères, avant les Celtes, ils ont dominé en Gaule; après les Ibères, avant les Ombriens, ils ont été les maîtres de l'Italie, où ils ont porté outre le nom de Ligures ceux de Sicules et d'Aborigînes. Ils se sont aussi emparés d'une partie de l'Espagne. Puis les conquêtes des Ombriens en Italie à partir du XIVe (?) siècle ou environ avant notre ère, les conquêtes des Celtes en Gaule et en Espagne du VIIe au IVe siècle avant Jésus-Christ, les ont réduits à un rôle secondaire jusqu'à l'époque où les développements progressifs de la puissance romaine ont définitivement mis fin à leur existence politique.

(1) Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 64.

(2) Desjardins, *ibidem*, p. 67-68.

(3) Desjardins, *ibidem*, p. 272.

(4) Le fer paraît être arrivé dans l'Europe centrale et en Gaule vers le VIIe siècle par l'intermédiaire des Scythes, peuple indo-européen d'Asie, dont les Sigynnes étaient le rameau occidental.

CHAPITRE VIII.

LES HELLÈNES.

La race hellénique n'a pas conservé le souvenir de migrations antérieures à son arrivée dans le pays qui fut sa patrie aux temps historiques. Elle a localisé sur le sol grec ses traditions les plus anciennes, même celles qui lui sont communes avec la race sémitique, bien que ces traditions, remontant nécessairement à une époque où les Indo-Européens et les Sémites vivaient ensemble au centre de l'Asie, soient antérieures à la formation de la langue indo-européenne primitive et, à plus forte raison, à la naissance des différents rameaux de la famille indo-européenne. Une de ces traditions est celle du déluge universel. Les Grecs en rattachent le souvenir à celui de Deucalion leur ancêtre.

Suivant Pindare, qui écrivait dans la première moitié du cinquième siècle avant notre ère, Jupiter ayant mis un terme au déluge, Deucalion et *Purrha* établirent leur première habitation sur le penchant du Parnasse, montagne de Phocide, et quelques vers plus bas ce poète attribue à la première génération de la race de Deucalion la fondation d'Opunte, ville située tout près du Parnasse en Locride (1).

(1) Pindare, *Olympionica*, IX, vers 41, 56, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 56. (Olympiade 81 (?), av. J.-C. 456-453.)

La doctrine de Pindare a été reproduite par Apollodore au milieu du second siècle avant notre ère : dans la compilation mythologique connue sous le nom de *Bibliothèque*, Apollodore nous montre Deucalion, après une inondation qui dure neuf jours et neuf nuits, abordant sur le Parnasse avec sa femme *Purrha* (1); ailleurs Apollodore fixe le domicile de Deucalion à *Cunos* près d'Opunte en Locride (2), et cette dernière tradition, qui associe le nom de Deucalion à celui de la petite ville de *Cunos*, a pris place dans la *Géographie* de Strabon (3).

La tradition grecque la plus ancienne, celle qu'ont recueillie Hésiode et Hécatée, met la résidence de Deucalion au nord de la Locride, car elle fait de lui l'ancêtre des rois de Thessalie (4); il aurait habité la partie méridionale de cette province, c'est-à-dire la Phthiotide (5). C'est en Phthiotide qu'était situé le mont *Othrus* ou Othrys (6) sur lequel Hellanique de Lesbos faisait arrêter l'arche de ce Noé grec (7).

La seule indication que nous ayons du séjour de la race hellénique dans une contrée plus septentrionale avant son arrivée en Phthiotide nous a été conservée par Aristote : « L'Hellade primitive, » dit ce grand philosophe, « était « située autour de Dodone, sur les bords de l'*Achelôos* : là « habitaient les *Selloï* et ceux qu'on appelait alors *Graïcoï* « et qu'on nomme aujourd'hui Hellènes (8). » *Graïcos* en grec est un synonyme d'Hellên, usité avant Hellên, et *Sellos* paraît être la forme archaïque d'Hellên qui a changé en *h* l'*s* initial primitif et s'est développé à l'aide d'un *n* final.

(1) Apollodore, l. I, c. 7, § 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 111.
(2) Scholiaste de Pindare, *Olymp.* IX, 64.
(3) Strabon, l. IX, c. 4, § 2, édition Didot-Mueller, p. 365.
(4) Hésiode, fragment 24, édition Didot, p. 49; Hécatée, fragment 334, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 25.
(5) Hérodote, l. I, c. 56, édition Didot-Dindorf, p. 17; cf. Apollodore, l. I, c. 7, § 2, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 111.
(6) Strabon, l. IX, c. 5, § 8, édition Didot-Mueller, p. 371.
(7) Hellanique, fragment 16, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 48.
(8) Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 14, § 22, édition Didot, t. III, p. 572. Sur les *Selloï*, voir aussi Homère, *Iliade*, XVI, 234.

Ces trois mots désignent donc le même peuple alors établi près de Dodone et de l'Achelôos. Dodone est au nord-ouest de la Phthiotide près de la source de l'Achelôos; Dodone est séparée de la Phthiotide par la chaîne de montagnes qui, courant du nord au sud, sépare la Thessalie de l'Epire, c'est-à-dire par le Pinde. A l'époque reculée dont parle Aristote, les Selles ou Grecs, ancêtres des Hellènes, n'ayant point encore atteint le bassin de la mer Egée, ou comme on dit aujourd'hui de l'Archipel, habitaient le versant du Pinde qui regarde la mer Ionienne; ils étaient établis sur les bords de l'Achelôos qui verse ses eaux dans cette mer. Venant du nord, c'est-à-dire de la vallée brumeuse du Haut-Danube, où avec les Celtes et les Ombro-Latins ils ne formaient qu'un peuple, ce fut en suivant les côtes orientales de la mer Adriatique et de la mer Ionienne qu'ils gagnèrent le climat plus doux et le ciel pur de la Grèce.

Nous ne mentionnerons point parmi les traditions relatives aux migrations de la race grecque, celle qui se rapporte au lieu du supplice de Promêtheus, père de Deucalion. Ce supplice, suivant Apollodore, est subi sur le Caucase (1); mais comme dans Hésiode il n'est pas question de cette montagne et que c'est à une colonne qu'est enchaîné le patient (2), il est évident que l'intervention du Caucase est due à une fiction poétique de date relativement récente. La transition entre la colonne d'Hésiode et le Caucase d'Apollodore nous est donnée par Eschyle qui parle d'un rocher et qui met le Caucase à une distance indéterminée à l'est de ce rocher (3). Ainsi aucune tradition grecque ne nous permet de remonter plus haut que l'époque où, comme nous l'apprend Aristote, les Hellènes n'ayant point encore passé le Pinde, habitaient sur les bords de l'Achélôos, aux environs de Dodone près de la mer Ionienne. Aristote écrivait au quatrième siècle avant notre ère. Ce n'est pas une date bien reculée pour un texte qui touche aux origines

(1) Apollodore, l. I, c. 7, § 1, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 110; cf. Strabon, l. XI, c. 5, § 5; l. XV, c. 1, § 8, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 432, 586.

(2) Hésiode, *Théogonie*, vers 522, édition Didot, p. 10.

(3) *Prométhée enchaîné*, vers 719, Teubner-Dindorf, *Poetarum scenicorum græcorum... fabulæ*, 5e édition, p. 8.

mêmes de la race grecque. Mais ce texte est d'accord avec des passages d'auteurs plus anciens qui, sans être aussi formels, lui servent, partiellement au moins, de confirmation. L'Hellade primitive d'Aristote, située autour de Dodone et sur les bords de l'Achélôos, paraît géographiquement identique à l'Hellopie ou Ellopie d'Hésiode, pays fécond en moissons et en pâturages, riche en brebis et en bœufs, et dans lequel, bien qu'à une extrémité, est située Dodone, lieu aimé de Jupiter et siége d'un oracle respecté (1). Philochoros, qui écrivait dans la première moitié du troisième siècle avant J.-C., parle encore de l'Hellopie (2), dont le nom ne serait grammaticalement qu'une variante dialectale d'Hellade. Quant aux Selles qu'Aristote nous montre sur le même point, et dont le nom offrirait, suivant nous, la forme primitive du nom des Hellènes, il est question d'eux dans l'Iliade. On connaît l'invocation d'Achille à Jupiter : « Zeus, ô roi ! « maître de Dodone et de la patrie des Pélasges, toi qui « demeures au loin, qui règnes sur Dodone aux hivers « rigoureux : autour de toi couchent à terre les Selles tes « prophètes, qui ne se lavent pas les pieds (3). » Pindare paraît avoir parlé des mêmes prophètes sous le nom d'*Helloï* (4). Andron d'Halicarnasse prétend que si les *Selloï* ne se lavaient pas les pieds, c'était pour les avoir plus durs, et parce qu'aimant les combats ils voulaient être plus en état de supporter les fatigues de la guerre (5) : Andron écrivait probablement dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère. On ne voit nulle part que les anciens considérassent les *Selloï* comme une race sacerdotale ; et s'ils fournissaient à l'oracle de Dodone ses interprètes, il ne suit pas de là que cet oracle fût leur seule occupation. M. G. Curtius, dans son savant traité de l'éty-

(1) Hésiode, fragment 51, édition Didot, p. 52. On y lit Ellopie avec un esprit doux. Dans Strabon, l. VII, c. 7, § 10, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 272, l'orthographe est Hellopie avec un esprit rude = *h*=*s*.

(2) Philochoros, fragment 187, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 415, cf. Strabon, l. VII, c. 7, § 10, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 272.

(3) *Iliade*, XVI, 233-235.

(4) Strabon, l. VII, c. 7, § 10, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 272.

(5) Andron d'Halicarnasse, fragment 5, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 350.

mologie grecque, prétend que leur nom serait identique à celui des prêtres Saliens de Rome, et viendrait d'un verbe qui veut dire « sauter (1). » Mais ce verbe, en grec ἅλλομαι, a conservé dans cette langue la voyelle α, là où le nom des *Selloï* a un *e*. Au contraire nous trouvons cet *e* dans le grec σέλ-ας, « éclat, splendeur » ἑλ-άνη, « flambeau, » c'est-à-dire « ce qui brille. » C'est par un rapprochement avec ces deux mots qu'on doit, suivant nous, trouver le sens des noms propres *Selloï*, *Helloï*, Hellènes, qui signifieraient, non pas « les sauteurs, » mais « les brillants. » L'*h* initial d'Hellên tient lieu d'un *s* primitif : *Selloï* et *Hellènes* sont deux variantes dialectales du même mot, comme ὗς et σῦς signifiant tous deux « cochon ».

Le premier exemple du nom d'Hellènes employé au pluriel pour signifier l'ensemble de la race grecque, nous est fourni par une inscription qui aurait été composée dans la 48[me] olympiade (588-585 avant J.-C.) pour rappeler le souvenir d'une victoire de l'arcade Echembrote aux jeux amphyctioniques (2). Antérieurement, quand on voulait se servir du mot Hellènes avec ce sens spécial, on le faisait précéder de l'adjectif neutre πᾶν, « tout » : on disait Panhellènes, expression qu'on trouve dans l'*Iliade* d'Homère et dans *les Heures et les Jours* d'Hésiode (3). Le texte le plus ancien où, à notre connaissance, il fût question de la généalogie d'Hellên, personnification de la race grecque, faisait partie des poëmes dont la tradition attribuait la composition à Hésiode; mais nous n'avons plus le texte original, et dans l'analyse que nous a conservée le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, on lit que suivant Hésiode, Hellên était fils de Promêtheus et de Purrha (4). Or il y a là probablement une faute de copie : un scribe a répété le nom de Promêtheus qui se trouvait déjà dans le membre de phrase précédent, et l'a substitué au nom de Deucalion. Hésiode a dû dire que Hellên était fils non de Promêtheus

(1) *Grundzuege der Griechischen Etymologie*, 4e édition, p. 537.
(2) Pausanias, l. X, c. 7, § 6, édition Didot-Dindorf, p. 498, cf. *Thesaurus linguæ græcæ*, édition Didot, t. II, col. 767.
(3) Homère, *Iliade*, II, 530 ; Hésiode, *les Heures et les Jours*, vers 528, édition Didot, p. 40.
(4) Scholie sur le vers 86 du livre III. Hésiode, fragment 21, édition Didot, p. 49.

et de Purrha, mais de Deucalion et de Purrha. En effet, c'est Deucalion qui est le mari de Purrha chez Pindare (1) et chez Acusilas (2) qui tous deux écrivaient dans la première moitié du cinquième siècle avant notre ère. Hellên est fils de Deucalion chez Hellanique de Lesbos (3) et chez Thucydide (4), et telle semble être aussi la croyance d'Hérodote (5). On doit donc, ce semble, faire remonter au moins jusqu'à Hésiode cette généalogie : Deucalion, le Noé des Grecs, eut de Purrha Hellên, père de la race hellénique. Mais les Grecs ne considéraient pas tous cette origine comme assez noble pour eux ; certains prétendent, dit Hellanique, que le vrai père d'Hellên était Zeus (6). Hésiode l'avait déjà dit (7) dans un passage dont le texte original ne nous a pas été conservé : Deucalion n'était qu'un mari malheureux. Il était arrivé un jour à Purrha la même aventure qu'à Pandore, autre femme de Deucalion : « Dans le « palais de l'auguste Deucalion » dit Hésiode « Pandore « amoureusement unie à Jupiter, maître de tous les dieux, « enfanta *Graïcos* le puissant guerrier (8). » Graïcos est un synonyme archaïque d'Hellên, personnifié comme lui. Graïcos aurait donné son nom à la race hellénique avant que cette race prît le nom d'Hellên (9).

Deucalion, mari des mères de Graïcos et d'Hellên, père putatif de ces deux personnages, eut aussi une fille nommée *Thuia*, et Thuia, dit Hésiode, rendue grosse par Jupiter mit au jour *Makédôn*, ancêtre des Macédoniens (10). Makédôn

(1) Pindare, *Olympionica*, IX, 43, édition Teubner-Schneidewin, t. I, p. 56.
(2) Acusilas, fragment 7, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 101.
(3) Hellanique, fragment 10, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, p. 47.
(4) Thucydide, l. I, c. 3, édition Holtze, 1870, t. I, p. 3.
(5) Hérodote, l. I, c. 56, § 4, édition Didot-Dindorf, p. 17.
(6) Hellanique, fragment 10, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 47.
(7) Hésiode, fragment 23, édition Didot, p. 49.
(8) Hésiode, fragment 20, édition Didot, p. 49.
(9) Aristote, *Meteorologica*, l. I, c. 14, § 22, édition Didot, t. III, p. 572; Apollodore, l. I, c. 7, § 3, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 111 ; Marbre de Paros, ligne 10, édition Didot-Mueller, p. 541, 559.
(10) Hésiode, fragment 26, édition Didot, p. 49.

était donc neveu d'Hellên et de Graïcos; il était cousin germain des fils d'Hellên, c'est-à-dire de *Dôros*, de *Xouthos* et d'*Aïolos* (1). Suivant un autre système qui paraît plus récent, Makédôn serait fils d'Aïolos (2). Sans prendre ces généalogies dans le sens littéral, on peut considérer comme certain ce qu'elles s'accordent pour nous dire sur le point le plus important : la plus ancienne tradition hellénique, dont elles sont l'expression, considérait les Macédoniens comme un rameau de la race grecque. Aussi Strabon traitant de la Macédoine dans le même livre que celui où il s'occupe de la Thrace, s'en excuse-t-il en s'appuyant sur des considérations géographiques : « Certainement, dit-il, « la Macédoine fait partie de l'Hellade, mais la nature des « lieux et la configuration du pays sont causes que nous la « séparons du reste de l'Hellade (3). » M. Fick, dans son savant mémoire sur le dialecte macédonien (4), recherche quelles sont les différences qui distinguent cet idiome des autres dialectes grecs. La principale porte sur les aspirées primitives : ces aspirées, c'est-à-dire *gh*, *dh*, *bh*, qui, de sonores qu'elles étaient, deviennent sourdes en grec, c'est-à-dire qui se changent dans cette langue en *kh*, *th*, *ph*, perdent leur aspiration mais restent sonores en macédonien, où elles deviennent *g*, *d*, *b*. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait entre le macédonien et les autres dialectes grecs une très-proche parenté : les Macédoniens sont le rameau septentrional de la race hellénique. Il était reçu en Grèce, au temps d'Hérodote et de Thucydide, que les Macédoniens étaient originaires d'Argos (5). Cet Argos est vraisemblablement non pas celui du Péloponnèse, mais celui de Thessalie dans la Pélasgiotide, un des cantons de la Thessalie,

(1) Les noms de ces trois fils d'Hellen nous sont donnés par un fragment des *Catalogues d'Hésiode*, édition Didot, fragment 23, p. 49.

(2) Hellanique de Lesbos, fragment 46, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 51. Nous pouvons négliger le système plus récent encore qui fait de Makédon un fils d'Osiris. Diodore de Sicile, l. I, c. 18, § 1, c. 20, § 3, édition Didot-Mueller, p. 14, 15.

(3) Strabon, l. VII, fragment 9, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 274, 275.

(4) Ce mémoire a été publié dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXII, p. 193.

(5) Hérodote, l. V, c. 22, édition Didot-Dindorf, p. 245. Thucydide, l. II, c. 99, édition Holtze, 1870, t. I, p. 174.

que les Macédoniens auraient occupé quand ils commencèrent à se séparer des autres rameaux de la race hellénique alors établis un peu plus au sud dans la Phthiotide, c'est-à-dire dans le canton le plus méridional de la Thessalie, et dans la Locride qui touche ce canton au midi, comme le rapportent les traditions relatives au déluge de Deucalion. La côte de la mer Egée qui s'étend le long de la Pélasgiotide porte le nom de Magnésie, et Magnès est, suivant Hésiode, un frère de Makédôn (1). Toutefois dès l'époque d'Hésiode, les Macédoniens avaient déjà atteint la côte au nord de la Magnésie et habitaient le rivage occidental du golfe dit aujourd'hui de Thessalonique; ils occupaient la petite province alors appelée Piérie, dont la limite septentrionale était l'Haliacmon, aujourd'hui Vistritza (2). C'était vers l'an 850 avant notre ère : les Pières qui avaient précédé les Macédoniens dans cette petite province, allèrent chercher un asile à l'est du Strymon où ils habitèrent, près de Phagrès, sur les côtes du golfe dit aujourd'hui d'Orfani, entre le mont *Pangaios* et la mer Egée. Puis les Macédoniens continuèrent leurs conquêtes et, s'avançant vers l'est, ils occupèrent la région située sur les bords de la mer Egée, entre l'Haliacmon et l'Axios, aujourd'hui Wardar, sur les bords duquel Homère ne connaît encore que des Péoniens (3). A l'époque de l'invasion macédonienne les *Bottiaïoï* habitaient entre l'Haliacmon et l'Axios : ils furent contraints à passer l'Axios et à se réfugier dans la presqu'île chalcidique. Enfin les Macédoniens traversant l'Axios, s'étendirent jusqu'au Strymon (4). Cette rivière qui bornait la Macédoine à l'est au cinquième siècle avant notre ère, lui servit de limite jusqu'au temps de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand : les conquêtes de Philippe et celles de son fils portèrent les limites de la Macédoine jusqu'au Nestos, aujourd'hui Karasu, qui se jette dans l'Archipel près de l'île de Thasos (5).

(1) Hésiode, fragment 26, édition Didot, p. 49.
(2) Voir une observation de M. Mueller dans son *Index* sur Strabon, p. 752.
(3) Homère, *Iliade*, II, 849; XVI, 287, 288.
(4) Thucydide, l. II, c. 99, édition Holtze, 1870, t. I, p. 174.
(5) Strabon, l. VII, c. 7, § 4, et fragment 33, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 269, 279.

Ainsi les Macédoniens s'étant séparés des autres Hellènes dans la Phthiotide, c'est-à-dire dans la Thessalie méridionale, opérèrent leur migration dans la direction du nord-est. Les autres Hellènes se dirigèrent vers le midi. Les premiers qui apparaissent dans l'histoire sont les enfants de *Xouthos*. Xouthos eut deux fils : *Iavôn* dit plus tard par contraction Iôn (1) et *Achaïvos* ou Achaios (2). Un des événements les plus anciens de l'histoire grecque est l'établissement des *Iavones, Iônes* ou Ioniens et des *Achaïvoï, Achaïoï* ou Achéens dans la Grèce méridionale. Les Ioniens font la conquête de l'Attique sur les Thraces dont la capitale était Eleusis, et ils s'établissent sur la côte septentrionale du Péloponnèse dite plus tard Achaïe. En Attique, les Ioniens paraissent avoir eu pour alliés les Pélasges d'Athènes soumis alors à la domination des Thraces ; les Pélasges insurgés fournirent aux envahisseurs Ioniens des troupes auxiliaires : voilà pourquoi Hérodote dit qu'Ion fut le général des Athéniens (3). Pausanias ajoute que la guerre dont Iôn eut la direction, se fit contre les habitants d'Eleusis (4) ; ces habitants d'Eleusis sont, suivant Strabon, des Thraces com-

(1) Hérodote, l. VII, c. 94, l. VIII, c. 44, édition Didot-Dindorf, p. 343, 396.

(2) Apollodore, l. I, c. 7, § 3, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 111 ; Strabon, l. VIII, c. 7, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 329 ; Pausanias, l. VII, c. 1, § 3, édition Didot-Dindorf, p. 317. *Achaïos* serait, dit-on, une variante dialectale du grec ἀγαθός, « bon ». Il est plus probable que ce nom a la même étymologie que le premier terme d'Ἀχι-λεύς, lequel vient de la même racine que ἔχω (= σέχω), c'est-à-dire de SAGH, « tenir, être puissant » (G. Curtius, *Grundzuege der griechische Etymologie*, 4e édition, p. 118) ; les Achéens seraient donc « les puissants ». On a prétendu rattacher le grec Ἰάϝονες (Homère, Eschyle), plus tard Ἴωνες au latin *juvenis*. Mais c'est inadmissible, puisque l'équivalent grec de la racine latine JUV de *juv-enis* est HÊB dans ἥϐη (Curtius, *ibid.*, p. 575). M. Ernst Curtius propose la racine JA « aller ». Les Ioniens seraient « les allant » « les voyageurs ». Je préfèrerais la racine JU « protéger, défendre », d'où le latin *juvare*, le zend *jaona*, « protégeant ». Les Ioniens seraient donc « les protecteurs, les auxiliaires ». Le mythique Ion est en effet arrivé en Attique comme protecteur des Pélasges, opprimés par les Thraces. On sait que le nom sémitique Javan de l'ensemble de la race grecque est identique à celui des Ioniens, *Javones*. Le nom des Grecs dans les textes démotiques et coptes est *Uinn, Waiani* (Brugsch, *Geographische Inschriften altaegyptischer Denkmaeler*, t. II, p. 19). C'est probablement une corruption du sémitique Javan.

(3) Hérodote, l. VIII, c. 44, édition Didot-Dindorf, p. 396.

(4) Pausanias, l. I, c. 31, § 3 ; l. VII, c. 1, § 12, édition Didot-Dindorf, p. 46, 317.

pagnons d'Eumolpe (1), c'est-à-dire du fondateur de la race sacerdotale qui desservait le temple de Dêmêtêr à Eleusis. La femme de Xouthos, mère d'Iôn, était fille d'Erechtheus, roi d'Athènes (2); en d'autres termes, les Pélasges d'Athènes, délivrés du joug des Thraces par les Iônes, s'allièrent à eux par des mariages et il se fit entre les deux races une sorte de fusion. C'est ce qu'exprime Hérodote dans le passage où il nous représente le roi de Lydie *Croïsos* demandant quels étaient les peuples les plus puissants de la Grèce. Croïsos, que nous appelons Crésus, régnait au milieu du sixième siècle avant notre ère (559-548). On lui répondit que les deux peuples les plus puissants de la Grèce étaient les Lacédémoniens et les Athéniens; que les premiers étaient de race dorique et Hellènes d'origine; que les seconds, c'est-à-dire les Athéniens, étaient de race ionique et anciennement une nation pélasgique (3). Les Athéniens du temps de Croïsos étaient de sang mêlé, à la fois d'origine ionique, et par conséquent hellénique, et d'origine pélasgique; mais cette association des deux races ne s'était pas faite sur pied d'égalité : les Iônes peu nombreux, mais conquérants, avaient imposé leur langue aux Pélasges plus nombreux, mais asservis (4). Ceux des Pélasges qui n'avaient pas voulu accepter le joug ionique avaient été condamnés à l'exil et obligés de sortir d'Athènes. D'abord, sans quitter l'Attique, ils s'étaient réfugiés sur les pentes du mont Humette ou Hymette. Mais la paix ne put se maintenir entre ces exilés et les nouveaux venus qui s'étaient emparés de leurs foyers paternels : une guerre éclata. Les Pélasges racontèrent plus tard que les Iônes d'Athènes, jaloux des beaux produits tirés, à force de travail, par les Pélasges, des terres jusque-là stériles de l'Hymette, les avaient attaqués sans autre motif qu'une injuste avidité. De leur côté, les Iônes prétendaient que les Pélasges leur enlevaient souvent leurs filles et se préparaient à les attaquer pour s'emparer d'Athènes (5). Les Pélasges de l'Hymette furent

(1) Strabon, l. VII, c. 7, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 329.
(2) Strabon et Pausanias, voir les notes précédentes.
(3) Hérodote, l. I, c. 56, édition Didot, p. 17.
(4) Hérodote, l. I, c. 57, édition Didot-Dindorf, p. 17.
(5) Hérodote, l. VI, c. 137, édition Didot-Dindorf, p. 316; cf. Strabon, l. IX, c. 2, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 345.

chassés de l'Attique. L'Attique ne fut pas la seule partie du continent grec conquise par les Iônes sur les Pélasges : les Iônes s'emparèrent de la partie nord du Péloponnèse plus tard connue sous le nom d'Achaïe. Les habitants de cette petite province s'appelaient, nous dit Hérodote, Pélasges maritimes, avant l'arrivée de Danaos (c'est-à-dire avant l'arrivée des Egypto-Phéniciens que nous datons approximativement de l'an 1700), et avant celle de Xouthos (qui aurait eu lieu aux environs de l'année 1400). Iôn, fils de Xouthos, ajoute Hérodote, donna à ces Pélasges maritimes un nom nouveau, celui d'Iônes (1), c'est-à-dire que là comme à Athènes, la race conquérante apporta avec sa langue une dénomination ethnographique nouvelle et l'imposa comme sa domination aux vaincus.

Les *Achaïvoï* ou *Achaïoï*, frères des Iônes, occupèrent le reste des côtes du Péloponnèse : ils s'établirent dans la Laconie, qui comprenait alors la Messénie (2), en Argolide et en Elide (3). Argos, capitale d'Agamemnon, est, dans la bouche des héros d'Homère, une ville achaïque (4) ; de là l'importance des *Achaïoï* dans l'Iliade ; le général en chef appartient à leur race et le nom de cette race, subdivision de la famille hellénique, est souvent employé pour désigner toute cette famille. C'est par la même raison que le nom égyptien des *Danaoï* sert aussi à désigner l'ensemble des Grecs : les Grecs ne sont pas Egyptiens ; mais Agamemnon, leur général en chef, est assis sur le trône que la dynastie célèbre des descendants de Danaos a illustré quand la plupart des îles et une partie du continent de la Grèce étaient soumises à la domination égypto-phénicienne : il prend donc le surnom de Danaos, et ses sujets, les soldats de son armée sont des *Danaoï*.

(1) Hérodote, l. VII, c. 94, édition Didot-Dindorf, p. 443 ; cf. Strabon, l. VIII, c. 7, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 329.

(2) Strabon, l. VIII, c. 4, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 308.

(3) Pausanias, l. VII, c. 1, § 5 et 7, édition Didot-Dindorf, p. 317. Strabon, l. VIII, c. 1, § 2 ; c. 7, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 286, 329.

(4) *Iliade*, IX, 141, 283 ; *Odyssée*, III, 251. Strabon, l. VIII, c. 6, § 5, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 317, prétend que l'Argos achaïque est le Péloponnèse tout entier. C'était l'opinion d'Aristarque (Alexis Pierron, *Iliade d'Homère*, t. I, p. 314, note 141) ; mais elle semble peu acceptable.

Les *Achaïvoï* ou *Achaïoï* étaient déjà établis sur les côtes méridionales du Péloponnèse au quatorzième siècle. Leur nom apparaît dans une inscription de Karnak, en Egypte, traduite par M. de Rougé. La forme égyptienne de ce nom est *Akaiuasa*. Ils firent partie d'une confédération formée d'un certain nombre de peuples des îles et des côtes de la Méditerranée. Les confédérés voulaient s'emparer de l'Egypte et furent vaincus par le roi Ménephtah (1).

Les Iônes et les Achaïvoï restèrent maîtres de la plus grande partie du Péloponnèse jusqu'à l'invasion dorique qui paraît dater du XII[e] siècle avant notre ère (2). Alors chassés de Laconie par les Dôrièves que nous appelons Doriens, et qui étaient restés jusque-là soit en Thessalie, soit sur les frontières de la Thessalie, les *Achaïvoï* allèrent s'établir sur les côtes septentrionales du Péloponnèse d'où ils expulsèrent les Iônes (3), et ceux-ci s'embarquant, gagnèrent la côte occidentale de l'Asie-Mineure alors occupée par les Pélasges, au détriment desquels une nouvelle Ionie couvrit de villes bientôt florissantes le rivage oriental de la mer Egée (4).

Ils avaient été précédés ou leur exemple fut suivi par les Aïolièves que nous appelons Eoliens, autres victimes de l'invasion dorienne dans le Péloponnèse. Les Eoliens que les généalogistes grecs nous donnent pour les descendants d'Aïolos, un des fils d'Hellen, sont en réalité le groupe qui parlait le dialecte grec connu sous le nom d'éolique, et, contrairement au système des généalogistes grecs qui donnent aux Achéens une parenté plus intime avec les Ioniens, les Achéens, parlant le dialecte éolique, faisaient partie de la famille éolienne (5). Ainsi les traditions relatives à la suprématie des Achéens dans le Péloponnèse, avant la conquête dorienne, les traditions relatives à l'avénement d'Agamem-

(1) De Rougé, *Revue archéologique*, t. XVI, p. 39, 94-96; Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, 2[e] édition, p. 189, 191, 199, 208; Brugsh, *Geographische Inschriften altaegyptischer Denkmaeler*, t. II, p. 82, 83; Maspero, *Histoire ancienne*, p. 251.

(2) Didot-Mueller, *Ctesiæ... fragmenta*, p. 123, 124.

(3) Hérodote, l. I, c. 56, 145, édition Didot-Dindorf, p. 17, 49; l. VIII, c. 31, 73, *ibid.*, p. 393, 403.

(4) Strabon, l. VIII, c. 7, § 1, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 329.

(5) Strabon, l. VIII, c. 1, § 2, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 286.

non l'achéen sur ce trône d'Argos qu'avait illustré la dynastie égypto-phénicienne de Danaos, ces traditions, poétisées depuis, sont comprises dans le domaine de la race éolienne ; la race éolienne les trouvait parmi ces souvenirs glorieux du passé dans lesquels tout peuple se complaît.

Les Eoliens partis, dit-on, d'Aulis en Béotie, sous la conduite des descendants d'Agamemnon (1) que la conquête dorienne avait chassés d'Argos, gagnèrent la Thrace, puis, passant l'Hellespont, s'établirent dans l'Asie-Mineure, sur les bords de la Propontide, aujourd'hui mer de Marmara ; ensuite ils s'étendirent plus au sud sur les côtes de la mer Egée jusqu'à Cumes, leur ville la plus méridionale (2). Au sud venaient les Ioniens, dont les possessions les plus septentrionales étaient Phocée, Smyrne et Chios. Dans les environs de la ligne qui séparait en Asie-Mineure les Eoliens des Ioniens, on trouve les localités où les auteurs les plus autorisés de l'antiquité s'accordent à placer la naissance et le séjour d'Homère. Hippias d'Elée, qui écrivait à la fin du cinquième siècle avant notre ère, le fait naître à Cumes (3); c'est aussi la doctrine d'Ephore qui écrivait au milieu du siècle suivant (4) ; ce dernier ajoute qu'Homère aurait habité à Bolissos, ville située en Eolie, près de Chios (5). Suivant ce système, Homère serait Eolien, mais de la partie de l'Eolie qui confinait à l'Ionie. D'autres autorités le font Ionien, mais de la partie de l'Ionie qui confine à l'Eolie. Damaste de Sigée, contemporain d'Hérodote, dit que ce grand poëte est de Chios; c'est aussi la doctrine de Pindare qui semble un peu plus ancien que Damaste (6). Le nom de Smyrne est mis en avant par Stésimbrote de Thasos dans la seconde moitié du cinquième siècle (7) ; dans le siècle

(1) Strabon, l. IX, c. 2, § 3, et l. XIII, c. 1, § 3, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 344, 498.

(2) Strabon, l. XIII, c. 1, § 3 et 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 498.

(3) Hippias, fragment 8, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 62.

(4) Ephore, fragment 164, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 277.

(5) Ephore, fragment 165, *ibid.*

(6) Damaste, fragment 10, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 56.

(7) Stésimbrote, fragment 18, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 58.

suivant, c'est à Smyrne qu'Aristote nous montre Homère enfant (1). Smyrne est une ville ionienne, mais qui a quelque temps appartenu aux Eoliens (2). Ainsi les Eoliens et les Ioniens d'Asie-Mineure se disputent Homère. Homère sans doute est Ionien par la langue; mais l'importance qu'il donne aux Achéens, c'est-à-dire aux Eoliens, montre qu'il a puisé aux traditions éoliennes. La guerre épique de Troie est un des épisodes ou un résumé de la longue lutte par laquelle les Hellènes ont établi leur domination en Grèce et le long des côtes orientales de l'Asie-Mineure sur les ruines des empires successivement fondés par les Pélasges, par les Thraces et par les Egypto-Phéniciens ou Lélèges. Tous ces peuples se donnent rendez-vous pour combattre les Grecs sous les murs de Troie. Or, en ce moment solennel, le généralissime des Grecs est un Eolien, c'est-à-dire le roi Achéen d'Argos; tous les Grecs, dans l'*Iliade*, deviennent comme leur chef, des Achéens, ce qui est une variante d'Eoliens, et la forteresse qui est l'objet de la guerre de Troie est une ville d'Eolie (3).

A l'époque où vivait Homère, les Grecs d'Asie-Mineure, spécialement ceux de la région de l'Asie-Mineure habitée par Homère, n'avaient de l'Italie que les notions les plus vagues : l'*Odyssée* l'établit. Donc la ville italienne de Cume qui doit son origine et son nom à des colons venus de Cume en Asie-Mineure, Cume en Campanie, la plus ancienne colonie grecque d'Italie (4) n'était pas encore fondée quand Homère chantait les beaux vers qui ont immortalisé son

(1) Aristote, fragment 274, Didot-Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 186.

(2) Strabon, l. XIV, c. 1, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 541.

(3) Strabon, l. XIII, c. 1, § 4, éd. Didot-Mueller et Duebner, p. 498. Il n'est pas vraisemblable qu'Agamemnon ait jamais assiégé Troie. Vers l'an 1400, cette ville a été, comme l'*Iliade* nous l'apprend, assiégée et prise par une armée égypto-phénicienne venue par mer d'Argos où régnaient encore à cette date les descendants de Danaos. Ce fait est étranger à l'histoire hellénique et bien antérieur au règne d'Agamemnon (voir plus haut, p. 172). Après la conquête du Péloponnèse par les Doriens vers l'an 1100 (?), les Achéens ou Eoliens, exilés du Péloponnèse, partirent pour l'Asie-Mineure sous la conduite des descendants d'Agamemnon et s'emparèrent du pays où était bâtie la ville de Troie. Tel paraît être le fond historique sur lequel a été brodé le siége épique de Troie. Agamemnon n'a pas plus assiégé Troie, que Charlemagne n'a pris Jérusalem.

(4) Strabon, l. V, c. 4, § 4, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 202.

nom, c'est-à-dire vers l'an 950 avant J.-C. Mais si les Grecs à cette date ne fréquentaient point encore les côtes d'Italie, ils ont été connus de la race ombro-latine antérieurement à Homère. Le nom le plus ancien des Grecs, *Graïcos*, dont les Latins ont fait *Graecus*, n'apparaît pas une fois dans les poëmes homériques au temps desquels, tombé en désuétude, il était remplacé par Hellen. Après l'âge d'Homère le terme ethnique Graïcos, conservé seulement dans les livres des savants, se montre une fois dans les poëmes didactiques d'Hésiode, une fois dans Aristote, une fois dans le marbre de Paros (1). Nous sommes donc certains que ce n'était pas le nom de *Graicoï*, que c'était le nom d'Hellènes que se donnaient les marins grecs, quand postérieurement à Homère, ils fondèrent les premières colonies helléniques d'Italie. Qui donc apporta en Italie le nom primitif de la race grecque? par l'intermédiaire de qui la race grecque et la race latino-ombrienne furent-elles en relation l'une avec l'autre à l'époque où la première n'avait pas encore échangé son nom primitif contre celui d'Hellènes? C'est, suivant nous, par l'intermédiaire des Pélasges-Tursânes que le nom des Grecs a pénétré en Italie à cette époque archaïque. Les Pélasges-Tursânes, chassés de Grèce par les Hellènes, qui alors n'étaient connus que sous le nom de *Graïcoï*, introduisirent ce terme ethnographique dans leur nouvelle patrie quand ils s'y établirent entre l'an 992 et l'an 974 avant notre ère, quelque temps avant la date des poèmes homériques. Avec quel mélange de terreur et de haine, les Pélasges-Tursânes ne devaient-ils pas prononcer ce nom de *Graïcoï* qui ne leur rappelait que des défaites et la perte du foyer paternel!

Ce nom dont les habitants de l'Italie conservèrent l'usage, était tombé en désuétude chez les Grecs quand vers l'an 950 (?) l'*Iliade* et l'*Odyssée* furent composés; il restait usité en Italie lorsque plus tard des marins grecs qui se donnaient à eux-mêmes le nom d'Hellènes, jetèrent sur les côtes de Campanie les fondements de la ville de Cume; il se maintint en Italie pendant les siècles suivants, quoique les Grecs

(1) Ajoutons la variante *Graïx* chez le poète Alcman, septième siècle avant J.-C., et chez Sophocle, v^e^, Etienne de Byzance, édition Westermann, p. 95.

de Grèce l'eussent oublié et que les colons grecs d'Italie ne s'en fussent jamais servis.

L'histoire de la colonisation hellénique au VIII[e] et au VII[e] siècles avant notre ère est trop connue pour entrer dans notre sujet; ceux des détails de cette colonisation qui se rattachent à l'exposé des migrations primitives ont déjà été traités dans d'autres chapitres. Il nous suffit d'avoir établi dans celui-ci quelle a été au début des temps historiques la direction suivie par la race hellénique dans ces grands déplacements de peuples qui forment un des éléments principaux de l'histoire.

Partis des bords de la mer ionienne, les Hellènes ont marché d'Occident en Orient, se développant peu à peu sur les bords de la mer Egée, d'abord en Europe, puis en Asie-Mineure, tandis que les Pélasges, leurs prédécesseurs, étaient allés d'Asie-Mineure en Europe et d'Orient en Occident.

CHAPITRE IX.

LES OMBRO-LATINS

DITS VULGAIREMENT ITALIOTES.

La race connue des linguistes sous le nom d'Italiote ou Italique paraît s'être séparée de la race celtique, c'est-à-dire avoir quitté la région du Haut-Danube et s'être dirigée vers le sud après le départ des Hellènes et bien avant que la race celtique ne passât le Rhin. Le départ des Hellènes paraît avoir eu lieu au xv[e] siècle et nous datons du vii[e] siècle le passage du Rhin par la race celtique. La conquête d'une partie de l'Italie du nord et de l'Italie du centre sur les Sicules et les Ligures par celle des nations italiques qui, avant les Latins, eut la prépondérance, par les Ombriens, a précédé l'établissement des Etrusques dans ce pays (1), et les Etrusques, dans leur histoire nationale, mettaient au plus tôt vers l'an 992 avant J.-C., au plus tard vers l'an 974, le commencement de leur empire (2) entre le Tibre et

(1) Hérodote, I, 94, 6 ; Pline, édition Teubner-Ianus, l. III, c. 5, t. I, p. 133, l. 10 ; édition Littré, l. III, c. 8, § 1, t. I, p. 162 ; Lycophron, vers 1351-1359, édition Bachman, p. 273-274.

(2) C'est le calcul de Fréret, *Œuvres*, t. IV, p. 241-243. Les textes auxquels Fréret renvoie un peu vaguement sont les suivants : Censorin, *De die natali,* c. 17, édition Teubner-Hultsch, p. 31-32 ; Plutarque, *Sylla*, c. 7, édition Didot, *Vies*, t. I, p. 544 ; les trois premiers paragraphes du

l'Apennin. Un des effets de l'invasion ombrienne en Italie fut l'émigration des Sicules dans la Sicile dite antérieurement Sicanie, et cette émigration date de l'année 1034 avant notre ère. L'invasion ombrienne paraît antérieure à l'an 1125, où aurait été fondée, suivant Caton l'Ancien, la ville ombrienne d'Améria (1). Devons-nous admettre que les *Uaschaschau* d'une inscription égyptienne du XIVe siècle soient des Ombro-Latins, *Ausones* ou *Osci*, déjà maîtres d'une partie de l'Italie?

Quoi qu'il en soit de la date à laquelle remonte l'invasion ombro-latine en Italie, qu'elle ait précédé de cinq siècles ou de sept l'invasion celtique en Gaule, qu'elle date du XIIe siècle ou du XIVe, la tradition italienne, à l'époque de la domination romaine, conservait le souvenir du temps où les Italo-Celtes, vivant ensemble au nord des Alpes, dans le bassin du Haut-Danube, ne formaient qu'un seul peuple. Elle nous montre les Ombriens se séparant des Celtes pour venir habiter l'Italie (2) alors à peu près exclusivement au pouvoir des Sicules et des Ligures, c'est-à-dire des antiques Aborigènes ou mieux Aborigînes dont nous parlent les écrivains romains.

Quelques auteurs modernes s'appuyant sur les textes qui parlent de l'identité primitive de la race celtique et de la race ombrienne ont cru devoir conclure qu'il y avait entre les Ombriens et les Celtes une parenté plus intime que celle qui aurait uni les Ombriens au rameau latin de la race italique. C'est une erreur évidente dans l'état actuel des études de linguistique.

Sans doute, l'ombrien s'accorde avec le gaulois, le gal-

fragment 102 de Dion Cassius, édition Bekker, t. I, p. 91; cf. Varron, *De lingua latina*, l. VI, c. 11. M. Preller a singulièrement défiguré le texte de Censorin, *Rœmische Mythologie*, 1re édition, p. 472, et la traduction française a reproduit l'erreur de l'auteur allemand.

(1) Caton, *Origines*, fr. 49, ap. Hermann Peter, *Historicorum romanorum relliquiæ*, t. I, p. 64; cf. Fabretti, *Glossarium italicum*, col. 90; Pline, édition Teubner-Ianus, l. III, c. 14, t. I, p. 146, l. 16; édition Littré, l. III, c. 19, § 3, t. I, p. 173.

(2) *Bocchus absolvit Gallorum veterem propaginem Umbros esse*, Solin, c. 8, édition Grasser, p. 32; cf. Isidore, *Origines*, l. IX, ch. 87. Servius, *ad Æneidem*, l. XII, v. 753, attribue la même opinion à Marcus Antonius. Il donne la variante *veterum* pour *veterem*, qu'on trouve aussi chez Isidore.

lois et le breton armoricain, pour remplacer par *p* le *kv* ou *qu* primitif (1), mais ce phénomène, qui se rencontre aussi en zend, en grec (2) et en valaque (3), s'est produit dans chacune de ces langues d'une manière indépendante. Les Grecs ont changé le *kv* en *p* après leur séparation de la race italique, et ce qui le prouve c'est qu'ils ont conservé des variantes dialectales qui échappent à cette loi : ἴκκος à côté d'ἵππος, κοῦ à côté de ποῦ, κόθεν à côté de πόθεν, κῶς à côté de πῶς, ὄκκος à côté d'ὄψις, πέσσω = πέκjω à côté de πέπτω. Le changement du *qu* en *p* en ombrien, est également postérieur à la date où la race italique se divisa en deux rameaux, l'un latin, l'autre ombrien. Les Celtes ne connaissaient pas ce changement, quand ils se divisèrent en deux branches, la branche irlandaise qui garde le *qu*, et la branche gauloise qui le change en *p*. Ce phénomène était étranger à la langue latine quand elle a donné le jour au valaque : ce n'est pas des Romains que les Valaques ont appris à prononcer *ape* le latin *aqua* « eau, » *patru* le latin *quatuor* « quatre ; » ils ne doivent pas cette permutation à l'influence des Slaves, qui leur ont fourni une partie si notable de leur vocabulaire, mais auxquels cette permutation est inconnue : cette permutation est le produit spontané, sinon original, du développement naturel de la langue latine chez les Valaques ; et elle est cependant restée étrangère aux autres langues néo-latines. Cet exemple nous explique comment le même phénomène a dû se produire en zend, en grec, en ombrien, en gaulois. Il est dans chacune de ces langues un fait spontané et indépendant.

Un caractère distinctif des langues celtiques, un caractère qui les sépare nettement des langues italiques, c'est la perte du *p* indo-européen, sinon dans tous les mots où ce *p* a primitivement existé, au moins dans le plus grand nombre de ces mots. La perte du *p* indo-européen est dans les langues celtiques antérieur au *p*=*qu* du gaulois, du gallois et du breton armoricain, puisqu'elle est commune et à ce groupe et au rameau irlandais qui n'a jamais connu *p*=*qu*.

(1) *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 66 ; Schleicher, *Compendium*, 2e édition, p. 275, 277 ; Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 115.
(2) Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 452 et suivantes.
(3) Diez, *Grammaire*, traduction, t. I, p. 244.

Suivant M. Corssen (1), un *p* initial suivi d'un *l* est tombé en latin dans les mots suivants : *lanx*, *lătus*, *later*, *laetus*, *livere* (et les autres dérivés de la racine latine LIV), *lunter* ou *linter*. Mais les étymologies que M. Corssen donne de la plupart de ces mots sont rejetées par d'autres savants : sur *lanx* on peut voir l'opinion de MM. Curtius (2) et Fick (3); — sur *laetus*, celle de M. Froede (4), sur *livere*, celle de M. Jolly (5). M. Curtius (6) admet que le latin *lătus*, « côté, » puisse être identique au sanscrit *prathas* « largeur, » mais il y a entre les deux mots une différence de sens qui a empêché M. Fick de rapprocher ces deux mots dans son *Vergleichendes Woerterbuch* (7). Il ne reste donc que *later*, « brique, » « tuile, » qui dériverait peut-être de la même racine que le grec πλίνθος, « tuile, » et *lunter*, « baquet, » « barque, » qui serait le même mot que le grec πλυντήρ. M. Curtius (8) cite ces deux hypothèses de M. Corssen sans les combattre; mais elles sont évidemment contestables toutes deux. Quoi qu'il en soit, le maintien du *p* initial suivi d'une lettre autre que *l* et le maintien du *p* entre deux voyelles sont une loi des langues italiques, et ces langues gardent ordinairement même le *p* initial suivi d'*l*. Dans les langues celtiques les choses se passent tout autrement.

Je n'ai pas à insister sur l'usage ordinaire, dans les langues celtiques, de supprimer le *p* indo-européen. M. E. Windisch, jeune linguiste allemand, qui, par ses savants travaux sur les langues celtiques, s'est montré le digne continuateur des Zeuss et des Ebel, a publié sur ce curieux sujet un mémoire pensé et écrit de main de maître. En prenant ce mémoire pour base, je vais signaler quelques mots ombriens qui établissent combien la langue ombrienne s'écarte de l'usage celtique sur ce point si important.

La racine indo-européenne PARK, PRAÇ, « demander, »

(1) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 114.
(2) Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 164.
(3) Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e édition, t. I, p. 748.
(4) *Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung*, t. XXII, p. 251.
(5) *Ibidem*, p. 354.
(6) Curtius, *Greichische Etymologie*, 4e édition, p. 279.
(7) *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e édition, t. I, p. 149.
(8) Curtius, *Greichische Etymologie*, 4e édition, p. 279, 280.

d'où le latin *precor*, devient ARC en irlandais et en gallois (1) : elle est signalée sous la forme PER [c], dans l'ombrien *persnimu*, *persklum* (2). Elle conserve donc en ombrien son *p* initial.

L'identité de l'irlandais *lán*, du gallois *laun*, de l'armoricain *leun* avec le latin *plenus*, est depuis longtemps établie (3). Dans l'ombrien *plener* = *plenis* (4), on retrouve le *p* qui manque en celtique.

Le celtique *vo*, « sous » = *u*[*p*]*o* = *upa*; le celtique * *veri*, « sur » = *u*[*p*]*eri* = *upari* sont bien connus; l'un est devenu *fo* en irlandais, *guo* en gallois; l'autre *for* en irlandais, *guor* en gallois (5); mais le *p* supprimé dans ces deux mots subsiste, affaibli en *b* dans l'ombrien *s-ub*, intact dans l'ombrien *s-upra* (6).

Le celtique *ro*, également irlandais et gallois, est identique à la préposition latine *pro* (7), qui existe aussi en ombrien sous la même forme qu'en latin, par conséquent avec son *p* (8).

Le celtique *ari*, en irlandais *ér* ou *air*, en gallois *er*, tient lieu de *pari*, forme primitive de la préposition latine *per* (9), signalée aussi en ombrien où pas plus qu'en latin elle n'a perdu son *p* (10).

On remarquera que les mots celtiques que nous venons de citer appartiennent au rameau gallois, représentant moderne du gaulois, comme ils appartiennent à l'irlandais. Il est donc établi que pour ces mots il y a eu en celtique, avant que les Gaulois ne se séparassent des Irlandais, une chute du *p* à laquelle l'ombrien est resté étranger. L'ombrien a gardé le *p* dans ces mots, d'accord avec le latin, tandis que les Celtes s'accordaient pour y supprimer le *p*. L'unité celtique en regard de l'unité italique ressort avec évidence de ces faits.

(1) *Beitraege zur vergleichenden Sprachforschung*, t. VIII, p. 1, 2.
(2) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 19.
(3) *Beitraege*, t. VIII, p. 8.
(4) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 714.
(5) *Beitraege*, VIII, 14.
(6) *Ibid.*, t. I, p. 119, 130.
(7) *Beitraege*, t. VIII, p. 12.
(8) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 44.
(9) *Beitraege*, t. VIII, p. 12.
(10) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 17.

Je n'insisterai pas sur les mots ombriens qui ont conservé le *p* indo-européen, et qui manquent, soit dans le rameau gallois, soit dans toutes les langues celtiques. Cependant, quoi qu'on pense de la doctrine de M. Windisch, on m'accordera qu'il n'eût pu soutenir la thèse de la chute *absolue* du *p* indo-européen dans les langues celtiques, s'il eût trouvé dans ces langues des exemples du *p* indo-européen aussi évidents que ceux qui nous sont fournis par des mots ombriens comme *pater*, en latin *pater* (1); *porca*, en latin *porca*; *pursus*, en latin *pedes* (2); *pequo*, en latin *pecua* (3). De la loi celtique qui supprime le *p* indo-européen, loi étrangère aux langues italiques, je passe à deux lois de la phonétique italique qui sont restées inconnues aux langues celtiques. Les langues italiques ont deux lettres : *f* = *gh*, *dh*, *bh*, et *h* = *gh*, qui dans les langues celtiques sont toutes deux inusitées.

Un caractère distinctif des langues italiques est l'emploi de l'*f* pour tenir lieu des aspirées sonores de la langue indo-européenne primitive. La langue grecque qui a assourdi ces aspirées primitives, n'avait pas encore accompli cette évolution à l'époque où elle s'est séparée du macédonien qui a conservé la sonorité de ces lettres en supprimant leur aspiration. M. Fick l'a établi dans un mémoire fort curieux (4). Le *gh* indo-européen devient χ en grec, γ en macédonien; le *dh* indo-européen devient θ en grec, δ en macédonien; le *bh* indo-européen devient φ en grec, β en macédonien.

Le celtique avait aussi conservé les aspirées sonores quand il s'est séparé des langues italiques, car, perdant l'aspiration, il a remplacé toutes les aspirées sonores par les sonores non aspirées du même organe (5), tandis que, dans les langues italiques, la spirante sourde *f* devenait en nombre de cas le successeur des sonores aspirées des trois organes.

J'ai essayé d'établir qu'il y avait exemple en gaulois de

(1) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 425.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 17.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 15.
(4) *Zeitschrift fuer vergleichende Sprachforschung*, t. XXII, p. 193.
(5) *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 37.

f=*dh* (1). Mais M. Kern a ôté toute valeur à mon raisonnement en expliquant par les langues germaniques le nom propre *Aufania* que je croyais gaulois (2). Il n'est donc pas prouvé qu'il y ait en celtique exemple de l'emploi de l'*f* pour tenir lieu des aspirées sonores indo-européennes, comme cela se passe dans les langues italiques.

Voici des exemples d'aspirées sonores indo-européennes remplacées par *f* en latin et en ombrien, et par la sonore non aspirée dans les langues celtiques. La racine indo-européenne BHU, « être, » devient *fu* en latin et en ombrien (3), *bu* dans les langues celtiques (4). L'indo-européen *bhrâtar*, « frère, » devient *frater* en latin et en ombrien, *brâthir* en vieil irlandais, *brawd* en gallois (5). La racine indo-européenne BHAR, « porter, » devient *fer* en latin et en ombrien (6), *ber* dans les langues celtiques (7). La racine indo-européenne RUDH, « être rouge, » devient *ruf* en latin et en ombrien, *rud* dans les langues celtiques (8).

L'*h* = *gh* est encore une lettre italique étrangère au celtique. L'*h* italique = *gh* et ne doit pas être confondu avec l'*h* breton = *s*. A défaut d'un exemple ombrien je prendrai l'osque *hortom*, en latin *hortum* (9), mot qui suppose un thème *gharta*, en vieil irlandais *gort* (10), en moyen gallois *garth* (11).

(1) *Revue celtique*, t. II, p. 111.
(2) *Revue celtique*, t. II, p. 164.
(3) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 143.
(4) Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 305.
(5) Curtius, *ibid.*, p. 303, 304.
(6) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. I, p. 467.
(7) Curtius, *Griechische Etymologie*, 4e édition, p. 300.
(8) Curtius, *ibid.*, p. 251-252.
(9) Corssen, *Ueber Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 21, 43, 111.
(10) Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e édition, t. I, p. 580.
(11) A ces observations fondamentales, on peut joindre quelques observations de détail que nous suggère la lecture du savant et tout récent ouvrage de M. Bréal sur *Les tables Eugubines* auquel nous aurions renvoyé le lecteur dans les notes de ce chapitre, préférablement à Corssen, si quand ce chapitre a été écrit, les *Tables Eugubines* eussent été entre nos mains : ce livre du docte professeur français est le meilleur traité que nous ayons aujourd'hui sur la langue ombrienne.

Placé devant *i* et *e*, le *k* ombrien se change en *ç* ou même en *s*, tandis qu'il persiste en celtique, exemple : *desen* « dix » en ombrien, en armoricain moderne *dek*=*deken*. Toutefois, il n'y a pas ici grande importance à attribuer à ce caractère qui ne peut être bien ancien en ombrien, puis-

L'ombrien et l'osque qui en est un dialecte, forment donc avec le latin une famille, la famille italique, parfaitement distincte de la famille celtique. Il n'y a aucune raison pour distinguer, au point de vue qui nous occupe ici, la famille italique en deux fractions, l'une ombrienne qui serait plus prochainement apparentée à la famille celtique, l'autre latine qui serait parente plus éloignée de la famille celtique. Quand les Ombriens se séparèrent des Celtes du Haut-Danube et vinrent habiter l'Italie, ils ne formaient avec les Latins qu'une seule famille, dont la séparation en deux branches distinctes est un fait postérieur à cette grande et féconde émigration. Parents des Ombriens, suivant une tradition romaine, dont les travaux des savants modernes ont confirmé la justesse, les Celtes étaient au même degré parents des Latins ; et, sur ce point, le résultat des recherches faites par les linguistes de notre temps s'accorde avec la prétention celtique rapportée par Lucain :

Arvernique ausi Latio se fingere fratres (1).

Les langues celtiques comme le latin formaient en *i* le génitif singulier de ces thèmes masculins en *a*, qui, dans

qu'il est étranger à l'osque ou ombrien méridional qui garde le *k* ou *c* dur devant *e* et *i*.

En ombrien, le *c* précédé de *n* s'affaiblit en *g*, ce qui n'a pas lieu dans les langues celtiques : à l'ombrien *ivenga* (*juvenca*), comparez le breton *iaouank* « jeune ».

En ombrien le *c* immédiatement suivi de *t* se change en *h*, tandis que le groupe *ct* subsiste en gaulois et en irlandais comme en latin.

Mais comme la première, ces deux altérations phoniques du *c* sont encore des phénomènes de date récente, dont il ne faut pas exagérer la valeur ethnographique. Voici entre le celtique et l'ombrien deux différences plus caractérisées :

Le génitif singulier des thèmes masculins en *a* (2e déclinaison des grammaires latines) a toujours un *s* final en osque et ordinairement un *s* final en ombrien, tandis qu'en celtique le génitif singulier des thèmes masculins en *a* ne se termine jamais en *s* et a, comme en latin, pour caractéristique la désinence *i* étrangère à la fois à l'osque et à l'ombrien.

L'ombrien s'accorde avec le latin pour placer devant les prépositions écrites en grec ὑπὸ et ὑπὲρ un *s* prosthétique (*sub*, *supra*) inconnu dans les langues celtiques.

L'ombrien s'accorde avec le latin pour ne pas donner de féminin au nom de nombre cardinal « trois » qui a un féminin dans les langues celtiques comme en sanscrit.

(1) *Pharsale*, I, 426.

la langue latine, terminent en *-us* leur nominatif singulier. Comme le latin, les langues celtiques distinguaient principalement le passif à l'aide d'un suffixe dont la lettre *r* était le principal élément. L'irlandais possède en commun avec le latin un futur composé à l'aide du verbe auxiliaire *bhu*, « être. » Ces trois caractères manquent à la langue grecque, qui est avec la langue latine celle des langues européennes dont les lois se rapprochent le plus des lois du celtique. Il y avait donc entre la race celtique et la race ombro-latine une parenté plus proche qu'entre les autres races de la famille indo-européenne. Dans cette famille, les Celtes et les Ombro-Latins sont les deux races qui se sont le plus tard séparées l'une de l'autre : les recherches des linguistes confirment et la tradition latine qui des Ombriens faisait d'antiques descendants des Gaulois, et la tradition arverne qui avait, comme dit Lucain, l'audace de donner pour frères aux Latins les Arvernes, nos modernes Auvergnats !

Il est inutile d'entreprendre ici un exposé de l'histoire de la race ombro-latine. Plus haut, dans nos recherches sur les Sicules et les Ligures, nous avons parlé des conquêtes faites par la race ombro-latine sur ces dominateurs si anciens de l'Italie. Ces conquêtes ont eu lieu à une époque de peu de chose postérieure aux succès remportés par les Hellènes sur les Thraces dans la péninsule grecque ou, si l'on veut, peu de temps après la victoire mythique remportée, suivant la chronique d'Eusèbe, 1330 ans avant J.-C. par Ion, petit-fils d'Hellen, sur le thrace Eumolpe, conquérant de l'Attique. Ces conquêtes des Ombro-Latins ont eu lieu probablement un petit nombre d'années après l'établissement des Achéens dans le Péloponnèse où dès le XIV[e] siècle, la présence de ce rameau de la race hellénique est constatée par les Egyptiens. Maîtres de l'Italie centrale au douzième, au onzième siècle, les Ombro-Latins tombent sous le joug des Etrusques au dixième.

D'après la chronologie étrusque, la fondation de l'empire étrusque entre le Tibre et l'Apennin date de la première moitié du dixième siècle avant J.-C. Au sud du Tibre, les Latins sous la suprématie étrusque conservèrent d'abord leur autonomie : *Latinus*, chez Hésiode, vers 850, est un des trois rois qui, dans les îles sacrées, comman-

dent à tous les Tursènes (1). Deux siècles plus tard, au temps des Tarquins, 614-509, cette autonomie paraît avoir disparu, et ce sont des rois étrusques qui règnent à Rome. La suprématie étrusque survécut aux Tarquins : quatre-vingts ans après leur expulsion, c'est-à-dire vers l'an 430 avant notre ère, l'empire étrusque s'étendait des Alpes à la baie de Salerne et de l'Adriatique à la mer tyrrhénienne, tenant sous le joug toute la race ombro-latine. Mais bientôt les Ombriens du Midi, les Samnites soulevés, délivrèrent la Campanie de la domination étrangère; Rome et les populations ombriennes des côtes de l'Adriatique reprirent leur liberté; il semblait que les Ombro-Latins, vainqueurs des Etrusques, allaient devenir maîtres exclusifs de la péninsule, quand tout-à-coup une nouvelle inattendue arrive sur les bords du Tibre : un peuple inconnu, dont les frontières s'étendent jusqu'aux èxtrémités du monde, jusques aux côtes de l'Océan, vient d'envoyer ses guerriers au midi des Alpes; ses armées victorieuses ont renversé la domination étrusque au nord du Pô : elles marchent vers le sud. Alors commence dans l'Italie du nord et du centre une période historique nouvelle, la période celtique : depuis la prise de Melpum enlevé par les Gaulois aux Etrusques en 396, jusqu'à la colonisation du territoire conquis par les Romains sur les Gaulois senons en 283, date de la prédominence définitive de l'élément latin, la période celtique de l'histoire d'Italie dura plus d'un siècle. Le jour où cette période commença, les Romains prirent Véies aux Etrusques. Sans la foudroyante intervention des bataillons gaulois, combien auraient pu être rapides aussitôt après la conquête de Véies, les progrès de la puissance romaine dont l'élan presque irrésistible fut subitement arrêté par l'épée victorieuse de Brennus ! Mais la plupart des peuples si nombreux que devait asservir un jour l'orgueilleuse capitale des Latins n'ont pas su qu'il s'agissait de leur liberté et de tout leur avenir le jour où, sur les bords de l'Allia en 390, les armées des Gaulois et des Romains se rencontrèrent pour la première fois.

(1) Hésiode, *Théogonie*, vers 1013-1016.

CHAPITRE X.

RÉSUMÉ.

Les écrivains de l'antiquité grecque et romaine ont conservé le souvenir d'une population primitive qui ne connaissait d'autre habitation que les cavernes, qui n'avait ni chevaux, ni charrues, ni marine, ni métaux, ni étoffes. Quand on dit qu'elle n'avait pas de chevaux, on ne prétend pas soutenir qu'à l'époque où cette population sauvage possédait seule l'Europe, le cheval n'existât pas dans cette partie du monde; on entend seulement que le cheval n'était pas attelé au temps où les habitants des cavernes dominaient exclusivement en Europe. Certains débris de cette antique race humaine subsistaient encore sur divers points du sol européen vers le commencement de notre ère, et les Finnois de nos jours paraissent être un débris de ces représentants primordiaux de l'humanité dans les contrées où se trouve aujourd'hui la source même de la civilisation.

Les Ibères semblent avoir apporté en Europe une organisation sociale d'un ordre plus relevé. Ils venaient de la légendaire Atlantide qui, suivant une opinion assez plausible, soutenue par M. A. Maury, serait la région de l'Atlas,

la partie nord-ouest de l'Afrique (1), y compris peut-être les îles situées dans l'Océan Atlantique, près des côtes de cette contrée. Originaires d'Asie, ils seront arrivés sur les rivages africains de l'Océan Atlantique à une date antérieure à l'installation des Egyptiens et des Berbères, ces frères des Sémites, dans la portion nord-est de l'Afrique; c'est-à-dire quatre ou cinq mille ans avant notre ère. Par le détroit de Gibraltar, ils gagnèrent l'Espagne; enfin ils fondèrent un empire qui comprit, outre l'Afrique du nord-ouest et l'Espagne, la Gaule, les Iles Britanniques, l'Italie du nord et du centre, la Sardaigne, la Corse, la Sicile; ils prétendirent même un jour s'emparer de l'Egypte et de la Grèce. Mais ils furent arrêtés par la civilisation supérieure des Egyptiens, et par les armées de la race puissante qui, à ces dates reculées, occupait la Grèce: c'était la race pélasgique.

Les Pélasges venaient d'Asie-Mineure. Ils arrivèrent en Grèce vers l'an 2500 avant notre ère. J'ai cru avoir prouvé qu'ils descendaient de Cham. Le savant directeur des archives nationales à qui j'ai communiqué les premières feuilles de mon livre en sollicitant sa bienveillante critique, conteste l'exactitude de cette thèse : il n'y a, dit-il, aucune ressemblance entre la langue des Etrusques, ce rameau si bien connu des Pélasges, et la langue de trois peuples incontestablement chamites, les Phéniciens, les Egyptiens, les Berbères. On peut hésiter en face d'un aussi puissant argument présenté par un érudit d'une si haute autorité. Cet argument est-il cependant tout-à-fait décisif (2)? Ce qu'il y a de certain et le seul point important ici, c'est que les Pélasges, comme les habitants des cavernes et comme

(1) Plusieurs langues de l'Afrique centrale, le Fellata, le Woloff et le Kanouri présenteraient une certaine ressemblance grammaticale avec le basque. M. A. Maury.

(2) La question est de savoir si le nom des *Pelesta* ou *Pursta* des monuments égyptiens, peuple identique aux Philistins de la Bible (Brugsch, *Geographische Inschriften altaegyptischer Denkmaeler*, t. II, p. 86-88), est, comme nous l'admettons, la forme égyptienne du nom écrit Pélasges par les Grecs. La Bible nous apprend que les Philistins étaient Chamites. Le terme, qui en grec désigne l'ensemble de la race dite pélasgique, désignerait seulement dans les langues égyptienne et hébraïque le rameau de cette race établi en Crète et de là transplanté en Palestine vers l'an 1300 avant J.-C.

les Ibères, n'étaient pas Indo-Européens (1). Tandis que les Ibères étaient maîtres de l'Europe occidentale, les Pélasges détenaient l'Europe du sud-est : ils occupaient la plus grande partie de la Turquie d'Europe actuelle; ils ont même, avant l'invasion indo-européenne, possédé l'Italie méridionale, tandis que les Ibères possédaient l'Italie du centre et du nord ; et, après l'établissement de la domination indo-européenne en Grèce, quelques Pélasges de Grèce, réfugiés en Italie peu après l'an mil, y ont fondé sur les ruines de l'empire ombrien une nation nouvelle célèbre à la fois par sa puissance et par les arts : les Etrusques, en effet, sont des Pélasges venus directement de la Grèce où plus anciennement ils étaient arrivés d'Asie-Mineure.

Comme les peuples qui précèdent, les Egypto-Phéniciens étaient étrangers à la race indo-européenne. Mais, au point de vue ethnographique, il y a peu de chose à dire à leur sujet. Les Egypto-Phéniciens ont couvert de leurs colonies presque toutes les côtes de la Méditerranée, mais nulle part en Europe, l'Espagne exceptée, ils n'ont fourni un fonds important de population. Ils ont surtout joué un grand rôle par l'invention de l'écriture et par leur commerce qui, au temps où fut composée l'*Odyssée*, pénétrait déjà jusqu'aux Iles Britanniques et jusqu'à la mer du Nord. Mais il ne faut pas s'exagérer l'importance civilisatrice de ce rôle commercial, car à la date où les flottes égypto-phéniciennes arrivèrent pour la première fois en Europe avec *Danaos* et *Aïguptos*, fondateurs de la dynastie phénicienne d'Argos, 1700 ans environ avant notre ère, il y avait déjà à peu près trois siècles que la civilisation indo-européenne s'était établie en Grèce comme dans une grande partie de l'Europe.

Les Indo-Européens ont apporté avec eux dans l'Europe centrale, vers l'an 2000 avant notre ère, ce que j'ai appelé quelquefois, peut-être avec trop de concision, l'*agriculture*, je veux dire la culture des céréales et la charrue ; ils y ont apporté aussi l'usage de l'or, de l'argent et du bronze qu'ils employaient concurremment avec les instruments de

(1) Toutefois, suivant M. Maury, l'étrusque est plus proche parent des langues indo-européennes que des langues sémitiques ou de l'égyptien.

pierre. Il est possible que les Pélasges et les Ibères aient connu les métaux avant d'entrer en contact avec les Indo-Européens. Mais c'est des Indo-Européens qu'ils ont appris à cultiver les céréales, à se servir de la charrue. Les céréales ne viennent à l'état sauvage nulle part en Europe, c'est l'homme qui les a importées dans cette partie du monde. Suivant le chaldéen Bérose, qui, vers l'an 279 avant notre ère, a dédié à Antiochus Soter, roi de Syrie, ses *Babyloniques*, l'orge et le froment croissaient de son temps, naturellement et sans l'aide du travail de l'homme, en Mésopotamie. Les voyageurs modernes ont de même vu l'orge et le froment, venir sans culture, sur la rive droite de l'Euphrate. Quand vingt siècles environ avant notre ère les peuplades qui formèrent le rameau européen de la race indo-européenne, après avoir quitté l'Asie centrale, et suivi de l'est à l'ouest les rivages septentrionaux de la Mer Caspienne, se dirigeaient vers les côtes de la Mer Noire, elles longèrent les pentes septentrionales du Caucase et se trouvèrent en rapport avec les races sémitiques et chamitiques qui, au sud de cette chaîne de montagnes, occupaient le bassin de l'Euphrate; elles reçurent d'elles les céréales, et telle est l'origine de l'agriculture européenne.

Les recherches des linguistes ont, en effet, établi que les peuples qui forment le rameau asiatique de la race indo-européenne, ont découvert ou appris l'agriculture d'une façon indépendante de leurs frères d'Europe et postérieurement à la séparation des deux dialectes fondamentaux, l'un asiatique, l'autre européen. L'agriculture fut apportée en Grèce par les Thraces, en Italie par les Ligures, environ deux mille ans avant J.-C. Ces deux peuples appartiennent au rameau européen de la race indo-européenne.

Postérieurement à l'invasion européenne, il arriva en Europe une nation qui appartenait au rameau asiatique de la race indo-européenne, ce sont les Scythes dont l'établissement sur les bords du Borysthène ou Dniéper, suivant leurs traditions nationales, datait environ de l'an 1500 avant J.-C. La limite occidentale de leurs possessions, qui paraissent avoir pris leur plus grande extension au VIIe siècle avant notre ère, était identique avec la limite orientale

des régions de l'Europe centrale où dominait le rameau européen de la race indo-européenne.

Le rameau européen de cette race a fourni trois rameaux secondaires : 1° les Thraco-Illyro-Ligures ; 2° les Gréco-Italo-Celtes ; 3° les Slavo-Germains. Ces derniers ont pris place dans l'histoire à une date trop tardive pour qu'il soit ici question d'eux. La conclusion la plus naturelle des recherches si savantes de M. Muellenhof sur la « science des antiquités allemandes » (*Deutsche Alterthumskunde*), est que dans la seconde moitié du quatrième siècle avant notre ère, époque du célèbre voyage de Pythéas sur les côtes occidentales de l'Europe, l'empire scythique s'étendait jusque sur les rivages méridionaux de la Mer du Nord, pays d'où le monde classique des anciens tira l'ambre jusqu'à la découverte du Samland sur les côtes de la Baltique au temps de l'empereur Néron. Ainsi les Slavo-Germains étaient encore sous le joug des Scythes vers la fin du quatrième siècle avant J.-C.; ils n'ont que plus tard acquis leur indépendance, et le peuple de ce rameau que les historiens mentionnent le plus anciennement, les Bastarnes, peuple germain, se montre à nos yeux pour la première fois dans un récit de la guerre de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains, 182 ans avant l'ère chrétienne. Quant aux Slaves, il n'est pas question d'eux avant Pline, vers l'an 77 de notre ère (1). Nous réservons pour un travail spécial les Celtes dont le nom n'apparaît point avant Hécatée de Milet, c'est-à-dire avant la fin du sixième siècle et qui n'ont commencé à occuper en Europe une situation importante qu'après leur établissement en Espagne vers le commencement du cinquième siècle. Nous allons donc parler des Thraco-Illyro-Ligures et des deux premières subdivisions de la race gréco-italo-celte.

Les Thraces dont les Illyriens semblent un rameau et parmi lesquels nous comprenons les Cimmériens, ont avant

(1) Pline, l. IV, § 97, Roesler dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien*, phil.-hist. Classe, t. 73 (1873), p. 77. Le nom dont Pline se sert est celui de Venèdes. Comme ce nom, étranger aux langues slaves, est d'origine germanique, il est clair que c'est par l'entremise des Germains que les Romains ont reçu les premières notions sur les Slaves, *ibid.*, p. 78; cf. Zeuss, *Die Deutschen*, p. 265.

la conquête scythique, c'est-à-dire jusque vers l'année 1500, possédé la Russie méridionale; ils ont vers l'an 2000 conquis une partie de l'Attique; ils touchaient l'Adriatique puisque les Istriens sont dits quelquefois Thraces, et que les Vénètes, dont Venise porte encore le nom, étant Illyriens, doivent probablement être comptés parmi les Thraces. Les Thraces possédaient une partie des îles de l'Archipel et c'est à eux que, vers l'an 1500, les Phéniciens ont pris l'île de Thasos. Les Thraces vers la même époque, ont sous le nom de Phrygiens, conquis une partie de l'Asie-Mineure. Mais les conquêtes des Assyriens en Asie-Mineure, celles des Scythes au nord du Danube et même au sud de ce fleuve, les établissements des Phéniciens en Grèce, 1700-1300 (?), l'invasion progressive de la race hellénique qui devint peu à peu maîtresse du même pays où elle arriva vers l'année 1400 environ, tous ces événements simultanés ou successifs réduisirent graduellement à fort peu de chose l'importance des Thraces qui était si considérable au début de l'invasion européenne, vers l'an 2000, date où suivant Hérodote naquit le dieu thrace *Dionusos*.

Tandis que les Thraces faisaient sur les Pélasges la conquête de l'Europe du sud-est, les Ligures dont les Sicules sont un rameau, dépouillaient les Ibères de la plus grande partie de leurs possessions dans l'Europe occidentale. Ils les chassaient d'Italie environ 2000 ans avant notre ère; ils faisaient sur eux la conquête de la Gaule dont ils paraissent avoir été maîtres au temps d'Hésiode, 850 ans avant J.-C., sauf une certaine région située au midi entre le Rhône, les Pyrénées et l'Océan et où les Ibères continuèrent à dominer; enfin les Ligures pénétrèrent jusqu'en Espagne, où les quatre-vingts ans de règne d'Arganthônios dans le bassin du Guadalquivir, au sixième siècle avant notre ère, paraissent indiquer la durée de leur domination.

Après les Thraco-Illyro-Ligures, les Gréco-Italo-Celtes, qui, jusque-là, vivaient réunis dans le bassin du haut et du moyen Danube, commencent à s'agiter. La race hellénique se montre la première: elle est mentionnée dans les monuments égyptiens du XIV[e] siècle; à cette date, les Achéens, un de ses rameaux, semblent avoir déjà pénétré dans le Péloponnèse. La race hellénique était arrivée en

Grèce en suivant les côtes orientales de la mer Adriatique et celles de la mer Ionienne sur lesquelles l'histoire nous la montre avant de nous parler de ses progrès à l'est. Sa seconde étape fut en Thessalie sur les bords de la mer Egée; au XIe siècle avant notre ère, nous la trouvons déjà sur les côtes de l'Asie-Mineure; au IVe siècle, sous la conduite d'Alexandre-le-Grand, elle atteignit l'Indus.

Les Ombro-Latins dont le second rameau, les Latins, devait un jour prétendre à l'empire du monde, firent sur les Ligures au XIIe et au XIe siècle la conquête d'une grande partie de l'Italie. Au Xe siècle, la fondation de l'empire étrusque compromit gravement leur situation dans cette péninsule.

D'Hésiode à Euripide, du IXe siècle au Ve, les Etrusques exercèrent en Italie une suprématie qui alla toujours se développant; puis, à la fin du cinquième siècle, les Ombro-Latins reprirent une supériorité que les divisions des Etrusques semblaient devoir rendre définitive, quand tout-à-coup des guerriers inconnus apparurent en Italie, c'étaient les Celtes ou Gaulois; une nouvelle conquête commença, l'avenir de l'Italie fut de nouveau mis en question et les progrès de la race ombro-latine subirent un temps d'arrêt.

Je serai satisfait, si cet exposé fait comprendre quelle était la situation de l'Europe quand la race belliqueuse des Celtes, conduite par quelques grands rois dont un seul nous est connu de nom (1), fonda, au centre de cette partie du monde, un des empires les plus puissants et les moins connus qui s'offrent à notre étude. Les Celtes avaient pendant plus de mille ans peut-être vécu obscurs dans le bassin du haut et du moyen Danube. Les conquêtes scythiques à l'ouest de la vallée du Borysthène leur ôtèrent la partie orientale de ce territoire et les forcèrent à chercher à l'occident une compensation. Après avoir, vers la fin du VIIe siècle et au VIe, enlevé aux Ligures, successeurs eux-mêmes des Ibères, la Gaule du centre et du nord d'où ils gagnèrent les Iles Britanniques, ils conquirent au commen-

(1) *Ambigatos biturix*, Ambigat « le tout-puissant » ou « le roi du monde », car tel est le sens de son surnom celtique qu'on a pris jusqu'ici pour un terme ethnographique, parce que trois siècles plus tard un petit peuple de la Gaule avait pris pour nom le même composé.

cement du cinquième siècle une grande partie de l'Espagne sur les Phéniciens dominateurs de ce pays et sur les Ibères vassaux des Phéniciens; au commencement du quatrième siècle ils prirent l'Italie du nord aux Etrusques, la Bohême probablement aux Scythes, la Pannonie et une partie de l'Illyrie centrale aux Autariates; et vers la fin de ce siècle, leurs bataillons victorieux, descendant le Danube et pénétrant en Thrace, s'approchaient des rivages de la Mer Noire. Tout ce vaste pays fut couvert de villes bâties par eux et dont la géographie romaine conserve les noms celtiques. Puis au troisième siècle avant notre ère, par l'effet d'une révolution intérieure dont aucun écrivain ne nous a fait connaître le secret, cet empire si vaste et encore tout jeune, perdant son unité, se disloque et succombe; mais ses débris épars forment autant de nations belliqueuses qui supportent pendant des siècles l'effort des armées romaines et dont quelques-uns conservent leur indépendance jusqu'à la conquête germanique.

APPENDICE

I

L'AGE D'HÉRODOTE.

Pour éviter des longueurs, j'ai dit sans plus préciser (p. 43) qu'Hérodote écrivait au milieu du cinquième siècle avant notre ère, je l'ai répété à plusieurs reprises : c'est peut-être un peu vague. Voici le résultat des recherches toutes récentes de M. Kirchhoff, *Abandlungen der kœniglichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1871, phil. hist. Klasse, 2e partie. Les trois premiers livres d'Hérodote ont été composés de 445 à 443 avant J.-C. (p. 56). Dans l'été de 431, Hérodote avait atteint au moins le c. 77 du livre V. Dans l'été de 430 il était arrivé aux chapitres 131-137 du livre

VII. En 428 il avait terminé le neuvième livre dont le chapitre 73 date de l'été de cette même année (p. 67).

Une conséquence de cette chronologie est facile à tirer. C'est dans le livre II d'Hérodote que se trouve la plus ancienne mention de l'établissement des Celtes en Espagne :

Οἱ δὲ Κελτοί εἰσι ἔξω Ἡρακλείων στηλέων ὁμουρέουσι δὲ Κυνησίοισι. (II, 33).

« Les Celtes habitent au-delà des colonnes d'Hercule et « sont voisins des Cynèses, » dits ailleurs Cunètes, qu'on sait être un peuple établi sur la côte sud-ouest de l'Espagne dans le bassin du Guadiana.

Le livre II d'Hérodote ayant été écrit de 445 à 443, c'est des années 445 à 443 qu'on doit dater la plus ancienne mention que nous ayons de l'établissement des Celtes en Espagne. Où sont les preuves sur lesquelles on prétend s'appuyer pour faire remonter cet événement dix siècles plus tôt?

II.

NOTE

SUR LA DATE A LAQUELLE LES GAULOIS ONT RENVERSÉ LA DOMINATION ÉTRUSQUE DANS LA VALLÉE DU PO.

Aux textes cités plus haut, p. 106, pour établir que la conquête de la vallée du Pô sur les Etrusques par les Gaulois est de peu de chose antérieure à la bataille de l'Allia et à la prise de Rome, on peut ajouter un passage de Silius Italicus qui est formel.

Parlant de l'invasion celtique en Italie, il s'exprime ainsi :

Armiferæ quondam prisca inter tempora gentes
Ausonium invasere latus sedesque beatas
Et metui peperere manu : *mox* impia bella
Tarpeius pater et capti sensere Quirites (1).

L'entrée des Gaulois à Rome a donc lieu, suivant Silius Italicus, *bientôt* après l'arrivée des Gaulois en Italie. Tite-

(1) *Punicorum*, l. IV, v. 45-48.

Live, au contraire, met deux cents ans d'intervalle entre ces deux grands événements.

Suivant Tite-Live, V, 34, dont Amédée Thierry a reproduit les doctrines (5[e] édition, t. I, p. 145-147), la première émigration des Gaulois en Italie est contemporaine de la fondation de Marseille, 600 ans avant J.-C., et du règne de Tarquin l'Ancien, 614-576. Amédée Thierry, en acceptant sur ce point l'autorité de Tite-Live, a suivi l'exemple d'un des savants dont l'érudition française du siècle dernier a le plus droit d'être fière; je veux parler de Fréret (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 203). Contester la valeur historique du synchronisme indiqué par Tite-Live peut donc paraître, non-seulement hardi, mais téméraire, pour ne pas dire plus. Mais cette témérité, si témérité il y a, a été avant M. Alexandre Bertrand et avant moi le fait de trois hommes qui tiennent en Allemagne, et, je puis dire, en Europe, le premier rang parmi les érudits de notre siècle. En contestant la valeur historique de ce synchronisme, je ne fais que répéter ce qu'ont dit avant moi Zeuss, Jacques Grimm et M. Mommsen, tous trois d'accord pour considérer comme fondée sur ce point la critique de Niebuhr.

Dans son bel ouvrage sur *les Germains et les races voisines* (1), qui date de 1837 et qui peut encore aujourd'hui être considéré comme le fondement des études sur l'ethnographie européenne, Zeuss s'exprime ainsi, p. 165.

« L'expédition des Celtes vers l'est eut lieu au commen-« cement du IV[e] siècle avant J.-C.; et c'est à cette époque « que leur invasion en Italie est fixée par les renseigne-« ments que nous fournissent Polybe (2), Diodore (3), « Appien (4), Dion Cassius (5), et Justin (6). Tite-Live seul « s'écarte des autres historiens d'une manière importante, « en plaçant au temps de Tarquin l'Ancien le passage des « Alpes par les Celtes. Niebuhr, dans son *Histoire romaine*,

(1) *Die Deutschen und die nachbar-Staemme*, p. 165.
(2) Polybe, II, 17-18, 2[e] édition de Didot, t. I, p. 80.
(3) Diodore, XIV, 113, édition Didot, t. I, p. 621.
(4) Appien, l. IV, *De rebus gallicis*, c. 2, édition Didot, p. 25.
(5) Dion Cassius, édition Bekker, p. 23.
(6) Justin, XX, 5, et XXIV, 4, édition Teubner-Ieep, p. 126, 142. On peut ajouter Silius Italicus, IV, 47.

« a prouvé que cette date est inadmissible. Cette date a été « chez Tite-Live le résultat d'une addition fabuleuse à l'an- « cienne tradition qu'il reproduit. Ailleurs, cet historien « se met lui-même en contradiction avec cette doctrine « chronologique, puisque dans son récit des événements « qui eurent lieu de l'an 396 à l'an 390 avant J.-C., les « Gaulois, arrivés en Italie, suivant cette doctrine chrono- « logique, deux cents ans plus tôt, sont appelés par l'As- « semblée générale des Etrusques, *gentem invisitatam, novos « accolas* (V, 17); les habitants de Clusium voient en eux « *formas hominum invisitatas et genus armorum* (V, 35); « et pour exprimer la pensée des Romains, une formule « analogue est reproduite : *invisitato atque inaudito hoste « ab Oceano terrarumque ultimis oris bellum ciente* (V, 37). « La fable, sur laquelle Tite-Live fonde sa thèse chronolo- « gique, raconte que les Phocéens, arrivant pour fonder « Marseille et trouvant chez les Salyes un accueil hostile, « obtinrent des Gaulois, alors en marche vers les Alpes, « un secours contre les Salyes. Mais une tradition plus an- « cienne, qu'Athénée a reproduite d'après Aristote (1) et « qui a été aussi conservée par Justin (2), nous apprend « que les Phocéens, bien reçus par les habitants de la « côte, furent seulement plus tard attaqués par les Sa- « lyes. (3) »

Ainsi parlait en 1837, neuf ans après la première édition de l'*Histoire des Gaulois*, le savant illustre et trop peu lu qui a le premier jeté les bases de la vraie science celtique. Onze ans plus tard, le créateur de la philologie germanique, Jacques Grimm, dans son *Histoire de la langue allemande*, exposait plus brièvement la même thèse : « Tite-Live, dit-il, veut que, dès le temps de Tarquin l'An- « cien, environ 600 ans avant J.-C., les Bituriges aient « passé les Alpes pour entrer en Italie et aient pénétré « dans la forêt Hercynienne. Tout ce que nous apprend « l'histoire, c'est que deux cents ans plus tard, 390 ans

(1) Aristote, édition Didot, t. IV, 2e partie, p. 276.
(2) Justin, XLIII, 3, édition Teubner-Ieep, p. 211.
(3) Ma traduction est littérale, si ce n'est que j'ai donné aux citations de Tite-Live, c. 17, 35 et 37, un peu plus de développement que ne l'avait fait Zeuss.

« avant J.-C., les Gaulois s'emparèrent de Rome (1). » Cet accord avec Zeuss est d'autant plus remarquable que souvent Grimm cède à la tendance de contredire le savant celtiste.

M. Mommsen, dans son *Histoire romaine*, ne traite pas mieux Tite-Live : « Le lien établi par l'historien romain « entre l'expédition de Bellovèse et la fondation de Mar- « seille, dit M. Mommsen, fait remonter cette expédition « au second siècle de Rome (653-554). Mais ce lien est « naturellement étranger à la tradition locale, qui ne con- « tenait pas de date ; il est dû aux recherches postérieures « des chronologistes et ne mérite aucune confiance. Il est « possible qu'à une époque fort ancienne il y ait eu quel- « ques incursions ou quelques invasions isolées, mais les « grandes conquêtes celtiques dans l'Italie du nord ne peu- « vent avoir précédé le déclin de la puissance étrusque, « c'est-à-dire la seconde moitié du troisième siècle de « Rome (503-454 avant J.-C. (2). » Telles sont les paroles de M. Mommsen. Ce savant admet avec Tite-Live (V, 34) et Justin (XXIV, 4) la réalité de l'expédition de Bellovèse en Italie ; avec Tite-Live (V, 34), Justin (XXIV, 4) et César (VI, 24), la réalité de l'expédition faite en même temps par Sigovèse dans la forêt Hercynienne et en Pannonie ; mais il rejette la date attribuée par Tite-Live à cet ensemble de grands faits militaires que Justin ne sépare pas chronologiquement de la prise de Rome par les Gaulois, et

(1) On peut toucher du doigt, pour ainsi dire, dans le chapitre XXXV, la contradiction où tombe Tite-Live. Aux premières lignes de ce chapitre, il date du temps de Bellovèse, qui aurait vécu, suivant lui, 600 ans avant notre ère, l'occupation des territoires de Brescia et Vérone par les Cénomans. Or Brescia et Vérone sont tout proches de Mantoue, ville étrusque, comme nous l'apprennent Virgile et Pline : et vers l'an 400 les Etrusques, si proches voisins des Gaulois depuis deux siècles, les auraient appelés *gentem invisitatam, novos accolas !* Il est également impossible de concilier ces expressions de Tite-Live avec le ch. XXXIII du même auteur, qui nous montre l'empire étrusque s'étendant au nord du Pô jusqu'aux Alpes à l'époque précisément où la conquête de l'Italie du nord par Bellovèse aurait eu lieu ; en sorte que ce serait sur les Etrusques que les Gaulois de Bellovèse auraient, en l'an 600, conquis l'Italie du nord : les Gaulois auraient conservé ces conquêtes, ils les possédaient encore en 400, et, à cette date, les Gaulois, en possession de la plus grande partie du bassin du Pô, auraient été des inconnus pour les Etrusques, maîtres de Mantoue !

(2) *Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 326-327.

qui, supposant la conquête d'une partie de l'empire étrusque par les Gaulois, ne peut être chronologiquement séparé de la période où commence la ruine de ce puissant et splendide empire.

Ainsi, des savants éminents m'ont précédé dans la voie que j'ai suivie. Je ne puis, par conséquent, être taxé de témérité. D'ailleurs, pour m'adresser ce reproche, il faudrait établir que, dans le passage en question, Tite-Live, dont l'érudition est si souvent superficielle, a été particulièrement informé. Quelle est la date de l'auteur anonyme auquel Tite-Live, vers l'an 25 ou 20 avant J.-C., a emprunté la légende du secours prêté par les Gaulois aux fondateurs de Marseille?

Marseille a été fondée sur le territoire des Ligures, comme nous l'apprennent, vers l'an 500 avant notre ère, Hécatée de Milet, cité par Etienne de Byzance (1), et au IIIe siècle, Timée, cité par Symnus de Chio (2). L'anonyme copié par Tite-Live croit que Marseille a été fondée sur le territoire des *Salluvi* (les Salyes des Grecs) : il croit donc que les *Salluvi* sont Ligures, ce qui fut plus tard l'opinion de Pline. Or les *Salluvi* sont compris par Tite-Live lui-même (V, 35) dans la liste des Gaulois qui envahirent l'Italie. Ce texte n'est pas le seul. En 218, suivant Tite-Live (XXI, 26), une flotte romaine longe les côtes de l'Etrurie, celles des Ligures, puis, avant d'atteindre Marseille, arrive en vue des montagnes des *Salluvi*, qui sont par conséquent opposés aux Ligures : *præter oram Etruriæ Ligurumque, et inde Salluvum montes, pervenit Massiliam* (3). Strabon classe les Salyes parmi les Celtes transalpins : πρώτους δ'εχειρώσαντο Ρωμαῖοι τούτους τῶν ὑπεραλπείων Κελτῶν (4). L'auteur anonyme suivi par Tite-Live, au chapitre 34 du livre V, écrivait donc à une date où s'était déjà effacée dans certains

(1) Etienne de Byzance, édition Westermann, p. 190.
(2) Didot-Mueller, *Geographi græci minores*, t. I, p. 204.
(3) Le nom des *Salluvi* ou *Salyes*, au livre XXXI, c. X, où ce peuple paraît compris parmi les Ligures soulevés contre Rome, est remplacé par celui des Célines dans l'édition donnée chez Teubner par Weissenborn, t. IV, p. 8. Ce passage ne peut donc nous être objecté. La bonne orthographe du nom des *Salluvi* est donnée par les *Acta triumphorum* (*Corpus inscriptionum*, t. I, p. 460).
(4) Strabon, t. IV, c. 6, § 3, édition Didot, p. 169.

esprits la notion de la distinction de race entre les Ligures, anciens habitants des environs de Marseille, et les Salyes ou *Salluvi*, peuple gaulois vainqueur des Ligures et établi sur la côte, précédemment ligurienne, qui s'étend du Rhône aux Alpes. Cet auteur anonyme écrivait à une époque où les *Salluvi* conquérants et les Ligures vaincus, vivant ensemble mêlés sur le même sol, semblaient les uns comme les autres d'origine ligurienne : ainsi les Français, malgré la présence chez eux d'un élément francique et d'un élément latin, se croient en général descendants des Gaulois. Cet auteur anonyme était à peu près contemporain de Tite-Live. Peut-être, à l'époque des guerres de César contre les Gaulois, y aura-t-il eu quelque tentative d'arracher Marseille à l'alliance romaine et d'attirer la ville grecque du côté des Gaulois; la légende du secours prêté par les Gaulois aux Phocéens aura été inventée pour venir en aide aux négociateurs.

La définition de la Celtique qui précède cette légende, au chapitre 34 de Tite-Live, paraît tirée des *Commentaires* de César. César a dit, l. I, c. 1 : *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur.* Les paroles de Tite-Live : *Celtarum quæ pars Galliæ tertia est*, ont été vraisemblablement inspirées par ce passage des mémoires du grand capitaine romain. Les *Commentaires* ont aussi suggéré la nomenclature des peuples attribués à la Celtique par le même chapitre de Tite-Livre. Les *Bituriges*, les *Arverni*, les *Senones*, les *Ædui*, les *Ambarri*, les *Carnutes*, les *Aulerci*, sont tous mentionnés par César. Les *Ambarri*, les *Carnutes*, les *Aulerci*, les *Bituriges* ne sont nommés par personne avant lui, et leur nom ne se trouve mêlé au récit d'aucun des événements antérieurs à César, que nous racontent les autres historiens de Rome.

C'est donc à César que Tite-Live emprunte la liste des peuples de cette Celtique qui cinq siècles et demi avant César aurait fourni à l'Italie tout un essaim de conquérants et de population nouvelle; or, chose curieuse, aucun des peuples de la Celtique énumérés par Tite-Live ne se retrouve parmi les peuples gaulois d'Italie, ni les *Bituriges*, ni les *Arverni*, ni les *Ædui*, ni les *Ambarri*, ni les *Carnu-*

tes, ni même, quoi qu'on en dise, les *Senones* et les *Aulerci*, car le nom des *Senones* de Celtique a ses deux premières voyelles brèves et celui des *Senones* d'Italie ses deux premières voyelles longues (1); dans le nom des *Aulerci Cenomanni* de Celtique, la pénultième est longue et contient un *n* double (2), tandis que dans le nom des *Cenomani* d'Italie, la pénultième est brève (3) et s'écrit avec un *n* simple ; enfin les *Cenomani* d'Italie n'ont jamais été dits *Aulerci*. La Celtique de Tite-Live et la Celtique qui a fourni la population gauloise de l'Italie ne sont donc pas identiques.

La doctrine qui fait venir de la Gaule de César une partie

(1) Strabon, l. II, c. 3, § 5, édition Didot-Mueller et Duebner, p. 161, écrit Σένονες ; on lit Ἔνονες dans la plupart de manuscrits de Ptolémée, édition Wilberg, p. 138. Les Senons d'Italie s'appelaient Σήνωνες comme nous l'apprend Polybe, l. II, c. 17, § 7, c. 19, § 12, c. 21, § 7, édition Didot, t. I, p. 80, 82, 83. On ne peut contester que la première voyelle du nom des Sénons d'Italie fût longue, puisque l'*e* du nom de la ville de *Sena* était long. La quantité du nom de Sena est constatée par un vers de Silius Italicus, VIII, 453 qui commet l'erreur d'attribuer au nom des Senons d'Italie la quantité du nom des Senons de Gaule. *Et Clanis et Rubico et Senonum de nomine Sena*. Comparez les vers suivants du livre IV, 159-161 :

... Sociata examina densent
Infandi Senones : collisaque quadrupedantum
Pectoribus...

A l'époque ou écrivait Silius Italicus, il y avait près de trois siècles que les Sènons d'Italie n'existaient plus ; leur identité avec les Sénons de Gaule, si bien connus depuis César, était chose admise. Polybe est bien plus digne de confiance : lui qui ne connaissait pas les Senons de Gaule n'a pu les confondre avec ceux d'Italie ; et à l'époque où il vint à Rome, 166 ans avant J.-C., il ne s'était encore écoulé que 117 ans depuis que des colons romains étaient venus fonder sur le territoire des Σήνωνες, la ville appelée, dit-il, Σήνη, homonyme, continue-t-il, des Gaulois prédécesseurs de ces colons. J'applique ici comme en tant d'autres cas le principe fondamental de la critique historique : préférer les renseignements fournis par les auteurs les plus rapprochés des événements.

(2) *Cenomanni* par deux *n* est nécessaire pour expliquer le français Le Mans. Quicherat, *de la formation française des anciens noms de lieu*, p. 24 ; cf. Desjardins, *Géographie de la Gaule*, p. 152.

(3) La quantité du nom des Cénomans d'Italie est établie par le pentamètre latin d'une inscription de Milan :

Te jubet agnatos visere Cenomanos

Grammatica celtica, 2e édition, p. 825.

des conquérants de l'Italié, au commencement du quatrième siècle avant notre ère, a pour elle, il est vrai, l'autorité de Caton cité par Pline : *Cenomanos juxta Massiliam habitasse in Volcis*. Elle s'accorde avec le passage où Tite-Live nous montre l'invasion gauloise en Italie se faisant par le pays des *Taurini*. Mais le système suivant lequel tous les conquérants gaulois seraient arrivés en Italie de la Gaule de César ne peut se concilier avec la leçon des bons manuscrits de Tite-Live qui fait passer une partie de ces conquérants par les Alpes Juliennes. L'itinéraire d'Antonin et la carte de Peutinger placent les Alpes Juliennes sur la route d'Aquilée à Laybach, une des routes par lesquelles, de Noréia en Styrie, l'antique capitale des Taurisques (Pline, III, 23) et du Noricum, on gagnait l'Italie. Le fragment de Sempronius Asellio qui, un demi-siècle avant Tite-Live, comprend Noréia dans la Gaule, jette sur le passage de Tite-Live la plus vive clarté. On ne peut révoquer en doute l'autorité de Sempronius Asellio (150-80), contemporain de la bataille où, sous les murs de Noréia, 113 ans avant J.-C., le consul Cnéius Papirius Carbo fut défait par les Cimbres. Du reste, l'exactitude de l'historien latin est confirmée par le savant grec Poséidônios ou Posidonius, qui écrivait à la même époque. En effet, Strabon, après avoir raconté la défaite de Papirius Carbo par les Cimbres, près de Noréia (p. 214), décrit plus loin, d'après Posidonius, la marche des Cimbres, et il nous les montre traversant le pays des Taurisques dont, comme nous venons de le dire, Noréia était la capitale; puis il ajoute que, suivant Posidonius, les Taurisques étaient Galates (p. 293), c'est-à-dire Gaulois. Ainsi la Gaule de la fin du second siècle et du commencement du premier avait d'autres limites que celle de César et de Tite-Live. A plus forte raison la Celtique du commencement du quatrième siècle, celle qui a envoyé dans l'Italie du nord ses armées conquérantes, n'était pas identique à la Celtique de César et de Tite-Live, à la Celtique vaincue des années 58 et suivantes avant J.-C. : la Celtique si puissante du commencement du quatrième siècle est celle d'Hérodote qui comprenait la source du Danube et les côtes occidentales de l'Espagne.

La conclusion est que, dans le chapitre 34 du livre V de

Tite-Live, on trouve, associées à la vieille tradition de la double migration de Sigovèse et de Bellovèse, des notions géographiques et ethnographiques de date relativement récente, qu'il faut remettre à leur place chronologique, qu'il faut séparer de cette vieille tradition où elles jettent la confusion, et qui ne peuvent servir de base aux systèmes par lesquels on prétend éclairer les obscurités des origines celtiques.

Telle est la doctrine de Niebuhr, de Zeuss, de Jacques Grimm, de M. Mommsen.

Je ne crains pas qu'on me taxe d'esprit aventureux parce que je la partage. Je devrais plutôt craindre d'être accusé de présomption pour avoir entrepris de la défendre; et, malgré l'excuse que la contestation m'apporte, je ne puis m'empêcher d'éprouver un certain embarras, quand, à la suite des quatre noms illustres dont cette thèse est signée, j'ose écrire le mien.

III.

LE NOM DES PHÉNICIENS.

(Voir p. 107.)

On a prétendu expliquer ce nom, en grec Φοίνιξ, par le grec φοινός, « rouge de sang » qui se trouve déjà dans l'*Iliade* (XVI, 159) et qui, comme φοίνιος, paraît dérivé de φόνος, « meurtre (1). » Cette étymologie a été donnée dans le traité *de mirabilibus auscultationibus*, 132 (2). M. Movers aime mieux tirer le nom de la Phénicie du grec φοίνιξ, « palmier » qu'on rencontre déjà dans l'*Odyssée* (VI, 163) (3). Ces étymologies grecques ne sont plus admissibles depuis que M. Mariette a constaté que le nom des *Fenekhu* était usité en Egypte dès le temps de Thoutmès III, 1600-1550 avant notre ère (4), c'est-à-dire antérieurement aux premières relations des Egyptiens avec la race hellénique.

(1) Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4e édit., p. 300.
(2) Aristote, édition Didot, t. IV, 1re partie, p. 160.
(3) Movers, *Phœnizisches Alterthum*, t. I, p. 3.
(4) Mariette, *les Listes géographiques des pylones de Karnak*, 1875, p. 3, 50.

IV.

LES SCYTHES ET LES TOURANIENS.

(Voir p. 139.)

M. A. Maury m'a appris que bien avant les études des savants allemands sur l'origine iranienne des noms propres scythes, le même sujet avait été traité au moins oralement par le célèbre E. Burnouf qui était arrivé aux mêmes conclusions. Il est évident qu'au moins chez les Scythes d'Europe la race dominante était iranienne, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, appartenait au rameau asiatique de la race indo-européenne. Mais il ne se suit pas de là que dans les rangs inférieurs de la nation l'élément principal ne fût touranien et étranger à la race indo-européenne. Les fouilles faites depuis un certain nombre d'années dans les sépultures scythiques de la Russie méridionale paraissent autoriser cette conclusion. Telle est l'opinion de M. A. Maury. Je ne doute pas que le lecteur ne la considère comme suffisamment justifiée. Mais il est peu de peuples qui ne soient le produit d'un mélange de races, et le sort des races inférieures et asservies est d'être négligées par l'his-

toire. L'histoire ne s'occupe avec raison que des races dominantes auxquelles les races sujettes fournissent d'aveugles instruments (1).

(1) Quand j'ai parlé de l'origine iranienne des Scythes, je n'ai cité en note que le nom de M. Fick. La base du travail de M. Fick est un mémoire de M. Muellenhof, *Monatsbericht der kæniglich-preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, august, 1866, p. 549. Suivant cet auteur, le peuple appelé par Hérodote, IV, 23, 'Οργιεμπαῖοι (Didot, p. 191) ou 'Αργιππαῖοι (Teubner, I, 305) serait de race mongole, et les Budins, IV, 21, 22, 108, 109, seraient des Finnois.

V.

ILIUNA.

J'ai reproduit, p. 172, 174, l'hypothèse de M. de Rougé qui, dans le récit égyptien de la campagne de Ramsès II, roi d'Egypte, contre les peuples d'Asie-Mineure coalisés, lit *Iliuna* un nom de peuple lu *Eiuna* ou *Maana* par M. Chabas. Suivant M. de Rougé, *Iliuna* serait Ilion. M. Maspero, à la page 219 de son *Histoire ancienne*, publiée en 1875, adopte la doctrine de M. de Rougé. Une des difficultés que présente ce système gît dans le digamma ou *v* initial primitif du nom d'Ilion : Ilion, dans l'Iliade, a dû se prononcer originairement *Vîlios* suivant M. Curtius, *Grundzuege der griechischen Etymologie*, 4ᵉ édition (1873), p. 118. On n'a dû cesser d'articuler le *v* ou digamma initial de ce nom qu'au cinquième siècle avant J.-C. On le prononçait évidemment au temps de Ramsès II, c'est-à-dire au XIVᵉ siècle. Donc l'*Iliuna* du temps de Ramsès II ne peut être Ilion.

De ce que le nom d'Ilion ou Ilios commençait par un digamma; on n'est pas en droit de conclure que le nom

d'*Ilos*, frère d'*Assaracos (Iliade*, XX, 232, 236) commençât par un digamma; Homère ne dit pas que le nom d'Ilios dérivât du nom de cet Ilos; ce n'est pas à cet Ilos qu'il attribue la fondation d'Ilios ou Ilion; il n'y a donc pas de raison pour rejeter le rapprochement que nous avons proposé entre le nom de cet Ilos et celui du grand dieu des Assyriens.

VI.

LES LIGURES.

(Voir p. 221.)

M. le Dr Lagneau a communiqué à l'Académie des Inscriptions un mémoire fort intéressant sur l'origine des Ligures. Je ne connaissais pas ce mémoire, quand j'ai écrit sur le même sujet les chapitres VI et VII de mon second livre. J'ai, depuis, lu l'analyse du mémoire de M. Lagneau dans les comptes rendus de l'Académie, et cette lecture n'a pas modifié ma façon de penser. Je savais déjà, du reste, quelque chose du système de mon savant contradicteur, car ce système a pour base les doctrines d'Amédée Thierry, sur l'origine des plus anciennes populations de la France.

Je vais citer les passages de l'analyse du mémoire de M. Lagneau où sont émises des assertions dont l'exactitude n'est pas, suivant moi, suffisamment démontrée.

« Des Ligures, d'après Festus Aviénus, se trouvaient, « dit M. Lagneau, près des îles Œstrymnides, îles Sorlin- « gues (p. 233)..... Dans les îles Cassitérides, Festus « Aviénus lui-même semble..... signaler la présence des « Ligures..... Les Ligures habitaient les îles Cassitérides « (p. 237) ou îles Sorlingues. »

Voici le texte de Festus Aviénus :

..... si quis dehinc
Ab insulis Œstrymnicis lembum audeat
Urgere in undas axe qua Lycaonis
Rigescit aethra, cespitem Ligurum subit
Cassum incolarum.....

(*Ora maritima*, vers 129-133).

C'est-à-dire qu'en partant des îles dites jadis Œstrymnides ou Cassitérides (*Ora maritima,* vers 98), on peut, après une navigation dont la durée n'est pas indiquée, arriver dans un pays occupé par les Ligures. Où est ce pays des Ligures? Il commence dans le voisinage des Kempses (*Ora maritima*, 195-196), qui habitent au pied des Pyrénées (Denys Périégète, 338). Il commence près d'Ophiuse (*Ora maritima*, 196), et Ophiuse se trouve sur l'Océan Atlantique à sept jours de marche de la mer Intérieure, dite aussi mer de Sardaigne, c'est-à-dire à sept jours de marche de la Méditerranée (*Ora maritima*, vers 148-151). La région habitée par les Ligures commençait donc dans les environs de Bayonne ou de Fontarabie. De là les Ligures s'étendaient jusqu'à la mer du Nord dans la région où les anciens ont recueilli l'ambre avant la découverte du Samland sous le règne de l'empereur Néron; et les côtes méridionales de la mer du Nord étaient le pays septentrional où, suivant Aviénus, les navires partis des Cassitérides trouvaient des Ligures (1). Le texte d'Aviénus distingue formellement la contrée, occupée par les Ligures, des îles Cassitérides avec lesquelles M. Lagneau la confond.

« Des Ligures, dit M. Lagneau, habitaient sur les bords « de la Loire, Λιγύρος, à laquelle, selon Artémidore, cité par « Etienne de Byzance, et selon Eustathe, ce peuple devait « son nom » (p. 233).

Le passage d'Etienne de Byzance auquel M. Lagneau fait allusion se trouve dans l'édition Westermann, p. 184, et celui d'Eustathe dans les *Geographi græci minores* de M. Müller, t. II, p. 232. Artémidore écrivait vers la fin du second siècle avant J.-C., environ 200 ans après l'année 312, où le censeur Appius Claudius introduisit dans l'or-

(1) Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 96, 218, 475 et suivantes.

thographe latine l'usage d'écrire *r* l'*s* primitive, prononcée *r* entre deux voyelles. Il est donc naturel qu'Artémidore ait rapproché du nom de la Loire le nom latin des Ligures. Mais le nom primitif des Ligures, *Liguses*, avec une *s*, conservée au nominatif et au vocatif singuliers même dans la période classique, ne peut venir de celui de la Loire, au nominatif *Liger*, avec une *r*, comme nous l'apprennent César, Tibulle et Ausone, d'accord avec Strabon. Cette *r* n'est pas le seul obstacle à l'admission de l'étymologie proposée par Artémidore. Un autre obstacle nous est fourni par l'*e* de *Liger*, qu'il faut changer en *u* pour reconnaître la Loire dans le fleuve Λιγύρος, inventé par Artémidore à la fin du second siècle avant notre ère, et accepté de confiance par son copiste du XII[e] siècle après J.-C., par Eustathe, dont l'autorité est aussi alléguée par M. Lagneau.

« D'après Thucydide, ajoute M. Lagneau, les Ligures « auraient habité également sur la côte orientale de l'His- « panie » (p. 233).

Thucydide, VI, 2, a dit : Σικανοὶ..... Ἴβηρες ὄντες, καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες, c'est-à-dire, les Sicanes sont des Ibères que les Ligures ont chassés des rives du fleuve Sicanos en Ibérie.

L'Hispanie, bornée au nord par les Pyrénées, est bien différente de l'Ibérie qui, suivant les anciens géographes, s'étendait jusqu'au Rhône, et la « côte orientale » introduite comme l'Hispanie par M. Lagneau dans sa traduction n'est pas mentionnée dans le texte de Thucydide, qui ne détermine pas la partie de l'Ibérie où était situé le fleuve *Sicanos*. Les écrivains qui, depuis l'ère chrétienne, ont placé le *Sicanos* de Thucydide sur les côtes espagnoles de la Méditerranée, partaient de cette idée préconçue que, par Ibères, on doit, dans le texte de Thucydide, entendre les habitants des environs de l'Ebre, tandis que chez Hérodore, auteur du même siècle que Thucydide, l'Ibérie comprend l'Espagne entière et une partie de la Gaule jusqu'au Rhône (*Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 34, frag. 20). On a donc le droit de chercher le *Sicanos* de Thucydide ailleurs que sur les côtes orientales de l'Espagne (1).

(1) Cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 105.

« La coexistence des Ligures, des Ibères ou des Be- « brykes d'une part dans notre Europe occidentale, dit « M. Lagneau, d'autre part en Asie, au sud du Caucase, sem- « ble autoriser à penser que ces trois peuples ont effectué « des migrations au moins simultanées, et conséquem- « ment qu'il existe entre ceux d'Europe et ceux d'Asie « certaines relations ethniques » (p. 235).

Des trois noms de Ligures, d'Ibères et de Bebrykes, le dernier est celui par l'étude duquel nous allons commencer.

Silius Italicus, III, 420, appelle Bébrycie la portion des Pyrénées traversée par Annibal dans son expédition d'Espagne en Italie. Quelques vers plus bas, il donne le nom de Bébryx à un roi mythique de ce pays. Dion Cassius, cité par Tzetzès, a dit que la partie des Pyrénées qui de son temps, c'est-à-dire au IIIe siècle de notre ère, dépendait de la Narbonnaise avait autrefois appartenu aux Bébryces (fragment 56, § 2, édition Bekker, p. 58). Les Bébryces paraissent avoir aussi habité une région plus méridionale : Aviénus, dont la description paraît représenter l'état de l'Espagne vers l'an 500 avant notre ère, met les Bébryces au sud de l'Ebre (*Ora maritima*, vers 485-489) (1).

D'autres Bébryces habitaient la région nord-ouest de l'Asie-Mineure. Ils jouent un rôle important dans la légende des Argonautes (Apollonius, l. II). Charon de Lampsaque en Troade, qui écrivait au Ve siècle avant notre ère, a dit que son pays s'appelait autrefois Bébrycie, et que ce nom avait disparu par l'effet des guerres (*Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 33, fragment 7). Strabon place les Bébryces aux environs d'Abydos, ville voisine de Lampsaque (l. XIII, c. 1, § 8, p. 501). Au IVe siècle avant J.-C., Théopompe avait écrit que le pays des Bébryces avait été conquis par les Mariandyns (*Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 312, fragment 201). Or les Mariandyns sont un peuple d'origine thrace, établi en Asie-Mineure, sur les côtes méridionales de la mer Noire.

A quelle race appartenaient les Bébryces d'Asie-Mineure? Strabon répond à cette question dans les trois passages de son grand ouvrage. Ils étaient Phrygiens, dit-il au l. XIV,

(1) Cf. Muellenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 166-167.

c. 5, § 23 : διὰ τὸ... περιέχεσθαι.... Βέβρυκες Φρυξί (p. 578). On sait que les Phrygiens sont des Thraces émigrés en Asie-Mineure. Aussi Strabon a-t-il écrit ailleurs que les Bébryces étaient Thraces : Καὶ αὐτοὶ δ' οἱ Φρύγες Βρίγες εἰσὶ Θράκιόν τι ἔθνος καθάπερ καὶ Βέβρυκες (l. VII, c. 3, § 2, p. 245). Καὶ οἱ Βέβρυκες δὲ οἱ τούτων προεποικήσαντες τὴν Μυσίαν Θρᾶκες ὡς εἰκάζω ἐγώ (l. XII, c. 3, § 3, p. 464).

La doctrine de Strabon paraît assez rationnelle; car les Bébryces d'Asie-Mineure habitaient la Bithynie : or les Bithyniens, qui ont donné leur nom à cette province d'Asie-Mineure, étaient Thraces, comme Hérodote nous l'apprend (VII, 75). Les Thraces d'Asie sont connus d'Homère, qui les appelle Phrygiens. Les Bébryces, n'étant point mentionnés par Homère, comme Strabon en a fait la remarque, ne doivent vraisemblablement pas être rattachés aux populations qui ont précédé les Phrygiens ou Thraces d'Asie en Troade; ils semblent être une fraction des Phrygiens qui aura pris une existence indépendante postérieurement aux événements chantés par Homère. Les Bébryces d'Asie-Mineure seraient un petit peuple thrace qui aurait dominé en Troade après la guerre de Troie, c'est-à-dire après l'année 1200 ou environ avant notre ère, et qui, antérieurement à Charon de Lampsaque, c'est-à-dire antérieurement au v[e] siècle avant J.-C., aurait disparu pour faire place aux Mariandyns et aux colonies grecques (1).

Si les Bébryces sont Thraces, ils sont Indo-Européens. Les travaux de M. Fick ont démontré l'origine indo-européenne des Thraces. Or le nom des Bébryces paraît indo-européen. C'est un dérivé du thème *bhabhru* dont le sens primitif est « brun » et qui, dans les langues de l'Europe et en zend, a pris le sens spécial de « castor. » La variante *bhabhra* de ce nom se trouve en zend, en latin, en slave, en gaulois (2). Ce nom a fourni une quantité assez considérable de termes géographiques à la Gaule, à l'Italie et à la Germanie. Nous citerons pour la Gaule *Bibracte*, *Bibrax*, période gauloise, *Bebronna*, moyen âge, Bèbre et Bièvre,

(1) Cet événement aurait eu lieu 981 ans avant J.-C. suivant la chronique de saint Jérôme. Migne, *Patrologia latina*, t. 27, col. 309.
(2) Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3[e] édition, t. I, p. 156.

noms de rivières, Bièvres, nom de quatre villages, de l'époque moderne. Pour l'Allemagne, le *Dictionnaire des noms de lieux* de M. Foerstemann contient deux exemples de dérivés du germanique *bibar*, « castor, » et treize exemples de composés dont ce mot est le premier terme. En Italie le Latium contenait une rivière du nom de *Fibrenus*, et ce mot est dérivé de *fiber*, forme latine de l'indo-européen *bhabhras*. Pourquoi s'étonner que le nom du castor ait pris place dans l'onomastique géographique des Thraces d'Asie-Mineure? L'Asie-Mineure possédait des castors. Ceux du Pont avaient une réputation particulière au temps de Strabon (l. III, c. 4, § 15, p. 135) et de Pline (l. VIII, c. 47, § 1; l. XXXII, c. 36, § 1, édition Littré, t. I, p. 336; t. II, p. 388). Entre les années 1200 et 500 avant notre ère, ceux de la Troade avaient probablement fait donner à cette région le nom de Bébrycie, Βεβρυκίη, comme dit Apollonius dans ses Argonautiques. Il y avait aussi des castors en Germanie et en Gaule; Strabon a parlé de ceux d'Espagne (l. III, c. 4, § 15, p. 135); il s'en trouvait probablement aussi sur la route de Gaule en Espagne, dans les environs de Perpignan et de Barcelone. Les Ligures comme les Thraces appelaient les castors *bebru*, variante de *bhabhru;* de là le nom de *Bebrucia* appliqué à ce pays, et écrit *Bebrycia*, avec l'orthographe grecque, par Silius Italicus. Ce nom n'est pas plus extraordinaire que ceux de *Bibracte* et de *Bibrax* en Gaule, de *Biber-aha* ou de *Biberburg* en Allemagne. Ce n'est pas aux migrations d'une race humaine que ces mots se rapportent; ils se rattachent à l'histoire d'une espèce de quadrupèdes qui disparaît peu à peu devant les progrès de notre civilisation.

Les Ligures, suivant M. Lagneau, se montrent en Asie dans le voisinage des Bébryces. En effet, Hérodote (V, 72) mentionne dans l'armée de Xerxès, en 480, un corps de troupes formé, d'une part de Ligyes, d'autre part de Mariandyns et de Syriens ou Cappadociens. Ces deux derniers peuples habitaient l'Asie-Mineure, sur les côtes de la mer Noire. Il est donc vraisemblable que des Ligyes étaient établis dans la même région. Mais les savants auteurs du *Thesaurus linguæ græcæ*, t. V, col. 283, considèrent, dans ce passage d'Hérodote, le mot de Ligyes comme suspect.

D'ailleurs, pour démontrer l'identité de ce nom avec celui des Ligures, ou mieux Liguses, d'Italie et de Gaule, il faudrait prouver que, dans le nom des Ligyes d'Asie-Mineure, il y aurait, comme dans celui des Ligyes d'Italie et de Gaule, une *s* supprimée entre l'υ (*y*) et l'ε (*e*). Cette concordance phonique est un fait dont on ne peut produire la preuve.

M. Lagneau cite aussi le vers 1312 de Lycophron dans lequel Kuta (Cyta), ville de Colchide, est qualifiée de ligystique, λιγυστικήν. C'est la leçon des mss. de Lycophron qui existent aujourd'hui, et dont les plus anciens datent du xe siècle. Mais Etienne de Byzance, qui écrivait quatre siècles plus tôt, avait sous les yeux un ms. de Lycophron qui portait λιβυστινήν. Il le cite à l'article Κύτα, et ce qui prouve qu'il n'y a pas à contester cette leçon, c'est qu'un peu plus bas, l'article Λιβυστῖνοι est placé entre l'article Λίβυσσα et l'article Λιγγος. Cet article est ainsi conçu : Λιβυστῖνοι, ἔθνος παρακείμενον Κόλχοις, ὡς Διόφαντος ἐν πολιτικοῖς. « Les Libystins sont un peuple voisin de la Colchide, « comme nous l'apprend Diophante dans ses Politiques. » Et plus loin : Λιγυστινή, πόλις Λιγύων, τῆς δυτικῆς Ἰβηρίας ἐγγὺς, καὶ τῆς Ταρτησσοῦ πλησίον. « Ligustine, cité des « Ligures près de l'Ibérie d'Occident et de la vallée du « Guadalquivir. » Il ne faut donc pas confondre la Libystine, sur les côtes orientales de la mer Noire, avec la Ligystine du bassin occidental de la Méditerranée.

Le système d'Etienne de Byzance sur ce point n'est pas seulement fondé sur l'autorité de Diophante, auquel ce compilateur renvoie, et sur l'autorité du ms. de Lycophron que le même compilateur cite, mais il pâraît s'appuyer sur le témoignage d'Hérodote. En effet, λιβυστῖνος est une variante de λιβυστικός, « africain » (*Thesaurus linguæ græcæ*, V, 277). Je traduis africain, en prenant Λιβύη, « Libye, » non dans le sens étroit où on l'oppose à Egypte, mais dans le sens large où il comprend l'Egypte, comme nous l'apprend Strabon (p. 29 et 109). Les Libystins, voisins de la Colchide suivant Diophante, seraient donc des Africains. Cyta, en Colchide, serait une ville africaine suivant Lycophron, si nous admettons la leçon du ms. d'Etienne de Byzance, c'est-à-dire la leçon du vi^e^ siècle, préférablement à celle du xe. Or, d'après Hérodote, II, 104-105, les habitants de

la Colchide sont originaires d'Egypte, c'est-à-dire Africains.

Il n'est donc nullement prouvé qu'il y ait jamais eu des Ligures en Colchide, et la doctrine qui met des Ligures en Colchide n'a d'autre fondement qu'une leçon fort contestable de certains mss. de Lycophron.

Reste à examiner si les Ibères d'Asie, mentionnés, je crois, pour la première fois par Apollodore, au second siècle avant notre ère, sont le même peuple que les Ibères de l'Europe occidentale. Suivant Strabon, il fallait, dans l'Ibérie d'Asie, distinguer les habitants de la plaine et les habitants de la montagne. Ceux de la plaine portaient le costume et avaient le genre de vie des Arméniens et des Mèdes : Ἀρμενιστί τε καὶ μηδιστὶ ἐσκευασμένοι; ceux de la montagne ressemblaient plutôt aux Scythes, leurs voisins, dont ils étaient les parents ou avec lesquels ils avaient une origine commune, ὧν... συγγενεῖς εἰσιν (l. V, c. 3, § 3, p. 429). Les Scythes, les Mèdes, les Arméniens étant des Iraniens, il est donc vraisemblable que les Ibères d'Asie sont des Iraniens. L'origine iranienne des noms de trois princes de l'Ibérie d'Asie mentionnés par Tacite (*Annales*, XII, 44), Pharasmanès, Rhadamiste et Mithridate, pourrait être difficilement contestée. La rivière principale de l'Ibérie d'Asie était le Kyros (Strabon, l. XI, c. 3, § 2, p. 428) et il y avait en Perse une rivière du même nom (Strabon, l. XV, c. 3, § 6, p. 621). Strabon parle de deux villes de l'Ibérie d'Asie. Le nom de l'une, Harmozika, appelée Harmastis par Pline, Armactica dans la plupart des mss. de Ptolémée, pourrait être considéré comme dérivé du nom d'Harmoza porté par un promontoire de Carmanie dans le golfe Persique (Strabon, l. XVI, c. 3, § 2, p. 651), et il se rattache vraisemblablement au mythique Aura-Mazda des inscriptions perses, en persan moderne Ormuzd. *Seusamora*, autre nom de ville rapporté par Strabon, a été rapproché de l'iranien Susamithres (*Comptes rendus* de la classe de philosophie et d'histoire de l'Académie des sciences de Vienne, t. LXV, p. 532). Pline (l. VI, c. 11, § 1, édition Littré, t. I, p. 242) nomme aussi la ville de Neoris; Ptolémée, l. V, c. 11, § 2, ajoute celles de *Lubium*, *Aginna*, *Vasaeda*, *Varica*, *Sura*, *Artanissa*, *Surra*, *Mestleta*, *Zalissa*,

Artissa; mon savant ami M. Bréal paraît croire que dans ces noms le caractère iranien serait moins nettement accusé que dans les précédents; mais si l'on cherche à rapprocher ces noms de lieux des noms de lieux de l'Ibérie d'Europe on arrivera, je crois, à un résultat négatif. Je vais citer deux exemples.

Un des éléments les plus caractéristiques de l'onomastique géographique dans l'Ibérie d'Europe est le terme *iri*, *ili* ou *eli* qui paraît signifier « ville » et qui a fourni la première syllabe, ou les deux premières syllabes, de quarante-six noms de lieux soit d'Espagne, soit de la Gaule méridionale (*Comptes rendus* de la classe de philosophie et d'histoire de l'Académie des sciences de Vienne, t. LXVII, p. 365-366). Un autre élément très-fréquent dans la toponomastique de l'Ibérie d'Europe est *ur* ou *uria*. Ce terme semble signifier « eau, » et on en a relevé trente-deux exemples, sept fois au commencement des mots, vingt-cinq soit à la fin, soit au milieu (*Comptes rendus*, etc., t. LXVII, p. 377, 378). Il n'y a pas de trace de cet élément dans la toponomastique de l'Ibérie d'Asie, car, dans les noms des villes de *Sura* et de *Surra*, il y a vraisemblablement une racine SU ou SVAR suivie du suffixe *ra*. Dans l'Ibérie d'Asie on ne trouve pas davantage trace du terme ibérien d'Europe *iri*, *ili* ou *eli*.

Il n'y a donc aucune raison pour admettre une parenté entre les Ibères d'Europe et ceux d'Asie, ou, si l'on insiste, nous dirons qu'il y a une raison, mais qu'elle est purement apparente : c'est la consonnance des noms des deux peuples, qui tous deux s'appellent Ibères et habitent sur les bords d'un fleuve *Iberus*. C'est de là que quelques anciens ont conclu la parenté des deux peuples. Mais deux noms qui présentent une consonnance parfaite peuvent avoir une origine différente. Je citerai, par exemple, les mots français « père » du latin *pater* et « paire » du latin *paria*, le latin *per* et le français « pair » du latin *par*. Il paraît vraisemblable que le nom du fleuve *Iberus* d'Espagne est dérivé de la même racine que le basque *ibaya*, « rivière, » et que le nom du peuple d'Europe vient à son tour du nom du fleuve. Devons-nous nécessairement don-

ner au nom des Ibères d'Asie et au nom de leur rivière *Iberus* la même étymologie? Cela ne me semble pas démontré. Un des caractères du zend est de remplacer souvent l'*s* indo-européenne par *h*. Le *Sindhus* est devenu pour les Perses l'*Hindus*, et les Grecs ont représenté l'*h* initiale de ce mot par un esprit doux quand ils ont écrit Ἰνδός, en latin *Indus*. Le nom des Ibères d'Asie pourrait, en vertu de la même loi, dériver du sanscrit *sabhâ*, « communauté, » d'où le dérivé germanique *sibja*, « qui appartient à la communauté, » le dérivé lituanien et slave *sebra-s*, « compagnon, paysan. » Ibère, nom de peuple asiatique, serait la variante iranienne de ce dernier mot. Quant au nom de la rivière asiatique appelée *Iberus* par Pline, il pourrait être une variante non nasalisée du grec ὄμβρος, et du latin *imber*. Cette variante devrait être rapprochée du grec ἀφρός, « écume, » et du lituanien *aibr-umas*, « acte de faire venir l'eau à la bouche, » mots dans lesquels la nasalisation de la racine ABH ne s'est pas produite.

Appien (*Mithridate*, 101) résume fort bien cette discussion : « Les Ibères d'Asie, dit-il, ont, suivant les uns, co-
« lonisé l'Ibérie d'Europe; suivant d'autres, ils sont origi-
« naires d'Europe; dans un troisième système, les Ibères
« d'Asie et ceux d'Europe n'ont de commun que le nom,
« car ni dans leurs mœurs ni dans leur langue il n'y a rien
« de semblable. » Ce dernier système est le seul admissible. Il n'y a aucune preuve que les Ibères d'Asie et ceux d'Europe soient le même peuple. Il n'est pas démontré non plus que les Ligures d'Europe aient eu des homonymes en Asie. Quant aux deux Bébrycies, celle des Pyrénées et celle d'Asie-Mineure, elles doivent vraisemblablement l'identité de leur nom à un phénomène zoologique étranger à l'histoire des migrations humaines.

M. Lagneau prétend trouver des Ligures en Afrique :
« Ptolémée, dit-il, signale en Mauritanie des Kinithes, des
« Salasses. Et pareillement Hérodote et Festus Aviénus
« parlent des Kinèthes des bords de l'Anas, le Guadiana;
« et beaucoup d'auteurs anciens parlent des Salasses des
« Alpes » (p. 235). Ptolémée (édition Nobbe, l. IV, c. 3, § 22 et 27; t. I, p. 239-240, édition Wilberg, p. 265, 266), parle, en effet, d'un peuple d'Afrique appelé Κινίθιοι;

mais ce nom s'écrit avec deux ι et un θ là où le nom du peuple d'Espagne mentionné par Hérodote, IV, 49, les Κύνητες, s'écrit avec un υ, un η et un τ. L'υ et l'η ont en grec moderne le même son que l'ι; mais il est élémentaire que ces lettres avaient une valeur toute différente au temps d'Hérodote, qui prononçait vraisemblablement l'υ *ou* et l'η *é*, et au temps de Pline, qui prononçait l'υ *u* et l'η *é*. Quant au θ, il n'a jamais eu le son du τ. Et quand on établirait que les Κύνητες d'Espagne auraient été identiques aux Κινίθιοι d'Afrique, il ne se suivrait pas de là que les Κινίθιοι d'Afrique fussent Ligures. Il n'y a, en effet, aucune preuve que les Κύνητες aient été Ligures : ils étaient Ibères, suivant Hérodore, qui écrivait au ve siècle avant notre ère.

Les Salasses d'Italie sont-ils Ligures (1)? En tous cas l'existence de Salasses en Mauritanie est fondée sur une leçon contestable et contestée de quelques mss. de Ptolémée, liv. IV, c. 2, § 20. Au lieu de Σαλάσσιοι, leçon admise par Vilberg, on trouve aussi Θαλάσσιοι, Σαλαμύσιοι, Σαλάμψιοι. Cette dernière leçon est celle que préfère le dernier éditeur de Ptolémée, M. Nobbe, t. I, p. 231; cf. Wilberg, p. 257. Il n'est donc pas prouvé qu'il y eût des Salasses, par conséquent des Ligures (?), en Afrique.

Je n'insisterai pas sur l'erreur commise par M. Lagneau quand il a cru, p. 236, qu'Ammien Marcellin, au IVe siècle de notre ère, avait appris immédiatement des druides la tradition sacerdotale de la Gaule sur l'origine des premiers habitants de notre pays. Ammien Marcellin avait extrait ce renseignement des écrits de Timagène, auteur contemporain de l'empereur Auguste.

Je me bornerai à constater que, dans le mémoire de M. Lagneau, le texte original de plusieurs passages importants des auteurs anciens a été remplacé par des traductions peu exactes; que, quand M. Lagneau a reproduit fidèlement dans ses traductions les textes qu'il a eu sous les yeux, les leçons dont il s'est servi n'étaient pas toujours sûres; qu'enfin les rapprochements de mots, sur les-

(1) Ils sont Gaulois suivant Dion Cassius, fr. 74, édition Bekker, t. I, p. 80; c'était déjà l'opinion de Caton cité par Pline, III, 134, édition Teubner, t. I, p. 150.

quels il s'appuie, ne prouvent rien, malgré la consonnance, du moment où il est vraisemblable que ces mots appartiennent à des langues différentes. M. Lagneau me semble donc, malgré la réserve de bon goût qui caractérise sa note, n'avoir pas suffisamment motivé les conclusions qu'il propose sur la plus ancienne histoire des Ligures.

P. S. Depuis que ces lignes sont écrites, M. Lagneau a publié le texte complet de son mémoire. On trouvera dans les notes un recueil intéressant de textes originaux relatifs aux Ligures. Ce recueil aura toujours de la valeur même pour les érudits qui ne partagent pas les idées de l'auteur, et malgré quelques erreurs. Ainsi, p. 10, les *Argonautiques* d'Apollonius, IIe siècle avant notre ère, sont attribués à Hésiode et datés du IXe siècle.

Nota. — A la page 234, j'ai laissé sans explication le nom de la race des Draganes établie avec les Ligures sous le septentrion le plus neigeux, nous dit l'*Ora maritima* d'Aviénus. La race des Draganes est, dans le système très-vraisemblable de M. Muellenhof, p. 104, un peuple qui habitait au sixième siècle dans le pays appelé depuis Gaule, sur les côtes de l'Océan Atlantique. La race des Draganes nous paraît identique à *Dercunos*, fils du dieu des mers *Poséidôn*. Poséïdôn était aussi père d'*Alébiôn*, personnification de l'île qui fut plus tard la Grande-Bretagne. *Dercunos* et *Alébiôn* furent tous deux tués par Hercule en Ligurie, suivant la *Bibliothèque* d'Apollodore : car ce mythographe, au second siècle avant notre ère, reproduit ici la vieille théorie géographique d'Hésiode où la Ligurie comprend toute la région du nord-ouest de l'Europe. La race des Draganes est aussi chez Apollodore personnifiée dans le dragon, *dracôn*, qui, au pays des Hyperboréens, c'est-à-dire dans les régions où devaient plus tard dominer les Celtes, gardait les pommes d'or des Hespérides, l'or des rayons du soleil couchant. Dans le voyage légendaire qu'Héraclès fit à l'occident pour aller s'emparer de ces pommes précieuses, il combattit le roi des Ligures *Cucnos*, fils d'Arès (Mars) et de *Purênê* (Pyrène), personnification des monts Pyrénées et de l'antique ville de ce nom. Le but de son voyage était aussi l'Eridan

(Apollodore, l. II, c. V, § 10 et 11). Dans ces vieux récits grecs, conservés par un compilateur qui quelquefois y mêle certains détails empruntés à une géographie plus récente, des mythes solaires de la plus haute antiquité, les uns d'origine indo-européenne, les autres d'origine sémitique, se confondent avec le souvenir des voyages historiques de l'Hercule tyrien, de Melkarth, c'est-à-dire avec le souvenir de la navigation phénicienne qui, à une époque fort reculée, et cependant postérieure à la date de la première conception de ces mythes primitifs, fit sentir son influence non-seulement sur les côtes occidentales du continent européen occupées par les Draganes et par les Ligures, mais jusque sur les rivages d'Albion, patrie de l'étain (1).

(1) Le dragon des Hespérides apparaît déjà chez Homère, *Iliade*, XI, 39, où on le trouve en compagnie de *Gorgô*. Or *Gorgô* est placée par Hésiode, *Théogonie*, 274-275, dans le même pays que les Hespérides « à la voie aiguë » λιγύφωνοι, ou « à la voie ligure », car l'adjectif grec est susceptible de deux sens dont l'un est géographique. Les Hespérides, en effet, habitaient originairement sur les bords de l'Eridan en Ligurie et étaient identiques aux Héliades, aux sœurs de Phaéton, comme Phérécyde nous l'apprend (fragments 33 et 33 *b*, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 78 et 80). Cette doctrine géographique est, quoi qu'en dise Strabon cité plus haut, p. 235, la doctrine géographique par laquelle on doit expliquer le voyage d'Hercule dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle (479 av. J.-C.) : le combat d'Hercule contre les Ligures, pour s'emparer des pommes des Hespérides, s'est livré non sur les bords du Rhône, mais sur ceux de l'Eridan, non près de la Méditerranée, mais près de l'Océan au nord-ouest de l'Europe. Parmi les éléments sémitiques dont se trouve imprégnée cette légende hellénique, il est intéressant de reconnaître une sorte de réédition grecque du chapitre III de la *Génèse*. La forme biblique est surtout claire chez Pausanias, l. VI, c. 19, § 8 (édition Didot, p. 203). On peut supposer que la source, à laquelle les Grecs ont ici puisé, était phénicienne.

FIN.

ERRATA

Page 65, ligne 1, la conjonction *et* qui commence la ligne doit être supprimée et remplacée par une virgule.
93, l. 2, *au lieu* d'italienne, *lisez :* italique.
95, l. 25, *au lieu* d'italienne, *lisez :* italique.
96, l. 13, *au lieu* d'italienne, *lisez :* italiote.
160, l. 27 et 29, *au lieu* de Cymri, *lisez :* Cymry.

INDEX GÉOGRAPHIQUE [1]

A

(1) Cet index et le suivant sont dus à l'obligeance de M. Léon Pigeotte, qui a déjà donné sa collaboration dévouée à mon *Histoire des comtes de Champagne*, et que je ne saurais trop remercier du concours désintéressé qu'il m'a toujours apporté.

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

X

Z

INDEX DES NOMS DE PERSONNES [1]

A

[1] Les noms d'auteurs ne sont pas compris dans cet Index.

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

TABLE DES MATIÈRES

BAR-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE SAILLARD.



